1907.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~A 362~~ 11452
Sala Grande
Scansia 23 Palchetto 2
N.° d'ord. ~~2~~ 3.

Pal. XXIII. 23

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE.

T. I.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. Ier. Les Auteurs d'Ecrits en tout genre, les Compositeur, de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs Héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des Auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs

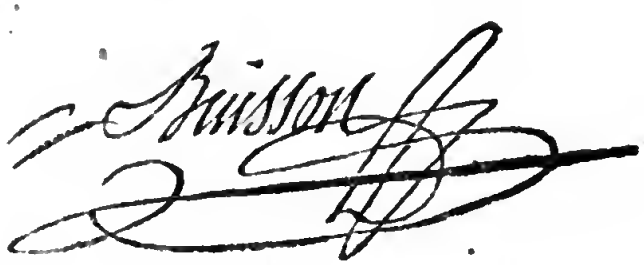
Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde.* Paris, ce 15 Nivôse, l'an VII de la République Française.



58/473 SBN

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine ;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes attachées à l'Ambassade ;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres, Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plenipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

SECONDE EDITION, augmentée d'un PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE, par le Traducteur, et du VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER, traduit de l'allemand par le même Traducteur.

Avec 35 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA première Édition de cette Traduction fut imprimée avec tant de célérité, que je n'eus le temps ni d'y mettre toutes les Notes dont je voulois l'accompagner, ni de la corriger avec assez d'exactitude. Malgré cela, elle a eu un très-prompt débit. Le mérite de l'Original a fait fermer les yeux sur les défauts de la Copie; et une seconde Édition est devenue nécessaire.

Alors j'ai cherché à réparer mes torts. Pour revoir mon travail avec tout le soin dont je suis capable, j'ai relu les meilleurs Écrits qui y ont quelque rapport; et je m'en suis servi tantôt pour donner de l'extension à quelques idées de l'Auteur anglais, tantôt pour mettre à côté de ses Observations, celles que m'ont fournies d'autres Voyageurs.

J'ai fait plus. En considérant attentivement la Relation du Voyage de lord

Macartney, j'ai cru entrevoir que, quoique très-curieuse, elle laissoit beaucoup trop à désirer sur la connoissance du peuple Chinois; et j'ai pensé qu'elle deviendroit bien plus intéressante si elle étoit précédée de quelques notions historiques sur la Chine. C'est ce qui m'a fait composer le Précis qu'on trouvera en tête du Voyage.

Je n'ignore point que les Hommes instruits savent une grande partie de ce que j'ai pu dire dans ce Précis : mais il est beaucoup de Lecteurs à qui l'Histoire et la Cosmogonie chinoises sont étrangères, et c'est principalement pour eux que j'en ai tracé un tableau très-abrégé.

Je n'ai point présenté dans ce Tableau les noms de divers Voyageurs qui ont contribué à faire connoître la Chine, parce que ce soin n'eût servi qu'à ralentir la rapidité de mon crayon. Je vais suppléer ici à cette omission volontaire.

Il est sans doute inutile de citer aucun détail des Voyages des Capucins et des autres moines que le Pape Inno-

cent IV (1) et le dévot Louis IX (2), décorèrent du titre d'Ambassadeurs et envoyèrent, tour-à-tour, au grand Khan des Tartares, dans le temps que cette nation achevoit d'envahir la Chine. Et le Pape et le roi de France, s'imaginoient bonnement que le souverain du plus vaste Empire du monde embrasseroit la Religion chrétienne à la vue de quelques Moines fanatiques, qui n'entendoient point sa langue : mais ces Moines furent obligés de regagner leur pays, sans avoir pu s'avancer jusqu'à la Grande muraille, et cependant, à leur retour, ils racontèrent beaucoup de merveilles de la Chine (3).

Les premiers Européens qui visitèrent cet Empire, furent deux nobles Vénitiens, nommés *Nicolas* et *Mathieu Paul* (4). Egalement animés du désir d'étendre leur commerce et de connoître

(1) L'an 1246 de l'ère chrétienne.

(2) L'an 1253 de l'ère chrétienne.

(3) Le capucin Rubruquis dit avoir eu audience de Mangou-khan.

(4) Le nom italien est *Paole*.

les contrées orientales, ces deux frères partirent de Venise (1), sur un navire dans lequel ils avoient mis une riche cargaison, passèrent à Constantinople (2), entrèrent dans la mer Noire, débarquèrent à Soldalia, et se rendirent à la cour d'un Khan tartare. De là, ils gagnèrent Bokhara, sur les frontières de la Perse. Ils y séjournèrent trois ans, apprirent la langue du pays, et firent par hasard, la connoissance d'un ambassadeur Tartare qui alloit en Chine, et qui consentit à les mener avec lui.

Le dernier des quatre fils (3) de Genghiz-khan, régnoit alors en Chine. Ce prince accueillit les Vénitiens avec une extrême bonté. Il s'entretint plusieurs fois avec eux, leur fit beaucoup de questions sur les Mœurs et la Religion de l'Europe, et fut si charmé de leurs

(1) L'an 1260 de l'ère chrétienne.

(2) C'étoit sous le règne de Baudouin, le dernier des empereurs français qui occupèrent le trône de Constantinople.

(3) Koblai-khan, qui, en Chine, se nommoit Chi-tsou.

réponses, qu'il les renvoya cómblés de présens, et les fit accompagner par un de ses officiers qui mourut en route. Si l'on en croit le rapport des deux Vénitiens, cet officier étoit chargé de demander au Pape un certain nombre de Missionnaires pour instruire l'Empereur de la Chine et ses peuples, dans la Religion Chrétienne. Mais il n'est guère vraisemblable que le conquérant Tartare, qui avoit senti l'indispensable nécessité de suivre l'antique doctrine des Chinois pour régner tranquillement sur eux, voulût, sans motif, adopter une religion étrangère.

Quoi qu'il en soit, les deux Vénitiens rentrèrent dans leur patrie, douze ans (1) après en être sortis; et ils ne tardèrent pas à repartir pour la Chine (2). Ce fut alors que le célèbre Marc-Paul accompagna son père et son oncle. Il étoit encore très-jeune, et bientôt il connut les usages des Mongoux et parla facile-

(1) L'an 1272 de l'ère chrétienne.
(2) L'an 1274.

ment leur langue. Il se rendit si agréable à l'Empereur Chi-tsou, que ce prince lui confia quelques missions importantes et secrètes, au-dehors de l'Empire. Enfin après avoir demeuré dix-sept ans en Chine et en Tartarie, les Vénitiens obtinrent la permission de retourner dans leur patrie. Ils s'embarquèrent pour l'Inde, visitèrent encore divers pays, essuyèrent beaucoup de fatigues et de périls, et arrivèrent à Venise (1) avec de grandes richesses, et la gloire d'avoir fait le plus beau Voyage, qui eût été jusqu'alors entrepris (2). Marc-Paul en donna la Relation quelques années après son retour; et une des cartes géographiques qu'il traça et qu'on conserve encore à Venise est, dit-on, très-exacte. Cependant, tout ce qu'il racontoit parut si fabuleux, ou du moins si exagéré, et il parloit tant de millions, toutes les fois qu'il étoit question des richesses et de la population de la Chine, que ses com-

(1) L'an 1295 de l'ère chrétienne.

(2) Les Anglais s'en sont procuré une copie.

patriotes lui donnèrent le sobriquet de *Messer Marco Millione.*

En 1732, le chevalier Mandeville, Anglais, passionné pour les Voyages, partit de Londres, et employa trente-quatre ans à parcourir l'Égypte, la Perse, la Tartarie, une partie de la Chine et plusieurs autres contrées de l'Asie. Il fut un des premiers qui, contre l'opinion reçue alors, soutinrent qu'on pouvoit faire le tour du monde (1).

Quelques années après la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, le Portugais Dandrada se rendit à Canton, et à son retour à Lisbonne, il fit tant d'éloges de la sagesse et des arts de la Chine, que ses compatriotes s'imaginèrent qu'il ne leur débitoit que des mensonges.

A peine les Portugais furent établis à Macao, que les Jésuites pénétrèrent en Chine, et les descriptions qu'ils firent de cet Empire et des Contrées adja-

(1) Le préjugé dominant étoit qu'au-dessus du globe on tomberoit dans le ciel.

centes, donnèrent beaucoup de prix à leurs lettres édifiantes et curieuses.

Les Hollandais, dont les longs combats contre leurs tyrans avoient redoublé l'énergie, et en qui l'amour de la liberté n'éteignoit pas le désir de s'enrichir par le Commerce, ne manquèrent pas de fréquenter les Côtes de la Chine, et d'envoyer des ambassades à Péking. Ils publièrent ensuite diverses Relations (1), dans lesquelles il est beaucoup parlé des Mœurs et des usages des Chinois.

Navarette, Dominicain Espagnol, voulant partager avec les Jésuites l'honneur de convertir la Chine, s'y rendit seul, et y séjourna assez long-temps (2). Si son zèle apostolique ne fut pas d'un grand avantage pour cet Empire, les observations qu'il y fit eurent au moins quelqu'intérêt.

(1) Le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Hollandaise. Il y a aussi une Relation de l'Ambassade des Hollandais à la Chine, par Nieuhoff, mais on prétend qu'elle est remplie de mensonges.

(2) Vers le milieu du dix-septième siècle.

L'Italien Gemelli Carreri, se rendit aussi seul en Chine, et alla jusqu'à Péking. Il raconte dans la Relation de ses Voyages, que, grâce à l'amitié du Jésuite Grimaldi, son compatriote et Président du tribunal des Mathématiques, il obtint une audience du sage Empereur Kang-hi (1).

La Relation du célèbre Voyage de l'Amiral Anson parle de la Chine : mais l'Auteur ne peint les Chinois que sous de fausses couleurs, ou plutôt il juge de la Nation entière par la populace de Canton.

Les Russes ont envoyé plusieurs ambassades à Péking : mais ils nous ont peu appris à connoître la Chine. (2).

Ceux qui, avant le Voyage de lord Macartney, ont dit les choses les plus curieuses et les plus vraies sur cet éton-

(1) L'an 1697 de l'ère chrétienne.

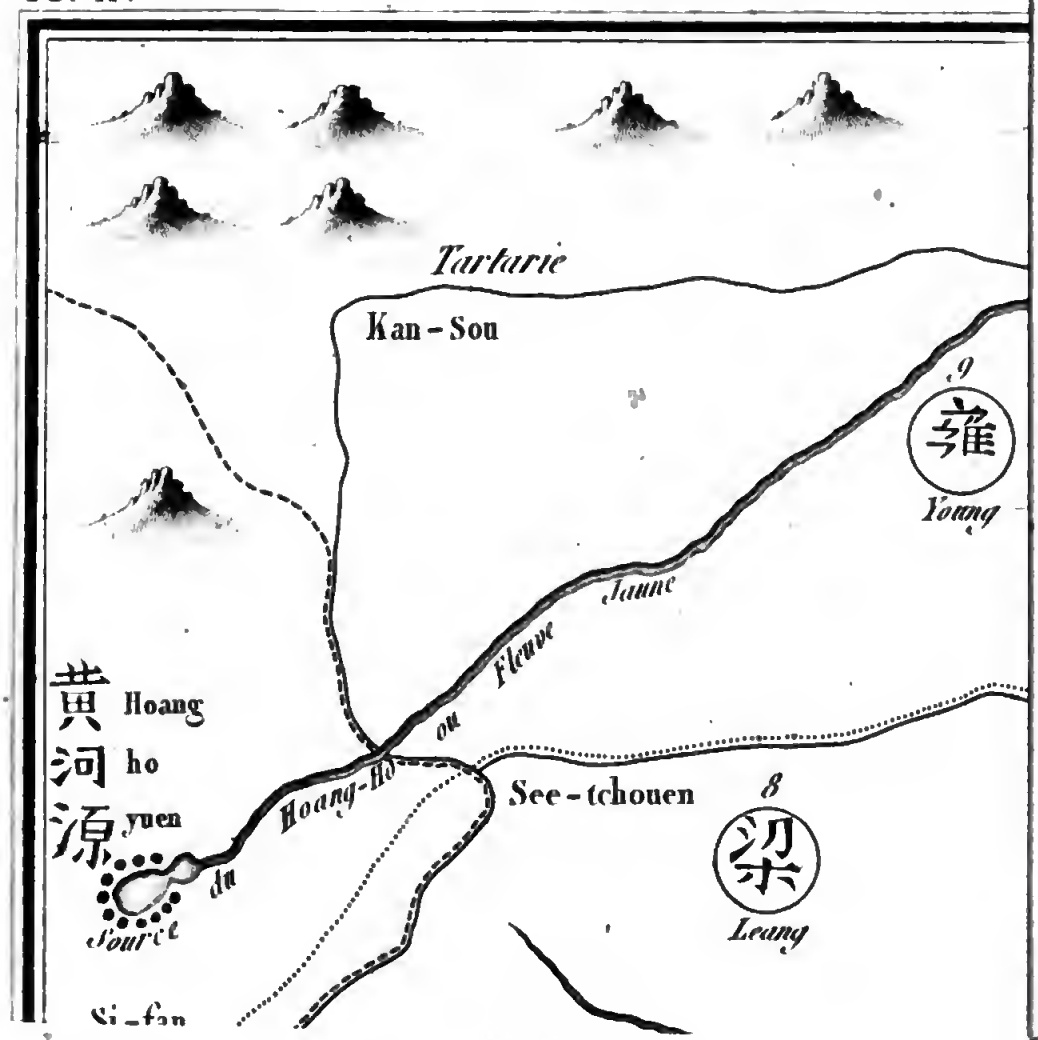
(2) L'envoyé russe, qui se rendit à Péking en 1788, et y séjourna un an, écrivit la Relation de son Voyage. Un Ami du Prince Potemkin a eu long-temps cette Relation entre les mains, et m'a assuré qu'elle étoit très-curieuse.

nant Empire, sont les Missionnaires Français, dont on a commencé à publier les Mémoires en 1776. J'observai la première fois que je parlai de ces Missionnaires, que leurs préjugés religieux et la crainte que leur inspiroit le Gouvernement Chinois, avoient pu nuire à leurs écrits: malgré cela, j'avoue, avec la même franchise, que plus je les ai lus depuis, plus ils m'ont intéressé.

J'ai mis à la suite du Voyage de lord Macartney celui de M. Hüttner, que j'ai traduit de l'allemand, et qui offre plusieurs observations différentes du premier.

On y trouvera aussi trente-neuf Gravures ou Cartes, qui ne peuvent qu'ajouter à la réputation que mérite si justement le burin de J. B. P. Tardieu.

Pl. II.


Tartarie
Kan-Sou
9
雍
Young
Jaune
Fleuve
ou
Hoang-Ho
黃 Hoang
河 ho
源 yuen
du
Source
See-tchouen
8
梁
Leang

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
DE LA CHINE.

Et patiens operum, parvoque assueta juventus :
Sacra Deum, sanctique patres.

VIRG. Georg. lib. 2.

L'ORIGINE des anciens peuples nous est cachée; et il est sans doute bien difficile de soulever quelque coin du voile épais qui la couvre. Ceux même d'entr'eux qui sont le plus renommés pour leur sagesse, ne nous offrent, sur les commencemens de leur histoire, que des traditions incertaines, auxquelles ils mêlent toujours des allégories inintelligibles ou des fables absurdes. Mais quelqu'obscures que nous semblent ces allégories, quelque bizarres, quelque diverses même que soient ces fables, le souvenir d'un renouvellement presqu'entier de la race humaine, n'en a pas été moins constant, moins uniforme, chez les nations

les plus anciennes que nous connoissions.

A cette universalité de témoignages qui ne permettent guère de douter du fait qu'ils appuient, se joignent des preuves qui le démontrent. Les physiciens qui ont observé et scruté le globe, ont reconnu, dans plusieurs de ses parties, des traces d'un déluge ou de quelqu'autre grande catastrophe qui en a changé la surface. Les astronomes ont trouvé que, dans les temps voisins de l'époque où l'on place cette catastrophe, leur science étoit trop bien connue pour ne pas être l'héritage d'un peuple antérieur, qui l'avoit encore beaucoup mieux possédée. Enfin, les philosophes jugent que la religion, la morale, la politique, les arts les plus utiles à la société, et même les arts d'agrément, s'élevoient dès-lors à un point de perfection qui annonce une culture de plusieurs milliers d'années.

Mais quel étoit ce peuple ? et où habitoit-il ? Voilà ce qu'on a cherché, et ce qu'on cherchera peut-être toujours en vain (1). Sans

(1) L'art de déchiffrer les hiéroglyphes, ou le recouvrement de quelques livres persans, indiens ou chinois, plus anciens que ceux qu'on a déjà, pourroient seuls peut-être, dévoiler, une partie de l'histoire de ces temps reculés.

adopter ni combattre l'opinion de l'ingénieux, savant et malheureux Bailly, qui fait descendre les sciences des plateaux de la Tartarie, j'ose ne pas m'en rapporter à tout ce que Moïse raconte des temps antédiluviens (1) ; car bien que le législateur des Hébreux dût beaucoup de connoissances (2) aux prêtres d'Egypte, il paroît qu'il n'avoit pas pénétré tous leurs mystères, ou qu'il voulut donner à son peuple des notions historiques différentes de celles de ses anciens maîtres. Certes, je ne me fie pas davantage à ce que les Chinois disent des siècles qui ont précédé ou immédiatement suivi le dernier bouleversement du globe terrestre ; mais, comme c'est sur cette nation

(1) Je suis bien éloigné de nier le déluge dont parle Moïse : mais il me semble qu'en mettant de côté le miracle de l'arche, on peut croire que tandis que Noé et ses enfans se sauvoient sur le mont Ararat, quelques autres familles trouvoient aussi un refuge sur les autres points de la terre les plus élevés.

(2) Telles, par exemple, que celle de la poudre à feu, qui, probablement, lui servit pour montrer le buisson ardent, pour fendre un rocher, pour faire engloutir dans la terre Coré, Dathan et Abiron, comme elle servit ensuite à Josué pour renverser les murailles de Jériko.

que j'écris, je rapporterai brièvement les traditions qu'elle conserve. Parlons d'abord de son origine.

Les Chinois prétendent être issus d'une race aborigène du pays qu'ils habitent (1); et peut-être sont-ils fondés à le croire, puisque leurs annales, leurs loix, leurs mœurs, semblent prouver qu'ils ne sont point venus d'une autre contrée.

Quoi qu'il en soit, plusieurs écrivains européens rejettent cette opinion : mais ils diffèrent entr'eux sur l'origine qu'ils attribuent aux Chinois.

Il y en a qui veulent que ce peuple ait eu pour aïeux les Egyptiens, et que ses empereurs ne soient que les anciens rois de Thèbes et de Memphis.

L'érudit évêque d'Avranches, Huet, et le disert académicien Mairan, ont courageusement soutenu que Sesostris (2) étoit parti

(1) Ils appellent ordinairement leur pays *Chum-coue*, c'est-à-dire, *l'Empire du milieu*, et quelquefois *Tien-hia*, ce qui signifie tout ce qui est bon sous le ciel.

(2) Sesostris monta sur le trône 1626 ans avant l'ère chrétienne ; et tandis qu'il régnoit en Egypte, *Tay-you*, connu aussi sous le nom de *Tchoung-tsoung*, et septième prince de la dynastie des *Chang*, étoit empereur de la Chine.

d'Egypte avec une armée de trois à quatre cent mille combattans, et avoit parcouru trois ou quatre mille lieues de pays, pour aller envahir la Chine.

Le célèbre Deguignes n'a pas eu précisément la même idée; mais il a pensé que les Egyptiens avoient aussi conquis la Chine; il a cru, avec le jésuite Premare (1), que l'empereur Ou-ouang, fondateur de la dynastie des Tchéou, qui monta sur le trône 1122 ans avant l'ère chrétienne, étoit venu des bords de la mer Rouge (2). Je ne me hasarderai point à combattre un homme aussi instruit dans les langues orientales, que celui dont je rapporte l'assertion : mais j'observerai que cette assertion est, peut-être, une nouvelle preuve que la science sert quelquefois à égarer ceux qui la possèdent. Les écrivains qui, comme le savant Deguignes, ont

(1) Le jésuite Premare savoit, dit-on, très-bien la langue chinoise, qui est si difficile à apprendre : mais ses collégues lui ont reproché de s'être étayé d'écrivains chinois peu accrédités, et d'avoir cherché à se distinguer par des systêmes bizarres.

(2) *Ou-ouang* étoit né roi ou prince de *Si-pé*. Il prit les armes à la sollicitation des autres feudataires de l'empire, pour chasser le dernier empereur de la race des *Chang*, dont la barbarie révoltoit le peuple.

trouvé de la ressemblance entre des hiéroglyphes égyptiens, et quelques caractères chinois, doivent-ils en conclure que les habitans des rives du Nil et ceux qui boivent les eaux du fleuve Jaune, aient été le même peuple ? On a judicieusement réfuté cette opinion, en observant que long-temps avant d'inventer l'écriture alphabétique, les hommes s'étoient servis de symboles et de hiéroglyphes pour se communiquer leurs idées; et que quand ces symboles et ces hiéroglyphes étoient destinés à faire connoître les mêmes objets chez des nations qui n'avoient aucun rapport entr'elles, ils devoient souvent se ressembler (1).

A cette observation, j'en ajouterai une autre. Alors que les hommes se sont liés par le commerce, et, certes, tout nous prouve qu'ils l'ont été très-anciennement des deux extrémités de la terre. Alors, dis-je, ils ont dû souvent emprunter les uns des

(1) Un pareil concours dans la manière de conserver les pensées, dit Warburthon, doit être considéré comme la voix unanime de la nature, parlant aux conceptions grossières des hommes. — *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, traduit de l'anglais, tome premier, page* 46.

autres,

autres, des figures hiéroglyphiques plus ingénieuses, plus délicates, plus vraies que celles qu'ils avoient d'abord employées.

Ce n'est point d'après de semblables preuves, mais d'après l'autorité de la Bible, que des missionnaires, parmi lesquels on distingue le docte et sage Amiot, croient que les Chinois ont fait partie de la famille de Noé, et sont sortis des plaines du Sennaar (1), pour aller défricher les provinces de Ho-nan et de Schen-si.

D'autres missionnaires, plus hardis ou plus systématiques, ont avancé que les Chinois n'étoient qu'une colonie de Juifs, qui avoient apporté toutes leurs connoissances dans l'orient de l'Asie; comme si la race hébraïque avoit jamais cultivé les arts et pratiqué la morale pure, qui, depuis près de cinq mille ans, sont pour la Chine un double titre de gloire! Mais ces missionnaires ont en vain cherché à s'étayer de l'*Y-king* (2), le pre-

(1) Le Sennaar ou la Basse-Ethiopie. C'est là, dit-on, que fut bâtie la tour de Babel, et qu'eurent lieu la confusion des langues et la dispersion des peuples.

(2) L'Y-king contient l'explication des fameux Koua de Fou-hi par Ouen-ouang, explication enrichie des remarques de Tcheou-koung et de ce sage Koung-tsée, que les Européens appellent *Confucius*. L'empe-

mier des livres sacrés des Chinois. Tous leurs efforts pour trouver dans ce livre jusqu'aux mystères de la religion chrétienne, ne leur ont procuré que le triste honneur d'être désignés sous le nom de missionnaires yking-uistes.

Les prêtres d'une religion bien plus ancienne que celle des missionnaires, les Brahmes énoncent, à l'égard des Chinois, une opinion fondée sur des livres écrits depuis plus de trente-trois siècles. Ils prétendent que les Chinois (1) ne sont que des Indous de la caste *Cchatriya*, c'est-à-dire, de la caste militaire, lesquels, renonçant à leurs antiques droits, se retirèrent d'abord par troupes au nord-est du Bengale, oublièrent insensiblement les coutumes et la religion de leurs ancêtres, formèrent divers petits états, et se réunirent ensuite sous un seul monarque, dans le pays qu'ils possèdent aujourd'hui. Ces assertions ont été savamment développées par le célèbre sir William Jones, que les Brahmes ont instruit

reur Kang-hi a fait faire sur ce livre un commentaire, auquel les premiers savans de la Chine ont travaillé plus de cinquante ans.

(1) Ils sont nommés *Chinas* en sanscrit, qui est la langue sacrée des Brahmes.

comme les prêtres de Memphis instruisirent autrefois Hérodote, et qui connoît les anciennes langues de l'Asie, aussi bien que le plus docte pandit de Benarès (1).

Voici un passage que sir William Jones a traduit des *Principes des Devoirs civils et religieux*, livre attribué à Ménou, fils de Brahma.

« Plusieurs familles de la caste militaire, » dit Ménou, ayant peu-à-peu abandonné » les règles du Véda (2), et la société des

(1) Le titre de pandit est celui sous lequel on désigne les savans indous. MM. Holwell, Charles Wilkins et quelques autres anglais ont eu le même avantage que sir William Jones.

(2) Les Védas sont très-nombreux : mais il y en a quatre principaux, et c'est, suivant les Indous, de chacune de ses quatre bouches que Brahma a dicté un Véda. M. Charles Wilkins remarque que malgré cette fable, les plus anciens écrivains de l'Inde n'ont parlé que de trois Védas. Ces Védas, ainsi que la plupart des livres sacrés des Indous, sont écrits en vers, en langue *sanscrit* et en caractères *dévanagari*, mot qui vient de *Nagara*, lieu où ces caractères ont été inventés. Au reste, sans savoir d'où venoit le sanscrit, Bailly a judicieusement avancé qu'il avoit été en usage chez quelqu'ancien peuple (*). Les savans de Calcutta ont découvert depuis que c'étoit effectivement la langue des anciens Perses.

(*) Lettres sur les Sciences, page 85.

» Brahmes, restent dans un état de dégra-
» dation. Tels sont les habitans de Poun-
» draca, d'Odra, de Dravira et de Cambôja ;
» les Yavanas, les Sacas, les Paradas, les
» Pahlavas, les Chinas, et quelques autres
» nations. »

Sir William Jones rapporte que les plus éclairés des Brahmes disent que les Chinas, dont parle Ménou, s'établirent dans les belles contrées, situées au nord-est du royaume de Gaur, et à l'orient du Camarûp et du Népaul, et que leur habileté dans les arts les a dès long-temps rendus célèbres (1). Il ajoute qu'un savant de Cachemire lui a montré un très-ancien livre sanscrit en caractères cachemiriens, dans lequel un chapitre entier traitoit des hérésies des Chinois, et annonçoit que cette nation étoit divisée en près de deux cents tribus.

(1) Les Brahmes assurent aussi avoir vu d'anciennes idoles des Chinois, lesquelles montroient que la religion chinoise étoit la même que celle de l'Inde, avant que *Buddha*, c'est-à-dire *Fo*, parût. Mais on voit dans l'histoire que les Chinois ont long-temps existé en corps de nation, avant d'avoir des idoles. Leur religion, celle que leur gouvernement conserve encore, est la religion que le grand Newton appelle la plus an-

Cependant, croiroit-on que, bien que ces témoignages existent depuis plus de trois mille ans, sir William Jones, qui les allégue en cherchant à démontrer que la nation chinoise descend des Indous, les croit en même temps insuffisans pour prouver l'antiquité de l'empire chinois? Habile à se servir d'un aveu de Confucius (1), aveu peut-être tronqué dans la traduction, ou dû seulement à l'extrême délicatesse de ce sage, il soutient que, sous le règne d'Ououang, chef de la troisième dynastie des

cienne de la terre, et qu'il peint d'une manière si noble et si touchante : — « Croire fermement que DIEU a » créé le monde par son pouvoir, et le gouverne par sa » providence; craindre pieusement, chérir, adorer cet » être suprême; respecter ceux dont on tient la vie, et » les personnes avancées en âge; avoir une affection » fraternelle pour tous les hommes, et même de la sen- » sibilité, de la pitié pour la partie brute de la » création. »

(1) Confucius naquit 551 ans avant le commencement de l'ère chrétienne. Voici le passage que sir William Jones a cité du Lun-yu, livre de ce philosophe. — « Je pourrois, ainsi que d'autres écrivains, rapporter » comme de simples leçons de morale, les faits de la » première et de la seconde race de nos empereurs; » mais je n'en parlerai point, parce qu'ils ne me semblent

souverains de la Chine, cet empire étoit encore dans son berceau. Il cite ensuite la *Schahnamah*, poëme persan, dans lequel il est parlé d'un roi chinois, et il prétend que le petit royaume et la capitale de ce prince, portoient, l'un et l'autre, le nom de Chine, n'occupoient qu'une partie de la province de Schen-si, et ne furent fondés que dans le huitième siècle qui précéda l'ère chrétienne. Il est vrai que, lorsque sous la dynastie des Tchéou, la Chine fut divisée en quinze petits états, il y en eut un qu'on appeloit le royaume de *Tsin* (1); mais déjà l'empire chinois n'en subsistoit pas moins depuis plusieurs siècles, et c'est ce que sir William Jones oublie. Il fait plus; il décide

» pas évidemment prouvés. » — Sir William Jones ne dit pas que, dans d'autres endroits de ses ouvrages, Confucius cite, comme authentiques, des événemens qui ont eu lieu sous ces deux dynasties. Il cite sur-tout avec éloge, suivant le chinois Ko (*), les inscriptions et les sentences que le fondateur de celle des Chang avoit fait graver sur ses meubles et dans son palais.

(1) Les Indous et les Perses ont toujours appelé ce pays *Chin*; mais les Grecs et les Arabes, ne pouvant prononcer ce mot, l'ont changé en celui de *Sin*.

(*) Le chinois Ko, élevé à Paris, et très-instruit, retourna en Chine en 1766, et entra dans la société des jésuites.

que la chronologie des Chinois est erronée, et le commencement de leurs annales entièrement fabuleux.

Cette opinion qu'eut toujours l'abbé Renaudot, et que soutint quelque temps Freret (1), a été victorieusement combattue par des écrivains non moins instruits que sir William Jones, dans l'histoire chinoise. Ces écrivains admettent la chronologie qui fait remonter la soixante-unième année du règne de l'empereur Hoang-ty, à la deux mille six cent trente-septième année avant l'ère chrétienne; et en calculant l'époque des éclipses rapportées dans les annales de la Chine, ils démontrent jusqu'au dernier degré d'évidence, l'exactitude de cette chronologie, et la vérité de ces annales (2).

Indépendamment de ces preuves, il n'est

(1) Ce savant adopta ensuite une opinion contraire.

(2) Bailly a relevé une erreur du célèbre Dominique Cassini, au sujet de l'éclipse de soleil, citée dans le *Chou-king*; et Amiot, réunissant à l'avantage d'être habile astronome, celui de connoître parfaitement la langue chinoise, a prouvé, non-seulement que les éclipses rapportées dans le *Chou-king* et le *Ché-king*, ainsi que les trente-six autres dont parle Confucius dans son *Tchun-tsieou*, avoient eu lieu, mais que le P. Gaubil, lui-même, s'étoit souvent trompé dans ce qu'il en a dit.

point de pays où l'histoire porte un plus grand caractère d'authenticité qu'à la Chine. Depuis le règne de ce même Hoang-ty, sous lequel commence l'ère cyclique des Chinois, il y a eu des historiens titrés; et l'on prétend que Tsang-kié, que l'on dit aussi l'inventeur des caractères (1), fut le premier de ces historiens. Les anciens empereurs ont toujours eu auprès de leur personne deux lettrés, non moins distingués par leur sagesse, leur probité, leur courage, que par leur science, et dont l'emploi étoit d'écrire tout ce que faisoit et disoit le prince. Celui qui recueilloit les faits se nommoit l'historien de la gauche, et celui qui recueilloit les discours, l'historien de la droite. Les matériaux fournis par ces deux écrivains servoient ensuite à l'historien en titre (2), pour la rédaction des annales générales de l'empire.

(1) *Tsang-kié* remplaça, dit-on, les trigrammes de *Fou-hi* et les hexagrammes de *Chen-noung* par des caractères hiérographiques. Mais au lieu d'inventer les caractères, n'en renouvela-t-il pas seulement l'usage? La tradition rapporte qu'il y avoit des livres même longtemps avant *Fou-hi* : or, il ne pouvoit point y avoir de livres sans écriture.

(2) Cet historien portoit le titre de Tay-ché.

Depuis, on a pris encore plus de soins pour cette rédaction. Elle a été confiée à un tribunal (1) composé des lettrés les plus distingués. Les notes, les mémoires, les documens et tous les autres papiers qui ont rapport aux fastes de l'empire, sont mis en dépôt sous la garde de ce tribunal; et quand le trône appartient à une nouvelle dynastie, ou qu'un grand laps de temps permet de parler, sans danger, des princes qui l'ont occupé, on charge le membre le plus éloquent du tribunal, d'écrire leur histoire, qui, avant d'être publiée, est attentivement revue par le tribunal entier.

Le tribunal des mathématiques (2) four-

(1) Ce tribunal se nomme le *Tribunal des Han-lin.* Non-seulement il rédige les annales de l'empire, mais il compose d'autres ouvrages de littérature, ou publie de nouvelles éditions des anciens auteurs. Avant d'être admis dans ce tribunal, les membres sont sévèrement examinés par l'empereur, qui choisit ordinairement, parmi eux, ses secrétaires, c'est-à-dire, les savans qu'il veut charger du soin de tenir son pinceau; car à la Chine on écrit, non avec une plume, mais avec un pinceau.

(2) C'est de ce tribunal que sont membres les missionnaires qui ont des connoissances en astronomie. *Mémoire sur les Chinois*, *tome* 5, page 46.

nit à celui de l'histoire la date des éclipses et des autres phénomènes célestes, et on les marque avec exactitude dans les annales, ainsi que tous les événemens qui contribuent au malheur ou à la félicité de l'empire.

Les travaux du tribunal sont partagés. La moitié des membres est chargée d'écrire ce qui a lieu au dehors du palais, ou bien ce qui a rapport aux affaires publiques, tandis que l'autre recueille ce qui se passe au dedans, c'est-à-dire ce que l'empereur, ses ministres, et les autres principaux personnages de la cour, disent et font de plus remarquable. Chaque membre trace sur une feuille de papier ou sur une tablette de bambou, ce qu'il a entendu ou appris; ensuite il signe cet écrit, et, sans le communiquer à personne, il le jette dans un grand tronc bien fermé, et placé au milieu de la salle où s'assemble le tribunal. Le tronc ne s'ouvre que lorsqu'on a besoin d'y prendre les mémoires nécessaires pour composer l'histoire d'une dynastie éteinte ou d'un règne écoulé.

Souvent les présidens et les membres du tribunal de l'histoire ont perdu la vie, pour avoir noblement résisté à des empereurs, qui vouloient les forcer à ne pas déposer dans leur

tronc le récit de quelqu'injustice : mais on ne connoît point d'exemple qui prouve qu'ils se laissent corrompre. Un seul fait, rapporté par le jésuite Mailla (1), montre quel a toujours été l'esprit qui les anime.

Tay-tsoung, second empereur de la dynastie des Tang (2), ayant demandé au président du tribunal des Han-lin qu'il lui fît voir les mémoires qui devoient servir à l'histoire de son règne, le président lui répondit: — « Prince, le tribunal écrit le bien et le mal » avec une égale liberté. Nul empereur n'a » vu ce que l'on disoit de son gouvernement. » Si on le lui montroit on ne pourroit plus » écrire que des éloges. La liberté avec laquelle le tribunal écrit tout ce qui se passe, » est un frein capable de retenir en plusieurs » occasions les princes et les ministres. Ceux » d'entr'eux qui ne sont pas encore tout-à-» fait corrompus, et auxquels il reste quelque » pudeur, redoutent les jugemens que la postérité portera de leur conduite. » — « Eh! » quoi, dit l'empereur, vous qui me devez

(1) Préface du père Mailla, et Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome 15, page 505.

(2) La dynastie des Tang monta sur le trône l'an 618 de l'ère chrétienne.

» ce que vous êtes, vous qui m'êtes si at-
» tachés, voudriez-vous instruire l'avenir
» des fautes que je pourrois commettre. » —
« Nous ne serions pas les maîtres de les lui
» cacher, reprit un des membres du tribunal.
» Ce seroit avec douleur que nous les écri-
» rions; mais tel est le devoir de notre em-
» ploi. Il nous oblige même d'instruire la
» postérité de l'entretien que vous avez au-
» jourd'hui avec nous. »

Lorsque le barbare Tsin-chi-hoang (1) fit périr des milliers de lettrés, et brûler presque toutes les bibliothèques, les livres d'histoire ne furent point épargnés. Au contraire, ces livres étoient principalement ceux que le tyran vouloit détruire, et il y réussit aisément en livrant aux flammes les appartemens du palais impérial où ils étoient déposés. Ce qu'on savoit des temps passés ne se conserva qu'en partie dans la mémoire de quelques savans qui survécurent à Tsin-chi-hoang, ou dans les King (2), et dans quelques autres livres échappés à l'incendie.

(1) Il naquit 259 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, monta, à l'âge de 13 ans, sur le trône de *Tsin*, et réunit, par la suite, toute la Chine sous sa puissance.

(2) Les *King* sont les cinq livres sacrés des Chinois.

Cependant, et ces livres et ces traditions ont suffi, depuis, pour écrire, sinon avec détail, du moins d'une manière abrégée, une grande partie des annales des premiers siècles de l'empire. Le célèbre Ou-ti (1), qui fit rassembler des livres de toutes parts, plaça le savant Sée-ma-tsien à la tête du tribunal de l'histoire, et Sée-ma-tsien devint le Tite-Live de la Chine (2). Mais il ne commença son histoire que par le règne de Hoang-ty, qu'on

Le premier, l'*Y-king*, contient les *Koua* de *Fou-hi* et leurs commentaires; le second, le *Chou-king*, est un extrait fait par Confucius des annales des règnes d'*Yao*, de *Chun* et d'*Yu*; le troisième, le *Ché-king*, est un recueil de trois cents odes, chansons, et autres pièces de vers tirées de la grande collection qu'on conservoit dans la bibliothèque impériale des *Tchéou*; le quatrième, le *Li-ki*, contient des préceptes de morale et de religion; le cinquième, le *Tchun-tsieou* est une partie de l'histoire du royaume de *Lou*, écrite par Confucius. Il y avoit un sixième *King*, intitulé : le *Yo-king*, ou King de la Musique; mais il est perdu. Quelques lettrés prétendent que les fragmens qu'on trouve sur la musique dans le *Li-ki*, sont tirés du *Yo-king*.

(1) *Ou-ti* fut le cinquième empereur de la dynastie des *Han*. Il chargea *Sée-ma-tsien* d'écrire l'histoire, 104 ans avant le commencement de l'ère chrétienne.

(2) Son histoire, intitulée : *Sée-ki*, est composée de 130 volumes. Amiot en a fait l'analyse dans le second

regarde comme le véritable législateur des Chinois. Sée-ma-tchin, l'un des descendans du premier historien, osa, plus de six siècles après lui, suppléer à ce qui manquoit à son ouvrage, et le fit commencer à Fou-hi (1). D'autres écrivains, encore plus hardis et plus ambitieux, ont, à l'aide de la tradition et de quelques passages des anciens livres, parlé des temps bien antérieurs à Hoang-ty et à Fou-hi lui-même. Ils ont voulu remonter jusqu'à la création, et ont débité tout ce que leurs ancêtres avoient pu se rappeler ou imaginer sur les premiers âges du monde; mais l'histoire d'un temps si reculé est regardée par les plus sages lettrés comme remplie de fables et conséquemment très-douteuse. Aussi n'est-ce que sous ce point de vue que je vais en présenter l'analyse (2).

volume des *Mémoires sur les Chinois*, page 126 et suiv. Je parlerai plus au long de la gloire de *Sée-ma-tsien*, et je n'oublierai point ses malheurs.

(1) *Fou-hi* est regardé, par la plupart des lettrés, comme le fondateur de l'empire chinois. Il régna, dit-on, 255 ans après le déluge, qui, suivant la chronologie du jésuite le Petau, arriva l'an du monde 1656.

(2) Je suivrai, dans l'analyse de la cosmogonie et de la partie fabuleuse de l'Histoire de la Chine, le fragment de l'Abrégé chronologique de la grande

Les Chinois reconnoissent l'existence d'un être tout-puissant, qu'ils appellent Chang-ty, ou suprême empereur. Ils lui donnent aussi les noms de principe nécessaire, de souveraine sagesse, de raison éternelle (1), et ils croient que cet être qui sait tout, peut tout, et est présent par tout, associe à son bonheur les esprits (2), ministres de sa puissance, et les ames (3) des hommes vertueux. C'est son souffle (4) qui faisant fermenter la matière a produit le mouvement et le repos, principes secondaires (5), par le moyen desquels le chaos a été débrouillé. Dès ce moment, le ciel, la terre, l'homme, et tous

Histoire chinoise, publiée à Pékin par les ordres et sous le nom du dernier empereur *Tchien-long*. Nous devons ce fragment au savant Amiot, dont, je le déclare hautement, les écrits m'ont été d'un grand secours et pour ce précis et pour plusieurs notes ; car, ayant le malheur de ne pas savoir la langue chinoise, j'ai souvent emprunté de lui et de quelques-uns de ses collaborateurs, des remarques et des citations dont j'avois besoin.

(1) *Li*, *Tai-ki*, *Hoang-tien*, *Lao-tien*.

(2) Les Chen.

(3) Les Cheng.

(4) Le Ki.

(5) L'Yn ou principe matériel en repos, et l'Yang, ou principe matériel en mouvement.

les autres corps, ont successivement reçu la forme que nous leur voyons, et qu'il ne perdront que lorsqu'après avoir passé par toutes les combinaisons possibles, la nature entière rentrera dans le chaos.

La durée de l'organisation de la matière doit comprendre onze périodes des douze qui composent une révolution, et qui sont chacune de dix mille huit cents ans. La douzième de ces périodes sera toute entière employée à un nouveau débrouillement du chaos; après quoi une seconde révolution commencera.

Le premier homme nommé *Pouan-kou*, ne fut produit qu'à la troisième période, et l'empereur Yao naquit à la septième, c'est-à-dire, six cent quarante-cinq mille ans après (1). Il n'est pas douteux, disent les Chinois, que pendant tout cet espace de temps, il n'y ait eu des hommes, peut-être

(1) Yao monta sur le trône 2357 ans avant le commencement de l'ère chrétienne, et n'étoit alors âgé que de seize ans. Il y avoit déjà 990 ans que Fou-hi avoit régné en Chine. Yao étoit donc né l'an 2400 de la 7me. période; et comme il avoit déjà vécu 116 ans, il faut 8284 ans pour finir cette période. En ajoutant à ce nombre 54,000 ans des cinq périodes qui doivent compléter

même

même ces hommes ont-ils toujours eu des rois ou des chefs pour les gouverner : mais comme il n'y avoit point alors de livres, ou que s'il y en a eu, ils ne nous sont pas parvenus, nous ne pouvons guère savoir ce qui s'est passé.

Cependant, la tradition supplée en partie les livres; et voici ce qu'elle apprend : A Pouan-kou, ce protoplaste du genre humain, ont succédé trois races, qui ont successivement donné des loix au monde. La première fut celle des Tien-hoang, ou empereurs du ciel, la seconde, celle des Ty-hoang, ou empereurs de la terre, et la troisième, celle des Jin-hoang, ou empereurs des hommes. Je ne m'amuserai point à rapporter ce que divers auteurs ont écrit de contradictoire et de merveilleux, sur ces trois races de Hoangs (1). J'observerai seulement que tous s'accordent à dire que les premiers, c'est-à-dire, les Tien-hoang,

les douze de la révolution, on verra que, suivant les Chinois, le monde doit encore subsister 62,284 ans, avant d'être créé de nouveau. Mais il ne faut pas oublier qu'avant le commencement de la douzième période tout retombera dans le chaos.

(1) Ceux qui sont curieux de le lire peuvent consulter le 13e. volume des Mémoires sur les Chinois.

fixèrent le nombre de jours qui devoient composer l'année; que les seconds, les Ty-hoang donnèrent aux astres, aux ténèbres et à la lumière les noms qui les désignent, et réglèrent les mois d'après le cours de la lune; et qu'enfin les Jin-hoang, qui étoient neuf frères (1), divisèrent la terre en neuf parties; rassemblèrent les hommes en société, leur apprirent à connoître l'usage du feu et de l'eau, et les avantages du travail, firent des loix, instituèrent des magistrats, et réglèrent les devoirs particuliers des deux sexes.

Après les Hoang, parurent les cinq *Loung* (2) qui, quoique frères, régnèrent d'une manière différente chacun sur le pays qui lui étoit échu. Ils dormoient tantôt sur des arbres, tantôt dans des cavernes.

Aux cinq Loung succédèrent les cin-

(1) Les Tien-hoang avoient été treize frères, et les Ty-hoang onze. Suivant quelques auteurs, les premiers vécurent 254,000 ans; les seconds 198,000 ans, et les troisièmes, c'est-à-dire les Jin-hoang, 45,600 ans; d'autres diminuent beaucoup la durée de cette existene.

(2) Loung signifie dragon. Ce nom ne fut donné aux princes qui régnoient alors, que parce qu'ils montoient des dragons, ou plutôt parce qu'ils s'élevoient dans les airs, sur des machines qui avoient la figure d'un dragon. C'est là, du moins, ce que

quante-neuf *Ché-ty* (1). Ils connoissoient les vertus des élémens, et toutes les sciences leur étoient familières. Lisant dans l'avenir comme dans le passé, ils prédisoient ce qui devoit arriver, afin que les hommes se tinssent sur leurs gardes.

Les trois *Ho-lo* (2) vinrent après les Ché-ty, et furent, à leur tour, remplacés par les six *Lien-toung*. On attribue à ces Lien-toung une science et un pouvoir sans

croient plusieurs lettrés. Aussi, quand l'art des ballons aérostatiques fut inventé en France, et que les missionnaires parlèrent de cette découverte à des savans chinois, ceux-ci leur répondirent qu'elle n'étoit pas nouvelle, et ils leur firent voir plusieurs fragmens de leurs anciens livres, contenant des exemples d'aerambules, parmi lesquels étoient les *cinq Loung*, les *Su-ming*, et même les empereurs *Hoang-ty* et *Chen-noung*, deux princes, dont l'existence ne peut être contestée. L'histoire naturelle, la minéralogie, et beaucoup de procédés chimiques, n'étoient point ignorés des anciens Chinois. Or, il n'est pas impossible qu'ils aient eu l'art des aérostats, et qu'ensuite cet art se soit perdu, comme s'est perdue une grande partie des connoissances astronomiques qu'ils possédoient.

(1) *Ché* signifie serpent, et *Ty*, empereur. Quelques auteurs comptent soixante-quatre Ché-ty.

(2) On croit que les Ho-lo furent les premiers qui domptèrent le cheval.

bornes : mais s'ils ont réellement existé, on doit inférer de ce qu'on en dit ; qu'ils connurent les propriétés de certaines plantes, et qu'ils surent tirer parti de quelques métaux.

Les quatre *Su-ming* (1) régnèrent après les Lien-toung. Ils avoient pour symbole un char attelé de quatre dragons, et révéloient aux hommes les volontés du ciel.

Aux quatre *Su-ming* succédèrent les vingt *Sun-fei*; aux vingt *Sun-fei* les treize *Yn-ty*; aux treize *Yn-ty* les dix-huit *Chan-toung*; aux dix-huit *Chan-toung* un seul *Chou-ki*, et à ce *Chou-ki* un empereur encore plus savant et plus sage, qui portoit le nom de *Ku-ling*. Il naquit à Fen-tou (2), dans la province de Schan-si, et établit sa demeure à Chou-hien (3), où l'on voit encore des temples en son honneur.

C'est à Ku-ling que finissent les six races vraies ou imaginaires qui succédèrent aux Jin-hoang. Cependant, d'après l'historien

(1) *Ming* signifie destin ou providence.

(2) Cette ville porte aujourd'hui le nom de *Fen-yang-fou.*

(3) Chou-hien est dans la province du Sée-chouen.

qui me sert de guide, ceux qui ont écrit sur ce sujet, placent parmi les successeurs de Ku-ling, deux princes appelés *Tsiao-ming* et *Tchouo-koang*, qui donnèrent chacun son nom à une montagne, ainsi qu'on l'a trouvé dans un livre très-ancien (1). Les mêmes auteurs parlent, en outre, de divers souverains, mais sans déterminer l'époque, ni la durée de leur règne. Je citerai seulement les plus remarquables.

Ly-ling-ché naquit environ dix-huit cents ans après Tchouo-koang, et son corps, déposé à Toung-hoang-king, s'y est, dit-on, conservé incorruptible.

Kai-yng-ché fut enterré sur les bords de la rivière Jo-choui, dans un endroit qui porte encore le nom de *Kai-yng-kieou*, ce qui signifie la sépulture de Kai-yng.

Yan-yang-ché tenoit sa cour près de Si-ngan-fou. On lui érigea un temple dans une ville du troisième ordre, et on lui rend encore un culte.

Tay-y-ché (2) composa une histoire naturelle, qu'il fit graver sur des planches. Il

(1) Ce livre intitulé : *Pe-king* ou *livre sacré du Nord*, est maintenant perdu.

(2) Ce nom signifie *tranquillité inaltérable*.

écrivit aussi sur les *premiers Principes des choses*, sur *les grands Usages* et sur *l'Art militaire*. Tels sont du moins, les titres des livres qu'on lui attribue.

Koung-sang-ché habitoit une espèce de château auquel il a donné son nom, et qu'on voit encore sur une montagne peu éloignée de la ville de Kang-tong (1).

Chen-min-ché tenoit sa cour dans un lieu qu'on appelle, d'après lui, *Chen-min-kieou*.

Y-ty-ché a donné son nom à une montagne située près de Nan-yang-fou.

Quelques autres princes, qui ont régné après ceux que je viens de citer, se sont occupés du perfectionnement de l'astronomie, des arts et de la civilisation.

Houn-toun-ché n'est guère connu que parce que Confucius disoit un jour à son disciple, Tsée-koung: — « Nous ne pouvons » savoir, ni vous ni moi, de quelle manière » Houn-toun-ché gouvernoit l'empire ». — Cependant, un très-ancien auteur dit que ce prince vouloit que tous les hommes fussent bons, mais que pour cela il ne faisoit pas mourir les méchans.

(1) C'est la même que les Européens appellent *Canton*.

Toung - hou - ché fut l'imitateur fidèle d'Houn-toun, et eut seize successeurs de sa race. De leur temps, la plus pure vertu régnoit, dit-on, sur la terre.

Hoang-tan-ché ne fut pas moins vertueux que les dix-sept Toung-hou. Mais il étoit terrible quand on le provoquoit. Ses descendans, au nombre de sept, occupèrent le trône pendant deux cent cinquante ans.

Long-temps après l'extinction de cette famille et de quelques autres qui lui succédèrent, régna *Yeou-tchao-ché*. Il enseigna aux hommes à se faire des habits avec la peau des animaux, et à manger leur chair. Il leur apprit aussi à brûler les morts et à enterrer leurs cendres; car avant lui, on laissoit tous les cadavres sans sépulture.

On ne doute nullement que ce prince et son successeur, *Soui-jen*, n'aient existé. Ce fut sous ce dernier qu'on connut l'usage de cuire les viandes. Il inventa, dit-on, neuf manières d'apprêter les mets, et sept manières d'employer la farine. Il fit faire des trépieds, des fourneaux, des vases de terre. Il s'occupa aussi à former des ministres, des magistrats, des savans. *Ming-yeou* fut mis à la tête des affaires; *Pi-liéou* fut chargé

d'observer les astres; *Tcheng-po*, d'écrire l'histoire; et *Yun-kiu*, de recueillir tous les faits dignes d'attention. Dès-lors, on distingua les quatre parties du monde; on connut les pôles, les constellations, le cours régulier des planètes, et on traça un cadran pour marquer les différentes heures du jour. La physique et l'histoire naturelle firent aussi des progrès. Toutes les vertus furent pratiquées. Il fut établi que les garçons ne se marieroient qu'à trente ans, et les filles à vingt; et chaque famille se distingua par un nom particulier (1). Soui-jen et trois de ses descendans, qui portèrent le même nom que lui, régnèrent environ deux cent trente ans.

Il est, dit-on, rapporté dans un livre intitulé *Lieou-y-lun*, qu'à compter de la soixante-douzième année après la mort du dernier Soui-jen, jusqu'à Fou-hi, quatre-vingt-onze familles ont occupé le trône.

L'on raconte que Ki-hée, fils d'un des empereurs qui succédèrent aux Soui-jen, suivoit si brutalement son penchant à la

(1) On croit que c'est là l'origine des Pé-kia-sing, c'est-à-dire, des cent noms de famille ou de tribu, qui servent encore à distinguer les Chinois.

volupté, que son père, indigné, le bannit de sa présence. Il attentoit, en plein jour, non-seulement à l'honneur des femmes, mais à celui des hommes; et un monstre, qui avoit le corps d'un homme, la queue et les pieds d'un cheval, fut le fruit de son horrible passion pour une jument.

Ce fut *Ki*, surnommé Ché-hoang-ché (1), qui institua les cinq principales cérémonies, base de la politesse chinoise (2). Il fixa le son que doit avoir la prononciation de chaque caractère; il perfectionna la musique, ainsi que les devoirs sociaux; il divisa la magistrature en plusieurs ordres; il créa des dignités, des charges, et il fit consigner dans

(1) Ché-hoang signifie *empereur historien.*

(2) Les devoirs de la civilité sont prescrits par les livres sacrés des Chinois. Cette nation est persuadée que c'est de l'exactitude qu'on met à remplir ses devoirs, que dépend le bon ordre de la société. Aussi les hommes, de quelqu'état qu'ils soient, ne s'abordent jamais sans placer leurs mains sur la poitrine, en les remuant affectueusement, en s'inclinant un peu et en prononçant le mot *tsin-tsin*. Ils ont, avec ceux qui sont revêtus de quelqu'emploi, des manières plus humbles et proportionnées à leur rang; et ils montrent, dans toutes les occasions, un grand respect pour l'âge.

les annales, le nom des hommes qui se distinguoient par des vertus et de belles actions.

Ta-ting-ché est un des princes qui ont le plus contribué au bonheur de la Chine. Les rois de Lou, dont Confucius a écrit une partie de l'histoire, avoient, dans leur capitale, une maison qu'on appeloit *Ta-ting-kou*, parce qu'elle avoit été l'ancienne demeure de Ta-ting.

Yen-ché a été immortalisé par quelques vers de Confucius (1).

Hiuen-yuen-ché tint sa cour dans la province de Ho-nan où il étoit né (2). Il inventa les chariots, ainsi que l'atteste son nom (3). Il fit ouvrir des chemins à travers les montagnes, et il employa le cuivre à la fabrication de divers instrumens nécessaires pour l'usage de la vue.

Ko-tien-ché, doué d'une vertu et d'un

(1) Confucius composa ces vers dans le temps que, pour éviter la rage de ses ennemis, il se tenoit caché, et passa sept jours entiers sans prendre aucune nourriture.

(2) La ville où l'on dit qu'il régna, s'appelle aujourd'hui *Tchen-lieou-hien*.

(3) *Hiuen* signifie un essieu, et Yuen, des brancards.

savoir extraordinaire, inventa huit sortes d'instrumens de musique (1), et eut des spectacles dans lesquels un concert précédoit la comédie. Il se servit de métaux pour faire de la monnoie. Il fit filer et travailler la soie. Il soumit un grand nombre de petits souverains, qui étoient toujours en guerre, et ne vouloient reconnoître aucun chef. Il honora l'esprit universel, auquel il alloit sacrifier quatre fois chaque année, c'est-à-dire au commencement de chaque saison, sur le mont Tay-chan.

Tsoun-lou-ché, fit aimer la vertu par ses leçons et par son exemple. Il tint sa cour à Kiang-kay, et on montre le lieu de sa sépulture au nord de la montagne de Foufei-chan.

Le prince qui enseigna aux hommes à construire des maisons de terre, avec des degrés pour y monter, se nommoit *Yéoutchao-ché*. Il voulut que ces maisons fussent élevées, pour qu'on pût y être à l'abri des inondations.

(1) Il est vraisemblable que la tradition a attribué l'invention des choses, dont on ne connoît pas les auteurs, aux princes sous le règne desquels elles ont été mises en usage.

Je ne parlerai point ici de plusieurs princes dont on ne dit presque rien de remarquable. Il paroît pourtant que les hommes s'étoient un peu corrompus sous leur règne : mais ils furent ramenés à la vertu par *Ou-hai-ché*, prédécesseur de Fou-hi. Ou-hai-ché leur apprit à dompter leurs passions, et les fit jouir de la paix et de l'abondance. Un jour qu'il sacrifioit au ciel sur le mont Tay-chan, les nuages s'abaissèrent jusqu'à lui et le couvrirent. Il fit graver sur une pierre cet événement merveilleux, et le peuple couroit en foule pour lire et apprendre par cœur les belles paroles qui en éternisoient la mémoire.

L'extrait que je viens de faire de cette partie de l'Histoire chinoise, qu'on nomme *la partie fabuleuse*, suffit, je crois, pour en donner une idée. Il seroit, sans doute, ridicule d'ajouter foi à des faits qui ne sont fondés que sur de vagues témoignages, et qui souvent se contredisent : cependant il me semble difficile de révoquer entièrement en doute l'existence de quelques-uns des hommes, dont le souvenir a été transmis, non-seulement par la tradition et par divers passages de livres

Gravé par Tardieu l'Aîné.

FOU-HI, Fondateur de l'Empire Chinois, traçant les Koua.

d'une haute antiquité, mais par des monumens que le temps respecte encore.

Il résulte de cet amas de notions, si confusément historiques, qu'avant le règne de Fou-hi, il y a eu successivement dix races d'hommes qui ont été détruites, soit par quelques grandes catastrophes, soit par d'autres causes qu'on ignore; et ce fut vraisemblablement Fou-hi qui rassembla le dernier de ces peuples.

Il est aussi à remarquer que dans tout ce que je viens de rapporter, il n'est nullement fait mention d'un cataclysme général. La seule grande inondation, dont parle l'histoire chinoise, est celle qui arriva la soixante-unième année du règne d'Yao, c'est-à-dire quatorze cent vingt ans après le déluge de Noé, et 53 ans avant celui d'Ogygès.

Je vais donc passer au temps qui s'est écoulé depuis Fou-hi jusqu'à Hoang-ty, temps que les Chinois appellent *incertain*, parce qu'il comprend plusieurs règnes dont les annales sont perdues. Voici ce qu'on en rapporte.

Fou-hi (1), que beaucoup de Chinois

(1) On lui donne aussi le nom de *Tay-hao* et celui de *Foung*.

regardent comme le véritable fondateur de leur empire, habitoit la province de Honan (1). On ne sait point ce qu'étoit son père; mais on dit que sa mère, nommée Hoa-siu (2), ayant vu les traces d'un pied d'homme d'une grandeur extraordinaire, désira d'avoir un fils semblable à cet homme. Ses vœux furent exaucés. Après avoir été enceinte quatorze mois, elle mit au monde Fou-hi.

Trois mille quatre cent soixante sept ans avant l'ère chrétienne, et 255 ans après l'époque où l'on place le déluge universel, Fou-hi commença à régner. Il prit le bois pour son emblême, et on le surnomma le *roi des bois*. Divers auteurs chinois, oubliant tout ce qu'on attribue aux prédécesseurs de Fou-hi, lui font honneur de l'invention de l'astronomie, de la musique (3), des fameux koua (4), des filets

(1) Dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de Tchen-tchéou.

(2) Hoa-siu est le nom d'un lieu de la province de Schan-si.

(3) On dit aussi que ce fut lui qui inventa le *Kin* et le *Ché*, instrumens à cordes, dont se servent les Chinois.

(4) Les koua ou trigrammes de Fou-hi sont diverses combinaisons de lignes entières et de lignes brisées, dans lesquelles Leibnitz a trouvé les élémens de l'arithmétique binaire.

pour la pêche, même de l'art de cuire les viandes, ainsi que de l'établissement du mariage, de la distinction des devoirs des époux (1), et de la création des loix, des magistrats (2) et des ministres. Parmi ces derniers, dont on a conservé les noms, on en trouve un chargé d'écrire les annales du

(1) Les mariages chinois ont beaucoup de solemnité. C'est aux pères et aux mères à choisir les époux qui conviennent à leurs enfans. Quand on est d'accord, on fait les fiançailles. Le gendre est alors reçu comme un hôte chez son beau-père, et se prosterne, à plusieurs reprises, devant lui, devant sa belle-mère, et devant tous les proches parens de sa future épouse. Le jour du mariage, il va chercher son épouse en grand appareil. Après qu'il s'est prosterné, avec elle, pour prendre congé de la famille, il la conduit chez lui, en marchant quelque temps à côté de sa chaise : ensuite, il la devance, et l'attend à la porte de sa maison, pour la présenter à son père et à sa mère. Les deux époux se mettent, ce jour-là, seuls à table dans leur appartement, troquent trois fois de coupe pendant le repas, et font plusieurs autres cérémonies. La règle étoit autrefois de ne marier les garçons qu'à trente ans, et les filles à vingt. Aujourd'hui, les gens riches marient leurs enfans fort jeunes.

(2) Il donna aux magistrats le titre de dragon, en mémoire d'un dragon-cheval, qu'il avoit vu sortir de la rivière Meng-ho.

règne de Fou-hi, fait qui, s'il est vrai, prouve au moins que les caractères étoient dès long-temps inventés.

Fou-hi mourut après un règne de cent quinze ans. On le porta dans le Tchen, où l'on montre encore le lieu de sa sépulture (1).

Koung-koung-ché, qui avoit été le principal ministre de Fou-hi, s'empara d'abord du gouvernement : mais son orgueil et sa dureté indignèrent les Chinois (2). Niu-ouа-ché, sœur de Fou-hi, employa la ruse contre ce tyran, s'empara de lui, le fit mourir, et monta sur un trône dont ses vertus et ses talens la rendoient digne. Elle inventa un instrument de musique, appelé *cheng* (3), et vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans.

On dit que, dès que Fou-hi cessa de vivre, la plupart de ceux dont il s'étoit

(1) A peu de distance de la ville de Tchen-tcheou.

(2) L'histoire dit que Koung-koung-ché avoit les cheveux rouges; ce qui peut faire croire qu'il n'étoit pas chinois, car tous les Chinois ont, dit-on, les cheveux très-noirs.

(3) Le cheng est un instrument à tuyaux de bambou sur un fond de calebasse.

servi

servi pour l'aider dans l'administration de ses états, s'érigèrent en petits souverains, et on met sa sœur Niu-oua-ché de ce nombre. Mais, sans faire mention d'aucun de ces usurpateurs, Confucius place (1) Chen-noung immédiatement après Fou-hi.

Chen-noung (2), qu'on avoit quelque temps nommé Yen-ty, fut aussi appelé le *roi du feu* (3), parce qu'il eut le feu pour emblême. Il apprit, dit-on, aux hommes, le plus nécessaire de tous les arts, celui du labourage. Il leur fit connoître les cinq sortes de grains les plus propres à leur servir de nourriture, ainsi que cent espèces de plantes utiles. C'est encore lui qu'on regarde comme l'inventeur de la médecine, et il composa sur cet art un livre qui s'est, dit-on, conservé jusqu'à présent.

Chen-noung désigna divers lieux pour la

(1) Dans le Commentaire de l'Y-king.

(2) Ce nom signifie : *Esprit laboureur.*

(3) On lui donne aussi les noms d'Y-ky-ché et de Lié-chan-ché. Quoiqu'on lui attribue l'invention de l'agriculture, il y a apparence qu'il ne fit que perfectionner cet art. Des hommes qui, depuis long-temps se nourrissoient de grain et savoient le transformer en farine, devoient avoir commencé à cultiver la terre.

tenue des marchés, et fit un tarif pour fixer le prix des échanges ; car l'usage de la monnoie n'étoit pas encore connu en Chine (1).

Les magistrats qui, sous Fou-hi, avoient porté le titre de dragons, reçurent de Chen-noung celui de feu, pour désigner que leur autorité étoit à-la-fois terrible et bienfaisante. Ce prince étendit les bornes de son empire du Tonking aux frontières de la Tartarie, et du Japon jusqu'aux extrémités du Schan-si. Son règne dura cent quarante ans.

Quelques anciens écrivains attribuent à Chen-noung de grandes connoissances en physique et en géométrie. Ils disent qu'il mesura la terre, détermina sa figure, et trouva qu'elle avoit quatre-vingt-dix mille lys (2) de circonférence de l'orient à l'occident, et quatre-vingt-cinq mille du nord au sud (3).

(1) On a dit à la page 43 de ce Précis, que la monnoie avoit été inventée par Ko-tien-ché. Auroit-elle donc été perdue et retrouvée ?

(2) Le ly chinois est à-peu-près la dixième partie d'une lieue de vingt-une au degré, ou la vingtième partie d'un myriamètre.

(3) L'empereur Kang-hi dit, en parlant de la rondeur de la terre et de son applatissement vers les pôles : — « Tchou-tsée l'avoit dit, il y a bien des » siècles, et la comparoit à un jaune d'œuf. Combien de

Après la mort de Chen-noung, sept descendans de ce prince occupèrent successivement le trône ; mais le dernier le perdit par son imprudente cruauté, et le célèbre Hoang-ty lui succéda. Cependant, la race de Chen-noung n'étoit point encore éteinte. Elle subsistoit même sous la dynastie des Tchéou, dans la personne de Liu-chang (1), qui, s'étant distingué par ses services, obtint la souveraineté du pays de Tsi.

Hoang-ty (2) se nommoit d'abord *Hiuen-yuen*, nom que porte encore une colline de la province du Ho-nan, où il naquit. Quoiqu'appelé au trône de la Chine par le vœu des peuples, il eut des rebelles à combattre. Ce fut alors qu'ayant poursuivi un prince, nommé *Tché-yeou*, jusque dans des

» choses que nous ne faisons que r'apprendre, et qu'on » r'apprendra dans la suite des siècles ! Nous ne savons » voir dans les livres des anciens que ce que nous y » montrent nos connoissances. Il en sera de même de » notre postérité à l'égard de nos livres. »

(1) Il est connu dans les annales chinoises sous le nom de Kiang-tay-koung.

(2) Le nom de Hoang-ty signifie *empereur jaune*. Il lui fut donné parce qu'il avoit pris la terre pour emblême, et que, suivant les Chinois, la couleur primitive de la terre étoit jaune.

pays où il n'étoit pas encore allé, et se trouvant tout-à-coup enveloppé de brouillards, il construisit un char, sur lequel il y avoit une figure qui faisoit toujours face au midi. Ce char, qui n'étoit sans doute qu'une espèce de boussole, prouve qu'on connoissoit déjà les propriétés de l'aimant.

Hoang-ty, vainqueur de tous ses rivaux, et décoré par ses sujets du titre glorieux de fils du ciel (1), ne s'occupa plus qu'à faire des loix sages, et à inspirer le goût des bonnes mœurs, des vertus et des arts.

Avant J. C. 2637. Ce n'est qu'à la soixante-unième année (2) du règne de ce prince, que remonte la chronologie chinoise, et que l'histoire prend un caractère de certitude qu'elle ne peut avoir pour les temps antérieurs à cette époque. La suite de ce tableau n'offrira donc plus que des faits, que les lettrés de Péking regardent comme authentiques.

Une des premières inventions attribuées

(1) *Tien-tsée*. Les Chinois donnent encore ce titre à leurs empereurs.

(2) J'ai déjà dit que la soixante-unième année du règne d'Hoang-ty répond à l'an 2637 avant l'ère chrétienne. Il y avoit alors 824 ans que Fou-hi étoit monté sur le trône.

à Hoang-ty (1), est celle du cycle sexagénaire (2).

Sous le règne de Fou-hi, et sans doute bien long-temps auparavant, on combattoit avec l'arc et la flèche, la lance et le bouclier: mais Hoang-ty perfectionna l'usage de ces armes et en inventa de nouvelles.

Les Chinois, ignorant la véritable époque où les hommes ont commencé à connoître

(1) Quelques écrivains attribuent cette invention à Fou-hi; peut-être est-elle encore plus ancienne.

(2) Le cycle est composé de deux séries de caractères, l'une desquelles est de dix, l'autre de douze. Le premier caractère de la première série, joint au premier caractère de la seconde, marque la première année du cycle; tout le calcul suit le même ordre. Quand la première série est épuisée, elle recommence avec le onzième mot de la seconde; et la progression est toujours la même, jusqu'à ce que les deux premiers mots se retrouvent, ce qui n'arrive qu'après soixante combinaisons différentes, c'est-à-dire, après avoir marqué soixante ans.

Le cycle, répété trois fois, fait une période de cent quatre-vingts ans, qu'on appelle *tri-cycle*. Le tri-cycle, multiplié par soixante, forme une autre période de dix mille huit cents ans; et cette dernière, multipliée par le cycle de douze, compose les cent vingt-neuf mille six cents ans, que les Chinois assignent à chaque révolution de l'univers, et après lesquels tout doit être créé de nouveau.

l'astronomie, la science du calcul, la musique, les poids, les mesures, les fourneaux, les chars, les bateaux, les rames, l'architecture, l'art de fondre les métaux, l'usage de la monnoie, les outils et les ustensiles les plus nécessaires, font honneur de toutes ces inventions à l'empereur Hoang-ty. Ils attribuent aussi à l'une de ses épouses (1) la manière de filer la soie, d'en faire des étoffes, et d'élever les vers qui la produisent.

Hoang-ty fut le premier qui se servit du bonnet et de l'habillement de cérémonie pour sacrifier à l'être suprême et rendre des honneurs à la mémoire de ses ancêtres (2). Ce prince composa un traité de physique et

(1) Elle se nommoit *Lei-tsou*. On l'honore sous le titre d'esprit des mûriers et des vers-à-soie.

(2) Il paroît que dès la plus haute antiquité les Chinois sacrifioient quatre fois par an des animaux à l'être-suprême, qu'ils appeloient le Chang-ty ou le Tien ; et qu'ensuite ils offroient aussi des sacrifices aux Chen et aux Cheng, c'est-à-dire, aux esprits des différens ordres, et aux vertueux ancêtres. L'autel du Chang-ty étoit de gazon, avec une double enceinte de branchages, et c'étoit entre ces deux enceintes qu'on élevoit, d'un côté, un petit autel pour les Chen, et de l'autre côté un autre petit autel pour les Cheng. L'ensemble de ce lieu s'appeloit le *Tan*. Le droit d'y sacrifier n'appartenoit

de morale, dont on a conservé le titre (1). Il confia le soin d'écrire l'histoire à deux de ses ministres, l'un desquels étoit le fameux Tsang-kié, à qui on a, sans doute, faussement attribué l'invention des caractères.

Hoang-ty eut quatre épouses légitimes et plusieurs concubines : toutes ensemble lui donnèrent vingt-cinq fils, dont quelques-uns ont laissé une longue postérité (2). Il mourut à l'âge de cent onze ans, dont il avoit employé les cent dernières à instruire et à gouverner les hommes. Le second de ses fils Chao-hao, lui succéda. Avant J. C. 2597.

Le commencement du règne de Chao-hao fut heureux : mais ce bonheur dura peu. La foiblesse du monarque favorisa des innovations perverses. Le culte des démons s'introduisit dans l'empire, et la corruption des mœurs suivit de près une si funeste doctrine.

qu'au souverain ; et ses ministres seuls l'y accompagnoient, tandis que le peuple se tenoit respectueusement à l'écart. Par la suite, on construisit sur le Tan un temple d'une structure simple, mais élégante.

(1) Le titre de ce livre étoit Nei-king.

(2) Hoang-ty est la tige de la famille du célèbre philosophe Confucius, dont les descendans vivent encore en Chine.

C'est à compter, dit-on, du règne de Chao-hao que les maladies firent de grands ravages et que le cours de la vie fut abrégé. Cependant Chao-hao lui-même vécut jusqu'à cent ans.

L'empire n'étoit point encore héréditaire, il ne le devint que sous le règne du grand Yu (1). Quoique Chao-Hao eût quatre fils, il choisit pour son successeur son neveu Tchouan-hiu (2), qui régna soixante-dix-huit ans avec sagesse, et travailla, autant qu'il le put, à ramener les esprits aux principes d'une saine morale et d'une religion pure.

Avant J. C. 2513.

Après la mort de ce prince, le trône fut successivement occupé par Ty-kou et Ty-tché. Le premier est regardé par les Chinois comme un monarque d'un rare mérite, et le second comme un barbare, que ses sujets déposèrent pour élever à sa place son frère Yao (3).

2435.

66.

(1) Fondateur de la dynastie des Hia, qui est la première dynastie chinoise, et qui commença 2208 ans avant l'ère chrétienne.

(2) La plupart de ces princes ont eu plusieurs noms : mais je ne leur donne que ceux sous lesquels ils ont régné.

(3) Ty-tché et Yao étoient fils de Ty-kou.

Yao est le premier empereur sur l'histoire duquel on a des détails exacts, puisque le Chou-king commence par un extrait des annales (1) écrites sous son règne. Il n'étoit que dans sa seizième année lorsqu'il monta sur le trône. On lui donna le feu pour symbole et on l'appela le roi du feu, parce qu'il avoit, dit-on, la vertu purificatrice de cet élément : mais ce qui le caractérise mieux encore, c'est sa douce et modeste bienfaisance. Avant J. C. 2357.

A peine Yao commençoit à régner qu'il ordonna à ses astronomes *Hi* et *Ho* de déterminer exactement les quatre saisons, et de rendre l'année complète en suivant les règles pour l'intercalation d'une lunaison (2).

(1) Ce fut le célèbre Confucius qui rédigea cet extrait des grandes annales de l'empire, dont il ne fit, dit-on, que copier les passages les plus intéressans ; de sorte que les premiers chapitres du Chou-king sont écrits du temps même d'Yao.

(2) Le texte du Chou-king prouve qu'on n'étoit point alors étranger à la division de l'année en 365 jours un quart, qu'on savoit prédire les éclipses, et que les Chinois avoient beaucoup de connoissances astronomiques, qu'ils ont ensuite négligées pour se livrer à l'astrologie. — Eh quoi ! dira-t-on peut-être, des connoissances certaines et aussi utiles ont pu se perdre ? Oui ;

L'usage étoit établi, dès la plus haute antiquité, de sacrifier au Chan-ty (1) sur des éminences, et on avoit choisi pour cela les quatre (2) plus hautes montagnes des quatre côtés de l'empire. Yao ne manquoit pas de

car toutes les choses, dont on fait un mystère, se perdent aisément. Les connoissances astronomiques et l'intelligence de l'écriture hiéroglyphique, ont disparu en Egypte avec les prêtres qui en étoient les dépositaires. Dans les commencemens de l'empire chinois, l'astronomie n'étoit cultivée que par un petit nombre d'hommes privilégiés ; et soit que ces hommes aient manqué d'encouragemens, soit par quelqu'autre cause, la science a rétrogradé. Aujourd'hui les Européens ont rappris l'astronomie aux Chinois ; mais tout ce qu'on en possède, à Péking, réside dans le tribunal des mathématiques ; et si ce tribunal étoit anéanti, dans moins de vingt ans les Chinois ne sauroient plus comment s'y prendre pour faire un calendrier.

(1) L'être-suprême.

(2) Ces montagnes étoient appelées les *Quatre Yo*. Ou-ouang, fondateur de la dynastie des Tchéou, ajouta une cinquième montagne aux quatre premières ; mais, par la suite, malgré la vénération qu'on conserva pour les montagnes sacrées, les empereurs s'abstinrent d'y aller régulièrement, et firent élever près des lieux qu'ils habitoient, des éminences qui représentoient ces montagnes, et sur lesquelles ils faisoient les sacrifices accoutumés.

s'y rendre pour s'acquitter du saint devoir que lui imposoit son rang. L'histoire rapporte que pendant ces voyages, ce prince s'informoit avec soin, dans tous les lieux où il passoit, de l'état du peuple, de la conduite des magistrats, des malheurs particuliers; et que c'est sur-tout alors qu'il se montroit plutôt le père que le maître de ses sujets. Aussi il en fut si tendrement aimé qu'ils cherchoient tous à imiter ses vertus(1).

Avant J. C. 2297.

Dans la soixante-unième année du règne d'Yao, la Chine, qui, s'il faut en croire le silence des historiens, ne s'étoit point ressentie du déluge dont tant d'autres nations ont conservé le souvenir, en éprouva un particulier. Les fleuves se débordèrent et firent des ravages, dont on eut long-temps à souffrir. Les eaux, disent les annales chinoises, couvrirent les collines, environnèrent les montagnes et semblèrent vouloir s'élever jusqu'au ciel. Yao chargea Pé-kouen de s'occuper de leur écoulement. Pé-kouen y travailla neuf ans en vain.

(1) Voici une chanson qu'il entendit un jour chanter par des enfans qui se divertissoient entr'eux :

— « C'est le plus grand prince qui ait gouverné le » monde. Savoir imiter sa conduite, c'est savoir toute » chose : c'est être en possession de tout. »

Avant J. C. 2288. Yao confia alors cet ouvrage à Chun dont il avoit remarqué la piété filiale, la patience, et les talens. Ensuite, il lui donna ses deux filles pour épouses, et bientôt après il l'associa à l'empire.

En travaillant à l'écoulement des eaux, Chun se fit aider par les hommes les plus capables, et entr'autres par le fils de ce Pékouen, dont les travaux avoient été inutiles, par Yu, qui bientôt restant seul chargé de cette grande entreprise, la termina heureusement. Non-seulement Yu creusa le lit de neuf rivières et ouvrit plusieurs canaux, encore existans, mais il divisa l'empire en neuf provinces appelées Tchéou, et il en traça une carte, qu'on trouve dans le Chou-king (1) et qui est sans doute le plus ancien monument de géographie qui existe.

2280. Chun signala la première année de son association à l'empire par la magnificence des sacrifices qu'il offrit au Chang-ti (2) et par la construction d'une machine représentant le ciel et les sept planètes, qui s'y meuvent, et dans laquelle les astres étoient faits

(1) Elle est gravée à la tête de ce Précis.

(2) Il en offrit aussi aux esprits, qu'il croyoit présider aux montagnes et aux rivières.

avec des perles et des pierreries de différentes couleurs (1). Il corrigea les abus qui s'étoient glissés dans l'administration des provinces. Il rendit uniformes tous les poids et les mesures de l'empire. Il régla l'ordre des cérémonies religieuses, et leur assigna cinq sortes d'instrumens. Il combattit les descendans des rebelles, qui avoient autrefois refusé de se soumettre à Hoang-ty, et il les repoussa jusqu'au-delà des frontières.

Il y avoit déjà quatre-vingts ans que Yao étoit sur le trône, et huit ans que Chun s'y asseyoit près de lui, lorsque Yu qui avoit heureusement achevé de faire écouler les eaux et fixé les tributs que devoit payer chacune des neuf provinces de l'empire (2) se présenta pour rendre compte de ses travaux.

(1) Cette machine rappelle le superbe planétaire, dont le roi d'Angleterre George III a fait présent à l'empereur de la Chine Tchien-long. Mais le planétaire chinois fut fait dans un temps où les Européens ne se doutoient pas de ce que c'étoit que l'astronomie, et où le nom de la nation anglaise étoit encore bien loin d'exister.

(2) On a vu que Yu avoit divisé l'empire en neuf provinces. Bientôt après on le divisa en douze, c'est-à-dire, que de la vaste province de Kî-tcheou, on en fit quatre différentes; puis, on le divisa de nouveau en neuf.

La souveraineté de Yeou-hia (1) et le titre de chef des gouverneurs des provinces furent alors sa récompense.

Avant J. C. 2258. Après un règne de cent ans, Yao cessa de vivre. Tout l'empire le pleura et porta son deuil pendant trois ans (2).

Chun voulut céder le trône à l'un des fils d'Yao (3) : mais les grands et le peuple s'y
2255. opposèrent. Le fils d'Yao s'éloigna, et Chun fut contraint de garder le sceptre. Ce fut alors que Chun qui avoit eu beaucoup à se plaindre de son père et de son frère, donna les plus grandes preuves de piété filiale et de tendresse fraternelle. Il alla avec tout

(1) C'est de là que la première dynastie chinoise, dont Yu a été le fondateur, s'appela la dynastie des Hia.

(2) Le deuil de trois ans fut en usage à la Chine, dès la plus haute antiquité ; l'empereur Tchien-long l'a réduit à vingt-sept mois. Il ne faut pas croire que ce deuil soit un vain simulacre. Ceux qui le portent s'interdisent la danse, la musique et toute espèce de divertissement. Le deuil pour un père, ou pour une mère exige même qu'on n'exerce aucun office public. Un mandarin, quel qu'il soit, est obligé de quitter ses emplois et de vivre dans la retraite, pendant tout le temps que dure son deuil.

(3) Yao avoit eu dix fils.

l'appareil de sa dignité rendre hommage à son père, et il combla son frère de richesses et d'honneurs.

Chun s'occupa sans relâche du gouvernement de l'empire. Il appela auprès de lui les hommes les plus distingués par leur sagesse et par leurs talens. Il fit placer à la porte de son palais un tambour sur lequel on alloit frapper lorsqu'on avoit besoin d'être admis en sa présence. Il y avoit aussi une planche où l'on écrivoit toutes les fautes qui pouvoient échapper à ce prince. Il exila les méchans ou les condamna à des peines proportionnées à leurs crimes. Si l'on en croit quelques lettrés, ces punitions se bornoient à revêtir les coupables d'habits infamans (1), et cependant Chun ne les faisoit infliger qu'avec une extrême répugnance. — « Les » loix, disoit-il, font grâce à ceux qui » sont plus malheureux que coupables. Elles » ne déploient toute leur rigueur que contre » les crimes réfléchis ou réitérés. Encore » que d'attention et de respect pour l'hu- » manité ne doivent pas avoir les juges! Il » ne faut punir que lorsque la clémence » elle-même ne peut plus pardonner. »

(1) Les supplices corporels n'ont commencé à être en usage que sous la dynastie des Hia.

Avant J. C. 2253. Tous les trois ans, Chun fit l'examen de ceux qui prétendoient à quelque place, afin de les employer suivant leur mérite. Il fonda le collége impérial qui subsiste encore. Il fit faire une nouvelle musique. Il inventa un instrument à cinq cordes; et il composa des odes et des chansons qu'il chantoit lui-même et dont quelques-unes sont conservées dans les livres sacrés des Chinois (1).

Obligé de reprendre les armes contre les rebelles San-miao, Chun les vainquit, les partagea en tribus et les distingua de ses autres sujets. Il associa Yu à l'empire comme son prédécesseur l'y avoit associé lui-même.

2208. Ayant entrepris un voyage à l'âge de cent dix ans, il mourut subitement dans la province de Hou-quang, où son corps fut enterré. Les Chinois le pleurèrent comme ils avoient pleuré Yao. Son deuil fut porté trois ans.

Yu renouvela l'exemple qu'avoit donné Chun. Il voulut céder l'empire au fils de ce prince, mais ce fut en vain. On le força de

(1) Voici le commencement d'une de ces chansons : — « Le vent du midi amène la chaleur et dissipe la » tristesse : qu'il en soit de même de *Chun;* qu'il fasse la » joie et la consolation de son peuple ! » —La musique et la danse étoient une partie essentielle des cérémonies religieuses.

rester

rester sur le trône qu'il avoit mérité par ses travaux et par ses vertus, et qui dès ce moment devint héréditaire. Ainsi c'est par Yu que commença, comme je l'ai déjà dit, la première dynastie chinoise, la dynastie des Hia. Avant J. C. 2205.

Yu, qui, pendant les treize ans (1) qu'il avoit employé au desséchement des plaines de la Chine, y avoit mis tant d'application, qu'il n'étoit pas entré une seule fois dans sa maison, quoiqu'il eût passé jusqu'à trois fois devant sa porte, et qui, depuis son association à l'empire, avoit partagé les occupations de Chun en digne collaborateur de ce prince, Yu montra tout le zèle qu'on devoit attendre de lui; lorsqu'il resta seul à la tête du gouvernement. Il prit encore plus de soins que Yao et Chun pour se rendre accessible à ses sujets. Il fit placer à la porte de son palais cinq instrumens différens (2), sur lesquels on frappoit, suivant la nature des affaires qu'on vouloit lui communiquer, et on lui vit souvent interrompre

(1) Il y travailla cinq ans sous son père Pé-kouen, et huit ans en chef.

(2) Une grosse et une petite cloche, un tambour, un king, et un tao, qui est une espèce de tambourin.

ses repas pour aller écouter les personnes qui avoient à lui parler (1).

Depuis que les Chinois formoient une nation, l'empire et le sacerdoce étoient réunis dans la même personne : mais les sacrifices particuliers n'étoient point encore interdits. Ce fut sous le règne d'Yu qu'on prononça la peine de mort contre ceux qui oseroient usurper les droits de l'empereur, en immolant des victimes au Chang-ty.

Cependant ce prince fut un des plus humains, dont l'histoire fasse mention. Un jour, ayant apperçu un homme qu'on conduisoit au supplice, il ne put retenir ses larmes ; il descendit de son char et voulut interroger le criminel. Les grands qui l'accompagnoient lui dirent alors : — « Prince, ce malheureux » est un méchant, indigne de votre compas- » sion, puisqu'il est indigne de jouir de la » vie. » — Eh ! c'est là ce qui m'afflige, » répondit Yu. Le temps de mon règne » touche à celui des règnes d'Yao et de Chun. » J'ai vécu moi-même sous ces deux sages.

(1) On raconte qu'un jour il quitta son dîné jusqu'à dix fois ; et, qu'un autre jour, qu'il étoit occupé à se peigner, il noua trois fois ses cheveux sur sa tête pour ne pas faire attendre ceux qui demandoient audience.

» princes. Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût » alors des coupables de l'espèce de celui-ci. » Les hommes se modèlent pour l'ordinaire » sur ceux qui les gouvernent. Les sujets » d'Yao et de Chun étoient vertueux et » bons, parce qu'Yao et Chun l'étoient » aussi. Mais à présent qu'il y a des mé- » chans dans l'empire, et jusques sous mes » yeux, n'est-ce pas, peut-être, parce » que moi-même je suis méchant ? »

On commença à faire du vin de riz sous le règne d'Yu : mais ce prince en bannit l'inventeur et en défendit l'usage, parce qu'il vit que cette liqueur pouvoit porter les hommes aux plus grands excès (1).

Yu étendit par ses armes les bornes de ses états (2); et la réputation de sa sagesse lui soumit des nations entières (3). Il reçut à Tou-chan les hommages et les présens de tous les tributaires de l'empire. Il fit fondre

(1) Le vin chinois n'est qu'une espèce de bière. On en fait non-seulement avec du riz, mais avec du millet et d'autres grains. Le raisin n'entre jamais dans le vin chinois, que d'une manière accessoire.

(2) Il soumit les San-miao et le royaume de Lo-Koue.

(3) Les peuples du royaume de Chou-chen.

neuf grands vases de bronze (1), sur lesquels on grava les neuf provinces qui partageoient alors la Chine. Il composa la musique Ta-hia. Enfin, après avoir régné vingt-sept ans, il mourut dans la centième année de son âge. Ses sujets le regrettèrent beaucoup, et lui donnèrent le surnom de grand (2), que la postérité lui a confirmé.

Avant J. C. 2180.

Je suis entré dans quelques détails sur les premiers siècles de l'histoire de la Chine, parce que j'ai voulu essayer de donner une idée des antiques mœurs d'un empire, qui ne doit, sans doute, son étonnante prospérité et sa longue durée, qu'aux principes de bienfaisance et de vertu qui dirigèrent ses fondateurs. Je ne m'arrêterai point désormais à parler de chacun des princes qui l'ont gouverné : la liste seule de leurs noms tiendroit plus de place, que je n'en dois consacrer à leurs règnes. Je me bornerai donc à choisir dans les vingt-deux dynasties, qui ont occupé

(1) Les Chinois donnent à ces sortes de vases le nom de *Ting*. Il y en a, dit-on, de très-anciens et de très-curieux dans le palais impérial de Pé-king.

(2) Ta. — Dans sa jeunesse il s'appeloit Ouen-ming, et après l'écoulement des eaux, l'empereur Yao lui donna le titre de Sée-koung, et voulut qu'il se nommât *Sée*.

le trône, les empereurs les plus dignes d'être distingués, et en traçant une rapide esquisse de leurs actions, je n'oublierai point les sages qui ont souvent fait plus pour la gloire de la Chine que les souverains sous lesquels ils vivoient.

Les empereurs descendans du grand Yu furent au nombre de seize et régnèrent quatre cent quatorze ans. Huit de ces princes rendirent les Chinois heureux; les huit autres se montrèrent indignes de celui qui leur avoit frayé le chemin du trône. Le petit fils (1) même d'Yu et son second successeur fut si indolent et si incapable de régner qu'on élut son frère à sa place. Un autre laissa usurper le pouvoir suprême par un de ses ministres, qui en jouit quarante ans, au préjudice du véritable héritier (2) de l'empire. Enfin, le dernier (3) de ces souverains se rendit si odieux à ses sujets, qu'ils appelèrent à leur secours le prince de Chang (4). Celui-ci se mit à leur tête, chassa le tyran, et restant paisible

(1) Il se nommoit Tay-kang.

(2) Chao-kang, que sa mère avoit heureusement caché.

(3) Ti-kié. — L'empire étoit alors divisé en quarante principautés.

(4) Il se nommoit Tcheng-kang et descendoit d'un

possesseur du trône impérial, fonda la dynastie des Chang ou des Yn, qui conserva ce trône pendant six cent quarante-quatre ans.

Avant J. C. 1766.

Tcheng-tang régna avec gloire, et renouvela les temps heureux d'Yao, de Chun et d'Yu. Il eut vint-neuf successeurs de sa race, dont les dix-neuf premiers imitèrent ses vertus. Les dix autres les dédaignèrent. Le dernier (1), sur-tout, se signala par les plus extravagantes cruautés. Trois sages qui vivoient à sa cour travaillèrent long-temps à le ramener à la raison, et à contenir un peuple indigné. Deux d'entr'eux voyant que leurs efforts étoient vains, se retirèrent. Le troisième nommé Pi-kan fut plus courageux, et aima mieux se dévouer à la mort que de cesser de représenter au tyran l'horreur qu'inspiroient ses crimes. — « Prince, lui » dit-il un jour, daignez vous rappeler » l'histoire de vos ancêtres. Pensez sur-tout » à ces chefs augustes qui ont répandu tant » d'éclat sur votre race. Pensez au sage » Sié, en faveur duquel l'empereur Chun

ministre de Chun, appelé *Sié*, qui descendoit lui-même d'Hoang-ty.

(1) Tchéou-sin. — La dynastie des Chang subsist 644 ans.

» érigea la principauté de Chang, qui donna
» son nom à votre famille, et dont elle fut
» l'appanage pendant treize générations; au
» vertueux Tcheng-tang que la voix una-
» nime de tous les ordres de l'empire plaça
» sur ce même trône que vous occupez au-
» jourd'hui, mais que vous déshonorez par
» une conduite indigne de tant de grands
» hommes qui vous l'ont transmis, indigne
» même de l'humanité. Daignez au moins
» faire quelques réflexions sur ce qu'il en
» a coûté de soins, de peines, de travaux
» à Fou-hi, à Chen-noung, à Hoang-ty,
» à Yao, à Chun, pour fonder ce vaste em-
» pire, pour lui donner de si belles loix, et
» pour le rendre florissant. — Prince, le ciel
» est irrité contre vous, et les peuples sont
» sur le point de secouer le joug odieux
» sous lequel vous les faites gémir. Corri-
» gez-vous : c'est le seul moyen par lequel
» vous pouvez encore appaiser le ciel, et
» maintenir vos sujets dans les bornes de
» l'obéissance et du devoir. »

La noble hardiesse du vertueux Pi-kan ne fit qu'irriter le barbare Tchéou-sin. — « Vo-
» tre discours, lui répondit-il, est véritable-
» ment le discours d'un sage. Il est digne

» de la grande réputation dont vous jouissez.
» Mais on dit que le cœur d'un sage est
» percé de sept trous. Je ne sais sur quoi un
» pareil proverbe peut être fondé : Il faut
» que je voie par moi-même ce qui en est. »
Puis il ajouta en s'adressant à ses satellites : —
« Qu'on lui ouvre le ventre et qu'on m'ap-
» porte son cœur, je veux l'examiner ».

L'exécution de cet ordre, si cruellement insensé, acheva de révolter les esprits. La plupart des grands se retirèrent auprès d'Ou-ouang (1), qui se vit bientôt à la tête de soixante-dix mille combattans. L'armée de l'empereur étoit forte de sept cent mille hommes : mais dès qu'elle fut en présence de l'ennemi, elle alla se ranger sous les étendards d'Ou - ouang. Le tyran se voyant abandonné, se sauva dans sa capitale, mit le feu à son palais, et revêtu de ses habits de cérémonie, il se précipita dans les flammes pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur.

Avant J. C. 1122.

(1) Il étoit prince ou roi de Si-pé, et descendoit d'Hoang-ty. Son père Ouen-ouang est un des principaux commentateurs des Koua de Fou-hi; et pour lui faire honneur, les chronologistes chinois le placent ordinairement à la tête de la dynastie fondée par son fils.

Ou - ouang, proclamé empereur, fut le chef de la dynastie des Tchéou (1) qui resta sur le trône de la Chine pendant 867 ans. Ou-ouang commença à user de sa puissance en récompensant tous ceux qui l'avoient aidé à l'acquérir. Il donna divers pays à titre de souveraineté aux descendans d'Hoang - ty, d'Yao, de Chun, d'Yu, de Tchen - tang, et à quelques autres princes. Mais cet exemple, trop souvent imité par ses successeurs, les mit enfin dans l'impuissance de se faire obéir par leurs vassaux et leur coûta l'empire. Les Tartares désolèrent les frontières et s'établirent dans quelques provinces. Les princes tributaires se firent la guerre entr'eux, et celui de Tsin ayant conquis les états de la plupart de ses rivaux, prit le titre de fils du ciel que n'osoit plus porter le dernier descendant d'Ou-ouang.

Avant J. C. 1122.

255.

N'oublions pas de dire que le frère d'Ou-ouang, nommé Tchéou-koung fut un des plus grands hommes que la Chine ait vu naître. Son frère l'ayant choisi pour premier ministre, Tchéou-koung remplit cette place

(1) Cette dynastie porte le nom de Tchéou, parce que Ou-ouang étoit prince du pays de Tchéou dans les Chen-Si.

avec non moins de zèle que de capacité. Il fit fleurir les arts, et rendit tout leur éclat aux cérémonies religieuses, perfectionna la musique, composa des odes, qui sont conservées dans le Ché-king, expliqua les symboles des Koua, sur lesquels avoit travaillé son père, et écrivit sur la géométrie et l'astronomie (1).

Ce fut sous la grande dynastie des Tchéou que parurent deux célèbres philosophes, dont les opinions différentes ont long-temps partagé les lettrés. Le premier est Lao-tsée, fondateur de la secte des Tao-tsée à laquelle sont attachés un grand nombre de fanatiques et de charlatans; le second est Confucius, dont les savans les plus illustres s'honorent encore de suivre la doctrine.

Lao-tsée (2) naquit sous le règne de Ting-ouang, 604 ans avant l'ère chrétienne, et 53 ans avant Confucius. Les sectateurs de Lao-tsée racontent de lui beaucoup de merveilles. Ils prétendent entr'autres choses, qu'il trouva un breuvage pour se rendre immortel, et qu'il en laissa le secret. Mais dans le fait, on ignore presque tout ce qui

(1) Tchéou-kouang vécut jusqu'à l'âge de cent ans.
(2) On le nomme aussi Lao-kioun.

le concerne, parce qu'il mena une vie très-solitaire. En voici pourtant quelques traits :

Les zélateurs de Lao-tsée prétendent que Confucius ayant souvent ouï vanter leur maître, se rendit chez lui pour l'interroger sur sa doctrine. Mais au lieu de répondre à ses questions, Lao-tsée lui reprocha de rechercher l'éclat et d'avoir un trop grand nombre de disciples, ce qui n'étoit propre qu'à flatter son orgueil. — « Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité. Loin » d'ambitionner les emplois, il les fuit. Per- » suadé qu'en terminant sa vie, l'homme » ne laisse après soi que les bonnes maximes » qu'il a débitées à ceux qui étoient en » état de les retenir et de les pratiquer, il » ne se livre pas à tout venant; il étudie » les temps et les circonstances. Si les temps » sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il » se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor, » le cache avec soin, de peur qu'on ne le » lui enlève. Il se garde bien de publier par- » tout, qu'il l'a en sa possession. Celui qui » est véritablement vertueux, ne fait point » parade de sa vertu. C'est là tout ce que » j'ai à vous dire, faites-en votre profit ». —

A son retour, Confucius dit à ceux qui

étoient auprès de lui : — « J'ai vu Lao-» tsée : il ressemble au dragon ». —

Lao-tsée, témoin des troubles de l'empire, se retira à Han-kouan, où il composa le livre qui contient sa doctrine (1). Après quoi il disparut tout-à-coup, sans que l'on pût découvrir ce qu'il étoit devenu.

Koung-tsée, si célèbre en Europe, sous le nom de *Confucius* (2), naquit l'an 551 avant Jésus-Christ. Accoutumé de bonne heure à l'étude des sciences et à la pratique de la vertu, il travailla avec une ardeur infatigable à éclairer l'esprit et à perfectionner les mœurs de ses contemporains. Pour

(1) Ce livre, intitulé Tao-té-king, a été, dit-on, très-falsifié par les sectateurs de Lao-Tsée. Un écrivain assez célèbre, le jésuite Duhalde, dit que les Tao-tsée sont les quakers du déisme, ou plutôt de l'idolâtrie; mais je crois que la comparaison n'est pas juste. Les quakers ne cherchent à tromper personne, et les Tao-tsée sont de vrais sycophantes.

(2) J'ai déjà observé que Confucius descendoit de l'empereur Hoang-ty, qui monta sur le trône il y a 4495 ans, et naquit il y en a près de 4508. Les fils aînés de la famille de Confucius se sont toujours distingués par leurs lumières et par leurs vertus. Il en est un qui vit encore et porte le titre de yen-cheng-koung, c'est-à-dire, de comte qui propage la sainteté.

mieux répandre ses instructions, il parcourut la plupart des petits états qui partageoient alors l'empire. Son éloquence étoit si persuasive et sa conduite si admirable, qu'il compta bientôt trois mille disciples; mais il n'y en eut que douze constamment attachés à sa personne, et désignés par le surnom de *sages*.

Le roi de Lou, charmé de la morale de Confucius, le choisit pour son premier ministre (1); et le philosophe rendit florissant le royaume de Lou, assura la gloire du monarque, et lui sauva même la vie, en l'écartant des piéges que lui tendoit un prince ennemi. Mais à l'âge de soixante-huit ans, Confucius renonçant à tous les emplois publics, se retira dans sa patrie, où il s'occupa, pendant cinq années qu'il vécut encore, à donner une explication des fameux Koua de Fou-hi, et à retrancher du Ché-king, des pièces qu'on y avoit, mal-à-propos, insérées. La première partie

(1) Dans ce temps-là, les hommes qui étoient à la tête du gouvernement, ne dédaignoient pas de professer la philosophie. Pin-tchoung, instituteur de Confucius avoit été à-la-fois maître d'école et magistrat ou gouverneur d'une ville du Chang-tong.

de la vie de ce sage, eut toute l'activité de l'astre qui, au matin et dans son midi, épure et vivifie la nature ; sa fin fut tranquille et semblable au soir de la plus brillante journée.

Confucius n'eut qu'un fils qui mourut avant lui, et qui fut père de Tsée-sée (1), l'un des plus illustres écrivains de la Chine.

Confucius répudia sa femme, et on le lui a reproché comme une grande faute (2). Mais quoiqu'il ne condamnât point la polygamie, il ne se remaria pas, et n'eut jamais de concubine.

Ce qui distingue principalement la doctrine de ce philosophe, de celle des Tao-tsée, c'est qu'elle est fondée sur les principes des livres sacrés des Chinois, et que l'autre y est souvent contraire.

Confucius croyoit, ainsi que Newton l'a cru, depuis, que le mécanisme de l'univers

(1) Il a composé les livres intitulés *Le Juste Milieu*, et *la Grande Science*, traduits en français par le savant Amiot.

(2) Mong-tsée, le plus célèbre philosophe de la Chine, après Confucius, répudia aussi sa femme et dit — « Je la renvoie pour sauver ma vertu. » — Cette femme ressembloit apparemment à celle de Socrate ; mais le philosophe chinois se défioit plus de sa propre patience que le philosophe grec.

prouvoit invinciblement l'existence d'un dieu, et que la providence de cet être-suprême se manifestoit sans cesse dans l'ordre admirable de la nature. De ces grands principes, il déduisoit les règles de sa morale, dont voici à-peu-près le sommaire. — « Celui qui sera pleinement persuadé que le » maître du ciel gouverne le monde, qui » montrera en tout de la modération, qui » saura bien apprécier sa propre espèce, et » qui agira de manière que sa conduite soit » conforme à la connoissance qu'il aura de » dieu et de l'homme, celui-là, dis-je, » remplira tous les devoirs d'un sage, et » s'élèvera de beaucoup au-dessus du com- » mun troupeau de l'humaine race. »

Confucius recommandoit en même temps la piété filiale comme la base des vertus. — « Qui n'aime point ses parens, disoit-il, ne » peut aimer personne. — Tout notre corps » nous vient de nos parens. Le conserver et » le respecter, est le premier degré de la piété » filiale. — Qui veut atteindre la perfection » de la piété filiale, doit secouer le joug » du vice, marcher à pas de géant dans la » carrière de la vertu, et immortaliser son » nom pour assurer une gloire durable aux » auteurs de ses jours. — La piété filiale

» est l'éternelle loi du ciel, la justice sé-
» vère de la terre et la mesure invariable
» de tout mérite. La piété filiale met à profit
» toutes les productions de la nature et les
» économise avec sagesse, pour subvenir
» aux besoins des parens. Un fils bien né,
» fait éclater son respect pour eux, jusques
» dans le secret de leur appartement; il
» leur procure sans cesse tout ce qui peut
» assurer leur conservation et étendre leurs
» plaisirs; il redouble de soins et d'atten-
» tions dans leurs maladies; il leur rend les
» derniers devoirs avec une profusion de
» larmes et un excès de douleur, qui ex-
» priment ses inconsolables regrets, et il
» honore enfin leur mémoire avec une sen-
» sibilité et une pompe qui la consacrent (1).

(1) Non-seulement les livres sacrés des Chinois et les préceptes des sages recommandent la piété filiale, mais leurs loix en exigent la pratique et en vengent l'oubli. Elles prononcent l'exil contre un fils qui ose manquer de respect à son père ou à sa mère, et même la mort, s'il les offense grièvement. Mais ces cas sont excessivement rares, tandis qu'on voit de toutes parts des exemples continuels d'une piété filiale, qui ne connoît point de bornes. — La piété filiale est ce qui rend la personne de l'empereur si sacrée, car on l'appelle le père et la mère de l'empire.

La

La dynastie des Tsin ne subsista que quarante-trois ans et quelques mois, et ne compta que quatre empereurs, dont le second régna trente-sept ans (1). Ce prince, nommé *Tsin-chi-hoang* eut pour mère, une concubine qui, dit-on, le portoit déjà dans son sein, lorsqu'un riche marchand (2), la céda au roi de Tsin. Il s'est rendu célèbre par de grandes entreprises, et par l'excès des crimes que lui firent commettre un aveugle orgueil et une insatiable ambition. Il réunit sous ses loix, toutes les principautés créées par ses prédécesseurs; et il employa cinq cent mille ouvriers à bâtir la fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Cet ouvrage avoit été commencé long-temps avant lui (3) et ne fut achevé qu'après sa mort : mais il en étendit le plan et il en fit construire la partie la plus difficile. Avant J. C. 249.

S'il n'eût que dompté ses rivaux et opposé des barrières au vagabond Tartare, Tsin-chi-hoang seroit sans doute compté au

(1) Pendant six ans, l'empire n'eut point de vrai maître.

(2) Ce marchand se nommoit Liu-pou-ouei.

(3) Elle avoit été commencée 303 ans avant l'ère chrétienne.

nombre des princes dont la Chine s'honore. Mais sa sévérité envers sa mère (1), l'exil de son frère, une politique perfide, et surtout sa haine contre les lettrés, l'ont rendu l'horreur de ses contemporains et de la postérité. Il prit le nom d'Hoang-ty, dont il prétendoit descendre, et jaloux de la gloire des plus célèbres empereurs, il voulut en effacer jusqu'au souvenir, et faire commencer l'histoire d'après lui. Li-sée, son ministre et son flatteur, le seconda puissamment dans ce projet. Par le conseil de ce lâche, Tsin-chi-hoang fit périr la plupart des lettrés, et brûler tous les livres d'histoire, de législation et de morale qu'on put rassembler (2); et pour qu'en cas qu'on osât en soustraire quelques-uns, on ne pût

(1) La mère de Tsin-chi-hoang méritoit, sans doute, d'être punie, puisqu'elle menoit une vie scandaleuse, et qu'elle gardoit auprès d'elle, sous l'habit et le titre d'eunuque, un favori, dont elle eut deux enfans : mais les Chinois ne pardonnent point à un fils qui traite sévèrement sa mère.

(2) Les livres étoient alors faits de planchettes de bambou, dont chacune avoit environ un pied de long et ne contenoit que vingt à vingt-cinq caractères ou monogrammes.

pas les entendre par la suite, Li-sée changea la forme des caractères (1). Mais quelqu'acharnement que l'empereur et son ministre missent à anéantir les anciens livres, ils n'y réussirent pas entièrement. Jamais les lettrés ne montrèrent plus de courage et de vertu. Quelques-uns osèrent, publiquement, reprocher au tyran, sa barbarie; d'autres se dévouèrent à la mort pour sauver leurs livres. Cependant, ce n'est que long-temps après qu'on en a recouvré un très-petit nombre (2); et l'histoire des premiers temps où la na-

(1) Li-sée étoit très-savant et très-ambitieux. Sous le règne du successeur de Tsin-chi-hoang, il conserva quelque temps la place de premier ministre; mais l'eunuque Tchao-kao, plus adroit et non moins perfide que lui, l'accusa de conspiration. Li-sée fut condamné à être coupé en pièces, et l'eunuque le fit exécuter.

(2) On sait que le Chou-king, entr'autres, fut trouvé dans les ruines d'une maison que faisoit démolir un des descendans de Confucius. Avant cette découverte, un vieux lettré, nommé Fou-cheng, qui avoit vu les Tchéou sur le trône, et qui vivoit encore sous le règne d'Ouen-ty, troisième empereur de la dynastie des Han, avoit conservé dans sa mémoire une grande partie du Chou-king, et étoit parvenu à en mettre en ordre quarante-un articles.

tion Chinoise s'est réunie, histoire qu'il seroit si intéressant de connoître, a été malheureusement perdue.

Les cruautés de Tsin-chi-hoang indignèrent les Chinois et leur firent détester sa race. A peine eut-il cessé de vivre, que plusieurs rebelles prirent les armes pour chasser du trône ses descendans. Bientôt après parut un homme né dans une famille obscure, mais brave, éloquent, généreux et digne de commander aux autres. Ce fut à son mérite qu'il dut la victoire et l'empire. Fondateur de la dynastie des Han, il porta, pendant la durée de son règne, le nom de Lieou-pang, et après sa mort, on lui donna celui de Kao-tsou (2).

Avant J. C. 206.

Plusieurs empereurs de cette dynastie se sont distingués par leurs vertus. Ouen-ti, fils et second successeur du grand Kao-tsou, étoit peu lettré, mais il sentoit le prix des lettres. Il révoqua l'arrêt qui les avoit proscrites, sous la dynastie des Tsin, et il permit qu'on enseignât la doctrine de Confucius, ou plutôt celle des fondateurs de l'empire chinois.

(1) Le fils de Tsin-chi-hoang régna cinq ans et demi, et son petit neveu quarante-cinq jours.

(2) Ce nom signifie *le premier de sa race.*

Il eut aussi la gloire de rétablir l'une des plus anciennes et des plus sages cérémonies, celle où l'empereur prend en main la charrue, trace quelques sillons, et seme les grains destinés à la nourriture de l'homme (1). Il recommandoit sans cesse à ses ministres, de l'avertir

(1) Cette auguste cérémonie a lieu tous les ans au commencement du printemps. L'empereur qui a fait rassembler quarante laboureurs respectables par leur âge et par leur conduite, se rend en grande appareil sur l'éminence consacrée au Chang-ty. Après qu'il a offert son sacrifice, il descend où les laboureurs l'attendent, et là, le visage tourné vers le midi, il prend la charrue et trace plusieurs sillons, dans lesquels il sème séparément du grand millet, du petit millet, du riz, du froment et des féves. Tandis que l'empereur trace ses sillons, les laboureurs l'accompagnent en chantant des hymnes. Les princes et les présidens des grands tribunaux tracent aussi quelques sillons, et les vieillards achèvent d'ensemencer le champ. Tout le grain qu'on y recueille est réservé pour les sacrifices. — Le jour de cette cérémonie, tous les gouverneurs des différens districts de l'empire, sortent des lieux de leur résidence, par la porte qui fait face à l'orient, et couronnés de fleurs, précédés de flambeaux allumés et accompagnés d'un grand nombre de musiciens, ils vont saluer le printemps et rendre hommage à l'agriculture. Le reste de la journée, les rues sont partout tapissées et illuminées.

de ses fautes, auxquelles seules, disoit-il, on devoit attribuer les malheurs qui pouvoient affliger l'empire. Ce fut sous son règne qu'on inventa le papier, l'encre et les pinceaux.

Ou-ty, qui régna environ quatre-vingts ans après Ouen-ty, se montra d'abord jaloux de l'imiter. Il appela les savans à sa cour, fit rassembler tous les anciens livres qu'on put recouvrer, et devint le véritable restaurateur des lettres. Mais on a blâmé, avec raison, son goût pour la secte des Tao-tsée, et l'indigne supplice par lequel il punit la courageuse franchise du savant Sée-ma-tsien (1). On pourroit lui reprocher aussi

(1) Ce célèbre historien osa prendre la défense d'un général qui avoit passé chez les Tartares. Ou-ti lui fit faire son procès et on le condamna à mort. Tous les grands et les chefs des tribunaux représentèrent à l'empereur combien la perte de Sée-ma-tsien seroit funeste aux lettres : alors Ou-ty consentit à lui laisser sa vie ; mais il voulut qu'il fût désormais dans l'impuissance de la transmettre à d'autres, et il ordonna qu'on le rendît eunuque, ce qui fut exécuté. Après sa guérison, Sée-ma-tsien se retira dans une solitude, où il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet. — « L'outrage qu'on a fait à » mon corps n'a point énervé mon esprit, ni affoibli les

les désordres de son palais et l'inconduite de sa fille (1).

Si les commencemens de la dynastie des Han furent heureux pour la Chine, sa fin lui devint funeste. Le luxe, la mollesse et l'introduction de la secte de Fo (2), corrompirent les mœurs. Hien-ty périt par le poison; et le trône changea de maîtres.

En traçant le tableau des guerres des derniers empereurs de cette dynastie, l'histoire parle, pour la première fois, des armes à feu. Koung-ming (3), l'un des plus grands généraux que la Chine ait vu naître, en fit usage, ainsi que ses adversaires. Il en avoit, dit-on, puisé la connoissance dans les livres des plus anciens guerriers (4).

» sentimens de mon cœur. J'aimois les lettres, et je » m'en occupois : je les aime encore, et je m'en occupe » plus que je n'ai jamais fait. »

(1) Cette princesse avoit un jour caché son amant dans sa chambre. L'empereur l'y surprit et lui fit grâce.

(2) Les ambassadeurs de l'empereur Ming-ty allèrent chercher la secte de Fo dans l'Inde, l'an 58 de l'ère chrétienne.

(3) Il est aussi connu sous le nom de Tchou-ko-leang.

(4) Les Chinois ont plusieurs espèces d'armes à feu;

Après J. C. 202. La cinquième dynastie, qu'on nomme celle des *Heu-nan*, n'eut que deux empereurs. Le premier régna avec quelque gloire; le second fut un prince foible qui, attaqué par des rebelles, leur rendit lâchement les armes, et dont le fils se donna la mort pour ne pas survivre à tant de honte.

Les mœurs des Chinois (1), et le temps

les principales sont des canons, de grosses espingoles, où l'on met une centaine de balles, des pots de feu, qui ressemblent assez à des bombes, et des flèches enflammées.

Depuis un temps immémorial, ils connoissent l'usage de la poudre à canon, et ils en font de plusieurs sortes que nous n'avons pas. Ils en font une, par exemple, dont la fumée va contre le vent. Ils savent, en outre, par les différens ingrédiens qu'ils mettent dans la composition de la poudre, donner au feu qu'elle produit la couleur qu'ils veulent. Ils peuvent même lui donner, à-la-fois, les cinq couleurs de l'arc-en-ciel.

(1) Voici ce que le missionnaire Cibot a traduit d'un des livres sacrés, le *Li-ki*. — « A sept ans, on » séparera les filles des garçons; on ne leur permettra » plus de s'asseoir ensemble, ni de manger à la même » table. — Les garçons seront dans l'appartement exté- » rieur; les filles dans l'appartement intérieur. L'ap- » partement intérieur doit être reculé, et avoir de » bonnes portes. — Les hommes ne doivent pas y » entrer, ni les femmes en sortir. — Une fille qui a » dix ans ne sort plus de l'intérieur. — Nattes, habits,

qu'exige l'étude de leur langue, écartent les femmes des sciences. Cependant, il en est auxquelles des circonstances extraordinaires, ou une aptitude invincible, ont permis de se rendre célèbres dans les lettres ; et la dynastie des Han eut la gloire d'en voir naître une, dont la Chine n'admire pas moins la vertu modeste, que les talens et les grandes connoissances. Elle se nommoit Pan-hoei-pan (1), et étoit sœur du fameux historien Pan-kou.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle étudioit secrètement les mêmes livres que ses frères ; et tout en cousant et brodant, elle écoutoit d'une chambre voisine, les leçons qu'on leur donnoit. Aussi, pouvoit-elle expliquer les passages les plus difficiles, avant qu'on se fût apperçu qu'elle savoit lire.

Mariée à l'âge de quatorze ans, elle eut

» bains, rien ne doit être commun entre frères et sœurs. » — Une fille ne va dehors que le visage voilé. — Dans » les rues, la droite est pour les hommes, la gauche » pour les femmes. — Les personnes de différent sexe » ne doivent rien se remettre de la main à la main. »

(1) Pan étoit son nom de famille, et *Hoei-pan*, qu'on y ajouta, signifie, dit-on : — « Qui embellit la vérité » par les agrémens, et dispose tout avec ordre. »

le bonheur d'avoir un mari instruit, qui favorisa son penchant pour les lettres; mais elle n'en remplit pas avec moins de zèle les devoirs sacrés d'épouse et de mère. Devenue veuve de bonne heure, et conservant encore toute sa beauté, elle ne voulut point se remarier, et se retira dans la maison de son frère. Là, elle aida ce laborieux savant dans ses travaux sur l'histoire et sur l'astronomie, et elle composa, en outre, divers ouvrages de poësie et de littérature. Pan-kou, étant mort presque subitement de l'effroi que lui causa le danger d'être victime d'une intrigue de courtisan, il n'eut pas le temps de mettre la dernière main à ses écrits : mais l'empereur Ho-ti, informé du mérite de Pan - hoei - pan, la chargea d'achever ce que son frère avoit commencé; et elle ne tarda pas à faire paroître l'histoire des douze premiers empereurs de la dynastie des Han.

Parmi les divers écrits de cette savante, on remarque l'instruction (1) qu'elle fit pour les personnes de son sexe. C'est un ouvrage très-court, et qui, peut-être, pa-

(1) Elle est traduite en français.

roîtroit un peu trop sévère à d'autres qu'à des chinoises; mais il contient les préceptes de la vertu la plus pure et la plus aimable.

Les ouvrages de Pan-hoei-pan ont été publiés par Ting-ché, l'une de ses belles-filles, et héritière de ses talens.

Après J. C.

Les Tsin (1) succédèrent aux Heu-han et conservèrent le trône cent cinquante-cinq ans. Pendant la durée de cette dynastie, la Chine étoit partagée entre trois souverains, celui de *Tsin*, celui d'*Ou*, au midi du fleuve jaune, et celui d'*Ouei*, qui, tartare d'origine, possédoit les provinces septentrionales. Le roi d'Ouei prenoit le titre d'empereur : mais il ne fut jamais reconnu pour tel hors des limites de ses provinces. 265.

La dynastie des Tsin ne compte que quinze empereurs. Lieou-yu termina la vie des deux derniers, en faisant étrangler l'un par ses eunuques, et empoisonner l'autre. Le trône fut le prix de son crime. Sa postérité fut digne de lui. Parmi ses descendans, on distingua sur-tout Fei-ty qui, couronné à l'âge de quinze ans, ne régna qu'une année et se souilla par toutes sortes de cruautés 420.

(1) Ce nom s'écrit et se prononce en chinois différemment de celui des premiers Tsin.

et de débauches. Il trempa sa main dans le sang de sa mère, de ses frères, de son précepteur, de ses ministres, et d'un très-grand nombre de femmes et d'enfans. Il se livra avec ses concubines et ses favoris, à tout ce que l'impudicité peut inventer de plus honteux. Ce monstre, enfant que la terreur et les remords ne cessoient de poursuivre, et n'arrêtoient pas, périt par la main d'un de ses eunuques, qui lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cette dynastie, connue sous le nom de *Soung*, n'eut que huit empereurs et ne subsista que cinquante-neuf ans.

Après J. C. 480. Tsi-kao-ty, qui fonda la dynastie des Tsi, eut les talens du guerrier et de l'homme d'état, et seroit regardé comme un prince qui méritoit sa fortune, si, à l'exemple du premier des Soung, il n'eût pas fait périr ses deux prédécesseurs. Les Tsi furent au nombre de cinq et régnèrent successivement pendant vingt-trois ans. L'un de leurs généraux, nommé *Siao*, massacra le dernier, s'empara du trône et fonda la dynastie des

502. Leang. Les historiens disent que cet empereur réunit de grandes vertus à beaucoup de vices. Il protégea les lettres et établit des cérémonies en l'honneur de Confucius.

Il n'eut que trois successeurs de sa race.

Tchin-pa-sien, qui étoit à-la-fois savant et guerrier, servit long-temps avec zèle les descendans de Siao. Mais la facilité qu'il eut à s'emparer de leur héritage, lui en inspira le désir. Général et premier ministre du jeune Siao-fang-tché, il l'invita à abdiquer en sa faveur. L'empereur, craignant qu'on ne lui enlevât avec violence le trône qu'on se contentoit de lui demander, parut vouloir le céder volontairement, dans l'espoir de conserver au moins sa vie. Mais au bout de quelques mois, elle lui fut ôtée. La dynastie des Tchin n'eut que trois empereurs. Après J. C. 560.

Yang-kien, qui n'étoit d'abord qu'un simple officier des princes de Tchéou, parvint à l'empire, et fonda la dynastie des Soui. Ses talens et ses vertus brillèrent alors d'un nouvel éclat. Sa clémence sur-tout, fut d'autant plus remarquable, que depuis long-temps, le trône avoit été presque toujours, occupé par des monstres, dont le plus grand plaisir sembloit être de verser le sang. Yang-kien parut très-attaché à la doctrine des King, et s'efforça de suivre l'exemple des premiers empereurs. En protégeant les lettres, ce prince réforma un grand nombre 590.

de petits colléges qui n'étoient bons qu'à produire une immense quantité de lettrés subalternes et inutiles, et à favoriser le plébicisme littéraire. Yang-kien méritoit sans doute de terminer heureusement sa glorieuse carrière : mais le second de ses fils, dont les intrigues l'avoient engagé à déshériter l'aîné, lui arracha à-la-fois, l'empire et la vie. Le lâche ne jouit pas long-temps de ses forfaits.

Après J. C. 618. La dynastie des Tang succéda à celle des Soui, et régna 293 ans. Ly-yuen, connu sous le nom de *Tang-kao-tsou*, en fut le chef; mais il ne dut cet honneur qu'à la sagesse et aux talens de Ly-ché-min, le second de ses fils qui le conduisit jusque sur le trône, avec autant d'adresse que de courage. Ly-ché-min est regardé, par les Chinois, comme l'un des hommes qui font le plus d'honneur à leur nation. Il fut à-la-fois grand capitaine et soldat valeureux, prompt à exécuter de vastes entreprises, et véritable ami du repos et des lettres, avide de gloire et rempli de modestie. Son père voyant qu'il lui devoit l'empire, voulut le désigner pour son héritier. Mais Ly-ché-min lui observa que cet honneur appar-

tenoit à son frère aîné, et le monarque se rendit à ses généreuses représentations. Cependant, le frère aîné de Ly-ché-min ne paya tant de magnanimité que par une jalouse ingratitude, et il finit par perdre la vie en voulant l'ôter à celui qui lui avoit fait donner le titre d'héritier de l'empire. Ly-ché-min reçut alors ce titre auguste, et bientôt après, son père le força d'accepter le trône. En y montant, Ly-ché-min prit le nom de *Tay-tsoung*.

Tay-tsoung, jaloux d'imiter les sages empereurs des premières dynasties, entreprit de réformer les abus qui s'étoient glissés dans le palais. Le cérémonial accordoit au souverain, non-seulement une épouse qui portoit le titre d'impératrice, mais encore trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second, vingt-sept du troisième et quatre-vingt-une du quatrième. Ces femmes devoient être servies par d'autres femmes, et le nombre que chacune pouvoit en avoir, étoit illimité. D'ailleurs, les mandarins qui vouloient faire leur cour aux empereurs, leur envoyoient en présent, les filles les plus remarquables par leur beauté ou par leurs talens. Les femmes qui étoient une fois entrées dans

le palais, n'en sortoient plus; et sous le règne de quelques empereurs (1), il y en avoit eu plus de dix mille.

L'on croit que Tay-tsoung n'y en trouva guère moins, car à peine il commença à régner, qu'il en renvoya trois mille chez leurs parens, et trois années après, il en congédia encore trois mille autres; ce qui lui fit, dit-on, plus d'honneur que les victoires qu'il avoit remportées sur les Tartares et sur les autres ennemis de son père.

Ce ne fut point la seule réforme de Tay-tsoung, il en fit de bien plus utiles. Il établit sur-tout une loi sévère pour faire cesser l'usage d'obtenir les emplois en donnant de l'argent ou d'autres présens, et il voulut qu'ils ne fussent à l'avenir, que le prix du mérite.

Tay-tsoung fit reconnoître pour impératrice, son épouse Sun-ché, princesse vertueuse et digne de toute sa tendresse. Souvent il vouloit la consulter sur les affaires d'état : mais elle refusoit, par modestie, de dire son avis. — « Le gouvernement n'est » pas de mon ressort, lui répondoit-elle. Je » ne suis qu'une femme : comment oserois-je » me mêler d'affaires qui sont au-dessus de

(1) Sous la petite dynastie des Tchin.

» ma

» ma portée? Mon devoir est de gouverner » l'intérieur de votre maison; et je ne né- » gligerai rien pour m'en acquitter de mon » mieux : heureuse, si je puis, en le rem- » plissant, travailler à votre entière satis- » faction! »

L'histoire rapporte tant de traits à la gloire de Tay-tsoung, que je ne puis me refuser au plaisir d'en citer encore quelques-uns.

Étant informé qu'un de ses généraux avoit reçu des soieries en présent, d'un particulier qui désiroit d'en obtenir quelque grâce, il voulut le corriger, sans paroître tolérer sa faute, et s'exposer lui-même aux reproches des censeurs (1). Il fit choisir dans son palais plusieurs pièces d'étoffe de soie, et les envoya au général, avec ces mots :

(1) Il y a en Chine un tribunal de Yn-tché, ou de censeurs, établi depuis plus de trois mille ans. Le nombre de ses membres, qui n'étoit d'abord que de sept, est aujourd'hui de quarante. La principale obligation de ce tribunal est de surveiller l'observation de l'ancienne doctrine, et d'examiner la conduite publique et particulière de l'empereur, pour lui faire connoître ses fautes et l'engager à les réparer. Les places de censeurs ne sont remplies que par des hommes non moins distingués par leur probité que par leur savoir.

— « J'ai appris que vous aviez reçu d'un » homme qui avoit affaire à vous, un pré- » sent de quelques pièces de soieries. Ap- » paremment que de pareilles étoffes vous » étoient nécessaires. Je vous en envoie » que j'ai fait choisir parmi les meilleures » de celles que j'ai. Je compte que désor- » mais, quand vous aurez besoin de quel- » que chose, vous vous adresserez à moi, » préférablement à tout autre. »

Les principales hordes des Tartares connoissant la valeur et les vertus de Taytsoung, résolurent de devenir ses alliés et ses tributaires, et leurs ko-hans ou chefs se rendirent auprès de lui. L'empereur assembla son conseil. Quelques-uns de ses ministres furent d'avis de retenir les ko-kans, et de faire mourir ceux qui avoient combattu contre les Chinois. D'autres conseillers pensèrent qu'il valoit encore mieux entrer chez les Tartares, et exterminer tous ceux qu'on pourroit prendre, afin de n'avoir plus rien à craindre de leur part. L'empereur toujours humain et juste, dit alors : — « Traitons les hommes en hommes, et nous les » forcerons à nous respecter. Compatissons » à leurs maux, ayons de l'indulgence pour

» leur foiblesse, et nous les rendrons re-
» connoissans. Gouvernons-les avec dou-
» ceur, et ils nous obéiront avec plaisir ».
— Sa conduite avec les Tartares fut conforme à ces maximes.

Les lettrés les plus savans et les plus vertueux de l'empire, étoient chargés de l'éducation des fils de Tay-tsoung. Le fameux Koung-yng-ta, qui leur expliquoit les King, fut blessé des hauteurs et de l'inapplication du prince héritier, et s'en plaignit à l'empereur. — « Gardez-vous
» d'avertir mon fils que vous m'avez ins-
» truit de sa conduite, lui dit Tay-Tsoung;
» il n'en profiteroit pas mieux de vos leçons
» et il vous haïroit davantage ». — Quelques jours après, il se rendit, comme par hasard, dans l'appartement où étudioient les jeunes princes, et il pria Koung-yng-ta de continuer sa leçon, parce qu'il étoit bien aise de l'entendre. Koung-yng-ta voulut alors parler debout. — « Vous n'y
» pensez pas, lui dit l'empereur, vous
» êtes maître et je ne suis ici que comme
» votre disciple. C'est moi qui devrois me
» tenir debout en vous écoutant ». — Koung-yng-ta fut donc obligé de s'asseoir,

tandis que les jeunes princes restoient respectueusement debout, à cause de la présence de leur père. L'explication des King étant achevée, Tay-tsoung dit à ses fils: — « O mes enfans! que vous êtes heureux » d'avoir un tel maître! Si j'avois eu le » même bonheur que vous, je serois plus » sage et plus habile que je ne le suis. » Profitez de votre avantage. Un jour, vous » serez charmés d'avoir pu vous gêner un » peu dans l'âge où l'on peut tout ap- » prendre. »

Le prince héritier ne fut guère docile à ce conseil. Il n'aimoit pas plus son père que son instituteur; et lorsqu'il fut en âge de former des complots, il résolut d'ôter la vie à celui dont il la tenoit. Tay-tsoung, plus généreux, plus humain que ne l'ont été depuis deux princes (1), à l'un desquels l'Europe a prodigué le nom de *grand*, et à l'autre celui de *discret*, se borna à faire renfermer un fils indigne de lui, et à le priver du droit de parvenir à l'empire.

On dit que c'est sous le règne de Tay-

(1) Pierre Ier. empereur de Russie, et Philippe II, roi d'Espagne. Ils firent mourir leurs fils, quoique rien ne prouve que leurs fils eussent voulu leur ôter la vie.

tsoung que le christianisme pénétra en Chine et y fut prêché par Olopen et ses compagnons (1). Mais les annales de l'empire ne font point mention de cet événement, qui n'a été connu que par une pierre, sur laquelle on l'avoit gravé, et qu'on a trouvée dans une caverne du Schensi (2).

Je me suis un peu étendu sur le règne de Tay-tsoung. Mais après avoir parlé de plusieurs monstres qui ont déshonoré le trône, il est sans doute permis de se consoler en peignant les traits d'un homme né pour le bonheur de l'humanité!

Kao-tsoung fils et successeur de ce monarque, fut un prince doux, mais foible, qui ne put résister aux artifices d'une des femmes de son père. Ayant conçu pour elle la passion la plus violente, il l'épousa au mépris des coutumes les plus sacrées de l'empire. Cette femme, connue sous le nom d'Ou-héou (3), et douée d'autant d'audace que d'esprit, gouverna despotiquement l'é-

(1) L'an 635 de l'ère chrétienne.

(2) Voyez le mémoire de Deguignes, tome 30 du Recueil de l'Académie des sciences et belles-lettres.

(3) Elle prit ensuite le nom de Tsé-tien.

poux qui venoit de l'élever au rang de reine du second ordre. Mais ce n'étoit point assez pour son ambition : elle vouloit le titre d'impératrice ; et elle sut, par un crime atroce, le faire perdre à celle qui en étoit déjà décorée.

La première fois qu'elle devint mère, elle ne mit au monde qu'une fille. L'impératrice, qui ne soupçonnoit ni les espérances, ni la haine de sa rivale, passa dans son appartement pour la féliciter sur ses couches, caressa l'enfant nouveau-né, puis elle se retira. Ou-héou, prompte à saisir toutes les circonstances qui favorisoient ses projets, ne se vit pas plutôt seule, qu'elle prit son enfant et l'étrangla de ses propres mains. L'empereur étant ensuite entré, cette mère dénaturée le reçut d'un air très-joyeux, feignit de vouloir lui montrer l'enfant, le découvrit, et s'écria en versant un torrent de larmes : — « Cruelle jalousie, voilà » les effets de ta rage » ! — Kao-tsoung qui sut que l'impératrice étoit venue dans l'appartement quelques momens auparavant, ne balança pas à la croire coupable d'un crime qui sembloit désoler celle qui l'avoit commis. Il résolut de se venger solemnelle-

ment; et après avoir triomphé des nombreux obstacles que lui opposoient les loix de l'empire, il dégrada sa légitime épouse, et éleva la perfide Ou-héou au rang d'impératrice.

Peu satisfaite encore du titre que Kao-tsoung lui donnoit, Ou-héou exigea qu'il l'associât à la plus auguste des fonctions impériales, celle du sacerdoce, et elle alla sur le Tan (1) sacrifier au Chang-ty. Bientôt elle joignit de nouveaux crimes à l'infanticide et au sacrilége. Elle se défit par le fer et par le poison, des vrais héritiers du trône, et de tous ceux qui pouvoient prendre leur défense. Ensuite elle y plaça successivement ses deux fils, dont, pendant vingt ans, elle retint l'un en prison, et l'autre sous sa tutelle. Mais enfin les amis du premier, las de la tyrannie de sa mère, lui rendirent le sceptre qu'elle lui avoit enlevé; et la cruelle Ou-héou se vit à son tour renfermée, sans rien perdre de son audace et de son indomptable orgueil.

Le nouvel empereur se montra bientôt incapable de gouverner, et ne fut que

(1) Le Tan est l'éminence sur laquelle on sacrifie. L'exemple d'une femme, qui remplit les fonctions de sacrificateur, est unique dans l'histoire chinoise.

l'instrument des caprices de son épouse Ouei-ché, comme son père l'avoit été de ceux d'Ou-héou. Quelques-uns des derniers princes de la dynastie des Tang régnèrent avec assez de gloire : mais sous d'autres, toute l'autorité resta dans les mains des femmes et des eunuques (1), dont les

(1) Vers le milieu du 8e. siècle de l'ère chrétienne, l'un de ces eunuques, nommé Kao-ly-ché, commanda les armées et eut même le titre de généralissime.

L'origine des eunuques remonte, en Chine, jusqu'à ces premiers siècles de l'empire où les loix prononcèrent des peines contre les criminels. Réduire un homme à l'état d'eunuque, étoit alors le quatrième des supplices, et on y soumettoit ceux qui se rendoient coupables de calomnie, de trahison, ou d'impudicité. Sous la dynastie des Tchéou, on commença à leur confier le soin de garder la porte de l'appartement des femmes; ensuite ils obtinrent des emplois plus importans; et à mesure que leur crédit augmenta, il y eut des hommes assez lâches pour faire subir à leurs enfans, ou subir volontairement eux-mêmes la mutilation qui le procuroit. Plusieurs eunuques ont eu l'effronterie d'avoir publiquement une femme légitime et un grand nombre de concubines. Depuis que la dynastie présente est sur le trône, on leur a défendu de se marier; mais il y en a encore beaucoup qui trompent la loi, et entretiennent des femmes sous le nom de cousines ou de sœurs. Le nombre des eunuques, qui sont actuellement à Péking et dans les divers palais de la famille impériale, s'élève, dit-on, jusqu'à dix mille.

intrigues et le crédit furent toujours funestes à l'Empire.

Sous cette dynastie, on vit redoubler les extravagances de la superstition. Les bonzes (1) se multiplièrent à l'excès. La manie de se consacrer au culte des idoles, gagna jusqu'aux femmes ; et la secte de Fo eut des cloîtres remplis de bonzesses, comme le catholicisme a des couvens de religieuses.

Le luxe fit aussi de grands progrès, et quelques-uns des arts qui l'accompagnent, furent portés au plus haut point de perfection. Les vers des poëtes (2), qui brillèrent dans ce temps-là, font encore les délices

(1) Il y a en Chine des bonzes qui sont attachés à la secte de Fo, et y mêlent le culte de plusieurs idoles. D'autres sont de la secte dos Tao-tsée. — Les Lamas sont de la religion de Fo, telle qu'on la pratique au Thibet; et ils n'ont été introduits en Chine, que sous la dynastie des Ming, c'est-à-dire, vers la fin du quatorzième siècle de l'ère chrétienne. Sous la seconde dynastie des Tang, et sous celle des Heu-tchéou, on a détruit plus de soixante-dix mille bonzeries. Malgré cela, leur nombre est encore immense.

(2) On distingue sur-tout les ouvrages de Tou-fou et de Ly-pé.

des Chinois. La peinture (1), la musique, l'architecture, prirent un nouvel essor. L'art de faire des étoffes, se signala de même. Les historiens racontent qu'après avoir épuisé tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus approchant de la peinture dans les différentes fleurs que présentoit le tissu des soieries, on en vint à y faire entrer des plumes d'oiseaux d'un coloris aussi brillant et aussi changeant que l'arc-en-ciel (2), et des perles assez petites pour se prêter au travail le plus délicat. Ce fut, sur-tout, dans le faste des jardins, qu'on employa une industrie qui rivalisoit et surpassoit en quelque sorte la nature.

L'établissement des jardins chinois remonte, dit-on, jusqu'à Hoang-ty : mais les jardins du législateur de l'empire ne nuisoient sans doute ni à l'agriculture, ni

(1) La peinture et la musique chinoises ne plaisent pas beaucoup aux Européens ; mais ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le fini avec lequel les Chinois peignent les fleurs, les oiseaux, et sur tout les poissons.

(2) J'ai vu en Hollande, dans une maison de campagne qui avoit appartenu au dernier stathouder, une tapisserie chinoise, d'une étoffe pareille à celle dont il est ici parlé. Il y avoit des oiseaux représentés avec leurs plumes naturelles et d'un travail admirable.

au bonheur des peuples. Le barbare Tchéou-sin (1), fut le premier qui ne craignit pas d'introduire du luxe dans les jardins. Il y fit élever des montagnes, creuser de grands lacs, conduire des rivières et transporter des arbres rares des provinces les plus éloignées. L'exterminateur des lettres et des lettrés, Tsin-chi-hoang, surpassa de beaucoup le luxe de Tchéou-sin. Son jardin de plaisance avoit trente lieues de circuit. Il y fit imiter tous les genres de sites et les plus frappans contrastes qu'offre la nature ; et il le remplit d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'arbres et de plantes de tous les pays. L'empereur Ou-ty, de la dynastie des Han, fit encore plus. Il donna à son jardin cinquante lieues de tour. On y voyoit des palais, des Hou, des Tai (2), des chaumières, des

(1) Dernier empereur de la dynastie des Chang. Il mourut 1122 ans avant l'ère chrétienne.

(2) Les Hou sont des tours magnifiques, rondes, quarrées, hexagones ou octogones. Les Tai sont des plate-formes très-élévées, dont on dit que les anciens Chinois se servoient pour observer les astres et les variations de l'atmosphère. Les Ta sont des espèces de pyramides très-massives, qui n'ont commencé à être en usage en Chine, que sous la dynastie tartare des Yuen. Les Européens donnent à tous ces édifices le nom de pagodes.

grottes, des rivières, des eaux dormantes, des cascades, et tout ce que l'art peut inventer de plus pittoresque. Trente mille esclaves étoient sans cesse occupés à le cultiver, et on y apportoit de toutes les parties de l'empire, ce qu'on trouvoit de plus beau en plantes, en fleurs et en arbres.

Mais revenons aux empereurs de la dynastie des Tang et de celles qui la précédèrent. Leurs jardins se retrécirent (1), mais ils n'en furent que plus brillans. Les sites différens, plus rapprochés, surprirent plus agréablement la vue. On y construisit des palais, des tours, des pavillons du goût le plus recherché. Ces édifices étoient souvent de bois de sandal ou de marbre précieux; les fenêtres avoient pour vitres des feuilles de cristal de roche de toutes les couleurs, et les toits étoient de plaques d'or émaillées. Les parterres et les bosquets n'avoient rien que d'analogue à cette prodigue et funeste magnificence. Lorsque les arbres se dépouilloient de leurs feuilles et de leurs fleurs, on les remplaçoit par des feuilles et des fleurs de soie parfumées.

(1) Ils n'eurent plus que 15 à 20 lieues de circonférence.

Enfin, on parvint à faire exhaler un parfum suave à des fleurs inodores, à donner la grandeur et la durée des arbrisseaux, à des plantes qui ne vivent ordinairement qu'une saison (1), et à forcer de grands arbres à devenir nains, à vieillir emprisonnés dans des vases et même à s'y couronner de beaux fruits (2).

Lorsque Tchao-tsoung, avant-dernier empereur de la dynastie des Tang, eut cessé de régner, la Chine fut désolée par des guerres civiles; et dans l'espace de cinquante-trois ans, on vit le trône successivement occupé par cinq dynasties différentes, que les historiens appellent les cinq petites dynasties. Voici leurs noms : Après J. C.

Celle des Heu-leang. Elle eut deux empereurs ; 911.

Celle des Heu-tang en eut quatre; 924.

Celle des Hou-tsin en compta deux; 937.

(1) La pivoine. Les Chinois en ont fait à-la-fois et une fleur odorante, et un arbrisseau, qu'ils appellent *mou-tan*.

(2) Les Chinois ont aussi l'art d'obtenir des fruits extraordinaires, par le mélange de divers arbres. Ils greffent, par exemple, le coignassier sur l'oranger; ce qui leur donne un fruit qui tient du coin et de l'orange, et qui est, dit-on, excellent.

948. Celle des Heu-hàn en compta également deux ;

951. Et celle des Heu-tchéou en eut trois.

Sous les règnes de ces foibles monarques, non-seulement plusieurs de leurs vassaux osèrent se déclarer indépendans et tyranniser les peuples, mais les Tartares-kitan, déjà maîtres d'une partie des provinces septentrionales, s'étendirent sans cesse vers celles du midi. Il falloit un homme d'un grand caractère pour délivrer la Chine de tant d'op-

960. presseurs. Elle eut le bonheur de le trouver dans la personne de Soung-tay-tsou, fondateur de la grande dynastie des Soung.

Doué d'une figure noble, d'une taille avantageuse et d'une douceur qui lui gagnoit tous les cœurs, issu d'une famille distinguée dans les lettres et dans les armes, et instruit à combattre les Tartares par l'exemple de son père et de son aïeul, Soung-tai-tsou se montra de bonne heure le plus ferme appui du trône impérial, et l'éclat de ses victoires lui mérita la confiance du second empereur de la petite dynastie des Heu-tchéou. Ce prince qui mourut dans la sixième année de son règne, et qui laissa le trône à son fils Koung-ty, âgé d'environ onze à douze

ans, établit avant d'expirer, un conseil de régence, dont il nomma Soung-tay-tsou.

Les Tartares firent presqu'aussitôt quelques ravages sur les frontières de la Chine. Soung-tay-tsou fut choisi pour aller commander l'armée qui devoit les combattre. Au moment où il venoit de prendre congé du jeune empereur, une foule de gens du peuple accourut sur son passage, en disant : — « Voilà celui qui devroit être notre » empereur, et non pas un enfant tel que ce- » lui que nous avons ».—Ensuite, ces hommes s'écrièrent : — « Dix mille ans à Tchao-koang- » yng (1) ». — Bientôt l'armée de Soung-tay-tsou informée de ce qui s'étoit passé dans la capitale, y ramena son général et l'y proclama empereur.

Il y a sans doute apparence que Soung-tay-tsou ne devint point maître de l'empire malgré lui, comme il voulut le faire croire; mais quoi qu'il en soit, il étoit digne de le gouverner, et sa vie entière prouva que les Chinois ne pouvoient faire un meilleur choix.

Au lieu de faire mourir, ou renfermer le

(1) C'est le nom que portoit alors Soung-tay-tsou. — Ce cri, de *dix mille ans à un tel*, répond à celui de *vive le roi*, ou l'*empereur*.

prince détrôné, il s'empressa de lui donner pour apanage la principauté de Tcheng. Il vainquit tous les tributaires de l'empire; il força les Tartares à lui demander la paix, et non content de se rendre redoutable par ses armes, il se fit chérir et respecter par sa sagesse, par le soin qu'il prit d'inspirer le goût des bonnes mœurs, et par la protection qu'il accorda aux lettres.

Les historiens disent que Soung-tay-tsou posséda au plus éminent degré les cinq vertus capitales, qui sont l'humanité, la justice, la cordialité, la bonne-foi et l'amour de l'ordre, des cérémonies et des usages de la nation. Ils citent en même-temps plusieurs traits de sa vie, à l'appui de ce qu'ils avancent. Je n'en rapporterai que deux.

Soung-tay-tsou ayant appris qu'un sage, nommé Ouang-tchao-sou, âgé de plus de soixante-dix ans, vivoit dans un petit village, l'envoya chercher, et lui demanda avec douceur pourquoi il préféroit la retraite aux emplois qu'il méritoit par ses vertus et ses connoissances. — « Je ne suis qu'un homme or-
» dinaire, lui répondit Ouang-tchao-sou, et
» je me suis retiré loin du monde pour mé-
» diter sur l'Y-king ». — L'empereur le pria

pria alors de lui expliquer le premier des Koua de Fou-hi, ce que le vieillard fit avec beaucoup de clarté et d'éloquence. Quand il eut cessé de parler, l'empereur le remercia et lui dit — : « Je souhaiterois encore que vous » voulussiez m'apprendre en deux mots ce » que je dois faire pour bien gouverner, et » pour être toujours content de moi et des » autres ». — « Prince, lui répondit le vieil- » lard, aimez vos peuples, vous gouver- » nerez bien. Accordez-vous très-peu de » chose à vous-même, vous jouirez d'un con- » tentement toujours égal ; accordez beau- » coup aux autres, et ils seront contens de » vous ». — « Ces paroles sont admirables »! s'écria l'empereur; et il ordonna sur-le-champ à l'un de ses ministres de les écrire en gros caractères et de les placer dans ceux de ses appartemens, où il avoit coutume d'aller méditer.

Ce prince avoit pour sa mère la tendresse la plus profonde et la plus respectueuse. Parvenu à l'empire, il disoit souvent : — « C'est pour récompenser les vertus de ma » mère que le ciel m'a placé si haut ». — Lorsqu'il la fit reconnoître solemnellement

impératrice-mère, elle ne put se défendre de montrer de l'inquiétude et de la tristesse. Quelqu'un de sa suite lui ayant demandé si elle se trouvoit mal.— « Non, dit-elle, mais je » ne puis penser sans une espèce de frayeur, » aux devoirs imposés à ceux qui comman- » dent aux autres. Si l'on n'est pas au-dessus » d'eux par ses propres vertus, on n'est qu'une » personne ordinaire indigne d'occuper un » rang si élevé. C'est cette pensée qui em- » poisonne le plaisir que je devrois avoir en » me voyant avec mon fils à la tête de » l'empire. »

L'empereur entendant ces mots, se prosterna devant sa mère, en présence de tout le monde, et promit de ne jamais oublier l'instruction qu'elle venoit de lui donner. Il tint parole.

La grande dynastie des Soung subsista trois cent dix-neuf ans, et donna dix-huit empereurs, dont quelques-uns ne furent point indignes de celui qui leur avoit ouvert le chemin du trône. Ils s'attachèrent sur-tout à faire fleurir les lettres, et leurs soins ne furent pas inutiles. Plusieurs des savans qui naquirent sous cette dynastie conservent encore, parmi leurs compatriotes, une grande répu-

tation (1). Mais le goût des lettres et de la philosophie ne suffisoit point alors à ceux qui tenoient les rênes de l'empire. Il falloit de la fermeté pour dompter les ennemis qui l'agitoient au-dedans, et en imposer à ceux qui le menaçoient au-dehors.

Vers le milieu du douzième siècle, les Tartares Kokonor, qui, depuis long-temps, s'étoient emparés de la province de Schen-si, firent craindre une invasion générale. Ming-hong (2), qui occupoit depuis peu le trône de la Chine, appela contre eux le célèbre Genghiz-khan, chef des Tartares-mongoux. Ce conquérant commença par secourir l'empereur de la Chine, et finit par s'emparer de ses états. Il fut le premier fondateur de la dynastie des Yuen : mais elle ne commence dans l'histoire chinoise que par le plus jeune de ses quatre fils, lequel après avoir fait périr les derniers rejetons de la famille impériale des Soung, régna en Tartarie sous le nom de Koblai-khan, et en Chine

Après J. C. 1280.

(1) Tels sont entr'autres Tcheng-hao, Tcheng-y, l'illustre Sée-ma-koang, et le poëte Chao-young.

(2) C'étoit le douzième empereur des Soung. Il y en eut encore dix de sa race: mais ils régnèrent peu de temps.

sous celui de Chi-tsou (1), et choisit Pé-kin pour sa capitale (2).

Non content de se voir maître de la Chine, et de verser des flots de sang pour éteindre le feu de la sédition, qui éclatoit encore de temps en temps dans diverses parties de son vaste empire, Chi-Tsou voulut, à l'exemple de son père, se signaler par des conquêtes. Il arma contre les Japonnais une flotte qui portoit cent mille hommes de débarquement. Mais la tempête accueillit cette flotte sur les côtes du Japon, et la plus grande partie des vaisseaux et des hommes qui y étoient embarqués fut ensevelie dans les ondes.

Les empereurs de la dynastie Tartare sentirent que pour conserver le trône de la Chine il falloit adopter les mœurs et les coutumes du peuple qu'ils avoient vaincu, et leur fierté s'y plia. Mais il étoit bien difficile que les Chinois s'accoutumassent aisément au joug d'une nation, qu'ils regardoient comme barbare (3). Aussi, ne cessèrent-ils

(1) C'étoit lui qui régnoit en Chine, lorsque le fameux voyageur Marc-Paul y pénétra.

(2) Le siége de l'empire étoit auparavant à Nanking.

(3) Ce qui avoit d'abord le plus indigné les Chinois, c'étoit de voir les Tartares habiter sous des tentes et loger leurs chevaux dans le palais des empereurs.

de conspirer pour s'en délivrer, et après une servitude de quatre-vingt-huit ans, ils chassèrent les Yuen, dont la famille leur avoit déjà donné neuf empereurs.

Houng-ou étoit alors à la tête des confédérés. Son courage et ses vertus lui méritoient cet honneur. Après avoir conquis l'empire, il le pacifia et le gouverna avec autant de bonheur que de sagesse. Il fut le fondateur de la dynastie des Ming, qui occupa le trône pendant 276 ans. Après J. C. 1368.

Sous cette dynastie, les lettrés acquirent un nouvel éclat: mais le luxe fit des progrès effrayans. Le sage empereur, qui vivoit au commencement de ce siècle, remarque (1), en parlant des Ming, que pour servir chacune de leurs maîtresses, on employoit plus de gens qu'il n'en avoit lui-même dans tous ses palais.

Les Européens qui avoient déjà pénétré en Chine sous la dynastie des Yuen, y vinrent en plus grand nombre dans les derniers temps de celle des Ming. Le portugais Lopès Souzez, vice-roi de Goa, fut le premier, qui essaya de faire le commerce avec la Chine. Huit

(1) Voyez les instructions sublimes que Kang-hi a composées pour ses fils.

navires, qu'il y envoya d'abord (1) sous le commandement de Fernand d'Andrada auroient eu tout le succès qu'il en attendoit, si quelques capitaines et une partie des équipages n'avoient pas profité de l'absence de leur chef, pour commettre des violences qui révoltèrent les Chinois. Pendant ce temps là, un officier portugais, nommé Pereira, que Lopès Souzez avoit fait embarquer sur la petite escadre, en qualité d'ambassadeur du roi de Portugal auprès de l'empereur de la Chine, se rendoit à Péking. Mais dès que l'empereur fut instruit de la conduite des Portugais, il refusa de donner audience à l'ambassadeur, le fit charger de fers, et le renvoya à Canton, où il mourut dans les prisons.

Cependant, quelques années après, les Portugais délivrèrent les Chinois d'un pirate, qui infestoit leurs côtes; et l'empereur de la Chine leur accorda, en récompense, la permission de s'établir dans l'île de Macao qui avoit long-temps servi de retraite au brigand qu'ils venoient de vaincre (2).

(1) L'an 1517 de l'ère chrétienne.

(2) Les autres nations européennes fréquentèrent aussi la Chine, lorsqu'elles firent le commerce de l'Inde; et elles obtinrent successivement la permission d'établir des factoreries à Canton.

Les jésuites s'établirent aussi à Macao. Ils y apprirent même secrètement la langue chinoise, quoiqu'il fût sévèrement défendu aux Chinois de l'enseigner à aucun étranger. Bientôt après, ils obtinrent l'agrément de se rendre à Péking; et l'empereur Chin-tsong leur permit d'y demeurer et leur fit présent d'une maison (1).

La fin du règne de Chin-tsong fut troublée par les invasions des Tartares orientaux, à la tête desquels étoient toujours quelques descendans des Yuen. Lorsque ces princes avoient été chassés de la Chine, ils s'étoient retirés chez les Mantchoux, et s'alliant aux khans de ces hordes, ils en étoient devenus peu-à-peu les chefs. Ardens à profiter de tous les moyens de rentrer dans un empire, qu'ils regardoient comme leur héritage, ils crurent la vieillesse de Chin-tsong favorable à leurs projets. La foiblesse de son successeur les seconda encore mieux; et lorsque ce dernier laissa le trône à son fils, une partie des Chinois aida les Tartares à l'en chasser.

(1) C'étoit en récompense d'une horloge et de divers instrumens de mathématiques, que le jésuite Ricci avoit offerts à l'empereur l'an 1582.

Après J. C. 1644.

Cette nouvelle dynastie prit le nom de Tai-tsing. Elle est la vingt-deuxième qui se soit assise sur le trône de la Chine. Lorsque Chun-chi, qui en est le chef, fut proclamé empereur, il n'étoit encore qu'un enfant : mais il avoit pour tuteur le grand Amavan, son oncle, qui non-seulement lui assura l'empire, mais lui apprit à le bien gouverner. Avant que la dynastie des Tai-tsing montât sur le trône, les empereurs chinois ne se montroient point en public. Par-tout où ils passoient, le peuple étoit obligé de se cacher, et on n'admettoit jamais en leur présence que les princes du sang, les députés des tribunaux, les envoyés des provinces et les vieillards. Chun-chi affranchit le peuple d'un usage si incommode, mais ce fut le seul qu'il abolit. En se rendant accessible, il se fit aimer de ses sujets, sans en être moins respecté. Jaloux de suivre l'exemple des plus sages empereurs, il ne confia qu'aux lettrés le gouvernement des villes et des provinces; et il ne laissa plus admettre au rang des lettrés que ceux qui méritoient vraiment de l'être.

Ce protecteur zélé des sciences distingua facilement la supériorité des lumières du jé-

suite Adam Schall et de quelques-uns de ses compagnons. Aussitôt il chassa du tribunal des mathématiques les astronomes mahométans, qui en avoient été en possession depuis le commencement de la dynastie des Yuen, et il leur substitua les missionnaires européens. Ces missionnaires ont, depuis, fait constamment partie du même tribunal. Après J. C. 1653.

Dans la vingt-deuxième année de son règne, Chun-chi perdit l'impératrice sa femme, à laquelle il étoit tendrement attaché. Egaré par la douleur, il lui fit faire des funérailles, où renouvelant un ancien usage des Tartares, on immola plus de trente victimes humaines; sacrifice horrible, qui indigna tous les Chinois, et fit, en un jour, perdre à celui qui l'avoit ordonné, le fruit de vingt ans de vertus et de bienfaisance. Bientôt le chagrin conduisit Chun chi au tombeau.

Quelque temps avant sa mort, ce prince avoit nommé pour son successeur Kang-hi (1), le plus jeune de ses fils, qui fut solemnellement reconnu empereur. 1662.

De tous les princes, qui depuis Yu ont gouverné le vaste empire de la Chine, nul

(1) On prononce Kam-hi. Il monta sur le trône en 1662 et mourut en 1722, à l'âge de 71 ans.

n'en fut plus digne que le grand Kang-hi. Connoissant toute l'étendue des devoirs que lui imposoit le titre auguste dont il étoit revêtu, il se montra sans cesse le père de ses sujets et le véritable ami des hommes. Il fut à-la-fois politique habile, guerrier valeureux et savant distingué. Quoique destiné à régner dès l'âge de huit ans, il n'en avoit pas moins montré d'ardeur pour s'instruire. Tous les jours, à trois heures du matin, il s'arrachoit au sommeil pour se livrer à l'étude, et à peine les leçons de ses instituteurs chinois étoient-elles achevées, qu'il faisoit entrer un missionnaire européen qui lui enseignoit les mathématiques et l'astronomie.

Lorsqu'il monta sur le trône, il ne put plus donner qu'une partie de son temps à l'étude, et il en consacra le reste aux soins du gouvernement. Fidèle observateur de la doctrine des livres sacrés, il ne négligeoit aucune des cérémonies religieuses et politiques qu'ils prescrivent. Il employoit presque toute la matinée à donner audience, et l'après-dînée, il travailloit avec ses ministres. Il lisoit toutes les dépêches importantes, examinoit les plans des ouvrages publics, présidoit aux examens des lettrés du collége des

Han-lin, s'associoit souvent à leurs travaux, et surveilloit l'éducation des princes ses fils; ce qui ne l'empêchoit pas de trouver encore du temps pour lire, pour composer divers ouvrages, même pour voyager et pour faire la guerre.

Il prit trois fois les armes contre les Eleuths (1), qui vouloient cesser d'être ses tributaires, et il les fit rentrer dans le devoir. Il parcourut les provinces de son empire, pour apprendre à les mieux connoître, et par-tout il encouragea les bonnes mœurs, corrigea les abus, et écrivit ses observations sur les objets qui méritoient d'attirer ses regards.

Ce qui, sur-tout, rendit Kang-hi l'admiration des Chinois fut sa piété filiale. Il témoigna, à la mort de son père, tous les regrets que peut éprouver le plus tendre des fils. Quelques années après, il lui décerna, à l'exemple des anciens empereurs, les honneurs de la tablette, (2) et il se rendit

(1) Les Eleuths ou les Zongores, dont le chef prit le titre de roi, en se reconnoissant vassal de l'empereur Chun-chi, père de Kang-hi.

(2) C'est une petite planche, sur laquelle on écrit les titres et l'éloge abrégé du mort, et qu'on place dans

souvent à la sépulture de ses ancêtres pour y faire les cérémonies accoutumées.

Pendant tout le temps que vécut la grand-mère de Kang-hi, ce prince eut pour elle un respect et des attentions dont il est difficile de se faire une idée. Il sembloit ne respirer que pour prévenir ses moindres désirs. Quand elle parloit, on le voyoit souvent se mettre à genoux devant elle pour l'écouter. Voyageant loin de la capitale, dans la vingt-quatrième année de son règne, il apprit que l'impératrice-mère étoit incommodée; aussitôt il prit la poste et courut jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût auprès d'elle. Pendant la dernière maladie de cette princesse, il la servit constamment lui-même et fut trente-cinq jours sans se déshabiller (1).

le lieu où l'on honore les ancêtres. — On place aussi une tablette sur le Tien-tan, lorsqu'on offre des sacrifices au Chang-ty.

(1) L'empereur pressoit souvent la malade de prendre quelque nourriture. C'étoit en vain. Son grand âge et l'épuisement de ses forces lui avoient ôté toute espèce d'appétit. Cependant pour le contenter, elle demanda une chose très-rare. Kang-hi, qui avoit fait chercher tout ce qu'il avoit imaginé pouvoir la satisfaire, lui présenta sur-le-champ ce qu'elle paroissoit désirer : — « O mon fils ! lui dit-elle, je n'ai point envie de manger;

Lorsqu'elle expira, il versa des torrens de larmes, resta un mois entier auprès de son cercueil, et porta son deuil pendant trois ans (1).

L'empereur Kang-hi ne manqua point de recommander à ses peuples un devoir qu'il observoit si bien lui-même. On distingue parmi ses nombreux écrits celui qui traite du respect dû aux pères et aux mères, son livre des vertus et des devoirs des femmes, ses instructions à ses fils, et ses observations de physique et d'histoire naturelle (2).

Ce prince qui estimoit les connoissances astronomiques des missionnaires avoit bien voulu tolérer la prédication de leur religion, et même fermer les yeux sur leurs dissentions scandaleuses : mais elles menacèrent tellement de troubler l'empire qu'il fut enfin

» je n'ai voulu que distraire ta sensibilité. Les pré-
» voyances de ton amour vont plus loin que celles de ma
» tendresse. Puissent tes fils et tes descendans imiter ta
» piété filiale, et te rendre tous les soins que tu prends
» pour ta mère ! »

(1) Ses habits de deuil étoient de simple toile blanche, et ceux des princes titrés, de grosse toile. Pendant le deuil, l'empereur ne peut point faire des sacrifices au Chang-ti, et les grandes cérémonies sont suspendues.

(2) Trois de ces écrits sont traduits en français.

obligé d'y mettre un terme. Les franciscains, les dominicains et quelques autres prêtres, jaloux du crédit des jésuites, les accusèrent successivement d'autoriser l'idolâtrie, en permettant aux néophytes de faire les cérémonies accoutumées aux tombeaux de leurs ancêtres et dans les lieux consacrés à la mémoire de Confucius. L'empereur, instruit alors qu'il y avoit des missionnaires dont la doctrine étoit diamétralement opposée à celle de l'état, déclara que l'entrée de la Chine seroit désormais interdite à tous ceux qui n'approuveroient pas les cérémonies chinoises.

Après J. C. 1705.

Le pape se crut permis d'envoyer à Péking le légat Mezza Barba (1), pour signifier à l'empereur qu'il condamnoit ces cérémonies; et ce qui est non moins étrange, c'est que le grand Kang-hi, qui pouvoit d'un mot faire exterminer l'imprudent légat, daigna entrer en explication avec lui sur les querelles des missionnaires et sur les cérémonies chinoises.

« Ce n'est pas au ciel visible et matériel, » lui dit-il, que nous offrons des sacrifices,

(1) La relation de son voyage a été imprimée à Paris. — Le cardinal de Tournon, qui avoit précédé Mezza-Barba dans cette mission, étoit mort à Macao.

» mais seulement à l'auteur du ciel, de la
» terre et de toutes choses; et c'est par cette
» raison, que la tablette devant laquelle
» ces sacrifices sont offerts, a pour inscrip-
» tion, au CHANG-TY, c'est-à-dire, au sou-
» verain seigneur. C'est par respect qu'on
» n'ose pas l'appeler de son véritable nom,
» et qu'on a coutume de l'invoquer sous le
» nom de ciel suprême, de ciel bienfaisant,
» de ciel universel. »

L'empereur se plaignit ensuite de l'esprit brouillon de quelques missionnaires, et il ajouta : — « Comment le pape peut-il croire
» au rapport de différens moines si mal in-
» formés des usages de la Chine, que leurs
» témoignages sont directement opposés les
» uns aux autres ?

N'oublions pas qu'une sage économie fut au nombre des vertus de Kang-hi. Il observe lui-même dans un de ses ouvrages qu'une année de dépense de sa maison n'excède pas ce que coûtoit, dans un mois, la maison des empereurs de la dynastie des Ming.

Après J. C.

Yong-tcheng succéda à son père Kang-hi, et régna près de quatorze ans. Il avoit des connoissances, de l'esprit et beaucoup d'éloquence; mais il étoit foible, défiant et très-superstitieux.

1722.

Le grand Kang-hi, qui connoissoit le caractère d'Yong-tcheng ne l'avoit point choisi pour son héritier. Il avoit au contraire, nommé dans son testament un autre de ses fils, qui commandoit une armée contre les Eleuths; mais, au moment où Kang-hi mourut, Yong-tcheng, qui se trouvoit à la cour, substitua son nom à celui de son frère, et se fit reconnoître empereur. Sous prétexte de donner la paix à l'empire, il rappela l'armée, dont il savoit que ce prince étoit très-aimé; et par ce moyen, il le mit dans l'impuissance de lui nuire.

Tranquille alors du côté de son frère, Yong-tcheng ne l'étoit point sur les entreprises de ses sujets. Il n'ignoroit pas que les Chinois conservoient une antique haine contre les Tartares; et comme il voyoit, en même temps, dans les Tartares, ses défenseurs naturels, il leur prodigua les places et les honneurs. Il recommença la guerre contre les Eleuths, et il confia le commandement de son armée à Tchering, prince mongou, qui remporta de nombreux avantages, et extermina les chefs des hordes rebelles. Un seul, dit-on, nommé Erteni, se sauva chez les Russes, et n'osa plus reparoître.

roître. Yong-tcheng écrivit lui-même un ouvrage (1) pour l'instruction de ses troupes. Il en composa plusieurs autres pour l'instruction des peuples, et ne négligea rien pour ranimer l'exercice des vertus civiles et domestiques.

Les anciennes loix de la Chine veulent que l'empereur signe lui-même la condamnation de tous ceux qui ont mérité de perdre la vie. Yong-tcheng crut qu'une pareille précaution ne suffisoit pas toujours pour sauver un innocent : il ordonna qu'on n'exécuteroit les sentences de mort, que lorsqu'elles lui auroient été présentées trois fois. La Chine lui doit encore une autre sage institution. Après J.C. 1725.

Ce prince, voulant donner un nouveau lustre à l'agriculture, chargea les gouverneurs des villes de lui envoyer tous les ans le nom de chaque laboureur, qui se distingueroit le plus dans son district par son travail, par sa bonne conduite, par sa frugalité, par l'union qu'il feroit régner dans sa famille, et par la concorde qu'il entretiendroit avec ses voisins. Dès-lors, l'empereur élève les la- 1732.

(1) Il est intitulé : *les Dix préceptes*, et traduit en français.

honneurs qui lui sont ainsi désignés, au rang de mandarins honoraires du huitième ordre, et leur en envoie les patentes. Ce n'est point un vain titre. Ceux qui le reçoivent jouissent, pendant leur vie, de tous les honneurs qui y sont attachés, et à leur mort, leur nom est inscrit dans la salle des ancêtres, et de ceux qui ont contribué à la gloire de leur patrie.

Peut-être Yong-tcheng ne mériteroit-il que des éloges, s'il n'eût pas laissé les bonzes trop abuser de ses craintes et de sa facilité: mais, sous son règne, le palais impérial devint presque un couvent de prêtres de Fo (1).

Après J. C. 1736. Tchien-long, que son père, Yong-tcheng, avoit nommé pour son successeur, monta sur le trône au commencement de 1736 (2). Ce prince, doué d'une belle figure, d'un tempérament robuste et d'un esprit supérieur, n'avoit pas manqué de profiter de l'éducation soignée que reçoivent les fils des empereurs de la Chine. Les loix, les rites,

(1) C'est ici que finit ce qu'on a, jusqu'à présent, imprimé de l'histoire de la Chine. Je vais y joindre tout ce que j'ai pu recueillir ailleurs, sur l'empereur Tchien-long.

(2) Tchien-long étoit alors âgé de 25 ans.

les usages et la vaste littérature de son pays, ainsi qu'une partie de nos connoissances européennes, lui étoient familières, et il joignit à cet avantage, celui d'être éloquent orateur, et poëte élégant dans la difficile langue des Chinois, et dans celle des Mantchoux.

Il sut de bonne heure que, pour régner avec beaucoup de gloire, il ne devoit pas prendre, pour unique modèle, son père Yong-tcheng. Dès-lors, il se proposa de suivre les traces du grand Kang-hi : mais il n'en eut pas toujours la douceur, l'indulgence, la noble sensibilité. Cependant, non moins vigilant, non moins laborieux que son aïeul, Tchien-long prit régulièrement connoissance des affaires importantes que traitoient les ministres et les grands tribunaux de l'empire, et la plus grande partie de ses journées étoit remplie par les soins qu'il donnoit au gouvernement ou à l'instruction de ses peuples.

Quoiqu'aimant passionnément l'étude, Tchien-long avoit du penchant pour la guerre. Aussi, ne manqua-t-il pas de saisir le premier prétexte que les Eleuths lui fournirent, pour la leur faire. Amoursana et Ta-oua-tsi s'étoient déclarés l'un et

Après J. C. 1754.

l'autre rois des Eleuths, et se disputoient le trône. Le premier courut se prosterner aux pieds de l'empereur de la Chine, pour implorer sa protection; le second se contenta de lui envoyer des ambassadeurs, comme pour traiter avec lui de souverain à souverain. Tchien-long, indigné de l'audace de son vassal, fit aussitôt marcher contre lui une puissante armée, à la tête de laquelle il mit Pan-ti, l'un de ses plus vaillans généraux, et l'éleuth Amoursana, à qui il avoit donné le rang de prince du premier ordre à double titre, avec des terres considérables dans le pays des Kalkas.

Après J. C. 1755. Les commencemens de cette guerre ne furent pas très-heureux; mais bientôt après, le succès couronna les armes de Tchien-long. Les Eleuths furent domptés, et leur roi Ta-oua-tsi fut pris et conduit à Péking.

Amoursana désiroit qu'on ôtât la vie à Ta-oua-tsi; il ne put jamais l'obtenir. Par politique, sans doute, plutôt que par clémence, l'empereur voulut épargner son prisonnier; mais il donna depuis des preuves d'une extrême sévérité, en faisant trancher la tête à plusieurs de ses propres

généraux, qui s'étoient laissés tromper ou vaincre (1). Après J. C.

Amoursana, de retour parmi les siens, les détermina à s'armer de nouveau contre l'empereur, et le signal de la révolte fut le massacre des deux généraux chinois, l'un desquels étoit ce même Pan-ti, qui avoit aidé Amoursana à détrôner son rival. Amoursana crut d'abord pouvoir se féliciter de sa trahison; mais l'empereur ayant fait marcher contre lui de nouvelles trou- 1756.

(1) Parmi les généraux que l'empereur fit mettre à mort étoient des hommes des familles tartares les plus distinguées, tels que Taltanga, Yarhachan, Haminga. Lorsqu'on fut dans l'impossibilité de punir dans leur personne ceux qui étoient fautifs, on les punit dans leur famille. Un détachement fut enveloppé par l'armée entière des ennemis, et se fit tailler en pièces, à l'exception d'un officier qui, pour éviter la mort, se rendit aux Eleuths. Son général, instruit de ce fait, envoya saisir la famille de l'officier et tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués, et ses femmes et ses enfans réduits à l'esclavage. Mais avant d'être livrés aux maîtres à qui on les donna, les garçons furent promenés avec une flèche pendue à chacune de leurs oreilles, et un homme qui marchoit devant eux, crioit à haute voix : — « C'est ainsi que sont traités les fils d'un lâche. »

pes (1), les Eleuths furent vaincus, et
Après J. C. Amoursana se réfugia dans les déserts de
1757. la Sibérie, où il ne vécut pas long-temps (2). Les autres chefs des hordes rebelles furent conduits à Péking, et mis à mort par ordre de l'empereur, qui, resté maître du vaste pays des Eleuths, le divisa en plusieurs souverainetés. Quelque temps après, les Eleuths se révoltèrent de nouveau; mais les généraux de Tchien-long les soumirent encore, portèrent leurs armes victorieuses dans la petite Boukharie, s'emparèrent de Kasghar
1759. et d'Yerkim, et étendirent leurs conquêtes jusqu'au pied du mont Imaüs.

(1) Elles étoient commandées par deux des plus habiles généraux chinois Tchao-hoei et Fou-té.

(2) Amoursana mourut à Tobolsk de la petite vérole. Ne pouvant pas l'avoir vivant, on voulut l'avoir mort. L'empereur fit écrire plusieurs fois à Pétersbourg pour redemander son cadavre : mais les Russes refusèrent constamment de le livrer. Ils consentirent seulement à le montrer aux envoyés de l'empereur, et en même-temps ils leur dirent ; — « Chaque nation a des usages » particuliers. Un des plus sacrés parmi nous, est de ne » point exposer à l'ignominie les froids restes d'un » malheureux qui s'étoit réfugié sur nos terres. Votre » ennemi est mort, nous vous l'avons montré, cela doit » vous suffire. » — C'est un des traits qui font le plus d'honneur au règne d'Elisabeth.

L'empereur célébra lui-même tant de succès, dans un poëme en vers chinois, qu'il fit graver sur une colonne (1).

La guerre des Eleuths coûta beaucoup d'hommes et d'argent; mais l'empereur qui savoit qu'elle déplaisoit aux Chinois, et qui avoit même reçu beaucoup d'avis à ce sujet, affecta de n'y employer que des Tartares. Pour prouver, en même temps, qu'elle n'étoit point onéreuse à l'empire, il faisoit souvent des dépenses extraordinaires. Lorsqu'il apprenoit la nouvelle de quelque victoire, il doubloit la paye des soldats, même de ceux qui étoient dans leurs foyers; il répandoit des largesses parmi le peuple; il faisoit pratiquer de nouveaux chemins, construire des temples et d'autres édifices publics, creuser des canaux et dessécher des marais pour les rendre à l'agriculture. Un des censeurs de l'empire, lui ayant fait quelques représentations sur tant d'entreprises, Tchien-long lui répondit : — « Je ne fais point de dépenses pour mon

(1) On dit que, quoique publié sous le nom de l'empereur Tchien-Long, ce poëme est l'ouvrage de son ministre Tsiang, qui est censé l'avoir écrit sous la dictée de son maître. — On l'a traduit en français.

» plaisir ou mon avantage particulier. Je
» n'ai en vue que le bonheur public, et je
» cherche à occuper utilement des milliers
» d'hommes, qui n'ont d'autre ressource
» pour vivre, que le travail de leurs mains. »

Ainsi, dans toutes les occasions, Tchien-long savoit se concilier le respect, l'amour, la reconnoissance du peuple. Il ne lui adressoit jamais un Chang-yu (1), sans lui parler comme un sage, comme un père, qui en instruisant ses enfans, leur exprime une tendresse et une bienfaisance sans bornes. Il lui rappeloit toujours l'ancienne doctrine, et sembloit ne rien entreprendre qu'en se conformant aux préceptes des livres sacrés ou aux exemples des fondateurs de l'empire.

(1) Ce mot signifie *discours d'en haut.* C'est le titre que portent les édits ou les proclamations de l'empereur. — Comme la plus grande partie des Chinois n'a point fréquenté les écoles et ne peut entendre que très-peu de caractères de la langue écrite, caractères dont le nombre s'éleve à plus de quatre-vingt mille, les mandarins de tous les districts de l'empire, assemblent le peuple les premiers jours de chaque lune, pour l'instruire de ses devoirs, l'exhorter à les suivre et lui expliquer les chang-yu de l'empereur, et tous les règlemens généraux ou particuliers qu'exigent les circonstances.

N'ignorant pas que la piété filiale est le garant le plus sûr de l'ordre public et du respect dû à l'autorité, il la louoit dans tous ses écrits, en recommandoit la pratique, la récompensoit avec éclat, et l'observoit lui-même avec un soin scrupuleux, puisqu'il rendoit visite à sa mère, soir et matin, et ne l'abordoit jamais sans fléchir le genou devant elle.

Mais autant il se montroit attentif à ménager la nation Chinoise, dont il croyoit devoir se défier, autant il agissoit despotiquement avec les Tartares. Ce n'étoit presque jamais qu'à eux qu'il confioit le gouvernement des provinces, le commandement des armées, les premiers emplois du ministère, et la moitié des places des grands tribunaux de l'empire. Mais ceux mêmes qu'il avoit comblés de grâces et d'honneur, étoient souvent traités par lui avec la plus grande sévérité. Leurs fautes ne restoient jamais impunies; et plus ils étoient élevés en dignité, plus l'empereur leur faisoit sentir le poids de sa vengeance. On a vu souvent des vice-rois entrer au palais avec tout l'appareil de leur rang, et en sortir chargés de chaînes, pour être livrés au tribunal des crimes.

Cependant quoique Tchien-long n'hésitât

point à punir également les prévarications et l'impéritie, il cherchoit à en rendre les occasions plus rares en ne confiant des emplois qu'à ceux qui en paroissoient dignes par leurs talens et par leurs vertus, et les Tartares ne parvenoient pas plus que les autres, s'ils n'acquéroient pas les connoissances qu'exigent les loix de la Chine.

Tchien-long s'efforçoit sur-tout d'écarter les Tartares de la mollesse. Il passoit régulièrement une partie de l'année à Zhé-hol. Là il quittoit souvent son palais pour vivre sous des tentes, y recevoir des ambassadeurs, y célébrer des fêtes, et montrer qu'il n'aimoit pas moins à être le souverain des Tartares que celui des Chinois. Il montoit à cheval, couroit à la dangereuse et fatigante chasse du tigre, et prouvoit qu'il savoit manier l'arc et la flèche aussi bien qu'aucun de ses Mantchoux. Il bravoit également le froid le plus rigoureux et le chaud le plus excessif. La pluie, la neige, le vent, ne l'empêchoient pas de se tenir long-temps en plein air, pour assister aux différens exercices militaires, où les Mantchoux, tantôt à pied, tantôt à cheval, font assaut de force et d'adresse (1).

(1) Les principaux de ces exercices sont celui de

Un jour qu'il s'étoit mis en chemin, le temps devint si mauvais qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. En entrant au palais, son premier soin fut d'aller saluer l'impératrice sa mère, puis il courut voir si ses Tartares, fatigués et couverts de boue, étoient tous à leur poste. — « Ceci n'est qu'une promenade, » dit-il, à ceux qui le suivoient; il y a bien » d'autres fatigues à essuyer à la guerre ». — « Je veux faire, disoit-il une autre fois, » jusqu'aux moindres choses qui peuvent » contribuer à me rendre semblable à mes » ancêtres. C'est en menant une vie dure » qu'il se sont mis en état de conquérir » l'empire; ce ne sera qu'en les imitant que » leurs descendans le conserveront. »

Il falloit pourtant que ce prince ne se crût pas bien sûr du trône qu'il occupoit, puisqu'il ne négligeoit rien pour se ménager une brillante retraite, en cas que les Chinois osassent le lui disputer. On assure même qu'il faisoit fondre en lingots d'or et d'argent la

tirer de l'arc, celui de monter à cheval de droit et de gauche, par derrière, par devant, et de galopper sans selle, sans bride et de toutes les manières; et enfin, celui de courir sur la glace, avec des patins ou avec une simple chaussure et en portant de gros fardeaux.

plus grande partie de ce qu'il économisoit sur ses immenses revenus, et qu'il envoyoit déposer ses trésors dans de grands caveaux qu'il avoit fait construire sous le lit de la rivière de Moukden (1).

Après J. C. 1771.

La réputation que Tchien-Long s'étoit acquise parmi les Tartares, amena vers lui des nations entières. Les Tourgouths, peuples pasteurs, qui habitoient depuis long-temps les rives du Volga et du Jaïk, non loin des endroits où ces deux fleuves versent leurs eaux dans la mer Caspienne, se dérobèrent aux vexations des officiers russes, et se rendirent avec leurs nombreux troupeaux dans les campagnes qu'arrose l'Ily (2). Ils furent six mois à faire ce voyage (3), pendant lequel ils eurent à soutenir divers combats, soit contre les peuples, dont ils traversoient le pays, soit contre des hordes de Tartares errans. Ils avoient

(1) Tchien-long a célébré la ville de Moukden, patrie de ses aïeux, dans un poëme que le docte Amiot a traduit en français.

(2) J'ai parlé de cette émigration dans l'histoire de l'impératrice Catherine II.

(3) Ils firent environ dix mille lys, ou 500 miriamètres. Ils étoient partis le 10 décembre 1770, et arrivèrent le 9 août 1771.

enlevé et réduit à l'esclavage un détachement russe, à la tête duquel étoit un officier nommé Doudin (1) ; mais l'officier et ses soldats moururent pendant le voyage, et les Tourgouths eux-mêmes, qui à leur départ étoient, suivant leur expression, plus de six cent mille bouches, n'arrivèrent qu'au nombre de trois cent mille.

Une partie du conseil de l'empereur fut d'avis de ne point recevoir les Tourgouths, mais ce prince pensa différemment, et leur assigna un vaste territoire pour qu'ils pussent s'y établir. L'empereur s'étant ensuite rendu à Zhé-hol, Oubaché, Khan des Tourgouths, et quelques autres chefs de cette nation, vinrent se prosterner au pied de son trône, et dirent : — « Qu'ils avoient quitté le pays » qu'ils habitoient, pour admirer de plus » près la brillante clarté du ciel, et jouir » enfin, comme tant d'autres, du bonheur » d'avoir désormais, pour maître, le plus » grand prince de l'Univers. »

L'empereur leur répondit avec bonté, leur donna le festin de cérémonie, leur fit les pré-

(1) Ou Toutin. Ce nom semble annoncer que celui qui le portoit étoit d'origine française.

sens d'usage, les décora de titres honorables et de marques de dignités, et leur permit de l'accompagner dans une de ses parties de chasse.

Les Russes firent en vain redemander les Tourgouths. Tchien-long étoit trop satisfait de l'acquisition de ces nouveaux sujets pour les renvoyer.

Après J. C.

1772. L'année suivante, ceux des Eleuths qui, dix-huit ans auparavant, s'étoient dispersés à la suite d'Amoursana, dans les immenses déserts de la Tartarie, des troupes de Pourouths, et les restes de quelques autres hordes se rendirent au nombre de près de deux cent mille sur les rives de l'Ily, pour demander asyle comme les Tourgouths. Ils furent accueillis avec la même bienveillance.

La province de Sé-chuen, l'une des plus
1773. populeuses (1) de la Chine, est bornée par une chaîne de hautes montagnes, où s'étoient retirés les restes de ces sauvages Miao-tsée, qui refusèrent jadis de se soumettre au fameux Hoang - ty (2). Ce peuple formoit

(1) Cette province contient 27 millions d'habitans. Les montagnes, qu'habitoient les Miao-tsée, s'appellent les Kin-tchuen.

(2) Il y a près de 4,500 ans.

deux petits états qu'on appeloit le grand et le petit Kin - tchuen. Ils avoient chacun son chef, et l'empereur accordoit à ces chefs quelques dignités, pour les engager à se reconnoître ses vassaux, et à vivre en paix avec ses sujets.

Cependant, les Miao-tsée ayant eu quelques différens avec le gouverneur du Sé-chuen, commirent des brigandages sur le territoire chinois. L'empereur, qui en fut informé, leur écrivit pour leur ordonner de rentrer dans le devoir. Le roi du petit Kin - tchuen maltraita les envoyés de l'empereur, et déchira son écrit; crime horrible aux yeux des Chinois.

Tchien-long indigné, résolut d'exterminer un peuple, qu'on avoit toujours cru indomptable. Il envoya contr'eux des forces considérables, et il choisit pour les commander le mantchou Akoui, encore peu élevé en grade, mais dont il avoit distingué le rare mérite. Quand l'empereur le nomma à son conseil, il dit : — « Si quelqu'un de vous trouve que » j'aie eu tort, qu'il parle, je suis prêt à » l'écouter; et si ses raisons sont bonnes, » j'y aurai égard ». — Quoiqu'étonnés du choix du souverain, les ministres se gardèrent de l'improuver.

Akoui fit son plan de campagne, et le présenta à l'empereur. Ce prince en fut très-satisfait, et laïssa au général le droit d'y faire les changemens qu'exigeroient les lieux et les circonstances où il se trouveroit.

Je ne m'arrêterai point à décrire les nombreuses actions d'une guerre dans laquelle les Miao-tsée et leurs femmes donnèrent sans cesse des preuves de la plus audacieuse intrépidité, et les troupes de Tchien-long montrèrent autant de constance que de valeur. Les succès furent long-temps balancés. La férocité se signala de part et d'autre. Un gendre de l'empereur périt les armes à la main, et l'empereur fit étrangler ou exiler quelques-uns de ses généraux, dont le seul tort, peut-être, étoit de n'avoir pu vaincre. Le roi du petit Kin-tchuen mourut dans le cours de la guerre. Alors tous les Miao-tsée se retirèrent auprès de celui qui régnoit dans le grand Kin-tchuen. Ce prince, nommé Sonom, n'étoit âgé que de vingt-un ans, et voulut demander quartier au général Akoui; mais sa tante, ses sœurs et un mandarin qui avoit trahi l'empereur, s'y opposèrent. Cependant, après s'être défendu quelque temps dans des montagnes presque inaccessibles,

Après J. C. 1774.

1775.

inaccessibles, Sonom se rendit, dans l'espoir de trouver grâce au pied du trône impérial, et il fut conduit à Péking avec sa mère, son frère, ses sœurs, sa tante, ses ministres et environ deux cent cinquante de ses officiers. 1776.

L'empereur alla aussitôt au tombeau de son aïeul pour lui faire hommage du succès de ses armes. Ensuite, il se rendit dans la province de Chan-tong, sacrifia au Chang-ty sur la montagne de Tai-chan; de-là il se transporta à Kiué-li, où il fit les cérémonies d'usage en l'honneur de Confucius. De retour dans sa capitale, il convoqua les quarante-huit chefs des hordes tartares, qui lui sont soumises, afin de mettre plus de pompe dans la réception qu'il vouloit faire au général vainqueur (1), et de montrer aux yeux de ses tributaires avec quelle sévérité il punissoit la rebellion.

(1) Cette cérémonie s'appelle *Hiao-lao*. — Indépendamment des quarante-huit chefs des hordes tartares, qui se reconnoissent vassaux de l'empereur de la Chine, ce prince a encore pour tributaires l'empereur du Japon, les rois de la Cochinchine, du Tonquin, de Pégu, de Siam, de Laos, de Cambodia, des îles de Lieou-kieou, de Corée, et quelques autres souverains.

Il alla au-devant d'Akoui et de ses troupes, à huit lys de Péking, dans un endroit où l'on avoit élevé un arc de triomphe, et préparé un trône avec la plus grande magnificence. Lorsqu'Akoui et ceux qui l'accompagnoient se furent prosternés devant l'empereur, ce prince se leva, s'avança vers le général, et lui donna l'accolade, puis il lui dit: —« Akoui, tu es fatigué, viens, repose-toi ». Il le fit asseoir auprès de lui, ce qui est une faveur sans exemple; on servit le thé, et la cérémonie fut terminée par le chant des victoires qu'entonnèrent cent eunuques accompagnés de la grande musique de l'empereur, et qui est composé depuis environ quatre mille ans.

Le lendemain, l'empereur qui étoit retourné à Péking pour la seconde cérémonie (1), se rendit à la salle des ancêtres, ayant à sa suite le général et les principaux officiers de l'armée victorieuse, ainsi que leurs prisonniers. Quand l'empereur eut fait les prosternemens d'usage, et brûlé des parfums devant les tablettes de ses aïeux, il leur raconta les plus glorieux événemens de la guerre, et leur présenta les vaincus; après quoi, il rentra

(1) Elle s'appelle *Hien-feou*.

dans son palais. Alors Akoui et ses officiers conduisirent les prisonniers dans le lieu où sont particulièrement honorés les esprits qui président aux générations. Les prisonniers se prosternèrent pour demander pardon à ces esprits de les avoir affligés par leur rebellion.

Le jour suivant, à quatre heures et demie du matin, le général Akoui, ses officiers, les ministres, les grands, les tribunaux de l'empire, les princes tributaires et une foule immense de peuple s'assemblèrent à la porte du palais, qui fait face au midi (1). Là, il y avoit deux longues haies de troupes, avec leurs différentes armes, leurs drapeaux, leurs étendards, les dragons impériaux et autres figures symboliques; plus loin, étoient des éléphans, portant des tours dorées, et ayant à côté d'eux des chariots de guerre; dans le fond de la cour, on avoit placé un nombre immense de musiciens.

L'empereur sortit de son palais, et monta au-dessus de la porte, où un trône lui étoit préparé. Lorsque tous les spectateurs lui eurent rendu hommage, en frappant neuf fois la terre de leur front, on amena l'infortuné roi Sonom, son frère, presqu'enfant, et les

(1) Cette porte se nomme *Ou-men.*

autres principaux prisonniers. Ces malheureux, déjà jugés par un tribunal, composé des grands de l'empire et des ministres, avoient au cou une corde de soie blanche. On les fit mettre à genoux, et on posa à côté d'eux une cage de fer où étoit renfermée la tête de Seng-ké-sang, cet autre roi des Miao-tsée, qui étoit mort pendant la guerre. L'empereur appela le général Akoui auprès de son trône, et l'interrogea sur le nom, le rang et les crimes des prisonniers. Quand Akoui lui eut répondu de manière à les faire paroître coupables, l'empereur fit le signe fatal et se retira. Mais au lieu de rentrer dans ses appartemens, il se rendit dans une salle, où l'on avoit étalé tous les instrumens des tortures qu'on devoit faire souffrir aux malheureux vaincus. Ceux-ci y furent traînés aussitôt, et frémirent, en entrant dans ce lieu terrible.

Cependant, le grand général de Sonom eut le noble courage de prendre la parole, et dit: — « Très-puissant empereur, le roi, père de » Sonom, me le confia en mourant. Sonom » étoit un jeune prince encore incapable de » résolution. C'est moi qui ai décidé la » guerre. Si j'ai péché en cela, j'ai péché

» seul, et seul je mérite d'être puni. Je » demande qu'on épargne un prince qui n'a » pu être coupable. Nous pouvions encore » vendre bien cher notre vie ; mais nous » nous sommes rendus, dans l'espérance » qu'on nous a donnée de trouver grâce de- » vant votre majesté ». — Il parloit en vain, un signe de l'empereur fit mettre les prisonniers à la torture ; et de là, on les conduisit à la mort.

Le roi Sonom, son frère, sa tante, son grand général et tous ceux qui composoient son conseil, furent coupés par morceaux, dix-neuf autres personnes eurent la tête tranchée. Un grand nombre de Miao-tsée fut condamné à une prison perpétuelle, ou exilé en Tartarie, et le reste de la nation réduit à l'esclavage, et dispersé dans les diverses provinces de l'empire.

On souffre en voyant qu'avec de rares talens et de grandes qualités, Tchien-long ait montré quelquefois la cruauté la plus froide. On a vu qu'il avoit déja fait punir de mort plusieurs de ses officiers. Après la guerre des Miao-tsée, il renouvela ce terrible exemple. Il livra, pour la seconde fois, au tribunal des crimes, un des conquérans du

pays des Eleuths et de la petite Boukharie.

On se rappelle qu'un des généraux qui s'étoient le plus distingués dans cette guerre des Eleuths, étoit le brave Fou-té. Il avoit alors exigé des habitans d'un village quelques chevaux de plus qu'il ne lui en falloit pour le service de l'armée, et employé la violence pour se les faire livrer. Le petit mandarin, dans le district duquel étoit le village opprimé, se plaignit à l'empereur de l'exaction du général. Tchien-long fit vérifier le fait; et le général, reconnu coupable, fut condamné à avoir la tête tranchée. En considération de ses services, l'empereur commua la peine de mort en une prison perpétuelle, et ce ne fut qu'au bout de dix ans que le général en sortit, parce qu'il y eut une amnistie, à l'occasion de la quatre-vingtième année de l'impératrice-mère.

Cependant le général ne rentra point dans ses emplois. Il fut obligé de servir en qualité de garde de l'empereur, et de joindre ensuite l'armée d'Akoui, en subalterne. Au lieu de chercher à faire oublier sa première faute, il en commit de nouvelles. Il eut le double tort de paroître mécontent de combattre sous Akoui, qu'il avoit commandé

autrefois, et de mettre de la partialité dans la distribution de quelques gratifications accordées aux soldats. La vengeance de l'heureux Akoui fut complète, son rival fut décapité, et lui déclaré ministre.

Il y avoit près d'un an que Tchien-long jouissoit d'une paix profonde, et de l'avantage de voir fleurir toutes les parties de ses vastes états, lorsque la mort lui enleva sa mère (1), l'aîné de ses fils (2), et le ministre (3) dans lequel il avoit le plus de confiance. Il parut extrêmement sensible à ces différentes pertes. Celle de sa mère fut l'objet d'un deuil général. Tchien-long lui rendit tous les devoirs que prescrit la piété filiale, et fit placer son nom dans la salle des ancêtres. Il fallut cependant que, pour cette dernière cérémonie, ce prince obtînt le consentement de sa famille, et celui des grands tribunaux; 1777.

(1) Elle étoit âgée de 87 ans.

(2) Il mourut pour s'être refroidi dans les longues cérémonies qu'on faisoit auprès du cercueil de sa grand'mère. Il avoit, dit-on, un mérite distingué, et son père l'aimoit beaucoup.

(3) Il se nommoit Chouhedé, et mourut de la fatigue que lui occasionna l'enterrement de l'impératrice-mère.

car la naissance de sa mère sembloit devoir la priver d'un tel honneur. Entrée fort jeune au palais, comme fille à talent, elle déclamoit si bien, et étoit douée de tant de grâces naturelles, qu'elle plut à l'empereur Yong-tcheng, et fut mise au nombre de ses concubines de l'ordre inférieur ; étant ensuite accouchée de Tchien-long, on lui donna le titre de reine, et quand Tchien-long monta sur le trône, elle reçut celui d'impératrice-mère.

1779. Vers l'année 1779, l'empereur voyagea dans le Kiang-nan, le Tché-kiang, et dans quelques autres des provinces méridionales de la Chine, pour visiter les ouvrages qu'on avoit faits sur les rivières qui les arrosent. A son retour, il offrit les sacrifices ordinaires dans le temple de la Terre (1), et dans le temple du Ciel (2); et il accorda des récompenses ou des grâces à presque tous les sujets de son empire. Le chang-yu, qui contenoit l'énumération de ses bienfaits, finissoit par ces mots: — « Comme » je porte dans mon cœur tous les hommes, » je voudrois que tous les hommes pussent

(1) Le *Ty-tan*.

(2) Le *Tien-tan*.

» avoir part à mes bienfaits. Je veux, sur-
» tout, forcer en quelque sorte mes sujets à
» désirer que je vive long-temps, afin que
» je règne long-temps sur eux. Je n'ai rien
» oublié de ce qui dépend de moi, pour
» procurer les cinq sortes de bonheur; et
» je continuerai de même jusqu'à la fin de ma
» course, quel qu'en puisse être le terme.
» Qu'on publie cet écrit dans tout l'empire,
» afin que tout le monde soit instruit de
» mes intentions. »

Et ces expressions et les augustes cérémonies des sacrifices offerts au Chang-ty, étoient employés par Tchien-long, pour se conserver la vénération des Chinois. On a déjà vu qu'avec les Tartares, il s'y prenoit autrement. Mais les moyens dont j'ai parlé n'étoient pas les seuls. Il joignoit la politique à la religion, ou plutôt la religion n'étoit qu'un instrument dont se servoit sa politique. Les Tartares sont presque tous attachés à la secte de Fo, dont le grand-prêtre règne au Thibet, et porte le titre de *Talai-lama* (1). Tchien-long, à l'exemple de son

(1) Ses sectateurs croient que le Dieu Fo est incarné dans sa personne. Le mot Talai-lama signifie : *Lama qui voit tout ce qui se passe.*

père, se déclara le zélateur de cette secte. Il fit, comme lui, bâtir un grand nombre de bonzeries et de temples (1) dédiés au dieu Fo; il étala sur-tout la plus grande magnificence dans ceux qu'on construisit à Zhé-hol (2). Il y en avoit un dont plusieurs balustrades et le toit étoient d'or massif, et il lui donna le nom de *Pou-ta-la* (3), nom du miao du Thibet, où le Talai-lama, se tient invisible et se voit adorer.

La dignité de Talai-lama ne lui permettant point de se communiquer aux foibles mortels, ce Fo vivant se sert du Pan-tchan-

(1) On donne à ces temples le nom de *Miao*.

(2) Il est difficile de croire que Tchien-long fût aussi bigot et aussi enthousiaste pour le dieu Fo, que le dit sir George Staunton. En tout cas, s'il l'étoit, il ne vouloit pas que d'autres le fussent aux dépens du peuple, car il confirma la sentence qui condamnoit à mort une bonzesse de Péking, parce qu'elle s'étoit donnée pour inspirée, et qu'en faisant de prétendus miracles au nom de Fo, elle avoit escroqué de l'argent à des fanatiques.

(3) Le Pou-ta-la qu'habite le Talai-lama, est un temple ou miao, situé sur une petite montagne à une lieue un quart de la ville de La-sa. Il a trois cent soixante-sept pieds quatre pouces de hauteur. Le couronnement en est doré en entier. Les bâtimens qui y sont joints

lama (1), pour faire exécuter ses ordres et accorder des grâces à ses sectateurs; de sorte que le Pan-tchan-lama est la seconde personne du Thibet, et que c'est lui qui règne véritablement.

Quelque grande que soit leur puissance spirituelle, les lamas ont besoin d'être protégés par une puissance plus redoutable, et ils se sont reconnus tributaires des empereurs de la Chine. Tchien-long, jaloux de conserver sa souveraineté sur des prêtres dont il se montroit le plus zélé sectateur, apprit qu'ils recevoient de temps en temps des envoyés du Bengale, et que les Anglais faisoient librement le commerce au Thibet.

sont partagés en plus de dix mille chambres, pour loger autant de lamas qui, comme les moines chrétiens, font vœu de chasteté, de pauvreté et d'humilité, et ne les tiennent pas mieux qu'eux. Les statues du dieu Fo et les tours élevées en son honneur, y sont sans nombre. Ces statues et ces petites tours sont d'or, d'argent et de cuivre, suivant les facultés de ceux qui en font présent.

(1) Ce titre signifie : *Le Lama qui préside aux méditations du Talai-lama.* La souveraineté des lamas date du règne de Chi-tsou, fils de Genghis-khan, et leur ordre hiérarchique a été établi sous le cinquième empereur de la dynastie des Ming.

Il connoissoit déjà l'audace de ces Européens et leurs vastes usurpations dans l'Inde. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire craindre que les lamas n'achevassent de se laisser gagner par eux et ne se missent sous leur protection. Sous prétexte de donner plus
1780. d'éclat à la cérémonie de son *Ouan-chéou*(1), il invita le Pan-tchan-lama Erteni (2) à se rendre à Zhé-hol. Le Pan-tchan-lama obéit. L'empereur le reçut avec magnificence et le combla de présens et d'honneurs. Ensuite, il le fit venir à Péking, où le lama mourut bientôt de la petite vérole. C'étoit, du moins, ce que portoit le chang-yu que publia l'empereur.

La mort du lama occasionna de grandes cérémonies et des prières pendant cent jours de suite. Après quoi l'empereur renvoya son corps avec pompe jusques dans le Thibet, et il écrivit au Talai-lama, en lui témoignant la plus grande affliction de la perte

(1) Cérémonie qui a lieu chaque dixième anniversaire de la naissance de l'empereur. Tchien-long étoit alors dans sa soixante-dixième année.

(2) C'est le même qui, dans le Voyage de Macartney, est appelé le *Teschou-lama*. Ce mot de *Teschou* ne se trouve point dans l'histoire chinoise, il est vraisemblablement tibétien.

d'Erteni. Voici quelques fragmens de cette lettre. Ils montrent que le souverain tartaro-chinois ne parle qu'en maître à celui que la foule stupide de ses sectateurs, croit un vrai Dieu.

L'Empereur Tchien-long au Talai-lama :

« Placé par le ciel à la tête des dix mille » royaumes, je mets tous mes soins à les » gouverner avec bonté. Je n'oublie rien » pour procurer à tout ce qui jouit de la » vie, une heureuse tranquillité. Je tâche » aussi de faire fleurir la doctrine et la » religion (1). Lama, je suis persuadé » que vous entrez dans mes vues, et que » vos intentions ne sont pas différentes des » miennes. Je n'ignore pas que vous faites » tout ce qui dépend de vous pour ne rien » omettre de ce que prescrit votre loi. » Vous êtes exact à la prière, et vous mettez » toute votre attention à bien prier. C'est » par-là principalement que vous êtes le » plus ferme appui de la religion de Fo. J'en

(1) On voit que l'empereur n'explique point quelle est cette doctrine et cette religion, parce qu'il ne veut blesser ni les Chinois ni les Tartares.

» suis dans la joie de mon cœur, et je vous
» donne avec plaisir les louanges qui vous
» sont dues » .....

Après lui avoir parlé de la maladie et de la mort d'Erteni, et lui avoir dit qu'il lui renvoie le corps de ce lama, il ajoute: ....
« J'ai député le sixième Ago (1), qui est
» aujourd'hui l'aîné de mes fils, pour l'ac-
» compagner à trois journées de distance de
» Péking, et j'ai nommé Pé-tchin-gué,
» mandarin du tribunal des affaires étran-
» gères, et Iroul-tou, l'un de mes gardes,
» pour le conduire jusqu'au Thibet. Je vous
» recommande les lamas qui accompagne-
» ront le corps, et qui feront les prières,
» que vous aurez déterminées pour le com-
» plément de la cérémonie funèbre. J'espère
» que vous vous prêterez volontiers à ce que
» vous saurez devoir m'être agréable. Il ne
» me reste plus qu'à vous dire que j'ai chargé
» Pé-tchin-gué, et ceux de sa suite, de
» vous saluer de ma part..... Ils vous re-
» mettront un *sou-tchou* (2) de corail, pour

(1) Ce titre est tartare; on le donne à tous les fils de l'empereur.

(2) Le Sou-tchou est un cordon de grains qu'on porte en sautoir. Il y en a de perles, de corail, de crystal,

» les jours de grandes cérémonies ; une » théïere d'or, du poids de trente onces, » une coupe du même métal et du même » poids, une théïère et une coupe d'argent, » trente sou-tchous, dont les grains sont de » différentes couleurs, et vingt bourses de » soie, tant grandes que petites. »

Tchien-Long avoit décoré le frère du Pan-tchan-lama du titre de prince de la prière qui a son effet. Mais ce prince lama ne voulut, ni prier pour l'empereur, ni avoir confiance en lui ; et craignant sans doute que la maladie qui avoit fait mourir son frère à Péking ne vînt l'attaquer au Thibet, il se réfugia avec ses trésors dans le royaume de Népaul, sur les frontières de l'Indostan.

Quelque temps après le roi de Népaul fit une incursion dans le Thibet. Tchien-long envoya aussitôt une armée au secours du Talai-lama. Le roi de Népaul qui, disent les Chinois, étoit aidé par les Anglais, fut vaincu et obligé de se reconnoître vassal de l'empereur. Mais en délivrant le Thibet des armées du Népaul, les Chinois, ou plutôt les Mantchoux, s'en rendirent maîtres, et un de leurs généraux

de bois odoriférant et d'autres matières, suivant le rang des mandarins et des lamas qui les portent.

y resta avec le titre de Han, pour gouverner au nom de l'empereur de la Chine.

Ni l'agrandissement de son vaste empire, ni les devoirs continuels de son rang, n'empêchoient Tchien-long de se livrer à des soins d'une moindre importance, et d'encourager les talens et le zèle par d'éclatans exemples de gratitude. La mort de Yu-ming-tchoung lui fournit l'occasion de donner aux lettrés une nouvelle preuve des hautes espérances qu'ils pouvoient concevoir, sous le règne d'un prince, vigilant appréciateur du mérite.

A peine monté sur le trône, Tchien-long avoit tiré Yu-ming-tchoung de l'obscurité pour le placer auprès de lui et le charger de tenir son pinceau. Bientôt ce savant devint grand maître de la doctrine, et l'oracle de tous les lettrés de l'empire. Il jouit plus de quarante ans de sa gloire. Lorsqu'il eut cessé de vivre, l'empereur composa lui-même son éloge; et après avoir consulté le tribunal des rites, il lui fit rendre tous les honneurs qu'on rend aux princes du sang impérial.

Le fleuve Jaune fait souvent d'affreux ravages dans les provinces qu'il traverse. La quarante-quatrième année du règne de Tchien-long,

Tchien-long, il rompit ses digues, inonda une vaste étendue de pays, et ruina un très-grand nombre de familles. L'empereur ordonna à son ministre *Akoui* de remédier à ces maux. Akoui, voulant empêcher que le fleuve ne débordât encore, lui ouvrit un second canal, et lui ôta une partie de ses eaux, pour les porter dans le lit d'une autre rivière, qui est à deux cents lys de distance, et arrose la province de Kiang-nan. Ce grand travail se fit sans corvées, et coûta à l'empereur plus de dix millions de taels d'argent (1).

L'année suivante, l'empereur visita, de nouveau, la province de Kiang-nan; et, voyant que le fleuve Kiang (2) n'étoit pas moins dangereux que le fleuve Jaune, il chargea Akoui d'en fortifier les digues, et d'en arrêter les débordemens. 1781.

A peine Akoui avoit achevé cet ouvrage,

(1) Le tael d'argent vaut 7 francs 50 centimes.

(2) Quelque soin qu'on prenne en Chine, pour empêcher les grandes inondations, on ne peut pas toujours réussir. En 1742, la ville de Yen-tcheou-fou, très-élevée au-dessus du rivage du Sin-ngan-kiang fut entièrement submergée. L'empereur fit distribuer aux habitans de cette ville et des campagnes voisines, une immense quantité de riz et 38,950 taels d'argent.

qu'il eut ordre d'aller soumettre les Mahométans du Schen-si et des provinces limitrophes. Leurs hordes s'étoient révoltées, et tenoient renfermée dans les gorges des montagnes, une armée de vingt mille Mantchoux, commandée par le jeune Ho-ta-zhin (1), favori de l'empereur. Akoui vola au secours d'Ho-ta-zhin, le délivra, et fit rentrer les Mahométans dans le devoir.

Cette même année, les rebelles ne furent pas les seuls contre lesquels Tchien-long employa Akoui. Il lui ordonna de parcourir les provinces, sous différens prétextes, et de s'informer secrètement de la conduite de divers mandarins, qu'on y accusoit de mal remplir leur devoir. L'intègre Akoui mit sous les yeux de son maître tous les renseignemens qu'il avoit pris. Des commissaires du tribunal des crimes furent soudain envoyés sur les lieux, pour juger les prévaricateurs. Dans plusieurs endroits, on trouva que des sommes considérables manquoient dans les trésors de l'état, parce que les trésoriers les détournoient passa-

(1) C'est probablement le même qui, élevé depuis au rang de colao, est appelé Ho-chong-taung, dans le voyage de lord Macartney.

gèrement pour les faire valoir à leur profit. Ailleurs, ceux qui étoient chargés de faire exécuter les loix et d'encourager les bonnes mœurs, se livroient à une lâche cupidité, et s'enrichissoient aux dépens des malheureux, à qui ils vendoient leur funeste protection. Enfin, trois cent quatre-vingts mandarins furent trouvés coupables, et subirent le châtiment qu'ils méritoient. Les uns furent punis de mort, les autres privés honteusement de leurs places, et le plus grand nombre exilé en Tartarie.

Quelque temps auparavant Ly-ché-yao, ancien gouverneur de Canton, vice-roi de la province de Yun-nan, maître de la doctrine, et l'un des premiers hommes de l'empire, fut condamné à être décapité, pour avoir toléré et peut-être encouragé la rapacité d'un de ses agens. L'empereur lui accorda sa grâce. Il fit plus encore : il lui confia le gouvernement de la province de Kan-sou. Bientôt les Hoei-tsée (1), peuple fanatique et répandu dans les montagnes de

(1) *Hoei-tsée* est le nom que les Chinois donnent à tous les Mahométans. La nation, dont il est ici question, étoit les Hoei-tsée à bonnets blancs. Presque tous les Hoei-tsée sont d'origine tartare.

cette province, se révoltèrent contre le gouvernement. Au lieu d'informer la cour de cette révolte, Ly-ché-yao tenta de la réprimer avec les seules troupes qui étoient à ses ordres : mais il ne put en venir à bout; et après avoir perdu beaucoup de monde, il fut forcé de demander du secours à Péking. Akoui reçut à l'instant ordre de marcher contre les rebelles, et ces malheureux disparurent de la surface de la terre.

Ly-ché-yao, coupable de négligence et de présomption, et à qui on reprochoit tout le sang qui venoit d'être versé, fut, pour la seconde fois, condamné à perdre la vie; mais l'empereur la lui laissa encore, et après l'avoir fait servir quelque temps dans un rang inférieur, il le rétablit dans ses premiers emplois. Une clémence si extraordinaire étoit-elle l'effet du caprice? Non. Tchien-long la regarda comme un nouveau moyen de récompenser Akoui, dont il savoit que Ly-ché-yao étoit parent.

1782. En 1782, un événement désastreux fournit à Tchien-long une nouvelle occasion de signaler sa munificence. Il y eut un si terrible tremblement de terre, et la mer s'éleva si prodigieusement dans le détroit

de Formose, que la belle île à laquelle les Européens ont donné ce nom, resta submergée pendant douze heures (1). La capitale de l'île fut presqu'entièrement renversée. Deux vaisseaux de guerre et près de cent navires marchands qui étoient dans le port, disparurent à jamais; et douze vaisseaux de guerre et un très-grand nombre de jounques et de bâtimens de toute espèce, furent fracassés. Dès que l'empereur fut informé de cette calamité, il donna ordre au vice-roi de Fou-kien de fournir à ceux des malheureux habitans de Formose qui étoient échappés à la chute de leurs maisons et à la fureur des eaux, tous les secours dont ils avoient besoin. Il fut promptement obéi.

La Chine est un des pays du monde les plus peuplés, même en raison de sa vaste étendue (2), puisque d'après des recensemens

(1) Les Chinois nomment l'île Formose, Tay-ouang. Cet événement arriva le 22 mai 1782.

(2) La Chine propre comprend du nord au midi dix-huit degrés; et d'orient en occident, environ quinze degrés. Mais si l'on prend depuis la pointe méridionale de l'île de Hai-nan, jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Tartarie conquise par les armes de Tchien-long, on trouvera neuf cents lieues d'éten-

exacts (1), les seules quinze provinces renfermées dans la grande muraille, contiennent trois cent trente-trois millions d'habitans. On dit, en outre, que cette prodigieuse population augmente de deux cinquièmes à chaque génération (2); et cette assertion ne paroît point exagérée, quand on songe qu'en Chine une foule de causes physiques, morales et politiques, contribuent à la propagation de l'espèce humaine. Aussi, le moindre fléau qui frappe quelque partie de l'empire chinois fait presque toujours périr un nombre immense de victimes.

Après le tremblement de terre de l'île
1783. Formose, une sécheresse, qui dura trois ans, désola les provinces de Kiang-nan, de Tché-kiang, de Ho-nan et de Chantong, et fut accompagnée de la plus horrible disette. L'empereur fit ouvrir tous les magasins où l'on tient en réserve des grains pour les temps calamiteux, et

due; et depuis la mer orientale jusqu'aux confins de la petite Boukharie, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, quinze cents lieues.

(1) Voyez l'Appendice à la suite du Voyage de Macartney.

(2) *Mémoires des Missionnaires, tome* 13.

prodigua ses trésors pour faire venir du bled et du riz, des provinces où la sécheresse ne se faisoit point sentir. Mais il ne put sauver tous les habitans des pays qui manquoient de subsistances. On en voyoit des troupes nombreuses, courant d'un air égaré dans les montagnes, pour manger l'écorce des arbres, et les racines que recéloit encore un sol dépouillé de toute espèce de verdure; et quand quelqu'un de ces infortunés tomboit mort de fatigue et d'inanition, ses compagnons affamés se jetoient sur son cadavre et le dévoroient.

Cette triste époque du règne de Tchien-long fut celle où il montra le plus qu'il étoit vraiment digne de régner (1). Son grand âge ne l'empêchoit pas de s'occuper sans relâche des secours qu'exigeoient les cantons en proie à la famine. Il veilloit lui-même à l'approvisionnement de ceux qui étoient près de lui. Les marchands de

(1) L'empereur de la Chine porte, comme je l'ai dit plus haut, le titre de père et mère de l'empire, et celui de *fils du ciel*. C'est en secourant les malheureux, qu'il doit se montrer digne de ces titres augustes, car les veuves, les vieillards sans enfans, les orphelins et tous les pauvres sont désignés par les Chinois, sous le nom de *peuple du ciel*.

Péking, prétendant que le riz leur avoit coûté fort cher, voulurent le vendre à un prix que le peuple ne pouvoit y mettre. L'empereur, qui en fut instruit, paya ce que demandoient les marchands, et fit livrer le riz au peuple à un prix ordinaire. En même-temps il publia un chang-yu, dans lequel il disoit : — « Dans ces circonstances » malheureuses, c'est tout ce que je puis » faire, et je le fais ».

Il encouragea, il récompensa, par des éloges publics et par des dignités, les mandarins qui secondèrent ses soins paternels, et il punit avec sévérité l'infame audace de ceux qui osèrent prévariquer dans la distribution de ses dons. Il réprimanda même Fou-lé-houn, gouverneur de Canton (1), parce qu'il lui avoit offert, de la part des marchands de cette ville, un secours de trois cent mille onces d'argent : — « Fou-lé-houn peut-il ignorer, » écrivoit-il, que tous mes trésors sont » ouverts pour le soulagement de mon » peuple ? Non-seulement j'ai affranchi de » toute espèce d'impôt les provinces qui » ont souffert de la disette, mais j'ai fait

(1) Il fut, depuis, accusé de concussion, dépouillé de ses biens et condamné à l'exil.

» ouvrir les greniers publics, et j'ai donné
» pour l'achat des grains plusieurs dizaines
» de millions d'onces d'or et d'argent. Com-
» ment Fou-lé-houn a-t-il donc le cœur
» assez étroit, assez vil, pour me supposer
» de la cupidité, et se persuader que je puis
» être bien aise de faire entrer dans mes
» coffres trois cent mille onces d'argent,
» en dédommagement d'une partie des
» sommes immenses qui en sont sorties? »

Un simple lettré avoit osé imprimer un écrit pour exhorter Tchien-long à se nommer un successeur. Ce prince, qui crut voir dans ce conseil un secret mécontentement, et l'exemple d'une hardiesse dangereuse, réfuta lui-même publiquement l'écrit, et livra l'auteur au tribunal des crimes, qui le jugea coupable de lèze-majesté, et comme tel digne de mort. Malgré cela, au bout de quelque temps, le collége des Han-lin (1) renouvela l'exhortation du lettré puni; et cette fois-ci l'empereur, au lieu de s'en offenser, déclara que pour ne pas exciter de la jalousie et des brigues entre les prétendans au trône, il ne feroit point connoître son successeur avant de lui céder

(1) Le tribunal de l'histoire.

l'empire, mais qu'il abdiqueroit à la fin de la soixantième année de son règne (1). Cependant une éclipse de soleil devoit avoir lieu cette même année, et un pareil phénomène étant toujours regardé par les Chinois comme un présage sinistre, Tchien-long se détermina à remettre son abdication à l'année suivante (2).

Tchien-long voyant que les divers rejetons de sa famille étoient, pour la plupart, inutiles en Chine, et vivoient même quelquefois d'une manière peu honorable, résolut de les transplanter en Tartarie. Mais aussitôt que les princes connurent ce dessein, ils firent mouvoir tant de ressorts, que l'exécution en fut suspendue. Alors l'empereur fit assembler ces princes, qui étoient au nombre de deux mille (3), et après leur avoir assigné les différens titres et les marques de distinction qu'ils devoient porter,

(1) En 1795.

(2) En 1796.

(3) Ces princes étoient les descendans de mâle en mâle de Chun-tchi, de Kang-hi, de Yong-tcheng, et les fils, petits-fils, et arrière petits-fils de Tchien-long lui-même. L'un de ces derniers avoit des enfans, mais ils n'étoient point en âge d'assister au festin de l'empereur.

et leur avoir déclaré qu'il exileroit à Moukden ceux dont la conduite ne seroit pas désormais digne de leur rang, il leur donna le festin de cérémonie. — « Il me semble, » dit-il à cette occasion, que je vois mes » ancêtres sortir de leurs tombeaux, et » venir prendre part à la satisfaction que » je goûte. » 1785.

Lorsqu'il fut entré dans la cinquantième année de son règne, Tchien-long la célébra par un autre festin de cérémonie, non moins intéressant que le premier. Il le donna à trois mille vieillards choisis dans tous les ordres des mandarins, dans toutes les classes du peuple, et même parmi les missionnaires européens (1). Il se mit à table avec eux, et les fit servir par des mandarins, à la tête desquels étoient ses fils, et plusieurs autres

(1) Il y avoit entr'autres le respectable Amiot, et le jésuite d'Espinha, portugais, élevé au grade de mandarin, et président du tribunal de mathématiques. Tchien-long donna plusieurs fois aux missionnaires des preuves d'une grande bienveillance. Quand leur église brûla, il leur avança dix mille onces d'argent pour la rebâtir. Il récompensa, par des honneurs distingués, la vieillesse des frères Castiglione et Sickelpart, qui, ayant beaucoup de talent pour la peinture, avoient embelli de leurs tableaux les palais de Péking et de Yuen-min-yuen.

princes de son sang. — A la suite du repas, on joua une espèce de drame qui représentoit les quatre âges de la vie, et la fête fut terminée par un hymne en l'honneur du Tien, et par la distribution du bâton de vieillesse, et des autres présens que reçurent tous les convives, avec une pièce de vers que l'empereur avoit composée lui-même, à l'occasion de cette mémorable journée (1).

1786. Au commencement de l'année suivante, Tchien-long fit lui même, comme de coutume, l'examen général des mandarins et des lettrés, cérémonie auguste, dans laquelle tous ceux qui prétendent à un avancement de grade sont obligés de donner des preuves évidentes de leur science. L'empereur prouva lui-même alors combien il étoit en état de les juger.

Ce prince avoit fait composer une histoire chronologique de l'empire chinois, à laquelle avoit présidé la critique la plus sévère et la plus lumineuse. Il étoit l'auteur de plusieurs

(1) Les vieillards, qui assistèrent au festin de l'empereur ne furent pas les seuls qui eurent part à ses bienfaits. Tous ceux qui avoient passé soixante ans, reçurent des présens, et tous les habitans de la Chine furent exemptés de la taille pour cette année.

discours et de plusieurs poëmes, dans lesquels les savans de sa nation admiroient à-la-fois la profondeur des pensées, et l'élégance des expressions (1). Il voulut laisser encore un autre monument de son amour pour les lettres. Il ordonna de faire réimprimer les meilleurs ouvrages chinois, et il en porta la collection jusqu'à cent soixante-huit mille volumes.

Le tribunal (2) qui a l'inspection générale sur la police de l'empire, invita Tchien-long à faire chasser les comédiens et les chanteurs qui s'étoient extraordinairement multipliés dans Péking, au détriment des bonnes mœurs. Après avoir consulté les principaux magistrats des grands tribunaux, il répondit qu'il falloit au peuple quelque délassement qui lui fît oublier ses maux; qu'ainsi on devoit, non pas proscrire les chanteurs et les comédiens, mais les obliger à respecter les mœurs, et les punir sévèrement s'ils y manquoient (3).

(1) Ses poësies forment un recueil de vingt-quatre petits volumes.

(2) Ce tribunal se nomme le *Tou-tcha-yuen*.

(3) Les comédiens sont très-méprisés en Chine. Les censeurs de l'empire ont obtenu que, pour effacer la tache qu'imprime cette profession et parvenir aux grades de lettrés, il faudroit jusqu'à trois générations. — Les

Cependant, la guerre vint occuper encore un moment le génie de Tchien-long. Le roi de Tonquin, attaqué par l'usurpateur de la plus grande partie de la Cochinchine (1), implora la protection de l'empereur, dont

femmes chinoises ne paroissent jamais sur le théâtre ; leurs rôles sont ordinairement joués par des eunuques ou par de jeunes garçons.

(1) Le roi légitime de la Cochinchine ne conservoit que sa province la plus méridionale, tandis que le reste de son royaume étoit au pouvoir de ses ennemis. En 1786, un missionnaire français, décoré du titre d'évêque de la Cochinchine, conduisit en France le fils aîné du roi ; et, comme il avoit les pouvoirs nécessaires pour traiter avec la cour de Versailles, il promit que le monarque cochinchinois laisseroit les Français former un établissement dans la baie de Turon, à condition qu'ils l'aideroient à remonter sur le trône. La cour de Versailles y consentit, et elle fit partir les secours qu'elle destinoit à ce prince, sous les ordres du général Conway, gouverneur de Pondicheri : mais, soit négligence, soit mauvaise volonté, ce général laissa le roi de la Cochinchine dans l'abandon. — Depuis, les Anglais ont essayé de gagner le missionnaire, évêque de la Cochinchine, afin qu'il engageât le roi à s'adresser à eux. Ce brave français a refusé toutes leurs offres. En se rendant en Chine, lord Macartney ne passa à Turon, que pour tâcher de faire donner ce port aux Anglais ; mais ses soins furent inutiles.

son ennemi et lui étoient également tributaires. Tchien-long n'hésita pas à faire marcher vers le Tonquin une nombreuse armée, sous le commandement du vice-roi de Canton. Malgré ce secours, le roi de Tonquin fut détrôné.

Le conquérant se reconnut vassal de la Chine; et à ce prix, il fit bientôt la paix avec le général chinois, qui, plus adroit négociateur qu'habile guerrier, se crut trop heureux de faire oublier le défaut de ses talens militaires, en annonçant à son maître les hommages du vainqueur.

L'on a déjà vu que lorsque les Russes refusèrent de rendre le chef des Zongores, Amoursana, et sur-tout dès que les Tourgouths eurent abandonné les rives du Volga, pour se retirer sur les bords de l'Ily, la cour de Pétersbourg et celle de Péking vécurent dans une assez grande mésintelligence. Leur froideur augmenta encore, parce que les Russes se permirent d'enfreindre quelques articles des conventions qui avoient été faites entre les deux empires.

Ces conventions portoient que, « Lorsque » les deux nations auroient à traiter, sur » les frontières, des affaires communes à

» l'une et à l'autre, le gouverneur russe, » d'une part, et le regulo (1) tartare, ou tel » autre qui commanderoit en chef du côté » de la Chine, s'y rendroient en personne » pour les terminer ». — Les Chinois observoient fidèlement cet article; mais ils se plaignoient de ce que souvent le gouverneur russe se faisoit représenter par des officiers subalternes, ce qui blessoit singulièrement la fierté tartare.

Il étoit aussi statué que: — « Lorsque dans » les lieux soumis à la domination des » Chinois, on auroit pris quelques brigands ou autres malfaiteurs, sujets des » Russes, et dans les lieux soumis aux » Russes, quelques brigands ou autres » malfaiteurs, sujets des Chinois, on les » conduiroit sur les frontières pour les » faire juger par les commissaires des deux » nations, les condamner à être décapités, » si on les trouvoit coupables, et exposer » leurs têtes, à la vue du public, pour servir d'exemple ». — Les Chinois se conformoient également à cet accord, et accusoient les Russes de l'avoir violé plus d'une

(1) C'est le titre de quelques-uns des principaux officiers qui commandent en Tartarie.

fois.

fois. Ils citoient, sur-tout, une occasion récente, où les Russes n'avoient fait que punir, à leur manière, quelques-uns des leurs, convaincus d'avoir exercé des bri- 1786.
gandages dans les possessions chinoises.

L'empereur de la Chine leur fit écrire ces propres mots: — « Vous vous êtes con-
» tentés de faire battre légèrement ces
» malfaiteurs, et de les dépayser pour les
» mettre à l'abri de nos poursuites et des
» châtimens auxquels la loi les condamne.
» — Il faut absolument nous les livrer,
» afin qu'on fasse à leur égard ce que nous
» avons fait nous-mêmes à l'égard de ceux de
» nos sujets, qui ont été convaincus d'avoir
» exercé leurs brigandages dans vos posses-
» sions. — Il faut nous les livrer pour qu'on
» les décapite, et qu'on expose leurs têtes
» aux yeux du public. »

Les Russes répondirent par une foule de raisons, dans lesquelles ils sembloient allier la politique à l'humanité. Ils alléguèrent une de leurs loix, qui, en commuant la peine de mort en d'autres peines, faisoit mieux sentir aux coupables toute l'horreur de leur crime, et les rendoit d'un exemple plus utile au public. — « Nous sommes les

» maîtres d'établir chez nous telle loi qu'il
» nous plaît, ajoutoient-ils, et personne n'a
» le droit de le trouver mauvais. — Il est
1786. » fâcheux que pour si peu de chose le bon
» accord soit interrompu entre deux grands
» empires, et que vous regardiez comme
» très-important pour vous, qu'on fasse
» couler le sang de quelques misérables qui
» ne valent pas la peine qu'on s'occupe
» d'eux. »

L'empereur fut piqué de ces derniers mots. Aussi ses ministres dirent dans une longue réplique : — « Notre auguste maître, » à l'exemple du ciel suprême, se plaît à » accorder la vie : mais il veut que ceux » à qui il la donne ne soient pas indignes » d'en jouir. S'il fait mourir, ce n'est que » quand la loi l'ordonne, et pour obéir lui-» même à loi. » — En même-temps on défendit à tous les sujets de la Chine de trafiquer avec les Russes, jusqu'à ce que la cour de Pétersbourg eût donné la satisfaction qu'on attendoit d'elle.

Catherine II, qui savoit de quel avantage le commerce de la Chine étoit pour ses états, ne se rebuta point. Elle résolut de faire partir une ambassade pour la Chine.

Elle choisit le président du sénat de Pétersbourg pour remplir cette importante mission. Mais l'ambassadeur n'étoit point encore hors des limites de la Russie, que de nou- 1787.
veaux ordres l'arrêtèrent, et lui enjoignirent d'envoyer son secrétaire à Péking, en qualité de simple agent.

Le secrétaire russe trouva la cour de 1783.
Péking très-irritée contre sa nation. Cependant, après un an de négociations, il obtint qu'il y auroit un arrangement entre les deux empires. En conséquence Tchien-long chargea le kolao (1) Sun-ta-zin de se rendre à Yachta, où se trouva en même-temps un 1789.

(1) Mandarin du premier rang. Il n'y en a que six. — Les autres mandarins sont divisés en neuf classes et portent au haut de leur bonnet, un bouton rond de pierre précieuse, de verre ou de métal, dont la couleur rouge, bleue ou blanche, distingue leur rang. — Il y a aussi en Chine, trois rangs de princes, les *Ouang*, les Pei-lé et les Pei-tsée. Les *Koung* viennent immédiatement après, et d'autres grands portent encore des titres inférieurs; mais aucun de ces titres n'est héréditaire. — Les fils de l'empereur se distinguent, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par les titres tartares d'Ago. — L'empereur, ses fils et quelques autres princes, portent sur leur bonnet, au lieu d'un bouton de pierre ou de métal, un nœud de soie rouge appelé *Kata*.

des ministres de Catherine. On conclut un nouvel accord, et le commerce reprit entre les deux nations.

Depuis que les Européens fréquentent la Chine, ils ont souvent couru risque de s'en voir fermer l'entrée, et ils l'auroient vu, en effet, si la cupidité des mandarins ne les avoit pas à-la-fois vexés et protégés. Cependant, les Européens se sont rendus coupables de torts, dont les mandarins eux-mêmes ont exigé une punition exemplaire. Les Anglais, sur-tout, ont vu plus d'une fois humilier leur arrogante audace. Cette nation à la caboche rousse (1), comme l'appellent les Chinois, avoit obtenu la permission d'établir des comptoirs à Ning-po et à Chu-san, dans la province de Tché-kiang, où le thé et les soieries se vendent à bien meilleur marché qu'à Canton : mais la cour de Péking, craignant que l'admission des étrangers dans plusieurs de ses ports, ne corrompît les mœurs du peuple, obligea bientôt les Anglais à se contenter d'aller, comme les autres Européens, traiter dans le seul port de Canton.

Les Anglais, sentant combien leur ex-

(1) *Voyage de Macartney, tome* 1er., *page* 17.

pulsion de Chu-san, diminuoit les profits de leur commerce, et se trouvant offensés de n'être pas plus favorisés que leurs concurrens, engagèrent un lettré à traduire en chinois les plaintes qu'ils vouloient faire passer à l'empereur contre le gouvernement de Canton : mais le malheureux lettré fut découvert; on lui fit son procès, et il eut la tête tranchée.

Quelque temps après, un capitaine anglais s'étant emparé d'un batelier chinois, qui, en charriant du thé à bord de son vaisseau, en avoit volé quelques caisses, le fit garrotter, le conduisit en pleine rade; ensuite, sous prétexte de faire un exemple, il mit le feu au bateau du prisonnier. Tous les Chinois furent blessés de cèt acte d'autorité. Le gouvernement de Canton réclama l'incendiaire, pour le faire punir suivant les loix; et les Anglais eurent l'indignité de livrer un matelot innocent, qui reçut le chabouk à la place de son coupable capitaine.

Un autre capitaine eut l'imprudente barbarie de faire tirer un coup de canon sur un canot chinois. Deux hommes furent tués; et le malheureux canonnier, que le

vice-roi de Canton força les Anglais de lui livrer, paya de sa tête son aveugle obéissance (1).

Tous ces événemens engageoient le gouvernement chinois à redouter l'ambition anglaise. Le vice-roi (2) de Canton, sur-tout, n'aimoit point les Anglais ; et quand cet officier fut chargé d'aller combattre le roi de Népaul, et qu'il crut reconnoître des soldats anglais dans l'armée népaulienne, il devint l'implacable ennemi de la nation
1792. anglaise.

Cependant, les Anglais ne désespérèrent pas de se rendre la cour de Péking favorable. Georges III envoya une ambassade et des présens magnifiques à l'empereur de la Chine. Lord Macartney, chargé de cette ambassade, fut accueilli d'une manière très-

(1) Je rapporte cet événement d'après un témoin oculaire et désintéressé. Sir George Staunton le raconte très-différemment. Il dit que ce n'est que par hasard que les deux Chinois furent tués. Mais si c'est *par hasard* que les Anglais ont tiré un coup de canon sur un canot, est-ce aussi *par hasard* qu'ils ont livré le canonnier à la place du capitaine, quoiqu'ils sussent bien que le malheureux auroit la tête tranchée ?

(2) *Chun-ché-y.*

distinguée par l'empereur (1); mais avec beaucoup de réserve et de défiance par ses ministres. L'ambassadeur reçut même bien plutôt qu'il ne le désiroit, son audience de congé, et il retourna en Angleterre, n'ayant rempli que très-imparfaitement sa mission. 1793. 1794.

A peine lord Macartney avoit il repassé le détroit de la Sonde, que les agens de la compagnie des Indes hollandaise à Batavia, firent partir pour Péking M. Isaac Titzing (2) et M. Van-Braam Houkgeest, auxquels ils donnèrent le titre d'ambassadeurs (3). Tchien-long les reçut avec la haute bienveillance dont il payoit les hommages de tous ceux qu'il regardoit comme ses tributaires; mais on doit l'avouer, il mit une grande différence entre les distinctions qu'il leur accorda et celles qu'avoient obtenues les Anglais. 1795.

(1) Il le dispensa du *Ko-téou*, cérémonie qui consiste à frapper neuf fois la terre, avec le front, devant le trône de l'empereur.

(2) Il a résidé long-temps au Japon; et l'on dit qu'il en connoît parfaitement la langue et les usages, et qu'il en prépare une description très-curieuse.

(3) La relation de M. Van-Braam est imprimée.

Enfin, après être parvenu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, et en avoir régné
1796. soixante-un avec une vigilance, une activité et une sagesse qui ne se sont pas un seul jour démenties, Tchien-long a abdiqué le trône en faveur du dix-septième de ses fils (1), et il s'est retiré dans un palais, qu'il a fait bâtir au milieu d'un superbe jardin, pour finir, au sein du repos et des lettres, sa longue et glorieuse carrière.

(1) Le 8 février 1796 de l'ère chrétienne et le 20 pluviôse an IV de la république française.

Fin du Précis Historique.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR ANGLAIS.

CET Ouvrage a été composé pour obéir au Public. Les raisons qui avoient déterminé à envoyer une Ambassade à la Chine, les préparatifs qui furent faits à cette occasion, la route que suivit l'Ambassadeur, les Pays qu'il visita, ses Négociations, tout excitoit une curiosité que le Gouvernement a cru devoir s'empresser de satisfaire. Il a aussi vraisemblablement pensé qu'il convenoit de ne confier la rédaction de ce Voyage qu'à un Homme instruit, dès l'origine, des particularités qui y ont eu rapport, et témoin de tous les Evénemens qui l'ont suivi.

Cet Homme a senti l'importance du devoir qu'une telle confiance lui impo-

soit, et il s'est efforcé de le remplir avec tout le zèle que lui a permis sa mauvaise santé. Il savoit d'ailleurs que le travail des Artistes, employés aux Cartes et aux Gravures qui accompagnent cet Ouvrage, lui laisseroit assez de temps pour l'empêcher d'être en retard. Enfin, il espère que les motifs qui l'ont engagé à écrire cette Relation, lui mériteront plus d'indulgence que s'il l'avoit publiée de son propre mouvement, et dans la seule persuasion que ses talens littéraires lui donnoient le droit de défier la sévérité des Critiques.

VOYAGE

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE

ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS QUI ONT DÉTERMINÉ LA COUR DE LONDRES A ENVOYER UNE AMBASSADE A LA CHINE.

L'ON a remarqué, avec raison, que les entreprises et les succès d'une aussi grande et aussi riche partie de la nation anglaise que celle qui s'occupe du commerce, fixent dans tous les temps l'attention du gouvernement, et influent sur la plupart de ses démarches. Lorsque le projet d'envoyer une ambassade à la Chine fut connu, on pensa donc assez naturellement que cette ambassade n'avoit qu'un but commercial. On étoit même d'au-

tant plus fondé à le croire, que les relations qui subsistoient entre la Chine et l'Angleterre, exigeoient un changement qui nous les rendît plus avantageux. Ni dans les premiers temps où les Anglais allèrent trafiquer à Canton, ni depuis, il ne s'étoit présenté aucune circonstance qui pût les faire mieux traiter des Chinois, et ils étoient, à cet égard, les moins favorisés des Européens.

Les Portugais furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de la Chine (1). Il y a environ deux cents ans qu'ils y abordèrent. C'étoit l'époque de leurs plus brillans exploits, et de la grande réputation qu'ils leur acquirent. Ils rendirent de si importans services aux Chinois, qu'en récompense, ceux-

(1) Le portugais Lopez-Souzez, vice-roi des Indes, fut le premier qui, en 1517, s'occupa du commerce de la Chine. Il y envoya de Goa une escadre de huit vaisseaux richement chargés, dont il confia le commandement à Fernand d'Andrada. Ce dernier acquit la bienveillance du vice-roi de Canton, qui fit avec lui un traité avantageux. Ce traité fut suivi d'une rupture, occasionnée par la mauvaise conduite des Portugais. Ils furent contraints, pendant quelques années, de fuir la Chine ; mais ensuite ils y parurent d'une manière plus favorable, et délivrèrent Macao des brigands qui l'infestoient, ce qui leur en valut la concession. (*Note du traducteur.*)

ci leur accordèrent, à l'extrémité méridionale de leur empire, un terrein pour bâtir une ville auprès d'un port sûr, avec divers autres avantages; et quoique leur puissance déchue et leur gloire ternie aient fait insensiblement enlever aux Portugais une partie de leurs privilèges, le souvenir de leurs anciennes et utiles liaisons, leur attire encore, de la part des Chinois, un accueil plus facile et plus confiant qu'aux autres nations de l'Europe, et même, dans beaucoup d'occasions, une préférence marquée sur elles.

Vers le milieu du siècle dernier, les Hollandais aidèrent les Chinois à soumettre un dangereux rebelle, nommé Cosching - Ga, dont les flottes infestoient les mers orientales de la Chine. Pour prix de ce secours, le gouvernement les favorisa quelque temps. Ils furent même invités à aller à Pékin, où règnoit alors le premier empereur de la race des Tartares-Manchoux (1). Son successeur, le grand Cam-Hi, ou plutôt, comme on le prononce, Caung-Schée, accueillit favora-

(1) La dynastie des Tai - Tsin qui monta sur le trône en 1664. L'empereur Tchien-Lung est le quatrième de ces Princes. (*Note du Traducteur.*)

blement pendant la durée de son règne, long et prospère, tous les étrangers instruits des arts et des sciences, dans lesquels l'Europe l'emporte sur la Chine. Il prit plusieurs de ces étrangers à son service, leur accorda sa confiance, et en employa quelques-uns dans des négociations importantes.

Tous ces étrangers, nés en différentes contrées de l'Europe, appartenoient à divers ordres de moines de la religion catholique. Comme ils s'étoient montrés zélés pour la propagation de leur foi, leurs supérieurs les avoient chargés d'aller la prêcher parmi les nations éloignées. La plupart d'entr'eux s'acquirent beaucoup d'estime et de crédit, tant par leurs connoissances et leurs talens, que par l'austérité de leurs mœurs, leur désintéressement et leur extrême modestie; aussi leur conduite qui ne permettoit guère de leur supposer, au moins en ce qui concernoit les affaires temporelles, les vues ambitieuses des autres hommes, leur attiroit le respect de ceux qui étoient le moins disposés à suivre leur exemple. Non-seulement ils firent beaucoup de prosélytes à leur religion, mais ils inspirèrent une haute idée des pays qui les avoient vus naître, et ils servirent effica-

cement ceux de leurs compatriotes qui faisoient le commerce dans les ports de la Chine.

Les Anglais furent long-temps sans trouver l'occasion de rendre des services à l'empire chinois, et de l'engager à respecter leur caractère national et à protéger leur commerce. Cependant leur gouvernement avoit encouragé et soutenu, d'une manière imposante, les opérations mercantilles qu'ils avoient entreprises en d'autres pays lointains.

On lit dans l'histoire du commerce d'Angleterre, qu'en l'année 1599 la reine Elisabeth fit partir John Mildenhall, qui se rendit, par terre, de Constantinople à Delhy, afin d'obtenir du Grand-Mogol quelques privilèges pour une compagnie anglaise qui étoit prête à se former. John Mildenhall fut longtemps traversé par les jésuites espagnols et portugais, qui étoient à la cour du Mogol, et qui, pour susciter des ennemis aux Anglais, n'épargnèrent ni les intrigues, ni les présens. Mais enfin, l'envoyé d'Elisabeth l'emporta. On sait aussi que cette sage princesse écrivit à l'empereur de la Chine, pour lui recommander, de la manière la plus pressante, les chefs d'une expédition qui partoit pour

Canton: mais les malheurs que cette expédition éprouva à la mer, l'empêchèrent de se rendre à sa destination. Il se passa ensuite beaucoup de temps sans que l'Angleterre tentât de faire aucun commerce régulier avec la Chine. Les Portugais sembloient s'être arrogé le privilège exclusif de fréquenter les mers de cet empire. Ce ne fut qu'en 1634 que, par un traité particulier, le vice-roi de Goa permit l'entrée de la Chine et de tous les établissemens portugais dans l'Inde, à quelques négocians anglais qui, malgré la charte exclusive, accordée par la reine Elisabeth à la compagnie des Indes Orientales, venoient d'obtenir de Charles Ier. la permission de trafiquer dans les mêmes contrées.

Ces négocians firent armer plusieurs vaisseaux, et en donnèrent le commandement au capitaine Weddell, qui, d'après le traité signé par le vice-roi de Goa, pensa qu'il lui suffiroit d'avoir des lettres pour le gouverneur de Macao, afin d'en obtenir la protection nécessaire pour trafiquer sans inconvénient avec les Chinois de Canton. Cependant, suivant la relation manuscrite de ce voyage, relation qui paroît avoir été dictée

par la simple vérité, le procurador de Macao se rendit bientôt à bord du principal vaisseau des Anglais, et dit qu'il leur feroit fournir les rafraîchissemens dont ils auroient besoin, mais qu'il ne pourroit pas leur faciliter les moyens de traiter à Canton, parce que les Chinois n'y consentiroient pas. Il prétendit même que ces derniers tenoient les Portugais dans la plus cruelle oppression.

Malgré cela les Anglais résolurent de reconnoître la rivière de Canton. Ils expédièrent une barque et une grande chaloupe, avec environ cinquante hommes, qui, après deux jours de navigation, arrivèrent à l'embouchure de la rivière, où ils apperçurent un passage très-facile, mais qui étoit absolument interdit aux Portugais. Les Chinois n'y admettoient même volontiers aucun étranger, parce que c'étoit l'endroit où se retiroient leurs meilleures jounques marchandes et leurs jounques de guerre. Les Portugais n'alloient donc trafiquer à Canton que dans de petits bâtimens, et en passant sur des hauts-fonds et à travers une multitude de petites îles peu éloignées de la grande terre.

Tandis que la barque étoit à l'ancre, en attendant que le vent et la marée lui per-

nissent d'entrer dans la rivière, on découvrit de matin, de très-bonne heure, une jounque de pêcheurs. Thomas Robinson se mit aussitôt à sa poursuite, et fut assez long-temps avant de l'atteindre, parce que la quantité d'avirons dont ces sortes de bateaux sont armés, leur donne beaucoup de vîtesse. L'anglais avoit espéré qu'il y auroit dans la jounque un pilote ou au moins un interprète; mais il n'y trouva ni l'un ni l'autre. Il traita les Chinois avec douceur, et les relâcha presqu'aussitôt, ce qu'ils étoient loin d'espérer. Peu après, il joignit une seconde jounque; mais aussi bienveillant que la première fois, il ne fut pas plus heureux.

Au bout de quelques jours, un canot chinois s'avança vers la grande chaloupe pour lui offrir des rafraîchissemens. Les Anglais demandèrent, par signes, aux Chinois de conduire quelques-uns d'entr'eux à Canton, et de leur faire parler aux mandarins; à quoi les Chinois consentirent. Le lendemain, la chaloupe faisant voile et profitant de la marée et du bon vent, passa près d'un château délabré, et rencontra une flotte, composée d'une vingtaine de grandes jounques et commandée par le contre-amiral

de la Mer, qui descendoit la rivière de Canton. Cet officier fit dire poliment aux Anglais de jeter l'ancre : ils obéirent. Ensuite, John Mounteney et Thomas Robinson se rendirent à son bord, où ils trouvèrent quelques nègres, déserteurs des établissemens portugais, lesquels leur servirent d'interprètes.

Les Chinois commencèrent par se plaindre avec quelqu'aigreur de ce que les Anglais étoient venus jusque-là, et avoient cherché à découvrir les endroits interdits aux étrangers, et les passages secrets de l'empire d'un aussi grand prince que le leur. Ils demandèrent aussi quels étoient les pilotes des Anglais? — Thomas Robinson répondit que lui et ses compagnons venoient d'Europe, dans l'intention de faire le commerce avec les Chinois, d'après un accord qui fût également avantageux aux deux nations et à leurs souverains, espérant qu'il pourroit être aussi légitimement permis aux Anglais qu'aux habitans de Macao de trafiquer à Canton, en payant les droits d'usage; que, quant aux pilotes, ils n'en avoient point; mais que chaque matelot de son équipage étoit assez habile pour découvrir des passages

plus difficiles que celui qu'ils venoient de trouver.

Les Chinois devinrent alors beaucoup plus affables. Ils offrirent de fournir une jounque légère pour porter jusques à Canton le capitaine Carter, John Mounteney et Thomas Robinson, ou tel autre anglais qu'il leur plairoit de choisir, à condition que la grande chaloupe n'iroit pas plus loin; car, quoique chaque jounque de leur flotte eût des canons et fût bien équipée, ils n'osoient point s'opposer d'une manière hostile à la marche des Anglais.

Le même soir, le capitaine Carter, Thomas Robinson et John Mounteney quittèrent la chaloupe, après avoir donné ordre à leurs compagnons de les attendre dans le même endroit; et s'étant embarqués dans une petite jounque du port d'environ trente tonneaux, ils firent voile vers Canton, dans le dessein de demander au vice-roi la permission de faire le commerce dans les pays soumis à sa domination.

Il paroît que le bruit de leur arrivée étoit déjà parvenu jusqu'à Canton et y avoit répandu l'alarme, car ils en étoient encore à cinq lieues, lorsqu'ils furent poliment invités

à ne pas s'approcher davantage, et à retourner vers leurs vaisseaux. On leur promit en même temps qu'on travailleroit à leur procurer la permission de traiter avec les Chinois, s'ils vouloient chercher à Macao des personnes propres à les servir, et sur-tout abandonner, sans délai, la rivière de Canton. Les Anglais se soumirent à ces conditions avec d'autant moins de difficulté, qu'ayant déjà fait la découverte qu'ils désiroient, ils étoient bien aises de faire cesser l'inquiétude que leur longue absence pouvoit causer au reste de la flotte.

Peu de temps après leur retour à Macao, une flottille portugaise, composée de six petits navires, partit pour le Japon. Les Anglais se flattèrent alors d'obtenir la permission de commerce qu'on leur avoit fait espérer pour cette époque. Mais leurs rivaux, qui ne craignoient plus qu'ils s'emparassent de la flottille de Macao, se moquèrent insolemment de leur crédulité. Ils firent plus : ils tinrent un conseil, dont le résultat fut d'envoyer signifier aux Anglais qu'ils ne vouloient pas se mêler de leurs affaires.

Le même jour, le capitaine Weddell assembla à son bord le capitaine Carter, John

Mounteney et Thomas Robinson; et après avoir mis sous leurs yeux la carte de la rivière de Canton et leur avoir rappelé leurs entreprises, leurs succès et leurs espérances, il leur proposa de faire voile pour Canton avec toute la flotte; ce qui fut résolu d'un commun accord. Ils arrivèrent en peu de jours vis-à-vis du château délabré, dont nous avons déjà fait mention; et comme ils s'étoient pourvus de quelques mauvais interprètes, ils ne tardèrent pas à faire connoître aux mandarins, qui étoient sur les jonques impériales, le sujet de leur voyage. Ils leur déclarèrent que leur dessein étoit de vivre en paix et amicalement avec eux, de trafiquer avec la même liberté que les Portugais, et d'obtenir, en payant, les provisions dont ils avoient besoin pour leurs vaisseaux.

Tous les mandarins leur promirent de solliciter en leur faveur le vice-roi de Canton, et, en conséquence, ils demandèrent un délai de six jours. En attendant, les Anglais arborèrent pavillon blanc à la poupe de leurs vaisseaux. Cependant, depuis la première expédition de la chaloupe dans la rivière de Canton, les perfides Portugais, jaloux de

la bonne conduite des Anglais, n'avoient cessé de les calomnier auprès des Chinois, en les leur peignant comme des misérables, des voleurs, des scélérats. Les Chinois, séduits par ces discours, profitèrent de la nuit pour transporter dans le fort qui étoit sur le bord de la rivière, quarante-six canons de fer du poids de six à sept cents livres chacun, et bien proportionnés; et au bout de quatre jours, se croyant suffisamment fortifiés, ils apperçurent une chaloupe anglaise qui alloit faire de l'eau pour l'équipage, et ils lui tirèrent plusieurs coups de canon, qui heureusement ne l'atteignirent point. Toute la flotte indignée de cette agression, déploya aussitôt ses pavillons rouges, et levant l'ancre dès que la marée le lui permit, elle alla s'embosser devant le fort, qui se mit aussitôt à la canonner, mais sans pouvoir toucher ni les vaisseaux, ni leur grément. Chaque vaisseau lui tira alors plusieurs bordées; et au bout de deux ou trois heures, s'étant apperçus que le feu des Chinois diminuoit, les Anglais envoyèrent leurs canots à terre avec une centaine d'hommes. A cet aspect, les Chinois épouvantés, prirent la fuite. Les matelots anglais étant débarqués,

entrèrent dans le fort, et y plantèrent l'étendard de leur nation. Le même soir, ils mirent à leur bord les canons des Chinois, brûlèrent l'appartement du gouverneur et démolirent une partie des murailles du fort. Ils s'emparèrent aussi de deux jounques, dont l'une étoit chargée de planches et de bois de charpente, l'autre de sel.

Peu de temps après ils arrêtèrent un troisième bâtiment chinois, et profitèrent de son canot pour envoyer une lettre au principal mandarin de Canton. Ils se plaignoient, dans cette lettre, de ce qu'on avoit rompu l'accord fait avec eux, ce qui les avoit forcés d'attaquer la forteresse, et ils demandoient fièrement la liberté dont ils avoient besoin pour leur commerce. La lettre fut, sans doute, exactement remise; car, le lendemain, on vit s'avancer vers les vaisseaux un canot portant pavillon blanc. A bord de ce canot, étoit un chinois nommé Paulo-Noretty, mandarin d'un ordre inférieur, et converti depuis quelque temps au christianisme par les Portugais. Les Anglais lui firent part des outrages qu'ils avoient reçus, et de l'intention où ils étoient de traiter avec les Chinois d'une manière franche et amicale,

assurant, en outre, qu'ils ne les combattroient jamais que pour se défendre. Ensuite ils firent quelques présens à cet officier, et le congédièrent. Il se fit débarquer sur une pointe de terre, où l'on voyoit à cheval quelques-uns des principaux mandarins, qui, dès qu'il leur eut appris ce qu'on lui avoit dit à bord de la flotte, le renvoyèrent dans une petite jounque, avec l'ordre de conduire à Canton ceux des Anglais qui voudroient y aller demander la permission dont ils avoient besoin.

Thomas Robinson et John Mountency furent choisis pour remplir cette mission. Ils s'embarquèrent dans la jounque, et le lendemain au soir ils arrivèrent sous les murs de la ville, et y mouillèrent vis-à-vis du palais du grand amiral Cham-Pin. Le jour suivant Paulo-Noretty leur ayant procuré les moyens de faire dresser une pétition dans la forme accoutumée, ils furent conduits à terre. On les fit d'abord passer entre deux triples rangs de soldats, qui formoient la garde des mandarins assemblés. Ensuite on leur dit de s'agenouiller, suivant l'usage du pays ; et enfin Thomas Robinson élevant au-dessus de sa tête la pétition déployée, la remit à

Paulo-Noretty, qui la présenta à l'amiral Cham-Pin.

Le contenu de cette pétition parut si raisonnable à l'amiral, qu'il accepta sur-le-champ les propositions des Anglais, et leur promit toute assistance. En même temps il blâma hautement la trahison et les calomnies des Portugais, et il les accusa d'avoir été les seuls auteurs de la mésintelligence qui avoit régné entre les Anglais et les Chinois. Thomas Robinson et John Mounteney s'en retournèrent très-satisfaits, à bord de leur flotte. Les canons des Chinois furent débarqués et remis dans le fort, les jounques congédiées, et la paix et la bienveillance parfaitement rétablies.

Ce récit prouve quelle est la modération des Chinois envers les étrangers, ou plutôt elle montre la foible et incertaine administration d'une dynastie chancelante; mais elle fait voir, en même temps, sous quels fâcheux auspices ont commencé les relations des Anglais avec la Chine. Ces téméraires aventuriers sembloient n'appartenir à aucun peuple, n'étoient avoués par aucune puissance, et se voyoient calomniés par ceux auxquels ils s'étoient confiés. Ils n'avoient pas même

même été précédés par quelque voyageur de leur nation, qui, animé par des motifs de piété ou de curiosité, eût pu donner aux Chinois quelqu'idée avantageuse de son pays. Ce pays continua à être peu connu en Chine, même après que les Anglais eurent commencé à trafiquer à Canton. Les Chinois, enfin, ne distinguèrent long-temps les Anglais que par la méprisante épithète de *Houng-mow-zhin*, qui, autant qu'elle peut être rendue dans notre langue, signifie *la race à la caboche rousse.*

Quand l'Angleterre eut accru son commerce, au point d'envoyer annuellement un grand nombre de vaisseaux à Canton, et que le bruit de ses victoires dans l'Indostan, et de la conquête des îles Philippines dans les mers de la Chine, eut fixé l'attention de la cour de Pékin, cette cour chercha, sans doute, à connoître la nation qui se distinguoit d'une manière si éclatante. Mais les questions qu'elle fit à cet égard ne purent être adressées qu'à des missionnaires, et leurs réponses furent dictées par les préjugés religieux que cette espèce d'hommes conserve jusqu'à présent contre les Anglais. Il leur falloit beaucoup de précautions et une conduite très-réservée

pour effacer l'impression défavorable qu'on avoit donnée d'eux. Mais cette conduite ne s'accordoit pas toujours avec l'esprit d'indépendance et de liberté qui les caractérise, et qui, quelque louable qu'il soit, pouvoit quelquefois avoir une apparence d'orgueil et de présomption aux yeux des hautains et despotiques magistrats de la Chine, sur-tout lorsqu'ils le remarquoient dans des hommes adonnés au commerce, profession qu'ils regardent comme l'une des dernières de la société. Des matelots ignorans et grossiers, ou d'autres personnes d'un état inférieur, abusoient encore plus souvent de la liberté qu'on leur laissoit, et leurs excès ne pouvoient qu'avoir des suites funestes. Livrés à leurs passions, à leurs caprices, ils se croyoient tout permis, et ils révoltoient, par des scènes scandaleuses, un peuple dont les moindres actions sont motivées par des préceptes ou des règlemens particuliers.

D'après tout cela, les Anglais étoient certainement représentés à la cour de Pékin, comme les plus dangereux des étrangers qui fréquentoient les ports de la Chine, et on les traitoit à Canton avec la plus grande rigueur possible. Les officiers impériaux, à l'inspec-

tion desquels ils se trouvoient soumis, pouvoient impunément les maltraiter, et gêner leur commerce. Quand cette injustice excitoit quelques plaintes, on les regardoit comme frivoles ou mal fondées, et on les attribuoit à un esprit inquiet et déraisonnable. On avoit même pris des mesures assez efficaces pour empêcher les Anglais de faire entendre à l'avenir leurs réclamations; car on avoit sévèrement puni quelques Chinois, soupçonnés de leur en avoir traduit dans la langue du pays. Le peu d'Anglais qui avoient quelque connoissance de cette langue, étoient nécessairement employés à faire des représentations en faveur de leurs compatriotes, ce qui les exposoit eux-mêmes beaucoup, et empêchoit que d'autres n'apprissent le Chinois. Que dis-je? il n'étoit pas même sans danger, pour un maître de langue, de leur en donner des leçons. La nation anglaise se trouvoit donc dans la nécessité de se confier entièrement aux négocians chinois, qui avoient un grand avantage à apprendre assez de mots anglais pour traiter des affaires mercantilles. En outre, la grande supériorité que les Chinois, revêtus de quelque dignité, ont sur toute espèce de marchands, empê-

choit qu'ils ne fréquentassent les Anglais qui étoient à Canton ; et quoiqu'il y eût plus de cent ans qu'une factorerie anglaise fût établie dans cette ville, il n'y avoit pas eu dans les mœurs, les opinions, le costume, les habitudes des deux nations, le moindre de ces rapprochemens qui facilitent ailleurs les vues du commerce, et consolent souvent ceux qui vont s'y livrer loin de leur patrie.

Les préventions qu'on a contre les étrangers, préventions qu'inspirent toujours davantage ceux qu'on connoît le moins, ne pouvoient manquer de subsister, à Canton, dans toute leur force. Non-seulement elles influoient sur la conduite des Chinois, mais elles la réduisoient en système, car ce peuple croit fermement être parvenu au plus haut degré de la civilisation ; et la comparaison qu'il fait de ses mœurs avec celles des autres nations, le portant à regarder ces nations comme des barbares, il prend toute sorte de moyens pour maintenir dans le devoir tous les Européens qui abordent sur ses côtes. Il semble aussi qu'il veut éviter par-là le dangereux effet que pourroient avoir de mauvais exemples. La Chine n'avoit ouvert aux vaisseaux étrangers qu'un seul de ses ports ;

et quand la saison de leur départ s'approchoit, on obligeoit chaque européen de s'embarquer, ou au moins d'abandonner le territoire chinois : ainsi la factorerie anglaise restoit déserte, et la terminaison d'une partie des affaires étoit forcément remise à l'année suivante. Des lois si sévères étoient imposées, sans scrupule, aux étrangers. Quelle idée pouvoit avoir de l'importance de leur commerce, le gouvernement d'un pays où l'on voit tant de différens climats, et qui produit, si non tout ce qui fait les délices de la vie, au moins tout ce qui lui est nécessaire?

Quant au peuple chinois, quoiqu'il ait vu plusieurs de ses marchands s'enrichir en trafiquant avec les Européens, il continue à attribuer l'admission de ces étrangers, dans l'un de ses ports, à des principes d'humanité et de bienveillance envers les nations qui manquent des productions dont la Chine abonde. Il croit qu'on ne traite avec ces nations que pour suivre les préceptes de ses anciens sages, et non dans le dessein d'en retirer un avantage réciproque.

Il est vrai que, pendant long-temps, les marchandises d'Europe eurent fort peu de débit à la Chine. La nécessité où étoient les

étrangers de payer en argent le surplus des objets qu'ils y achetoient, ne pouvoit flatter les Chinois comme elle auroit flatté d'autres nations qui font sans cesse des remises de fonds de divers côtés. A la Chine, on est rarement dans ce cas. Il fallut donc, dès-lors, plus de métal pour y représenter la valeur des autres objets, et l'augmentation de ce métal y devint plutôt un inconvénient qu'un avantage.

L'opinion qu'on avoit du commerce étranger, rendit donc ceux qui étoient chargés de le surveiller, très-indifférens sur ses progrès. Ils le souffroient plutôt qu'ils ne l'encourageoient ; et les Européens, employés à ce commerce, pouvoient très-rarement intéresser les mandarins en leur faveur, ou même en obtenir justice. Les Anglais sur-tout étoient exposés à ce désavantage. Presque entièrement privés des moyens de défendre leur cause à Canton, ils n'avoient, dans la capitale, personne qui prît leurs intérêts à cœur et pût les mettre à l'abri des vexations. Ils éprouvoient enfin beaucoup de désagrémens dans leur négoce, et étoient souvent personnellement insultés. Cependant ils ne pouvoient croire qu'un pareil trai-

tement fût autorisé par l'empereur de la Chine, ni même que ce prince en fût instruit. C'est pourquoi plusieurs agens de la compagnie des Indes, employés au commerce de la Chine, sollicitèrent le gouvernement anglais pour qu'il envoyât une ambassade à Pékin, dans l'espoir que l'empereur donneroit des ordres pour faire cesser les injustices dont ils avoient à se plaindre. Des hommes intelligens, qui, ayant résidé dans la capitale de la Chine, et ayant même été attachés à la cour, en qualité de mathématiciens ou d'artistes, s'étoient trouvés dans le cas d'observer les dispositions de ceux qui composoient cette cour, pensoient également qu'une ambassade sagement conduite ne pourroit manquer d'avoir d'heureux effets.

Les Anglais, comme nous l'avons déjà observé, n'étoient guère connus à Pékin que par les rapports infidèles de leurs rivaux. Ceux qui résidoient à Canton étoient seulement regardés comme des individus qui, n'ayant été ni recommandés, ni même avoués par leur gouvernement, n'avoient aucun droit de prétendre à une protection particulière. On sentit que la présence d'un ambassadeur d'Angleterre, à Pékin, offriroit

un spectacle nouveau et flatteur, qui seroit probablement bien reçu. On vit en même temps que les intérêts de la politique et du commerce, qui engagent la Grande-Bretagne à entretenir des ministres auprès des cours de l'Europe, et même en Turquie, l'obligeoient d'en avoir également un à Pékin, si sa résidence y étoit permise. Le commerce qui se fait entre les Chinois et les Anglais s'élève chaque année à plusieurs millions sterlings ; et quoique l'Angleterre soit à quelques milliers de lieues de distance de la capitale de la Chine, les territoires dépendans des deux empires ne sont éloignés que d'environ deux cents milles, du côté de l'Indostan. La plus grande partie du pays qui s'étend entre les limites des possessions anglaises dans le Bengale et l'extrémité occidentale de la province chinoise de Schen-Sée, est occupée par de petits princes qui se font presque continuellement la guerre, mais qui en même temps recherchent avidement l'alliance et la protection de l'un ou l'autre de leurs puissans voisins. Ces circonstances doivent, suivant l'ordre ordinaire des choses, et ainsi qu'on l'a déjà éprouvé, donner lieu à des discussions qui,

sans l'interposition de personnes avouées par leur gouvernement, et revêtues d'un titre respectable, pourroient occasionner, entre les deux cours, une dangereuse mésintelligence.

Le même inconvénient n'est pas moins à craindre dans le cours des relations commerciales qui ont lieu sur l'une des autres frontières de la Chine. Il y a quelques années qu'un accident, qui arriva à Canton, faillit, dit-on, à y faire cesser tout-à-coup le commerce étranger. Dans une réjouissance particulière, l'un des vaisseaux qui font le cabotage entre les établissemens anglais de l'Inde et Canton, mais qui n'appartiennent point à la compagnie anglaise, ni ne sont, en aucune manière, soumis à ses règlemens, tira ses canons. Malheureusement ceux qui les avoient chargés avoient eu l'imprudence d'y mettre des boulets, et deux chinois qui étoient dans un canot peu éloigné du vaisseau furent tués. Le meurtre est certainement moins fréquent, et excite bien plus d'horreur à la Chine que dans la plupart des contrées de l'Europe : aussi ne l'y pardonne-t-on jamais. Le vice-roi de Canton, indigné de l'atrocité supposée, ou de l'extravagance

d'une action par laquelle un européen avoit ôté la vie à deux chinois, fit demander sur-le-champ qu'on lui livrât l'anglais qui avoit mis le feu aux canons, ou celui dont il avoit exécuté les ordres. Ce dernier s'étoit déjà sauvé; et le premier n'ayant fait qu'obéir à l'autre, fut jugé innocent par les agens de la factorerie anglaise, lesquels résolurent de le protéger. Ils intercédèrent en sa faveur, et observèrent que le funeste accident qui avoit eu lieu n'étoit point prémédité. Néanmoins, le vice-roi qui étoit déjà prévenu contre les Anglais et les croyoit enclins à toute sorte de scélératesses, déclara qu'une victime devoit expier le crime qui avoit été commis, et insista pour qu'on lui livrât le canonnier; pour être même plus sûr de l'obtenir, il fit arrêter un des principaux supercargues de la compagnie.

Cette mesure extraordinaire répandit l'alarme dans toutes les autres factoreries, et leurs agens firent aussitôt cause commune avec les Anglais. Les vaisseaux européens qui se trouvoient alors à Canton, étoient en grand nombre et bien armés; les capitaines de ces vaisseaux se joignirent aux employés du commerce, et tous ensemble se dispo-

sèrent à résister aux intentions du vice-roi. Cet officier fit avancer alors un nombre immense de troupes sur les bords de la rivière de Canton, et parut déterminé à employer la force pour se faire obéir. Il appréhendoit d'autant moins d'user de la voie des armes, qu'il lui étoit aisé de justifier sa conduite aux yeux de l'empereur, puisqu'il pouvoit seul lui rendre compte de toute l'affaire, exciter son ressentiment contre les Anglais, et lui faire approuver la vengeance qu'il cherchoit à tirer d'eux. Les Anglais, de leur côté, n'avoient nul moyen de réfuter, à Pékin, les accusations du vice-roi, ni de le détourner de ses desseins. Ils ne purent prévenir une rupture absolue qu'en sacrifiant le malheureux canonnier, et il le livrèrent avec le triste espoir qu'on le mettroit à mort sans le faire souffrir.

Si l'on en étoit venu aux mains, la perte de ceux qui seroient tombés des deux côtés n'eût peut-être pas été le seul malheur qui en eût résulté. On craignit avec raison que le gouvernement chinois, qui prend facilement l'alarme, et prévoit toujours la possibilité des maux les plus éloignés, ne résolût d'empêcher le renouvellement de

pareilles scènes, et n'interdît l'entrée de ses états aux étrangers, pour qu'ils ne missent plus en péril la vie de ses sujets, et ne troublassent plus leur tranquillité.

La cessation du commerce de la Chine eût non-seulement fait perdre à la compagnie des Indes une partie de ses grands profits, mais elle eût privé l'état des impôts immenses que ce commerce lui procure. Elle eût, de plus, fait suspendre tout-à-coup le débit des marchandises que nos manufactures fournissent à la Chine, où, par des sacrifices qu'un particulier ne pourroit jamais entreprendre, la compagnie est parvenue à étendre ce débit bien au-delà de ses espérances. Sans doute quelque funeste qu'eût été cet événement, le commerce eût insensiblement trouvé, sous les auspices d'un gouvernement zélé, les moyens de se dédommager, et de fleurir encore en proportion des capitaux, de l'industrie et de l'intelligence de la nation qui s'en occupe.

Mais indépendamment de toute espèce de profit, on sait qu'un des principaux articles que nous tirons de la Chine, et qu'on ne peut se procurer ailleurs, est devenu un objet de nécessité dans presque toutes les

classes de la société en Angleterre. Jusqu'à ce que du thé, d'une qualité aussi parfaite que celui de la Chine, puisse se trouver dans un autre pays en aussi grande quantité et à un prix aussi raisonnable, il faut donc continuer à l'aller chercher à Canton, et ne négliger aucune précaution pour s'en assurer, du moins tant que l'usage n'en diminuera pas dans notre pays.

Il est certain que le thé n'étoit connu dans aucune partie de l'Europe avant le commencement du dernier siècle. Dans ce temps-là, quelques aventuriers hollandais, cherchant quelque chose qui pût avoir du prix à la Chine, et apprenant que la boisson ordinaire y étoit faite avec les feuilles d'un arbuste qui se trouvoit dans le pays, voulurent essayer si les Chinois feroient quelque cas d'une plante européenne à laquelle on supposoit de très-grandes vertus, et s'ils la recevroient comme un objet de commerce. Les Hollandais leur offrirent donc de la sauge, herbe que l'école de Salerne vantoit autrefois comme un puissant préservatif contre plusieurs sortes de maladies. Les Chinois payèrent la sauge avec du thé, que les Hollandais portèrent en Europe. Mais

l'usage de l'herbe européenne ne dura pas long-temps à la Chine, et la consommation du thé augmenta chaque jour dans nos climats.

Vers le milieu du dernier siècle, on vendoit en Angleterre, dans les tavernes et dans d'autres maisons, des infusions de thé, et le parlement mit un impôt sur cette vente. Il n'y a pas encore cent ans que la compagnie des Indes anglaise ne vendoit pas annuellement plus de cinquante mille livres pesant de thé, et il n'en étoit, en outre, importé clandestinement qu'une très-petite quantité. Aujourd'hui, les ventes de la compagnie s'élèvent tous les ans à vingt millions pesant de livres; ce qui, en moins d'un siècle, fait une augmentation de quatre cent fois la même quantité, et équivaut à une livre par personne de tout rang, de tout sèxe et de tout âge, dans les possessions de la Grande-Bretagne, en Europe et en Amérique.

L'interruption soudaine de l'importation du thé en Europe seroit sans doute une grande calamité, et l'on ne connoît rien qui pût en dédommager: cependant, on a déjà essayé d'introduire la culture du thé dans

quelques-uns des cantons que les Anglais possèdent dans l'Indostan, et où le sol et le climat semblent le plus favorables à cet arbuste. Il y en a aussi dans l'île de Corse une petite plantation qui est, dit-on, très-florissante; mais les frais qu'a coûtés jusqu'à présent la préparation du thé qu'on y a recueilli excèdent la valeur du produit. Malgré cela, il est très-probable que par la suite on pourra, sans dépendre d'une puissance étrangère, se procurer tout le thé dont on aura besoin: mais, en attendant, la prudence a exigé qu'on cherchât à éviter le danger d'en manquer, et qu'on tâchât de former avec la cour de Pékin des liaisons qui rendissent moins précaire et plus avantageux le commerce que les Anglais font à la Chine. Il falloit aussi prévenir les difficultés, et écarter la jalousie que pouvoient occasionner les intrigues et les faux rapports des princes alliés ou tributaires de la Chine et de la Grande-Bretagne.

On étoit loin de se flatter qu'une si importante entreprise pût tout-à-coup s'exécuter et réussir complétement. On savoit que la cour de Pékin se conduisoit d'après des maximes particulières. Peu portée à

avoir des relations avec les autres puissances, elle pense que ses sujets jouissent d'un bonheur qu'elle doit sagement leur conserver, en écartant d'eux de profanes étrangers. Il n'étoit guère vraisemblable que cette cour dérogeât à ses principes en faveur d'une nation, dont l'empereur et ses mandarins connoissoient sans doute les richesses, les conquêtes et le pouvoir, mais peu les vertus.

Toutefois, on devoit espérer que, lorsque plusieurs Anglais, élevés en dignité, auroient successivement résidé à Pékin, et su, par une conduite prudente et des mœurs douces, mériter l'estime des principaux Chinois et le respect des autres, ils pourroient vaincre les préjugés de ce peuple, se concilier sa bonne volonté, et établir une confiance nécessaire à l'alliance qu'on désiroit de former avec lui. L'admission des Anglais à Pékin étoit pourtant difficile, même incertaine. Un agent de la compagnie des Indes, lequel, ayant été envoyé très-jeune à Canton, étoit parvenu à apprendre la langue du pays, avoit été puni, par ordre de la cour, pour avoir tenté de pénétrer jusque dans la capitale, où ses supérieurs l'envoyoient pour présenter

un

un mémoire sur les vexations qu'éprouvoit la factorerie anglaise.

Mais on pensoit que les Chinois feroient un tout autre accueil à un envoyé d'un rang élevé, et chargé d'une mission faite pour commander le respect chez toutes les nations civilisées. Un homme d'une naissance illustre, et distingué par son mérite (1), résolut d'en faire l'épreuve. Il étoit accompagné de personnes connues par leurs talens et leur capacité; mais sa mort prématurée l'empêcha d'achever son entreprise. Cependant, ce ne fut qu'un retard. On ne renonça pas au projet qu'on avoit formé, et dont les circonstances nouvelles pressoient encore l'exécution. On l'envisagea même alors sous des rapports plus étendus. Des vues d'humanité et de philosophie se joignirent à celles de la politique et du commerce.

Parmi les événemens qui illustrent le règne de George III, quelques-uns des plus mémorables, sans doute, sont les voyages

(1) Le colonel Cathcart, nommé, en 1788, ministre plénipotentiaire d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine.

entrepris sous les auspices de ce prince. Alors, les limites des sciences ont été reculées, et le globe a été parcouru sans aucun motif de lucre ou de conquête. Mais on a encore obtenu des avantages plus durables et plus dignes des ames élevées. Un homme (1), que le gouvernement avoit choisi, et que son intrépidité, sa raison, son expérience et l'étendue de ses connoissances rendoient capable des entreprises les plus difficiles, perfectionna beaucoup la navigation; et, après des tentatives réitérées, résolut des problêmes géographiques, non moins importans que curieux. Un autre homme (2) qui, jeune encore, possédoit déjà toutes les connoissances des plus savans naturalistes, et qui, avide de s'illustrer par des découvertes nouvelles, abandonnoit volontairement les jouissances de la fortune et du luxe, pour aller dans les climats les plus opposés et dans des mers inconnues, parvint à enrichir toutes les branches de l'histoire naturelle. De telles entreprises étoient si fort au-dessus de celles qui occupent ordinairement les hommes, et

(1) Le fameux capitaine Cook.

(2) Sir Joseph Bancks, président de la société royale de Londres.

avoient un but si utile, qu'elles devinrent sacrées pour un ennemi digne de les admirer; et, sans qu'on eût besoin de le demander, le navire de Cook fut à l'abri des attaques auxquelles la guerre exposoit tous les autres vaisseaux anglais.

Des particuliers qui possèdent une grande fortune, s'honorent sans doute lorsqu'ils en font un emploi utile et généreux en faveur de la société : ainsi, les rois et les nations prospères ne peuvent faire un plus glorieux usage des moyens qui sont en leur pouvoir, qu'en s'efforçant d'éclairer le genre-humain et d'augmenter son bonheur. Une telle conduite n'est même jamais sans avantage pour ceux qui la tiennent. Nul peuple ne peut se flatter que la nature lui ait prodigué assez de biens pour qu'il ne puisse pas en acquérir davantage, ni que l'usage qu'il fait de ce qu'il a, soit assez bien entendu pour n'être pas susceptible d'une plus grande perfection. Si l'on peut quelquefois apprendre des choses très-utiles dans des pays où la civilisation est peu avancée, il est probable qu'on en apprendra bien davantage parmi la plus ancienne des sociétés, et dans l'empire le plus peuplé de l'univers.

Le peu de voyageurs qui avoient trouvé le moyen de pénétrer à la Chine, contribuoient plutôt à exciter la curiosité qu'à la satisfaire. Quelques-uns de leurs récits sont contradictoires, d'autres suspects; mais tous assurent que les productions du sol et des arts, la politique constante du gouvernement, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les maximes de morale, les institutions civiles, l'ordre et la tranquillité qui règnent dans l'État, sont le spectacle le plus étonnant qui puisse être offert aux regards des hommes. Le gouvernement chinois n'a opposé des obstacles aux observations des voyageurs, que parce qu'il s'est imaginé qu'il y avoit du danger à communiquer avec des étrangers turbulens et sans mœurs. Ce préjugé ne pouvoit donc être détruit que par la conduite exemplaire des Européens qui résideroient à Pékin.

Mais des exemples d'une bonne conduite ne suffisoient pas, sans toutes les qualités propres à les rendre remarquables sur un théâtre si nouveau, et au milieu de préjugés si invétérés. Un ambassadeur étant une fois admis à la Chine, le succès de sa mission devoit certainement dépendre de

l'idée qu'on prendroit de lui et de sa suite, lorsqu'il traverseroit l'empire et qu'il seroit présenté à la cour. S'il trouvoit le moyen de se rendre agréable au peuple, s'il savoit gagner la bienveillance des mandarins, s'il parvenoit à faire changer les préventions qu'inspiroit contr'elle la nation qui l'avoit envoyé; s'il pouvoit, enfin, obtenir que les Chinois désirassent d'avoir constamment un ambassadeur anglais à leur cour, quoiqu'ils fussent dans l'usage de n'y souffrir la résidence habituelle d'aucun ministre étranger; alors, le premier objet de l'ambassade étoit rempli, et on avoit la facilité de s'assurer des grands avantages qui pouvoient résulter d'un rapport intime avec toutes les parties de la Chine.

Cependant, ces avantages ne devoient s'acquérir qu'avec le temps : trop d'empressement d'abord n'auroit fait que les retarder. Quelques-uns des plus sages directeurs de la compagnie des Indes, qui connoissoient combien leur commerce à Canton avoit à souffrir de gêne et de tracasseries, mais qui sentoient aussi quel tort immense feroit à la compagnie la cessation de ce commerce, recommandèrent de prendre les précautions les plus

grandes dans les commencemens de la négociation, de peur que, si l'on insistoit trop vivement sur la réparation des injustices, ou si l'on demandoit prématurément des privilèges étendus, la cour de Pékin ne prît l'alarme, ne s'aigrît, et ne pensât qu'il étoit temps de prévenir des querelles et des usurpations de la part des étrangers, en leur fermant entièrement ses ports.

Il convenoit donc que le gouvernement britannique ne confiât une mission aussi importante et aussi difficile qu'à un homme qui eût donné des preuves de sa prudence et de son habileté, par un long séjour dans des cours étrangères, et qui, sans vouloir jouir d'un avantage soudain, se contentât de préparer des succès. On ne pouvoit pas soupçonner que celui qui obtiendroit un tel honneur, le dût à la faveur ministérielle ou à l'influence parlementaire. Dans plusieurs circonstances importantes, qui avoient rapport à la compagnie des Indes, le ministre avoit su montrer que le seul droit auprès de lui, pour obtenir des emplois, étoit d'avoir les qualités propres à les remplir; et les places les plus lucratives, les plus honorables, avoient été accordées à des hommes

qui ne les sollicitoient ni ne les attendoient. Il falloit donc, en cette occasion, en agir de la même manière; mais quelque temps s'écoula avant qu'on se fût entièrement décidé dans le choix qu'on vouloit faire.

CHAPITRE II.

PRÉPARATIFS DE L'AMBASSADE.

QUELQUE flatteur qu'il soit pour un ministre de pouvoir accorder des places, il faut convenir que, dans les occasions importantes, c'est un devoir très-délicat et très-difficile à remplir. Responsable des plans qu'il forme, il ne l'est pas moins du choix des personnes auxquelles il en confie l'exécution. Ses plans dépendent de son génie, et l'on ne peut les attribuer à des affections particulières; mais quand il nomme à quelque emploi, il a besoin, pour se mettre à l'abri de la censure, d'être également en garde, et contre sa propre inclination, et contre les sollicitations de ses plus intimes amis; il ne peut être véritablement tranquille sur le choix qu'il fait, que lorsque son opinion s'accorde avec la voix publique.

C'est ce qui eut lieu quand on nomma à l'ambassade de la Chine. Lord Macartney brilloit au nombre de ceux dont la réputation de talent, d'habitude aux affaires et de probité, est solidement établie. Peu

d'hommes ont eu occasion de se montrer dans des situations plus diverses, et peut-être étoit-il le seul qui, après avoir rempli une des premières places dans l'Inde, eut réuni les suffrages des deux partis qui divisent le parlement. Ses amis avoient joui de la satisfaction d'entendre prononcer son éloge, le même jour, par les deux principaux orateurs de ces différens partis. Envoyé dans sa jeunesse à Pétersbourg, il y conclut, pour vingt ans, un traité de commerce, à des conditions si favorables, que l'impératrice de Russie, reconnoissant enfin qu'il étoit trop à l'avantage de la Grande-Bretagne, refusa long-temps de le renouveler (1). Lord Macartney eut depuis plusieurs occasions de prouver, en différentes parties du globe, combien son habileté et sa prudence étoient utiles au bien de son pays. Il avoit, à la vérité, refusé le gouvernement du Bengale, place où l'on jouit de plus de pouvoir, et où l'on acquiert plus de richesses que dans

(1) Sir George Staunton se trompe. Les délais qu'apporta Catherine II au renouvellement de ce traité, n'avoient pour motif que le mécontentement que lui avoit occasionné l'accession du roi d'Angleterre à la ligue des électeurs. (*Note du Traducteur.*)

aucune autre de celles qui dépendent du ministère ; mais une ambassade à la cour de Pékin étoit, à d'autres égards, si extraordinairement attrayante, et offroit tant de satisfaction à une ame ardente et avide de s'instruire, que, dès qu'elle lui fut offerte, il ne balança pas à l'accepter.

Lord Macartney ne proposa alors aucune condition au gouvernement. M. Dundas, secrétaire d'état, qui avoit conçu le plan de l'ambassade, et auquel doivent être attribués tous les avantages qui en résulteront, choisit, de son propre mouvement, un des amis (1) même de lord Macartney, pour l'accompagner en qualité de secrétaire d'ambassade, et pour le remplacer au besoin. Cet homme étoit déjà connu pour avoir acquis quelqu'expérience dans les affaires, et pour avoir, en 1784, négocié la paix avec Tippoo-Saïb. Toutes les autres personnes attachées à l'ambassade furent nommées sur la recommandation de l'ambassadeur.

On ne fut pas long-temps incertain sur la route que l'ambassade devoit suivre. Quoique Pékin soit situé du même côté de

(1) C'étoit sir George Staunton, auteur de cette relation.

l'équateur que Londres, et qu'il n'y ait qu'une différence de onze degrés entre la latitude de ces deux villes; quoiqu'en tirant une ligne directe de l'une à l'autre, cette ligne passe sur une très-petite partie de mer, et à travers des pays agréables, et où le climat est doux et salubre; il n'en est pas moins vrai que la plupart de ces pays sont habités par des nations trop peu civilisées pour qu'on puisse voyager parmi elles avec aisance et sécurité, et que la distance de Londres à Pékin, est de cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix milles anglais. On pensa donc que la route par mer étoit la seule praticable, bien que les circuits qu'elle oblige de faire, triplent au moins la longueur du chemin.

Le premier lord de l'amirauté pensa alors que puisqu'on étoit en paix, on ne pouvoit pas mieux employer un (1) des vaisseaux du roi qu'à faire ce voyage: il l'offrit à l'ambassadeur et le pria d'en choisir lui-même le commandant. Ce choix n'étoit certainement pas une chose indifférente. Il ne suffisoit pas de posséder les qualités nécessaires pour diriger un long voyage avec sécurité et agré-

(1) Le *Lion*, de 64 canons.

ment pour les passagers et pour l'équipage, il falloit encore être capable de traverser des mers infréquentées ; car on avoit le dessein de faire voile directement pour le port le plus près de la capitale de la Chine, en parcourant un espace de dix degrés de latitude et plus de cinq degrés de longitude dans la mer Jaune et le golfe de Pékin, qu'aucun navigateur européen n'avoit encore fait connoître.

La mer Jaune est, excepté à son entrée, bornée par les côtes orientales et septentrionales de la Chine, et par celles de la Tartarie et de la Corée, également dépendantes des Chinois. Ainsi, pour y pénétrer, et acquérir des connoissances qui manquoient à la navigation, sans donner le moindre ombrage à la cour de Pékin, on ne pouvoit pas trouver une occasion plus favorable que celle de l'ambassade qu'on envoyoit dans cette même cour. En outre, il étoit bien plus convenable de suivre cette nouvelle route, que d'aller aborder à Canton, sur la côte occidentale de la Chine, et d'entreprendre ensuite, pour se rendre dans la capitale de l'empire, un voyage par terre d'environ quatorze cents milles anglais. Il y auroit eu trop d'incon-

vénient à s'exposer aux délais qu'une aussi longue marche auroit pu naturellement occasionner, aux obstacles qu'on auroit peut-être volontairement suscités, et aux intrigues dont on n'eût pas alors manqué de trouver de nombreux prétextes. Ces intrigues auroient été l'ouvrage des magistrats et des marchands de Canton, dont les uns auroient craint que les représentations de l'ambassadeur n'influassent sur leur autorité, et ne fissent mettre des bornes à leur oppression, et les autres, qu'elles ne diminuassent les profits de leur commerce exclusif avec les étrangers.

Le capitaine Gower, élevé depuis au rang de chevalier baronnet sous le nom de sir Erasme Gower, étoit connu par ses talens et son expérience dans tout ce qui a rapport à la marine. Non-seulement il avoit donné, dans divers combats, des preuves de sa bravoure, mais il avoit, dans sa jeunesse, fait deux fois le tour du monde, et contribué d'une manière distinguée à parer aux accidens et à surmonter les nombreux obstacles auxquels on est inévitablement exposé dans de si longs et si périlleux voyages. Ainsi, il étoit accoutumé à affronter des routes nouvelles, et à remédier aux inconvéniens qui

s'y rencontrent. Ce fut lui qui, à la sollicitation de lord Macartney, eut le commandement du vaisseau de guerre le *Lion*. Maître de nommer ses officiers, il les choisit tous d'après la connoissance particulière qu'il avoit de leur mérite. Une foule de marins brigua l'avantage de servir sous lui, dans une occasion si intéressante. Des enfans des premières familles d'Angleterre, remplis de ce courage entreprenant qui est le partage de la jeunesse, furent embarqués à bord du *Lion*, en qualité de gardes-marine, et leur nombre excéda de beaucoup celui qu'on a coutume d'avoir dans un vaisseau.

On accorda aussi à l'ambassadeur une garde militaire, ainsi que cela se pratique dans l'Orient, non qu'une telle suite soit presque jamais nécessaire à la sureté d'une ambassade; mais parce qu'elle ajoute à sa dignité. Les gardes de lord Macartney n'étoient pas en grand nombre; mais ils avoient été choisis dans les meilleurs régimens d'infanterie et d'artillerie. Ils avoient quatre pièces de campagne; et l'on se flattoit que la manière rapide et nouvelle dont ils manieroient ces canons, et les diverses évolutions militaires auxquelles ils étoient très-exercés,

pourroient être un spectacle intéressant pour l'empereur de la Chine, et lui donner une idée de ce qu'est l'art de la guerre parmi les Européens. Cette espérance étoit d'autant mieux fondée, qu'on savoit que ce prince s'enorgueillissoit d'avoir conquis des pays très-vastes et subjugué plusieurs nations tartares. Cependant, en accordant des gardes à l'ambassadeur, il étoit indispensable de maintenir parmi eux une discipline sévère, afin de prévenir des excès et même des oublis, qui, quoique de peu de conséquence ailleurs, auroient pu paroître scandaleux aux yeux d'hommes aussi amis de l'ordre que les Chinois, et fortifier les préjugés dont ils étoient déjà imbus contre les Anglais.

Cet objet fut rempli en donnant le commandement de la garde au major Benson (1) et aux lieutenans Parish et Crewe (2). On verra, dans le cours de cet Ouvrage, que le lieutenant Parish, qui est un excellent dessinateur, a beaucoup contribué à nous mettre à même de satisfaire la curiosité du Public, par les desseins de plusieurs objets intéressans

(1) M. Benson est maintenant colonel.

(2) M. Parish est capitaine, et M. Crewe, lieutenant-colonel.

que nous rencontrâmes sur la route. On avoit, en outre, attaché à l'ambassade un peintre et un dessinateur habiles, qui ont fourni le dessin d'une partie des gravures que nous joindrons ici.

Le docteur Gillan fut nommé médecin de l'ambassade; car il étoit non-seulement nécessaire qu'un homme de sa profession accompagnât des personnes destinées à voyager en divers climats, mais on ne doutoit pas que lorsque nous serions arrivés à la Chine, les preuves secourables qu'il donneroit de sa science, n'excitassent l'admiration et la reconnoissance d'un peuple chez lequel la médecine a fait bien moins de progrès qu'en Europe, et ne concourussent au succès de l'entreprise. Le docteur Gillan étoit en outre très-habile chimiste; et comme la chimie est la base de plusieurs arts utiles, il étoit naturel de penser que ses connoissances lui serviroient à juger jusqu'à quel degré de perfection ces arts étoient parvenus dans les différens pays que nous devions visiter. Nous avions pour chirurgien le docteur Scot, dès long-temps connu par ses talens et par ses services à bord des vaisseaux du roi.

Le

Le docteur Dinwiddie et M. Barrow, habiles en astronomie, en mécanique, et dans tout ce qui a rapport à la géométrie, furent adjoints à l'expédition, à laquelle ils ne pouvoient, sans doute, qu'être très-utiles.

M. Acheson Maxwell, qui avoit déjà accompagné dans l'Inde lord Macartney et mérité sa confiance, abandonna la place qu'il occupoit dans un des bureaux du ministère, pour remplir celle de secrétaire de l'ambassadeur, et on lui donna pour adjoint le jeune Edward Winder, agrégé à l'université.

On choisit un nouvel écrivain de la compagnie des Indes, M. Henry Barring, pour accompagner l'ambassade à Pékin, afin que les connoissances qu'il acquerroit dans cette capitale, le missent à même de servir plus efficacement la compagnie, à Canton.

On donna aussi à l'ambassadeur un jeune page (1), accompagné de son instituteur, qui étoit un étranger distingué par son érudition.

(1) Ce page étoit le fils de sir George Staunton; son instituteur se nommoit M. *Hüttner*, dont on trouve la relation du voyage à la fin de cette seconde édition.

Ni cet instituteur, ni son élève, ne furent inutiles à l'expédition.

Il est, sans doute, à regretter que nous ne puissions pas joindre à cette liste le nom de quelque naturaliste célèbre; car il n'eût pas manqué d'occasions de faire des observations intéressantes dans le cours du voyage. Le plus jeune de ceux que nous avons nommés étoit peut-être le moins ignorant en histoire naturelle. M. Afzelius, suédois, qui se trouvoit alors en Angleterre, et qu'on connoissoit pour être très-savant, fut sollicité de nous accompagner; mais il s'étoit déjà engagé d'aller dans le nouvel établissement de Sierra-Leona sur la côte d'Afrique.

Cependant le zèle des naturalistes ne fut pas en défaut, et on choisit deux jardiniers botanistes, dont l'un aux frais du gouvernement, et l'autre à ceux d'un des membres de l'ambassade. Leur soin devoit être de rassembler, durant l'expédition, tout ce qui paroîtroit le plus propre à enrichir l'histoire naturelle.

Il restoit encore à remplir l'emploi le plus nécessaire et le plus difficile : c'étoit celui d'interprète et de traducteur en langue chinoise. Dans toute l'étendue de l'Empire

Britannique il n'existoit pas un seul homme en état d'occuper cette place. Plusieurs supercargues de la compagnie des Indes étoient revenus en Angleterre après avoir résidé plusieurs années à la Chine ; mais ils ne savoient pas un mot de chinois, et l'on n'en sera point surpris, si on se rappelle ce que nous avons dit dans notre premier chapitre. M. Flint, qui avoit fait exception à cette règle, et qui, après un long séjour à Canton, avoit été emprisonné et ensuite banni pour avoir tenté d'aller à Pékin, étoit mort depuis peu en Angleterre. Un français, nommé M. Galbert, qui, ayant aussi long-temps résidé à Canton et appris le chinois, avoit été choisi pour servir d'interprète à l'ambassade projetée avant celle du lord Macartney, venoit également de payer son tribut à la nature.

Il n'étoit nullement sûr de compter qu'on trouveroit à Canton les interprètes dont on avoit besoin. Quelques habitans de cette ville savoient bien assez d'anglais ou de portugais pour servir de truchemens aux marchands européens, en ce qui concerne leurs ventes et leurs achats ; mais il leur eût été impossible de soutenir la conversation sur

tout autre sujet. Il y a même plus : le chinois qu'ils parlent communément n'est pas compris à Pékin; et l'expérience a souvent appris à douter de leur intelligence, non moins que de leur fidélité. Il falloit donc chercher dans le continent de l'Europe, quelques hommes dignes de confiance, lesquels eussent résidé assez long-temps à la Chine pour y apprendre la langue des mandarins, ou bien essayer si on ne parviendroit pas à découvrir quelques Chinois qui eussent quitté leur pays, et appris les langues européennes. On savoit que les missionnaires qui étoient tolérés à Pékin, sous la protection immédiate de l'empereur, obtenoient très-rarement la permission de retourner dans leur patrie. Mais quelques autres, qui y avoient pénétré sous des déguisemens, avoient échappé par hasard à cette loi. Quelques lettrés Chinois avoient trouvé le moyen de se rendre à Rome, où ils étoient employés à examiner les livres et les manuscrits chinois de la bibliothèque du Vatican; et le zèle du christianisme a fondé à Naples un collège consacré à l'éducation des jeunes Chinois que les missionnaires ont l'adresse de faire sortir de leur pays.

Il étoit sans doute incertain qu'aucun de ces Chinois consentît à se mettre à la suite de l'ambassade anglaise ; mais on ne voyoit pas d'autre moyen d'avoir un interprète. Le secrétaire d'ambassade partit donc de Londres au mois de janvier 1792, dans le dessein de chercher l'homme qu'on désiroit. Il se rendit d'abord à Paris, où il y avoit encore deux maisons fondées pour les missionnaires; celle de Saint-Lazare et celle des Missions étrangères. Dans la première, il ne se trouva alors personne qui fût allé en Chine; dans l'autre, il y avoit un prêtre qui en étoit revenu depuis vingt ans : mais il ne se rappeloit que quelques mots de la langue chinoise, et il ne voulut, à aucune condition, retourner dans un pays aussi éloigné.

Il fallut donc, malgré les rigueurs de la saison, traverser les Alpes et se rendre en Italie. Les Chinois lettrés qui avoient été au Vatican n'existoient déjà plus : cependant le voyage de Rome ne fut pas inutile à sir George Staunton. Le cardinal Antonnelli, préfet de la congrégation établie pour la propagation de la foi catholique, lui donna des lettres de recommandation très-pressantes

pour les missionnaires italiens qui étoient à la Chine, et pour les curateurs du collège des Chinois, à Naples. A son arrivée dans cette capitale, sir George trouva dans le collège divers jeunes Chinois, dont quelques-uns y étoient depuis plusieurs années et parloient avec facilité le latin et l'italien. En leur enseignant ces langues, on avoit eu soin d'empêcher qu'ils n'oubliassent la leur; car ils étoient tous destinés à être prêtres, et renvoyés dans leur pays pour s'y occuper du salut de ceux de leurs compatriotes qui étoient déjà chrétiens, et s'efforcer de persuader à d'autres de le devenir. Il y en avoit même dont l'éducation étoit achevée, et qui, ayant reçu l'ordre de prêtrise, étoient prêts à s'embarquer. Mais les curateurs du collège, fidèles à l'esprit de leur institution, et montrant non moins de vigilance qu'une mère qui craint qu'on ne séduise sa fille chérie, étoient loin de vouloir confier leurs élèves sans précaution, de peur que, pendant le voyage, quelque circonstance fatale ne les détournât de leur pieuse destination.

Cependant, graces à l'entremise de sir William Hamilton, ministre d'Angleterre,

lequel avoit eu occasion de rendre quelque service au collège ; graces également à don Gaetano d'Ancora, napolitain respectable, et ami particulier des curateurs, on triompha des scrupules de ces bons prêtres. Sir George Staunton revint à Londres au mois de mai, avec deux jeunes Chinois, pleins de vertu, de candeur, d'aménité, et capables de rendre parfaitement les expressions de leur langue en latin et en italien, qu'entendoit très-bien l'ambassadeur.

Ces interprètes commencèrent bientôt à se rendre utiles. D'après ce qu'ils pouvoient connoître ou se rappeler du goût de leur pays, ils indiquèrent les choses les plus propres à y réussir. Ils aidèrent sur-tout dans le choix des présens que, conformément aux usages de l'Orient, il falloit offrir à l'empereur et aux grands de sa cour. Une partie de ces présens fut aussi composée de ce qu'on savoit être le plus recherché, et donner le plus de profit à Canton. Souvent on y avoit vendu, à des prix excessifs, des ouvrages de mécanique, ingénieux et très-compliqués, formés d'un riche métal, ornés de pierres précieuses, et qui, par le moyen de quelques rouages, de quelques ressorts secrets, parois-

soient avoir un mouvement qui sembloit spontanée. Ces choses, il est vrai, n'étoient d'aucune utilité; mais l'esprit des mandarins qui étoient à la tête du gouvernement en avoit été tellement frappé, qu'ils avoient instamment recommandé aux marchands du pays de leur en procurer à quelque prix que ce fût : il étoit dangereux de se soustraire à cet ordre. Mais ensuite les ouvrages demandés ne furent acceptés que comme des présens, ou bien les personnes qui les reçurent, voulant avoir l'air de les payer, donnèrent en retour une somme légère et très-peu proportionnée à ce qu'ils avoient coûté à Londres. Ce fut ainsi que des armateurs particuliers introduisirent en Chine pour plus d'un million sterling de ces brillans joujous, ou, pour parler le jargon corrompu de Canton, de ces sing-sougs, dont la plus grande partie fut portée peu-à-peu dans les palais de l'empereur et de ses ministres. Les mandarins de Canton commencèrent par obtenir ces choses en promettant à leurs inférieurs de les protéger, et ensuite ils les firent passer à Pékin, dans l'espoir d'obtenir eux-mêmes la protection de leurs supérieurs.

Peut-être eût-ce été en vain que le gou-

vernement auroit tenté de surpasser en présens, de l'espèce dont nous venons de parler, soit pour l'ouvrage, soit pour le prix, ce que de simples particuliers avoient déjà envoyé à la Chine. En outre, il y avoit lieu de croire qu'on y avoit porté une trop grande quantité de ces magnifiques bagatelles pour qu'elles pussent y causer encore quelque plaisir. On pensa que tout ce qui montreroit le génie des sciences et des arts de l'Europe, procureroit une satisfaction plus vraie et plus durable à un prince, que son âge devoit naturellement porter à ne chercher dans tous les objets que ce qu'ils avoient d'utile.

Comme l'astronomie est particulièrement estimée en Chine, et qu'elle y fait même partie des travaux du gouvernement, on jugea que la cour de Pékin recevroit avec joie les instrumens astronomiques les plus nouvellement inventés et les mieux travaillés, ainsi que l'imitation la plus parfaite qui eût encore été faite des mouvemens célestes.

Des ouvrages sortis des meilleures manufactures anglaises, et tout ce qu'on a de mieux imaginé de nos jours pour servir aux agrémens de la vie, sembloient devoir remplir la double intention de faire plaisir à

ceux à qui ils étoient destinés, et d'occasionner par la suite un plus grand débit dans la vente des objets de la même espèce.

La compagnie des Indes fournit un de ses vaisseaux les plus grands et les plus commodes pour porter les présens qu'on envoyoit à la cour de la Chine, ainsi que les personnes de l'ambassade qui ne pourroient pas être assez agréablement logées à bord du *Lion*. Le vaisseau de la compagnie fut mis sous le commandement du capitaine Mackintosh, marin sage et expérimenté. Un autre vaisseau d'une moindre grandeur fut, en même temps, armé pour servir d'allège.

La nouvelle de ces préparatifs ayant déjà été plusieurs fois écrite à la Chine, par des voies étrangères, on ne devoit pas douter qu'elle n'y fût connue avant que l'ambassade y abordât. Il étoit donc nécessaire de l'annoncer expressément au gouvernement chinois, afin de s'assurer des effets de la première impression, et d'empêcher que par erreur, ou par quelqu'intention malveillante, il ne prît cette mission pour une entreprise hostile et dangereuse, et ne refusât peut-être de recevoir l'ambassadeur. La compagnie avoit récemment nommé, parmi ses

employés les plus capables, trois commissaires pour aller régler ses affaires à Canton. Ce fut à eux qu'on confia le soin d'annoncer authentiquement la mission de lord Macartney. Sir François Baring, président des directeurs de la compagnie, écrivit, à cet effet, une lettre au vice-roi de Canton, et il chargea les commissaires de la remettre d'une manière si publique, que quelques desseins qu'eût cet officier, il ne lui fût pas permis de la dérober à la connoissance de l'empereur.

Sir François Baring disoit dans cette lettre : — « Que son très-gracieux souverain » avoit appris que ses sujets établis à Canton » avoient eu dessein d'envoyer une députation à la cour de Pékin, pour complimenter l'empereur sur ce qu'il venoit » d'entrer dans la quatre-vingtième année » de son âge, mais que, comme ce dessein » étoit resté jusqu'alors sans exécution, la » cour en avoit été très-mécontente; que, » désirant de cultiver l'amitié de sa majesté » chinoise, d'accroître les rapports et la » bonne harmonie qui existoient entre les » cours de Pékin et de Londres, et d'étendre » les liaisons du commerce entre leurs su-

» jets respectifs, le roi d'Angleterre avoit
» nommé son très-cher cousin et conseiller,
» lord Macartney, homme d'une vertu,
» d'une sagesse et d'une capacité distin-
» guées, ambassadeur auprès de l'empereur
» de la Chine, et l'avoit chargé de le re-
» présenter, et de témoigner, dans les termes
» les plus expressifs, la satisfaction qu'il
» éprouveroit, si cette marque de bienveil-
» lance et de considération servoit à établir
» entr'eux une alliance et une amitié per-
» pétuelles ; que sa majesté britannique,
» envoyant en même temps à l'empereur
» divers présens d'une grandeur et d'un
» mécanisme trop délicat pour être trans-
» portés par terre, sans inconvénient, à
» une aussi grande distance que celle qu'il
» y avoit de Canton à Pékin, l'ambassadeur
» s'embarqueroit avec une suite convenable
» dans un des vaisseaux du roi, et se ren-
» droit directement à Tien-Sing, port le
» plus rapproché de la résidence de sa ma-
» jesté chinoise. »

Sir François terminoit sa lettre en demandant : — « Que cet avis fût, sur-le-
» champ, transmis à la cour de Pékin, parce
» qu'il espéroit que cette cour donneroit des

» ordres pour que les vaisseaux du roi de
» la Grande-Bretagne, ainsi que l'ambas-
» sadeur et sa suite, fussent reçus d'une
» manière convenable dès qu'ils arriveroient
» à Tien-Sing, ou sur les côtes voisines. »

Les présens mentionnés dans cette lettre, étoient d'un si grand prix, que quelques personnes crurent que la cour d'Angleterre avoit conçu quelque projet extraordinaire. Les membres du corps diplomatique, qui regardent comme un devoir d'épier tout ce que fait le gouvernement auprès duquel ils résident, furent très-attentifs en cette occasion. L'un d'entr'eux, qui, encore imbu de ce préjugé méprisable qu'inspire une jalousie mercantille, sembloit ignorer que le globe est assez grand pour ceux qui veulent y trafiquer, et que le commerce fleurit toujours davantage par l'extension de ses rapports, ne manqua pas d'attribuer au gouvernement anglais et à la compagnie des Indes, le projet d'envahir le commerce de la Chine, à l'exclusion de tous les autres Européens, et proposa à sa cour de faire partir une contre-ambassade pour prévenir ce malheur. Cependant, les Anglais étoient si éloignés de songer au monopole impraticable dont on

leur imputoit le dessein, que, comme la Hollande étoit alors leur alliée, et qu'ils s'intéressoient véritablement au commerce qu'elle faisoit à la Chine, ils s'empressèrent de prévenir les états-généraux de la mission de lord Macartney, et leur offrirent les bons offices de ce ministre, si quelque circonstance exigeoit que la factorerie hollandaise de Canton eût besoin d'avoir recours à lui.

Certes, rien ne montre plus clairement le but général de la mission dont nous rendons compte, que les instructions particulières que le roi donna à l'ambassadeur par l'organe de l'un de ses secrétaires d'état. Ces instructions disoient : — « Que depuis » long-temps les Anglais faisoient plus de » commerce à la Chine qu'aucune des autres » nations européennes ; que les relations » commerciales entre plusieurs de ces nations » et les Chinois, avoient été précédées ou » accompagnées de quelque communication » particulière avec le souverain de la Chine ; » que d'autres avoient eu l'appui des mis- » sionnaires, qui, par leur science ou par » leur habileté dans les arts, s'étoient fait » bien accueillir de la cour curieuse et » polie de Pékin ; et que, bien qu'occupés

» des succès de la religion, ces missionnaires
» n'avoient sans doute pas négligé les inté-
» rêts de leur pays, tandis que les négocians
» anglais restoient sans secours, sans aveu,
» dans un pays dont l'éloignement permet-
» toit qu'on y dénigrât le caractère de leur
» nation, et qu'on y rabaissât son impor-
» tance, et où même la profession de né-
» gociant n'étoit pas assez estimée pour leur
» procurer de la sureté et de la considéra-
» tion. — Que, dans ces circonstances, la di-
» gnité et la bienfaisance de sa majesté exi-
» geroient qu'elle portât un regard paternel
» sur ceux de ses sujets qui étoient à Canton;
» quand bien même le commerce et la pros-
» périté de la nation ne seroient pas inté-
» ressés à leurs succès, et qu'elle réclamât
» pour eux la protection de l'empereur de
» la Chine, et les égards qu'un puissant
» monarque avoit droit d'attendre d'un
» autre. — Qu'une communication libre avec
» le peuple le plus singulier, peut-être, qui
» existe sur le globe, et qui a connu la civili-
» sation et cultivé les arts, depuis une longue
» suite de siècles, avec moins d'interrup-
» tion qu'aucun autre, méritoit d'être re-
» cherchée par la nation anglaise, qui avoit

» vu avec plaisir et loué avec reconnoissance
» les voyages entrepris par les ordres de son
» roi, et aux frais du gouvernement, pour
» les progrès des sciences, la découverte des
» pays lointains et la connoissance des mœurs
» étrangères ; mais qu'en tâchant d'étendre
» les relations des Anglais avec les Chinois,
» sa majesté britannique n'avoit en vue que
» les intérêts de l'humanité, l'avantage ré-
» ciproque des deux nations, et la protection
» que le gouvernement de la Chine devoit
» au commerce. »

C'est dans le même esprit que le roi d'Angleterre disoit, dans sa lettre à l'empereur de la Chine : — « L'inclination naturelle d'un
» prince grand et bienfaisant, tel que votre
» majesté impériale que la providence a
» placée sur le trône pour l'avantage du
» genre-humain, est de conserver la paix
» et la sécurité dans les pays soumis à sa
» domination, et de travailler sans relâche
» à accroître le bonheur, les vertus et les
» connoissances de ses sujets, en faisant, au-
» tant qu'il le peut, jouir des mêmes bien-
» faits toutes les autres nations.

» Animée des mêmes sentimens, dès
» les premiers jours d'un règne commencé
» au

» au milieu des horreurs de la guerre, sa
» majesté britannique, après avoir vaincu
» ses ennemis dans les quatre parties du
» globe, leur a accordé la paix aux condi-
» tions les plus équitables. Non encore sa-
» tisfaite depuis, d'avoir, à tous égards,
» accru la prospérité de ses sujets à un degré
» dont les temps les plus reculés ne four-
» nissent point d'exemple, elle a plusieurs
» fois fait armer des vaisseaux, et envoyé
» les hommes les plus sages et les plus in-
» telligens de son royaume à la découverte
» de régions inconnues. Son dessein n'étoit
» alors ni de faire des conquêtes ni d'étendre
» sa domination; car les pays soumis à sa
» puissance, suffisoient à ses vœux. Il n'étoit
» pas, non plus, d'acquérir des richesses
» ni de favoriser le commerce de ses peuples;
» mais de connoître toutes les parties habi-
» tables de la terre, et la variété de leurs
» productions; de faire répandre l'instruc-
» tion, les arts et les agrémens de la vie dans
» les lieux où ils avoient été auparavant
» ignorés. Après cela, elle a envoyé d'autres
» vaisseaux chargés d'animaux et de végé-
» taux les plus utiles à l'homme, dans les îles
» qui en manquoient. Elle a été encore plus

» ardente à connoître les arts et les mœurs
» des pays où la civilisation est, depuis une
» multitude d'âges, perfectionnée par les sages
» lois et les exemples vertueux de leurs sou-
» verains. Elle a senti, sur-tout, un vif désir
» d'être instruite des institutions célèbres,
» établies dans le vaste et populeux empire
» de sa majesté chinoise; institutions qui ont
» élevé cet empire à un point de prospérité
» qu'admirent toutes les nations voisines.

» Sa majesté britannique étant maintenant
» en paix avec tout le monde, croit ne pou-
» voir pas choisir un moment plus propice
» pour étendre les liens de son amitié et de
» sa bienveillance, et proposer à sa majesté
» impériale d'assurer les avantages qui doi-
» vent résulter des relations amicales entre
» deux nations aussi puissantes et aussi ins-
» truites que les Anglais et les Chinois ».

L'objet de l'ambassade n'étoit donc pas de protéger seulement le commerce des Anglais, à Canton. Lord Macartney devoit non-seulement se rendre en Chine, mais visiter, à son choix, tous les autres pays de cette partie de l'Asie, qu'on peut appeler l'Archipel chinois, et où l'on étoit à même d'acquérir quelques notions utiles ou importantes. Il

avoit le pouvoir de traiter, en qualité d'ambassadeur, avec l'empereur du Japon, le roi de la Cochinchine, et, en général, tous les princes et souverains dont les états sont situés dans les mers de la Chine.

Enfin, tout étant prêt, et les vaisseaux à l'ancre dans la rade de Portsmouth, l'ambassadeur se rendit dans ce port, au mois de septembre 1792, avec les personnes qui devoient l'accompagner, et qui étoient au nombre d'une centaine, y compris quelques musiciens et quelques ouvriers, et indépendamment des soldats et des domestiques. Ces personnes se trouvoient alors ensemble pour la première fois; mais elles étoient destinées à composer désormais une espèce de famille, et à s'unir par les liens du devoir et de l'intérêt. Si quelques-unes d'entr'elles étoient occupées du seul soin de vivre, et indifférentes à toute autre chose, le reste pouvoit être considéré comme entrant dans une carrière ignorée, et commençant une nouvelle existence. Elles avoient quitté leur premier état, leurs anciennes habitudes, leurs plus chers amis, pour s'engager dans une entreprise intéressante, mais périlleuse. Ce n'étoit pas une troupe d'Argonautes, dévorés de la soif de conquérir une

toison d'or : c'étoient des hommes remplis d'une ardente curiosité et du désir de s'instruire. Ils ne songeoient plus qu'à la Chine, tandis que les objets auxquels ils avoient été long-temps attachés, et qui captivoient encore l'attention de ceux dont ils étoient entourés, sembloient perdre l'intérêt qu'ils avoient eu pour eux. Leurs yeux se fixoient sur une perspective qui s'offroit à l'extrémité de l'horizon, et qui occupoit toutes leurs pensées.

Ainsi, abandonnant volontairement l'Europe et ses événemens, ils n'éprouvoient d'autre regret que celui que leur inspiroient les affections de la nature, lorsqu'on leur annonça que le vent étoit favorable, et qu'il étoit temps de partir.

CHAPITRE III.

PASSAGE DE PORTSMOUTH A MADÈRE. OBSERVATIONS SUR CETTE ISLE.

L'AMBASSADEUR et toutes les personnes attachées à l'ambassade, s'étant embarqués, les uns à bord du *Lion*, les autres à bord de l'*Indostan*, ces deux vaisseaux mirent à la voile, le 26 septembre 1792, accompagnés du brick le *Jackall*, destiné à servir d'allège au *Lion*.

Dans cette saison où la position de la terre, relativement au soleil, rend les jours et les nuits égaux en durée sur toute la surface du globe, et où le changement de déclinaison du soleil est très-rapide, l'effet de ce changement se fait ordinairement sentir dans l'atmosphère, et des commotions soudaines et violentes, qu'on appelle les ouragans de l'équinoxe, rendent alors la navigation plus dangereuse que dans tout autre temps de l'année. Mais le degré de perfection où l'art nautique est à présent porté, et l'expérience et le courage de nos marins, les mettent en état de défier avec succès les

tempêtes, qui les atteignent loin du rivage, ou plutôt, pour me servir de leur expression, dans les endroits où la mer est assez spacieuse. Aussi, craignent-ils peu l'inclémence des saisons, si le moment du départ est beau.

Pour se rendre de Portsmouth à la Chine, il faut d'abord cingler vers l'ouest; et l'on a observé que le vent, dont on a alors besoin, souffle plus rarement, et, à chaque fois, beaucoup moins de temps que les autres. Aussi, dès que ce vent se fit sentir, sir Erasme Gower appareilla; et l'ambassadeur, qui vouloit également en profiter pour sortir du canal, résista au désir qu'il avoit d'aborder à Weymouth, où le roi, qui y étoit avec une partie de sa famille, l'avoit invité de s'arrêter. Cependant, le beau temps ne fut pas de longue durée. Dans l'obscurité de la nuit, le brick le *Jackall* se sépara des deux autres vaisseaux, qui furent forcés de chercher un abri à Torbay. Pendant les deux jours qu'un vent contraire les retint dans cette baie, on acheva de faire les dispositions pour le voyage, et tout fut arrangé à la satisfaction générale.

Ceux qui calculent les inconvéniens qu'il peut y avoir à traverser l'Océan dans nos

temps modernes, d'après l'exemple de ce que quelques personnes, non-accoutumées à la mer, souffrent dans de petits paquebots remplis de monde, en allant d'Angleterre au continent, seroient agréablement trompés, s'ils s'embarquoient dans des vaisseaux aussi grands et aussi commodes que ceux qui portoient l'ambassade. Quoique le *Lion* fût chargé de tout le bagage des voyageurs, des munitions de guerre et de marine, et des provisions qu'exigeoit, pendant un long espace de temps, la nourriture de quatre cents hommes, soit passagers, soit gens de l'équipage, ainsi que de tous les ustensiles nécessaires à la préparation des choses dont on faisoit un usage continuel, il y avoit encore assez de place pour se procurer les différentes commodités dont on peut jouir à terre. Une partie du vaisseau avoit été distribuée en appartemens réguliers, où les principaux passagers et officiers avoient des chambres séparées, et pouvoient, à leur choix, vivre en société ou se retirer en particulier. Sur le pont, étoit une espèce de salon ouvert et très-spacieux, destiné au plaisir de prendre l'air et de jouir de la promenade. Le mal de mer, si peu dangereux, mais si cruel, au-

quel sont exposées les personnes qui s'embarquent pour la première fois, se fait bien moins et plus rarement sentir dans les grands vaisseaux que dans les petits. D'ailleurs, les hommes qui entreprennent une expédition lointaine, prévenus de la durée de leur voyage, et sachant bien que leur navire marche continuellement, et qu'ils y seront long-temps embarqués, sont disposés, non-seulement à en rendre le séjour aussi agréable qu'il est possible, mais à s'accoutumer à tout ce qui ne peut pas être mieux.

Certes, il faut avouer que, quand des hommes, habitués à vivre à terre, réfléchissent à la situation dans laquelle ils se trouvent à la mer, ils ne peuvent s'empêcher de sentir combien ils sont inférieurs à ceux sous la direction desquels ils se sont placés sur cet élément nouveau. Ignorant la structure de la machine vaste et compliquée qui les porte, et dont la solidité et les mouvemens assurent la conservation de leur vie, et leur arrivée aux lieux où ils désirent d'aller; témoins oisifs et inutiles de la méthode et des efforts qu'on emploie pour régler ces mouvemens d'une manière avantageuse; entièrement passifs, et obligés de se sou-

mettre à ceux qui agissent dans ces occasions, ils doivent s'affliger quelquefois, et de leur incapacité, et de leur dépendance. Mais ces impressions sont légères, momentanées, et ne troublent que rarement la vie douce et tranquille dont un passager jouit à la mer. Quelle que fût sa situation avant qu'il quittât la terre, il ne peut la retrouver, et ce seroit en vain qu'il y penseroit. En outre, ses occupations, ses sollicitudes accoutumées sont interrompues, et son esprit éprouve le calme et le repos auxquels il a, peut-être, été jusqu'alors étranger. Content de profiter de la société et de la conversation de ceux avec qui il se trouve, et de partager les divers amusemens qu'ils ont la fantaisie d'inventer; n'étant point troublé par les soins et les incidens ordinaires du voyage, il compte sur la diligence et l'habileté de ceux à qui ces soins sont confiés. Tandis qu'aucun accident extraordinaire ne rappelle à son imagination l'idée du danger, il n'est pas plus affecté des inconvéniens dont tous les voyages sont susceptibles, qu'on ne l'est de la crainte de mourir alors qu'on se porte bien. Il ne songe, enfin, qu'à jouir du mo-

ment présent, jusqu'à ce que la vue d'un nouveau rivage lui donne d'autres pensées, et remplisse encore son cœur de craintes et d'espérances.

Malgré le mauvais temps, il n'y eut, à bord du *Lion* et de l'*Indostan*, qu'un petit nombre de passagers très-incommodés du mal de mer. On eut alors occasion de remarquer combien peu il falloit se fier aux apparences, pour juger du tempérament de quelques personnes. Les deux qui furent les plus malades, étoient des jeunes gens robustes, presque toujours bien portans, et qui avoient déjà été à la mer, tandis que l'honorable M. West, qui passoit sur le *Lion* pour se rendre à Madère, parce qu'il espéroit que le climat de cette île le guériroit d'une consomption dont il est mort depuis, soutint, sans en être affecté, le plus grand roulis du vaisseau. Conformément aux règlemens, les gardes-marine couchoient dans des hamacs suspendus au-dessus des cables roulés dans l'entre-pont, et près de cette partie du vaisseau où l'air est stagnant, et d'où s'exhalent quelquefois des odeurs fétides et nauséabondes; quelques-uns d'entr'eux étoient encore fort jeunes, d'une

constitution délicate, et naviguoient pour la première fois; et cependant aucun ne parut être incommodé. Il est probable que leur activité extraordinaire, et le zèle avec lequel ils se livroient aux soins de leur nouvel état, aussi bien que l'orgueil qu'ils sentoient à être délivrés des chaînes du collège, et revêtus d'une certaine autorité dans le vaisseau, les empêchèrent d'être malades. Ils étoient toujours les premiers à grimper au haut des mâts et à courir sur les vergues, auxquelles on les voyoit souvent se suspendre par une simple corde, et d'une manière qui paroissoit si périlleuse; qu'un jeune spectateur réfléchissant aux alarmes que la tendresse maternelle auroit éprouvées à cette vue, s'écria dans la langue dont on avoit coutume de se servir avec les interprètes chinois: — « *Si matres nunc viderent* (1) »!

Le premier octobre, les vaisseaux remirent à la voile pour sortir de la baie de Torbay; et, en longeant la côte montueuse du Devonshire, et s'éloignant de l'Angleterre, ils découvrirent bientôt la Bretagne et l'île basse d'Ouessant: après quoi ils furent neuf jours

(1) Ah! si leurs mères les voyoient à présent!

sans revoir la terre. Depuis la découverte de la boussole, les navigateurs sont habitués à cingler loin des côtes et à ne voir autour d'eux que le ciel et l'eau : mais ce spectacle est vraiment terrible quand on s'embarque pour la première fois. On ne peut s'empêcher d'admirer le génie de l'homme qui, pour diriger sa route à travers l'immensité de l'Océan, s'est si heureusement servi des propriétés d'un fossile qui, taillé d'une certaine manière, et artistement suspendu, se tourne toujours vers le même point de l'horizon.

Dès qu'on a perdu la terre de vue, on éprouve un grand plaisir à rencontrer des vaisseaux. Nous en apperçûmes plusieurs qui se servoient du même vent pour faire différentes routes ; mais comme nous n'avions alors aucun ennemi à attaquer, ni à craindre, nous ne fûmes point arrêtés par le désir de les approcher ou de les éviter ; et sir Erasme continua à profiter du vent qui nous favorisoit, pour faire voile dans une direction parallèle avec l'Espagne, le Portugal, le détroit de Gibraltar et la partie septentrionale de l'Afrique. Cependant, nous ne découvrîmes aucun de ces pays.

Sir Erasme Gower observa que tous les navires partant d'Europe pour l'île de Madère rencontrent un courant qui va de la partie occidentale de l'Océan vers la baie formée par l'île d'Ouessant et le cap Finistère, ainsi que vers la Méditerranée; et, autant que sir Erasme a pu le vérifier en cinq voyages qu'il a faits à Madère, on doit estimer que ce courant porte les vaisseaux au sud-est, environ onze milles par cinquante lieues.

Le *Lion* et l'*Indostan* dirigeant leur route conformément à cette estimation, et calculant les degrés de longitude qu'ils parcouroient, non-seulement par leurs livres de log, mais aussi d'après plusieurs montres marines et plusieurs observations lunaires, se trouvèrent, le 10 octobre, à la vue des îles de Porto-Santo et de Madère.

Quand nous fûmes par le travers de Porto-Santo, Madère nous parut ressembler à une grande montagne, dont le sommet se cachoit dans les nuages. Bientôt après, nous apperçûmes trois petites îles, nommées les *Désertes*, dont les deux plus éloignées ne sont guère que des rochers pointus et escarpés. L'autre, qu'on désigne par le nom de *Table-déserte*, est élevée, mais plane, et nous

parut un peu cultivée. Auprès de cette île, un rocher d'une forme singulière s'élève perpendiculairement du sein de la mer.

Sir Erasme Gower pense que tous les vaisseaux qui vont des côtes d'Europe à Madère, doivent diriger leur route sur Porto-Santo, et ensuite vers la tête de Bronze, ou la pointe orientale de Funcal, capitale de l'île, en passant entre cette pointe et les Désertes, en-dehors desquelles est un rocher élevé, qu'on prend souvent pour un vaisseau à la voile. Ce passage n'a qu'environ neuf milles de large ; mais on n'y trouve pas de fond, excepté tout près de Madère, encore y a-t-il beaucoup d'eau. La rade est par les trente-deux degrés trente-sept minutes trente secondes de latitude nord, et par les dix-sept degrés cinq minutes de longitude, à l'ouest de Greenwich ,. ainsi qu'on l'a déterminé d'après plusieurs éclipses des satellites de Jupiter, et une éclipse de soleil qui a eu lieu le 4 juin 1788.

La boussole eut une variation de dix-huit degrés trente-cinq minutes vers l'Ouest. Dans les temps où la lune est dans son plein, et lorsqu'elle change de quartier, les hautes marées s'élèvent du côté du

nord-nord-ouest et du sud-sud-est jusqu'à sept pieds, et les basses marées à cinq. Le flux est vers l'est.

Les règlemens du port exigent que tous les vaisseaux, avant de jeter l'ancre, ou immédiatement après qu'ils ont mouillé, fassent dire au gouverneur de l'île de quelle nation ils sont, et pourquoi ils s'arrêtent. Un vaisseau de guerre ne peut pas envoyer son canot à bord des navires qui entrent dans la rade, jusqu'à ce qu'ils aient été arraisonnés par la chaloupe-pratique, c'est-à-dire, la chaloupe des personnes qui doivent s'informer si les vaisseaux qui arrivent n'ont point à leur bord quelque maladie épidémique. De même, il n'est pas permis d'approcher des navires qui partent, aussitôt qu'ils ont été visités par les officiers du port chargés d'empêcher que les habitans de l'île ne s'embarquent clandestinement, ou qu'on n'exporte des marchandises prohibées. Les vaisseaux de guerre anglais saluent le fort de treize coups de canon, après qu'ils ont reçu l'assurance qu'on leur rendra un pareil salut.

Pendant l'été, les canots peuvent approcher la plage; mais quand on n'a point de marchandises à débarquer, il vaut mieux s'en

écarter dans toutes les saisons, non-seulement pour éviter que la houlle ne brise les canots contre les pieux dont le port est bordé, mais pour ne pas donner aux matelots occasion de fréquenter les lieux de débauche' qui sont dans le voisinage, et de boire les liqueurs pernicieuses qu'on vend tout auprès. La houlle ne se faisant point sentir auprès du roc de Loo, le débarquement y est sûr et aisé; et quoiqu'il y ait des chaumières dans les environs, on peut facilement empêcher les matelots d'y entrer. Il faut également se tenir en garde contre les canots qui viennent à bord, sous prétexte de porter du poisson, des fruits ou des herbages, parce que leur principal but est de vendre les plus mauvaises liqueurs spiritueuses, et des marchandises cachées. On se procure aisément du bœuf frais, de l'eau et des légumes qu'on porte à bord dans les canots du pays.

Le gouvernement britannique accorde aux fournisseurs cinq schellings (1) par tonneau d'eau, et six pences (2) par livre de bœuf, pour l'usage des équipages de ses vaisseaux.

(1) Un schelling vaut vingt-quatre sous tournois.
(2) Six pences valent douze sous tournois.

Le

Le vin qu'on fournit à ces vaisseaux est falsifié, et ne se conserve pas. Le gouvernement le paie seize livres sterlings le tonneau; et chaque tonneau contient cent vingt gallons (1). Une escadre de vingt vaisseaux de guerre peut trouver, à Funcal, tous les rafraîchissemens dont elle a besoin, pourvu qu'elle n'y reste pas plus de dix jours.

La baie de Funcal est ouverte de l'ouest au sud-sud-est. Les vents du sud-ouest et du sud-est sont ceux qui y soufflent avec le plus de violence. Les vaisseaux qui en temps d'hiver sont obligés de mouiller dans la baie, doivent bien prendre garde aux brouillards obscurs qui se lèvent quelquefois dans le sud, et à la forte lame qui vient du même côté; car il est très-dangereux de rester à l'ancre avec de pareils pronostics.

On croit qu'il seroit possible de construire, à Funcal, un port sûr, quoiqu'à la vérité à très-grands frais. Il faudroit pour cela joindre au fort d'Ilhéo, communément appelé le château de Loo, une langue de terre ou plutôt de rocher qui s'avance dans la mer en tournant vers ce fort, et en est distante

(1) Un gallon contient quatre pintes, mesure de Paris.

d'environ cent vingt toises. Dans cet étroit passage, l'eau a six à sept brasses de profondeur. Il ne manque pas de pierres dans les environs; mais il seroit pourtant bien difficile de bâtir un mur assez fort pour contenir la grosse mer, qui y est poussée avec violence toutes les fois que le vent souffle du sud, et qui, en se brisant contre le château de Loo, s'élève souvent jusqu'à la hauteur de quatre-vings pieds. D'ailleurs, ce port ne pourroit contenir qu'un petit nombre de vaisseaux, indépendamment des bârques et autres petits bâtimens employés à charrier les marchandises de la capitale dans les autres ports, et à rapporter à Funcal les productions de l'île. Pendant la mauvaise saison, ces bâtimens mouillent sous le rocher de Loo; et indépendamment de leurs ancres, ils ont toujours des cables amarrés au rivage. Aux premières menaces de la tempête, ils sont abandonnés à leur fortune: leurs équipages cherchent tous un abri à terre.

Vue de loin, l'île de Madère semble être rocailleuse, stérile et sans culture; mais à mesure qu'on s'en approche, ses beautés frappent agréablement les yeux. Il n'y a

point de perspective plus pittoresque, plus attrayante, que celle qu'offrent aux vaisseaux qui sont dans la baie, Funcal et les collines des environs. Funcal est bâti au milieu d'une jolie vallée; et la blancheur des églises et de quelques autres édifices de cette ville, fait un charmant contraste avec la verdure qui pare perpétuellement les arbres et les champs voisins. On peut dire qu'on n'y connoît d'autres saisons que le printemps et l'été; car, ni le froid ni même la chaleur ne s'y font presque jamais sentir au point d'incommoder. Durant le séjour qu'y fit lord Macartney, le thermomètre de Farenheit s'éleva à l'ombre, à midi, depuis soixante-neuf jusqu'à soixante-douze degrés. En automne, dans le temps des vendanges, il passe rarement soixante-quinze degrés; et en janvier, il monte, à Funcal, jusqu'à soixante-quatre, ou à-peu-près, quoique le sommet des montagnes qui entourent cette ville soit couvert de neige.

Le *Lion* et l'*Indostan* étoient partis d'Angleterre au moment (1) où la végétation avoit déjà commencé à se ralentir, et où

(1) Au commencement d'octobre.

tout annonçoit la prochaine langueur de la nature. Aussi, le luxe qu'elle déployoit, à Madère, n'en parut que plus frappant à des hommes nés dans des climats septentrionaux, et pour lesquels ce changement s'étoit si rapidement opéré. Tout ce qui compose la création sembloit plein de vie. Des nuées d'insectes bourdonnoient dans les airs ; des essaims de lézards couroient de tous côtés. Il n'y avoit presque pas d'arbre qui ne fût couvert de fleurs ou de fruits ; et tous conservoient leurs feuilles. Quelques-unes des humbles plantes d'Europe croissent, à Madère, à la hauteur des arbustes. Rien, enfin, n'y paroît foible et dégénéré, si ce n'est l'homme. Les gens du peuple y ont, en général, le teint brun, des traits rebutans, et sont d'une très-petite taille. Ils n'ont point le courage et la vivacité des hommes qui sont originaires d'Afrique, ni même de ceux qui naissent en Europe dans des contrées froides. Il est vrai que lorsque les habitans du nord se transportent dans les pays méridionaux, leurs descendans sont d'une plus petite taille et moins robustes qu'eux.

Le gouverneur portugais s'empressa de faire rendre à l'ambassadeur tous les hon-

neurs dus au représentant d'un souverain puissant et allié, soit tant que lord Macartney fut en rade, soit à son débarquement, ou lorsqu'il étoit à terre. Ce ministre refusa une garde militaire; mais il se rendit à l'invitation du gouverneur, qui désiroit de le traiter, et qui, en effet, lui donna un repas splendide. Non-seulement on y avoit invité l'ambassadeur et les principales personnes attachées à l'ambassade, mais les officiers du *Lion* et de l'*Indostan*, ainsi que les agens de la factorerie anglaise, les principaux officiers du gouvernement et de la garnison, et plusieurs riches habitans de l'île. Le nombre des convives étoit d'environ deux cents. Mais il n'y parut d'abord d'autre femme que la fille du gouverneur, âgée d'une dixaine d'années. Cette jeune personne, qu'on avoit parée comme une femme mariée, fit les honneurs de la table avec beaucoup d'aisance et de grace. Le dessert fut servi dans un appartement plus frais que celui où l'on avoit dîné, et où l'on fut accueilli par la femme du gouverneur, laquelle étoit trop indisposée pour avoir pu assister à tout le repas. Elle s'appeloit Donna Louisa, et sa fille, Donna Maria, et on ne les nommoit

pas autrement en leur adressant la parole; car il paroît que, quoique les nobles portugais aient plusieurs noms de famille, leur usage est de ne se désigner, dans la société, que par le nom de baptême. Les noms de famille du gouverneur étoient Pereira, Forjas et Coutinho; ce qui sembloit annoncer qu'il appartenoit aux maisons les plus distinguées du Portugal.

Dans la salle du gouvernement, on a peint l'histoire intéressante, mais douteuse, de la découverte de Madère, par un anglais nommé *Robert Mac-ham*, qui vivoit sous le règne d'Edouard III. Quoique d'une naissance obscure, Robert Mac-ham devint éperdument amoureux d'une jeune demoiselle appelée *Anne d'Arfet*, laquelle étoit extrêmement belle, et issue d'une famille noble et puissante. Cette jeune personne ne fut point insensible à l'amour de Mac-ham: mais sa famille, qui regardoit, comme indigne d'elle, l'alliance de cet homme, obtint un ordre du roi pour le faire renfermer jusqu'à ce que la demoiselle eût épousé un gentilhomme des environs de Bristol. Elle donna en effet sa main à ce gentilhomme, qui l'emmena aussitôt dans son château. Quelque

temps après, Macham étant sorti de prison, rejoignit sa maîtresse, et la détermina à s'embarquer avec lui à bord d'un vaisseau qui devoit les porter en France. A peine eurent-ils levé l'ancre, que la tempête les assaillit; et comme le vaisseau étoit mal équipé, ils furent emportés fort loin des côtes, et errèrent pendant treize jours à la merci des flots. A la fin, ils crurent découvrir quelque chose qui ressembloit à la terre; et après avoir fait beaucoup d'efforts pour en approcher, ils virent que c'étoit une île couverte de bois. Ils eurent bientôt jeté l'ancre; et Mac-ham, la dame et leur petite suite se rendirent à terre, et construisirent, sous les branches d'un grand arbre, une espèce de cabane qui leur servit de retraite. Pendant la nuit, une nouvelle tempête arracha le vaisseau à ses ancres, et l'emporta jusque sur la côte de Barbarie, où il fut brisé contre les rochers, et l'équipage pris par les Maures et réduit à l'esclavage. La dame fut si affectée d'avoir vu le vaisseau s'éloigner, qu'elle mourut en très-peu de temps; et Mac-ham, ne pouvant supporter la douleur que lui causoit la mort de la dame, ne tarda pas à la suivre. Les gens de leur suite, dé-

sespérés de ces deux pertes, résolurent d'abandonner l'île, et s'embarquant dans leur canot, mirent à la mer, sans savoir ni où ils iroient, ni de quel côté ils devoient se diriger. Après une longue suite d'aventures, ces gens se trouvèrent avec un espagnol, qui fut si charmé du merveilleux de leur histoire, qu'il en fit part à Gonzalès Zarco, chargé, par le roi de Portugal, d'aller faire des découvertes, et il l'engagea même à faire voile du côté où on disoit qu'étoit l'île nouvelle. Les gens de Mac-ham n'avoient pu indiquer que très-imparfaitement la position de cette île : malgré cela, on ne tarda pas à la retrouver.

Les particularités de cette histoire sont appuyées du témoignage d'Alcafarado, auteur contemporain, qui, à la sollicitation du prince Henri de Portugal, composa un livre intitulé : *Relation de la première découverte de l'île de Madère.* Mais de Barros, le Tite-Live des Portugais, attribue entièrement cette découverte à Gonzalès Zarco et à Tristan Vaz.

M. William Johnstone, anglais, qui étoit négociant à Madère, et qui joignoit la culture des sciences aux travaux de sa pro-

fession, alliance bien moins rare, de nos jours, qu'elle ne l'étoit autrefois, a fait un relevé géométrique de cette île. Il a trouvé qu'elle avoit presque la forme d'un parallélogramme, dont la moindre longueur, de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, avoit environ trente-sept milles, et la moindre largeur onze milles; présentant, dans la totalité, une superficie de quatre cent sept milles carrés, ou deux cent soixante mille quatre cent quatre-vingts acres. L'île de Madère est divisée en trente-sept paroisses, et contient environ quatre-vingt mille habitans; de sorte qu'il y a près de deux cents personnes par mille carré, et si la terre y étoit partagée également, chaque individu posséderoit un peu plus de trois acres.

Cependant, une grande partie de l'île paroît être non-susceptible de culture. Les montagnes sont très-hautes, très-escarpées, et, en beaucoup d'endroits, dépouillées de toute espèce de terre. Les eaux, en tombant des montagnes, ont formé un grand nombre de vallées étroites, qui sont toutes presqu'entièrement cultivées, et dans plusieurs desquelles on voit des villages et des hameaux très-jolis. Le penchant des mon-

tagnes a si peu de terre, que la nécessité a engagé les cultivateurs à s'efforcer d'y remédier. Ils brisent en petits morceaux les rochers détachés qui contiennent des matières propres à la végétation; de sorte que ces petits morceaux étant humectés par les ruisseaux qui tombent du sommet des montagnes, se décomposent et deviennent fertiles. C'est-là peut-être une des plus fortes preuves de l'industrie des habitans de cette île; car l'indolence y domine, et sur-tout parmi les hommes. On les voit souvent couchés au soleil ou étendus tout de leur long sur leur plancher, tandis qu'ils envoient leurs femmes et leurs filles à quelques milles sur les montagnes, pour y chercher du genêt, et l'aller vendre ensuite à Funcal, où il sert de chauffage. Malgré l'âpreté des chemins, ces femmes ne vont jamais que pieds nus. Elles ne mangent presqu'autre chose que de misérables citrouilles et du poisson salé; ce qui, joint à un travail dur et à la chaleur du climat, leur donne un air vieilli, même lorsqu'elles sont encore dans un âge peu avancé.

La principale richesse de l'île est la vigne, qui produit, dit-on, annuellement près de

vingt-cinq mille pipes de vin de cent vingt gallons chacune. La moitié de ce vin est porté en Angleterre, dans l'Amérique septentionale et dans les deux Indes; le reste est consommé dans le pays, soit en nature, soit après qu'on l'a distillé. Les raisins de Madère sont, en général, blancs, ainsi que le vin qu'on en tire; mais il y en a aussi avec lesquels on fait du vin rouge qu'on appelle du *tinto*, et dont une légère adaption sert à donner au premier une couleur plus foncée.

Il y a une espèce de raisins rouges auxquels on donne le nom de *bastardas*, et qui produisent du vin blanc. Enfin, dans un petit nombre d'endroits, croît aussi la vigne qui porte ces raisins si précieux et si doux, avec lesquels on fait le fameux vin de Malvoisie. On ne recueille guère chaque année, que cinq cents pipes de ce dernier vin, et on les vend environ soixante livres sterlings la pipe. L'autre vin qui, par opposition à celui-ci, s'appelle le *Madère sec*, ne se vend aux marchands, quand il est nouveau, qu'à-peu-près vingt-deux livres sterlings la pipe; mais, suivant l'usage du commerce, on en demande un plus haut prix

aux personnes qui n'en achètent que par hasard. Le vieux vin se paie à raison de vingt schellings de plus par pipe, et par chaque année qu'il a été gardé. Cette augmentation de prix est regardée comme une compensation pour le coulage, l'évaporation, et les intérêts de l'argent que vaut le vin. Toutes les espèces de vin que produit l'île, ne sont estimées l'une dans l'autre qu'à raison d'environ quatorze livres sterlings la pipe; ce qui réduit la valeur totale de ce qu'on exporte, à beaucoup moins de deux cent mille livres sterlings, dont la majeure partie sert à payer les marchandises qu'on tire des manufactures anglaises, la farine et le poisson salé de l'Amérique septentrionale, et enfin les grains des îles occidentales qui, comme Madère, appartiennent à la couronne de Portugal.

Il n'est pas rare de voir des négocians de Madère acheter des marchandises anglaises à vingt-cinq pour cent de profit sur le prix porté dans la facture qu'on leur présente. Cependant, la facture est souvent changée dans la traversée des ports d'Angleterre à Madère, et les prix de chaque article rehaussés. Cet usage illicite est si bien connu,

qu'on a donné à ces factures le nom de factures d'eau salée; mais les consommateurs sont les seuls qui en souffrent, parce que les marchands de Madère ajoutent de même un surhaussement de prix à tout ce qu'ils fournissent.

Le gouvernement de Portugal perçoit un droit sur le vin qu'on exporte, ainsi que sur toutes les marchandises importées, excepté les provisions. Il mit aussi des taxes dans l'intérieur du pays. Cependant, tous ces impôts ne lui rendent pas, dit-on, plus de huit mille livres sterlings au-delà de ce qu'il lui en coûte pour l'entretien de ses employés civils et militaires, et des autres dépenses de l'île. Certes, les profits que les Anglais retirent de cette île sont bien plus considérables que ceux qu'elle donne à sa métropole. La factorerie anglaise, qui y est établie, consiste maintenant en plus de vingt maisons de commerce, dont les richesses passent successivement en Angleterre. Les autres nations ne font que peu d'affaires à Madère. Les Portugais, eux-mêmes, qui ont voulu se mettre en rivalité avec les Anglais, ont rarement prospéré, soit qu'ils aient, comme on le croit, moins d'aptitude au commerce,

soit aussi qu'ils manquent de capitaux, de crédit et de relations avec les étrangers.

Les marchands anglais s'attachent les colons à qui appartiennent les vignes, en leur faisant toutes les avances dont ils ont besoin dans l'intervalle des récoltes, et même lorsque les récoltes manquent. Ils font aussi beaucoup d'affaires avec les habitans de Funcal; mais leurs relations avec eux se bornent au commerce, et ils les fréquentent fort peu en société.

C'est pourtant d'après leurs liaisons avec les Anglais, que les habitans de Funcal ont adopté l'usage de ces assemblées connues sous le nom de loges de francs-maçons, lesquelles sont consacrées, en Angleterre, à entretenir un excellent esprit de fraternité, et se distinguent souvent par des actes d'une charité rare. Mais dans des pays où une certaine liberté de parler est interdite, par la nature du gouvernement, de telles sociétés semblent, par le mystère dont elles s'environnent, favoriser une trop franche communication de sentimens, et deviennent dès-lors suspectes.

Le clergé catholique s'appercevant que la dévotion des habitans de Funcal diminuoit

sensiblement, et qu'il étoit chaque jour plus difficile de trouver des sujets propres à la vie religieuse, et de recruter les couvens, fut alarmé de ce changement, l'attribua à la liberté de penser des francs-maçons, et voulut employer le bras de l'inquisition pour faire fermer leurs loges. Plusieurs des principaux Portugais, qui résidoient à Madère, furent poursuivis par le saint-office; et cette persécution auroit eu, sans doute, des suites terribles, si elle n'eût été arrêtée par les soins du chevalier de Pinto, ministre des affaires étrangères à Lisbonne, homme de beaucoup d'esprit, et ayant toute la confiance du prince de Brésil, qui, à cause de la maladie de sa mère, avoit été nommé régent de Portugal. Le prince rendit donc un édit qui portoit : « Que tous les inqui-
» siteurs et juges du tribunal de l'inquisition
» devoient, sans délai, s'occuper des affaires
» soumises à leur juridiction; que dès qu'un
» accusé seroit mis en prison, on nomme-
» roit des avocats pour prendre sa défense;
» que la sentence prononcée contre lui, et
» toutes les pièces du procès, seroient im-
» médiatement envoyées au secrétaire-d'état
» dom Joseph Scabra, pour être présentées

» au régent, afin que son altesse prît, à
» cet égard, le parti qu'elle jugeroit con-
» venable; et qu'enfin l'envoi de ces pièces
» ne pourroit pas être différé de plus de
» deux mois après l'arrestation du coupable,
» parce que l'intention du régent étoit
» qu'aucun portugais ne pût languir des an-
» nées entières dans une rigoureuse prison. »

L'esprit qui dicta cet édit et l'ordre qu'il prescrivoit, suffirent pour arrêter la tyrannie de l'inquisition. Ce tribunal n'a plus été défendu par la superstition du peuple. Les femmes même ont montré depuis moins de dévotion. Il y a plus de vingt ans qu'aucune de celles de Madère n'a pris le voile. L'influence du clergé portugais étoit autrefois sans bornes dans cette île. Il s'immisçoit dans l'intérieur des familles et y commandoit despotiquement. On eut occasion de s'appercevoir d'un reste de cet abus à la fête que le gouverneur donna à lord Macartney. Un moine, ivre, se promenoit autour de la table, donnoit des ordres, et se mêloit insolemment de tout ce qu'on faisoit, sans que personne osât lui imposer silence.

La factorerie anglaise de Madère a toujours été protégée contre l'inquisition, et vit en bonne

bonne intelligence avec le gouverneur et le principal juge, auxquels elle offre un présent annuel, provenant de la contribution qu'elle lève sur le fret des marchandises qui arrivent d'Angleterre, et sur le vin qu'elle expédie. Cette contribution est autorisée, et par un acte du parlement britannique, et par un règlement particulier de la factorerie; et elle sert à soutenir les marins anglais que la maladie ou quelqu'autres accidens retiennent à Madère, ainsi qu'à pensionner ceux des membres de la factorerie qui ont eu le malheur de perdre leur fortune.

Les maisons des négocians anglais établis à Madère sont ouvertes à tous les passagers des vaisseaux qui s'arrêtent pour y prendre des provisions, en allant dans l'Inde ou en Amérique. Ils n'ont besoin pour cela que de la moindre recommandation de quelqu'ami; et quand les flottes y arrivent avec beaucoup de passagers, on leur donne des dîners et des fêtes continuelles. Les négocians occupent, en conséquence, des maisons spacieuses et commodes. Ce genre d'hospitalité, si peu en usage dans nos villes populeuses d'Europe, non-seulement procure des affaires aux né-

gocians, mais est extrêmement agréable pour les voyageurs, et produit souvent entre l'étranger et son hôte une prompte intimité que le signal du départ interrompt tout-à-coup, sans qu'on ait l'espoir de la renouveler; car Madère est située loin de la route que les vaisseaux suivent à leur retour en Europe.

La viande de cochon est le mets le plus recherché à Madère. Lorsque les cochons sont jeunes, on les marque; ensuite on les lâche dans les montagnes, où ils deviennent sauvages, et se nourrissent principalement de racine de fougère, qui leur donne un goût excellent; et quand on veut les prendre, on les chasse avec des chiens.

Les perdrix sont très-abondantes dans l'île de Porto-Santo. Les habitans ne les prennent qu'en vie; et lorsqu'ils veulent en avoir, ils se rassemblent autour des endroits où elles ont fait leur couvée, et les poursuivent sans leur laisser de repos, jusqu'à ce qu'effrayées et épuisées de fatigue, elles se laissent prendre comme on veut.

Il n'y a point à Madère d'animaux dangereux. On n'y voit aucune espèce de serpens; on n'y trouve non plus ni lièvres ni renards.

La côte ne fournit ni huîtres ni harengs ; mais beaucoup d'autres poissons n'y sont pas rares. Cependant, la classe du peuple la moins riche ne consomme guère que de la morue salée ; et c'est sans doute ce qui, joint à la mauvaise qualité des autres alimens, occasionne ces éruptions scorbutiques qui défigurent la peau de la plupart des gens pauvres de l'île. Ils y sont aussi fréquemment affligés de rhumatismes. Les autres habitans y sont souvent attaqués de paralysie ; ce qu'on doit attribuer à leur paresse, à leur replétion et à un grand défaut d'exercice. La petite vérole y fait de grands ravages en été. Les scrupules religieux sont cause qu'on y a, jusqu'à présent, très-peu pratiqué l'inoculation.

Les fièvres intermittentes ne sont nullement connues dans l'île ; et cela n'est point étonnant, puisqu'il n'y a point de marais. Le pays est montueux, et les vents élevés qui y règnent n'y laissent point de vapeurs stagnantes. Les coups de vent qui viennent des montagnes et frappent la ville de Funcal, sont si violens, qu'ils emportent quelquefois le toît des maisons. Pour prévenir ces accidens, on a recours à un moyen très-mal-adroit et très-

dangereux. On place sur les toîts de gros quartiers de pierre, sans songer que leur chute peut écraser les personnes qui passent dans la rue. Cependant, ni ce danger, ni tout autre, n'empêchent les galans Portugais d'aller, suivant l'usage de la métropole, donner la nuit des sérénades sous les jalousies de leurs belles.

Quoique Funcal jouisse de l'avantage d'avoir de l'eau courante dans chacune de ses rues, la ville n'est point propre : elle acquiert pourtant tous les jours quelque nouvel embellissement. Le gouverneur actuel y a fait faire un almeyda, ou mail, environné de plusieurs beaux rangs d'arbres. Il a aussi favorisé la construction de divers édifices publics ; et il a engagé pour cela les habitans portugais, ainsi que les étrangers, à souscrire : mais les étrangers seuls ont été exacts à payer leur souscription.

Funcal contient, dit-on, environ quinze mille habitans. La population et la culture de l'île augmentent chaque jour. Le temps y est cependant très-incertain, et quelquefois les récoltes y sont fort mauvaises. Les fermiers se trouvent alors dans la nécessité de s'endetter pour faire travailler leurs terres. Mais,

quoique la loi du pays fasse saisir la propriété des débiteurs, elle ne permet pas de toucher à leurs personnes.

La culture des cannes à sucre est presqu'abandonnée à Madère, parce qu'elle convient mieux aux climats situés entre les tropiques (1). La canne croît à Madère jusqu'à la hauteur d'environ huit pieds, et ressemble à un roseau. Sa tige est garnie de nœuds d'où partent les feuilles. C'est vers le milieu de la tige que se trouve le suc le plus riche et le plus doux. Il y a aussi à Madère quelques cannelliers de la meilleure espèce. Leurs feuilles sont à trois côtes et parfumées, et l'écorce est mince et extrêmement odorante.

Quelques-unes des personnes attachées à l'ambassade, firent une excursion pour visiter la partie orientale de l'île. Elles trouvèrent d'abord dans les montagnes un chemin roide et raboteux, ensuite un sentier étroit, taillé

(1) C'est pourtant de Madère qu'on a transporté la canne à sucre au Brésil et dans les Antilles. La canne à sucre croît ordinairement à Saint-Domingue, jusqu'à la hauteur de neuf à dix pieds; et au Brésil, elle a souvent jusqu'à quinze et dix-huit pieds de haut. (*Note du Traducteur.*)

sur le flanc du roc, et à côté duquel on voyoit, d'un bout à l'autre, un affreux précipice. En plusieurs endroits de ce sentier on ne peut aller qu'à pied, ou du moins avec des mulets accoutumés à y passer, et dont le pied est extrêmement sûr. Les Anglais arrivèrent enfin sur un grand plateau, dont une partie étoit ornée de buis et de myrthes fleuris, qui y croissoient au hasard. Il y avoit aussi des airelles aussi grandes que des arbustes, quoiqu'en Angleterre cette plante ne s'élève pas au-dessus de la bruyère.

Nos voyageurs trouvèrent à la pointe de l'île, du côté de l'est, la place d'un volcan qui s'est éteint. Le cratère avoit environ quatre cents pas de diamètre, et on voyoit tout autour, ainsi que dans le fond, des fragmens de lave et de rocher. Il paroissoit aussi que dans la saison des pluies, il se remplissoit d'eau : mais quand les Anglais le virent, il étoit à sec, et couvert de cette espèce d'herbe qu'on nomme *pouliot*.

Le docteur Gillan observa qu'il y avoit eu à Madère différens volcans, dont les éruptions s'étoient faites à de longs intervalles. Il est sur-tout aisé de s'en appercevoir dans un endroit peu éloigné de la tête de Bronze,

où la lave qui a été lancée d'un cratère voisin, montre qu'il y a eu jusqu'à douze éruptions. Les couches de lave sont très-distinctes l'une de l'autre. La première est solide, même très-dure, et pour parler en termes scientifiques, une lave compacte; la seconde couche, c'est-à-dire celle qui est immédiatement par-dessus celle du fond, est une lave poreuse; la troisième n'est qu'une espèce de scorie, et tient de la nature de la pierre-ponce, et enfin la quatrième couche est formée de cendres volcaniques. La lave provenant de la seconde éruption et de toutes les autres jusqu'à la douzième inclusivement, est arrangée de la même manière que les quatre couches que nous venons de décrire.

Dans une partie du rocher sur lequel la couche de lave compacte de la première éruption étoit posée, il y avoit une profonde excavation, où le docteur Gillan se convainquit que ce rocher étoit très-ferrugineux, et composé de minerai et d'argile. Il remarqua en même temps que ce rocher n'avoit jamais été exposé à un grand degré de chaleur; car, autrement, le fer, une fois mis en fusion, seroit descendu par sa gravité spécifique et auroit laissé l'argile à la surface de la terre.

Il remarqua aussi que la lave provenoit d'un volcan qui s'étoit formé plus récemment que le rocher minéralogique qu'elle couvroit. Si l'île entière avoit été produite par quelque volcan, et étoit sortie tout-à-coup du sein de la mer, elle n'offriroit certainement pas les différences que nous venons d'observer. Elle renferme beaucoup de matières qui n'ont jamais été exposées à l'action du feu, ou qui, du moins, n'en conservent aucune trace. Indépendamment du rocher ferrugineux sur lequel sont les couches de lave, on y trouve du quartz non décomposé et très-compact. Il y en a en différens endroits et jusque sur le sommet des montagnes.

La chaîne des plus hautes montagnes de Madère n'a presque rien qui annonce qu'il y ait eu des volcans. Les sommets en sont fréquemment enveloppés de nuages; et c'est de là que descendent tous les ruisseaux qui arrosent l'île. Ce qui prouve que ces ruisseaux coulent depuis long-temps, c'est la profondeur des crevasses et des gouffres qu'ils ont formés en tombant entre les rochers. Les lits de ces rochers sont remplis de cailloux de différentes grandeurs, et de rocs arrondis et pareils à ceux qu'on trouve communément

dans les ravins que parcourent les torrens des Alpes. Le sol des champs cultivés et des pâturages est exactement le même que celui des parties du continent, où l'on n'a jamais soupçonné qu'il y ait eu de volcan.

On doit remarquer que la lave qu'on trouve à Madère ne contient ni aucune partie vitrifiée, ni aucune véritable pierre-ponce ; ce qui indique que les volcans n'y ont jamais été au plus haut degré de chaleur. Il est probable que le rivage qui forme la baie de Funcal, n'est qu'une partie d'un large cratère, dont le reste a été englouti dans la mer ; car on voit d'abord que les pierres bleues et plates qu'on trouve sur la plage, ne sont que de la lave compacte ; ensuite on observe que quand la mer est irritée, elle vomit de gros fragmens de cette même espèce de pierre, ainsi qu'une grande quantité de lave poreuse, ressemblant un peu à la pierre-ponce, mais étant beaucoup plus pesante et sans fibres. Enfin, le roc de Loo et l'endroit où l'on débarque vis-à-vis de ce roc, à l'occident de la baie de Funcal, ainsi que le rocher sur lequel est bâti le fort Sant-Yago, sont évidemment les restes des côtés perpendiculaires d'un cratère,

lesquels, quoique très-endommagés par le choc continuel des vagues, se sont, par leur adhérence, soutenus jusqu'à présent au-dessus de la mer. Ils n'ont point la moindre ressemblance avec les autres rochers qui sont à une petite distance du rivage.

Autant que permettent de le conjecturer l'aspect du sol et l'examen qu'on en a fait en fouillant jusqu'à une certaine profondeur, l'île de Madère doit être considérée comme le sommet d'une grande montagne d'où on a été vomies, à diverses périodes, beaucoup de matières volcaniques. La petite île de *Porto-Santo* et les *Désertes* étoient sans doute originairement jointes à Madère; mais, dans les diverses convulsions qu'a éprouvées la nature, elles en ont été détachées, et la mer a rempli les vides qu'a laissés leur séparation.

Les rochers qui forment le rivage de Madère et la houle violente qui les frappe sans cesse, la défendent naturellement contre les invasions d'un ennemi. Malgré cela, l'art a cherché à la rendre encore plus imprenable. Nous allons rapporter ce que le capitaine Parish observa à cet égard.

La ville de Funcal s'étend environ trois quarts de mille le long du rivage et a un

demi-mille de profondeur. Elle est environnée de quatre petits forts. Le premier est celui de *Sant-Yago*, situé à l'extrémité orientale de la baie de Funcal; il a immédiatement derrière lui une colline qui s'élève perpendiculairement. Ce fort est si bas qu'il reste exposé au feu des vaisseaux. On pourroit, cependant, profiter de la hauteur qui est par derrière, pour y placer un ouvrage qui commanderoit la rade. Le second fort, nommé *San-Lorenço*, est à environ deux cents pas à l'ouest de la ville : c'est un ouvrage régulier qui a cent pas de longueur et guère moins de largeur, et est revêtu de trois petits bastions; il a une batterie du côté de la mer et touchant presque la lame. C'est dans le fort de *San-Lorenço* que réside le gouverneur. Le troisième fort, appelé le *château du Pic*, est placé sur une montagne, au nord-ouest de la ville, et à environ un demi-mille du rivage. Le château du Pic est d'un accès très-difficile du côté du sud; mais si on s'étoit une fois emparé de la montagne qui est au-dessus, on le domineroit, et il n'y auroit pas lieu d'en attendre une longue résistance. Enfin, le quatrième fort est bâti sur le Loo, rocher

plus élevé que les plus grands vaisseaux, mais non pas assez pour garantir les dispositions faites sur son sommet. Les canons y sont nombreux et montés en barbette, et le petit parapet au-dessus duquel ils sont, paroît trop foible pour résister au boulet.

Le rivage peut être encore défendu par un mur long et fort bas, sur lequel on a placé des canons de distance en distance, et où il y a quelques projectures qui servent de flancs. Cet ouvrage paroît d'abord d'une bien foible défense contre des troupes dont le débarquement seroit protégé par des vaisseaux de guerre; mais la lame qui frappe constamment le rivage, deviendroit d'un grand secours pour ceux qui seroient sur le mur, parce qu'elle rendroit très-difficile la manœuvre des canots qui voudroient gagner la terre.

On dit qu'on peut aisément débarquer dans un endroit qui est à environ deux milles à l'occident de la baie de Funcal, du côté du Pic de la Cruz, et peut-être à Praya. Deux chemins conduisent de cette partie de l'île à Funcal. L'un traverse d'abord une petite montagne, et descend ensuite dans la vallée qui est au-dessous du château du Pic; l'autre suit le rivage, et devroit, sans

doute, être préféré, comme étant moins exposé au feu du château du Pic, et mis, par les maisons qui le bordent en partie, à l'abri du canon de San-Lorenço.

Le mur qui se prolonge depuis la mer jusqu'au pied de la montagne sur laquelle est bâti le château du Pic, n'est pas mieux construit que celui qui borde le rivage; et comme il n'y a point de canons, il ne peut jamais être que d'une foible défense. Le château du Pic paroît être la principale de toutes ces fortifications; il est bien bâti et passablement entretenu: ses murs sont fort élevés; mais il n'a point de fossés, et il est entièrement dominé par les hauteurs qui sont derrière lui. Ce fort n'a qu'environ douze canons de différentes formes, de différens calibres, et presque tous très-vieux et de fabrique anglaise.

Les forces de l'île consistent en cent cinquante hommes d'artillerie, cent cinquante hommes d'infanterie et deux bataillons de milice de mille hommes chacun, et portant l'uniforme, lesquels on rassemble de temps en temps, et sont obligés de s'habiller à leurs frais: ces troupes sont réputées régulières. Il y a aussi dix mille hommes de milices non

régulières, qui ne portent l'uniforme ni ne font l'exercice, mais qui, par rapport à cette double exemption, sont obligés d'entretenir les grands chemins, de garder les signaux de l'île et de faire le service des places. Ils sont divisés en trois régimens, qui ont chacun leur colonel; et chaque régiment est subdivisé en compagnies, commandées par des capitaines et des lieutenans.

Les soldats qui composent les troupes régulières de Madère, sont en partie nés à Angola, sur la côte d'Afrique, où le Portugal a un établissement; et on les y prend parmi les plus paresseux et les plus débauchés des habitans. Angola est, ainsi que Madère, l'une des nombreuses découvertes ou conquêtes qu'ont faites en Afrique, en Asie et en Amérique, les sujets d'un des plus petits et des plus foibles royaumes qu'il y ait maintenant en Europe: mais ce royaume étoit alors gouverné par les princes les plus entreprenans dont l'histoire fasse mention. Les possessions portugaises sont tellement dispersées dans toute l'étendue de l'Océan, qu'avant de terminer ce voyage, nous aurons encore occasion de nous arrêter dans quelques-unes d'entr'elles.

Les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages, et sur-tout les vaisseaux de guerre dont les équipages sont plus nombreux que ceux des vaisseaux marchands, ont besoin, pour conserver la santé à leur bord, de relâcher dans les endroits qui se rencontrent sur leur route, afin de s'y procurer de la viande fraîche, des légumes, de l'eau et du bois à brûler. Il ne fallut qu'une semaine au *Lion* et à *l'Indostan* pour remplir cet objet à Madère. Le brick le *Jackall*, qui s'étoit écarté d'eux en partant d'Angleterre, ne les avoit pas encore rejoints. Malgré cela, l'ambassadeur ne voulut point s'arrêter plus long-temps. Et ce ministre et les autres personnes attachées à l'ambassade, préoccupés du désir d'arriver bientôt à la Chine, renoncèrent avec moins de regret à leurs amusemens, à leurs nouvelles connoissances et à la suite de leurs observations à Madère. Ils y laissèrent des instructions dans lesquelles ils recommandoient au *Jackall* de se rendre sans délai, à Praya, dans l'île de Sant-Yago; ensuite ils se rembarquèrent, et sortirent de la baie de Funcal le 18 octobre 1792.

CHAPITRE IV.

PASSAGE A TÉNÉRIFFE ET A SANT-YAGO. REMARQUES SUR CES ISLES.

VIS-A-VIS et non loin de la côte d'Afrique, on voit plusieurs groupes d'îles et de rochers, sans compter ceux dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Ils sont à différens degrés de latitude, et assez proches du continent pour que les naturalistes pensent qu'ils en ont fait partie à des époques très-reculées; et on peut les regarder encore comme en étant, en quelque sorte, des accessoires.

La première terre qu'on voit, en partant de Madère, et en faisant voile vers le sud, n'est guère qu'un groupe de rochers appelés les *Sauvages*. Il faut soigneusement les éviter. Après avoir navigué encore un jour, on découvre ces îles, auxquelles la richesse de leur sol, et la salubrité et la douceur de leur climat, avoient engagé les anciens à donner le nom d'*Isles Fortunées*. Elles ont perdu ce nom brillant, sans perdre ce qui le leur avoit mérité. On les appelle maintenant

maintenant les *Isles Canaries*. Elles appartiennent à l'Espagne.

Les îles qu'on rencontre après les Canaries, et qui en sont pourtant à une très-grande distance, sont celles du Cap-Verd. Elles tirent leur nom d'un cap du continent, dont elles sont très-voisines; et le cap et les îles dépendent du Portugal. L'une de ces îles est Sant-Yago, où, d'après les ordres de sir Erasme Gower, le *Jackall* devoit se rendre. Ce fut pour donner au *Jackall* le temps de le joindre, et afin de se procurer, pour l'équipage du *Lion*, un supplément de meilleur vin que celui qu'il avoit pu avoir à Madère, au prix d'usage, que sir Erasme résolut de s'arrêter, non-seulement à Sant-Yago, mais d'abord à Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe, l'une des Canaries.

Pour se rendre dans cette île, on fit voile presque toujours au sud, et si l'on s'en écarta quelquefois, ce fut de bien peu. Le temps devint beaucoup plus chaud. Quoiqu'on approchât des mois les plus froids de l'année pour nos climats, les passagers et l'équipage croyoient sentir que l'hiver s'éloignoit d'eux. Les vents qui, depuis que les vaisseaux étoient partis de Portsmouth, avoient été

variables, comme ils le sont ordinairement en Angleterre, commencèrent à devenir plus réglés, et bientôt ils soufflèrent toujours de l'est, et tinrent de ces vents alisés, si uniformes, et si différens des autres enfans d'Eole, qui sont l'emblême de l'inconstance.

On sait que l'effet que produit, sur un vaisseau, l'impulsion du vent, se mesure avec un morceau de bois plat, mince et triangulaire, qui, jeté dans la mer, y reste immobile, ce qui lui a fait donner le nom de *log* (1). La célérité avec laquelle le vaisseau s'éloigne de ce bois, fait juger de la force du vent. Mais, s'il se trouve qu'il ait fait plus de chemin qu'on ne l'a estimé, d'après le log, la différence prouve qu'il y a, indépendamment de l'agitation des vagues, un courant ou mouvement progressif de la mer, qui, quelle que soit la cause qui le produit, se fait souvent sentir. En allant de Madère à Ténériffe, sir Erasme Gower remarqua un courant qui portoit vers le

(1) Les Français ont adopté le même mot qu'ils écrivent mal-à-propos *loch*, et qui, en anglais, signifie proprement une souche ou un tronc d'arbre. (*Note du Traducteur.*)

sud, et qui accéléra notre marche d'un tiers de mille par heure, c'est-à-dire, de vingt-deux milles sur toute l'étendue de la route.

Le capitaine Makintosh avoit déjà fait vingt fois cette route, et constamment rencontré un courant depuis le trente-neuvième degré de latitude jusqu'aux îles Canaries. Toutes les observations de ce marin prouvent que ce courant fait dériver les vaisseaux de trois degrés cinquante minutes est-sud-est. L'endroit où il a le plus de force, est vis-à-vis du détroit de Gibraltar. Dans un de ses voyages, le capitaine Makintosh trouva que, d'après sa montre marine, le courant lui avoit fait faire environ quarante milles par jour. En approchant des îles Canaries, ce courant se tourne davantage vers le sud : il frappe la côte de Barbarie ; et aux environs du Cap Bojador, il se partage et prend deux directions opposées, l'une desquelles est au nord, c'est à-dire, vers la Méditerranée, et l'autre au sud, le long de la côte et vers l'équateur.

Le 20 octobre, les matelots du *Lion* apperçurent l'île de Ténériffe, à travers les nuages qui s'élevoient de l'horizon. Cependant, les vaisseaux n'y arrivèrent que le

lendemain après-midi, et on estima qu'ils l'avoient vue à dix-huit lieues de distance. Le Pic de Ténériffe, qui est la plus haute montagne de l'île, et au niveau des terres les plus élevées de l'ancien continent, ne semble pas, à mesure qu'on s'en approche en venant du nord-est, répondre à l'idée qu'on s'est faite de son énorme hauteur. Les autres grandes montagnes qu'on voit de ce côté-là, en avant du Pic, l'empêchent de paroître ce qu'il est réellement. Un passager qui étoit à bord du *Lion*, se rappela qu'il l'avoit vu du côté du sud ouest, et qu'il lui avoit paru s'élever perpendiculairement du sein de l'Océan. Son élévation, nous dit-il, étoit alors marquée par trois rangs de légers nuages, qui sembloient lui former trois ceintures à une égale distance l'une de l'autre, et entre lesquelles on le découvroit très-distinctement, jusqu'à ce qu'enfin son sommet fut enveloppé dans celle qui étoit la plus élevée.

D'après les remarques de sir Erasme Gower, l'extrémité nord-est de Ténériffe, appelée *Punto de Nago*, paroît, quand on la voit à quatre lieues de distance, une pointe très-escarpée, et ressemble beaucoup

à la tête de Bronze, qui est en avant de Funcal, excepté qu'elle est plus élevée. La côte, au nord-nord-ouest, est une chaîne de rochers très-irréguliers, parmi lesquels sont quelques montagnes très-pointues, avec trois îles de rocher d'une médiocre hauteur, et éloignées de Ténériffe d'environ un demi-mille. Quand le *Lion* fut presque vis-à-vis de la partie nord-est de Ténériffe, l'extrémité sud de cette île parut s'incliner graduellement jusqu'à une pointe basse, à laquelle on a donné le nom de *Punto Prieta.*

On voyoit, au sud, l'île appelée la *Grande Canarie*, et au sud-est, la baie et la ville de Santa-Cruz-de-Ténériffe, éloignée de sept ou huit milles de Punto de Nago. Cette pointe n'est qu'un rocher aride; mais les autres montagnes sont couvertes d'arbres et de verdure jusqu'à leur sommet. Le *Lion* jeta l'ancre à un quart de mille du rivage, dans un endroit où il y avoit vingt brasses d'eau, en dehors de l'extrémité sud-est de l'île; la pointe du château restoit au nord-ouest-quart-d'ouest, et la pointe nord-est, au nord deux quarts de nord.

Le mouillage est, en général, très-mauvais à Ténériffe. Ainsi, les marins qui y relâchent

en temps d'hiver, pour y prendre des rafraîchissemens, doivent ne point y jeter l'ancre, mais se tenir sous voile, et envoyer un canot à terre pour remplir les formalités qu'exige le gouverneur, et se procurer les provisions dont ils ont besoin. Les petits inconvéniens qu'occasionne cette manière de s'arrêter, sont rachetés par l'avantage de ne point exposer les cables à être ragués, et par la certitude de ne pas endommager son vaisseau. En été même, il faut avoir soin de mouiller avec les plus petits cables possibles, et de les laisser flotter.

La place est défendue par diverses batteries, et par un rang de canons placés le long de la mer. La houlle est si forte, qu'elle rend le rivage presque continuellement inaccessible aux canots. Il y a un bon mole très en avant dans la mer, où les canots peuvent aborder en tout temps. La pointe de ce mole est défendue par quatre canons de bronze, et par une forteresse quarrée, qui paroît en bon état. A environ quatre-vingts pas au sud du mole, on trouve, entre les rochers, une crique, où, quand la mer est tranquille, on peut débarquer des marchandises. Les deux côtés, sud et nord du mole, sont garnis

de batteries qui s'étendent jusqu'à un demi-mille. Elles sont toutes placées sur le bord de la mer, et n'ont que deux ou quatre canons chacune. Tous les habitans en état de porter les armes, sont incorporés dans les milices. Les troupes de ligne, y compris les artilleurs, ne sont guère qu'au nombre de trois cents hommes.

Indépendamment des moyens que l'art a employés pour défendre l'île de Ténériffe, et de ceux dont nous avons déjà dit que la nature l'avoit pourvue, il en est un encore plus redoutable : c'est le danger auquel s'exposeroient les vaisseaux qui l'attaqueroient. Le vent ne souffle presque jamais du côté de terre ; et s'ils manquoient leur entreprise, il leur seroit impossible d'échapper au feu des batteries qui bordent le rivage.

Le vaillant amiral Blake brava, cependant, ce danger, lorsqu'en 1657 l'Angleterre étoit en guerre avec l'Espagne. Plein de l'ardeur de servir son pays, il attaqua, dans la baie, une flotte de galions aussi nombreuse que son escadre, et, malgré les batteries du rivage, il coula à fond tous les vaisseaux espagnols. Le vent qui changea tout-à-coup, comme par miracle, lui permit de se retirer. Il est

impossible de contempler le lieu où cette action s'est passée, et de songer aux dangers qui environnent ce lieu, sans admirer le courage et le succès de l'amiral anglais, et sans éprouver une partie de la crainte qu'inspire un péril qui nous menace encore.

L'entrée de la baie de Santa-Cruz est par le vingt-huitième degré vingt minutes de latitude nord ; et, d'après les montres marines, par le seizième degré vingt-six minutes de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. La variation de la boussole est de dix-sept degrés trente-cinq minutes à l'ouest du pôle. La marée monte en cet endroit jusqu'à six pieds.

Les règlemens du port ne permettent aucune communication entre les vaisseaux qui sont en rade et la terre, ni avant le lever ni après le coucher du soleil. Il est également défendu de tirer le canon des vaisseaux le matin et le soir. Cependant, une petite frégate française, qui étoit mouillée à Santa-Cruz, et portoit le pavillon aux trois couleurs, ne se conforma point à ce dernier ordre. Les vaisseaux anglais ne saluent point le fort, parce qu'il est défendu aux Espagnols de rendre le salut.

On peut se procurer à Santa-Cruz, du bœuf, du mouton, des cochons, des chèvres, de la volaille, des fruits et des légumes, le tout d'une bonne qualité, et à un prix raisonnable. Santa-Cruz a beaucoup d'avantages sur Madère, pour les vaisseaux qui, en allant dans l'Inde, ont besoin d'acheter des provisions fraîches. Le vin de Canarie, tel qu'on le fournit d'après le contrat passé avec la compagnie des Indes anglaise, est d'une meilleure qualité et à meilleur marché que celui de Madère. Une pipe de cent vingt gallons ne se vend pas plus de dix livres sterlings.

Comme il étoit nécessaire de s'arrêter deux ou trois jours pour embarquer le vin qu'on acheta pour le *Lion*, plusieurs passagers de ce vaisseau et de l'*Indostan*, ainsi que quelques officiers, profitèrent de l'occasion pour descendre à terre et visiter une partie de l'île. La ville de Santa-Crux, quoiqu'agréablement située, ne leur offrit ni autant de population ni autant d'activité qu'on en voit à Funcal; mais ils y trouvèrent des rues plus larges, mieux alignées, plus propres, et le séjour leur en parut plus sain. Le mole ou la jetée qu'on a construit dans la mer; les moyens qu'on a pris pour que

le débarquement y soit commode et sûr ; le bel almeyda (1) qui règne le long du quai, et est entouré de plusieurs rangs d'arbres ; la fontaine, jaillissante au milieu de la place, et ornée de statues de marbre; tout, enfin, y est bien entretenu, et annonce un gouvernement soigneux et éclairé.

Les montagnes qui environnent Santa-Cruz, ne sont ni si élevées ni si rapprochées des maisons que celles qui couvrent Funcal. Nous songions encore à cette ville; car, comme c'étoit la dernière que nous eussions vue avant d'arriver à Santa-Cruz, il étoit naturel qu'elle fût pour nous un objet de comparaison. Nous trouvâmes aussi les promenades et les chemins de voiture des environs de Santa-Cruz, beaucoup moins en pente et plus agréables. Nous croyions respirer un air plus léger, plus pur; nous sentions que nous étions dans une des îles Fortunées; et nous ne pûmes nous empêcher de regretter que M. West, au rétablissement duquel nous prenions tous un vif intérêt, ne fût pas venu jouir d'un climat qui nous sembloit bien meilleur que celui de l'île de Madère, où il étoit resté.

(1) Le mail.

M. Hickey se rendit sur les montagnes escarpées qui sont au nord de la ville, dans l'espoir de contempler, tout à son aise, la hauteur du Pic; mais ce fut en vain : les nuages, dont il étoit enveloppé, lui en dérobèrent la vue. Les rochers de ces montagnes conservent l'empreinte des volcans. On y trouve une grande quantité de cavernes qui peuvent servir d'abri, et dans lesquelles les gens du pays se retirent quand ils veulent se reposer. Les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet, et l'on y retient la terre avec des pierres ou des murailles sèches, qui forment différens étages. M. Hickey rencontra un paysan qui portoit un fusil, et avec lequel il conversa quelque temps en espagnol. Cet homme lui dit que les montagnes produisoient du bled, des féves, et une espèce d'herbe qui servoit à nourrir le bétail. Il n'y restoit alors que du chaume sec. Sur les montagnes voisines, on appercevoit plusieurs amoncellemens de rochers, dont l'aspect étoit très-extraordinaire, et au dessous desquels étoit un précipice horrible. Beaucoup de plantes sauvages et odoriférantes croissoient à l'entour. Il y en avoit aussi quelques-unes dont l'odeur étoit très-forte et très-repoussante.

Le *figuéra de India* (1), appelé en anglais le *poirier épineux*, porte un très-bon fruit, mais qui n'est aisé ni à cueillir ni à manger. L'obligeant paysan aida M. Hickey à vaincre ces difficultés. Il prit une poignée d'herbe et en enveloppa sa main, afin que les épines ne le piquassent pas; après quoi, il cueillit le fruit avec précaution, le pela et le présenta à l'anglais, qui le trouva très agréable. Ce fruit unit le parfum de la figue au goût de la poire beurrée d'hiver et du melon d'eau.

En s'entretenant avec M. Hickey, le paysan rapporta, comme une opinion reçue, que l'île contenoit de riches mines d'or; mais que le roi d'Espagne avoit défendu de continuer à les chercher, de peur que les Anglais, séduits par cet appât, ne tentassent de se rendre maîtres de l'île.

Plusieurs autres passagers prirent une autre route que celle de M. Hickey; et, après avoir fait quelques milles à cheval, sur le flanc d'une grande montagne, ils arrivèrent à Saint-Christophe de Laguna, capitale de l'île. Malgré le nom que porte cet endroit,

(1) Le nopal. On l'appelle aussi en français, *raquette* ou *cardasse*. (*Note du Traducteur.*)

il n'y a ni lac, ni lagune. Le gouverneur de l'île réside à Santa-Cruz; mais les tribunaux judiciaires se tiennent à Saint-Christophe. Les prisons de cette capitale ne sont guère peuplées que de jeunes filles de la dernière classe de la société, lesquelles sont accusées d'incontinence; car, quoique la juridiction ecclésiastique les poursuive avec rigueur, la douceur du climat ne leur permet pas de résister aux tentations de l'amour.

Les marchés étoient couverts de raisins rouges, et il y en avoit fort peu de blancs. Cependant, le vin qu'on exporte de Ténériffe est, en général, blanc. Dans cette île, la saison des vendanges est celle des plaisirs et de l'activité. Le peuple même de la ville paroît alors plus animé que de coutume.

Saint-Christophe est situé sur une éminence et au milieu d'une plaine fertile et très-étendue. Non-seulement il y a beaucoup de vignes, mais on y recueille du froment, du maïs, des pommes-de-terre, et une espèce de pois qui ressemble au lupin. Les diverses fontaines de Saint-Christophe de Laguna et de Santa-Cruz, reçoivent leur eau des montagnes qui les avoisinent. On l'y conduit dans des aqueducs faits avec des

troncs d'arbres creusés, et soutenus par des poteaux plantés dans la terre.

Au bout de la plaine de Saint-Christophe est une chaîne de montagnes, sur le sommet desquelles on se rend par un chemin facile, et d'où l'on voit les sinuosités d'une jolie vallée, s'étendant vers l'ouest, le long d'un second rang de montagnes qui la séparent de la mer. On découvre aussi la ville de Ticoronté, et un grand nombre de petits villages qui offrent le coup-d'œil le plus riant et le plus pittoresque. Les flancs des montagnes sont bien cultivés de chaque côté de la vallée; et les endroits les plus escarpés sont couverts de diverses plantes des climats chauds, lesquelles y croissent spontanément. On y distingue, sur-tout, celles que les botanistes appellent la *cacalia - kleinia*, l'*agave-américana* et le *cactus tuna*; et il y en a beaucoup d'autres qui n'ont ni utilité ni agrément.

Un peu avant midi, les voyageurs anglais, qui parcouroient les montagnes, furent surpris par la pluie, et il en tomba même une forte ondée. Ils se réfugièrent dans un village, dont l'un des habitans leur dit que, presque tous les jours de l'année, et à la même

heure, il tomboit ainsi une pluie passagère.

En quittant ce lieu, les voyageurs gagnèrent une grande et riche vallée, située entre un amphithéâtre de montagnes et la mer. Le Pic de Ténériffe s'élève au-delà de ces montagnes. A leur pied, on a bâti la ville d'Orotava; et à environ trois milles de distance sur le bord de la mer, est le port du même nom. Les principaux habitans de la ville possèdent des terres dans les environs; mais ceux du port ne sont que des négocians, car il s'y fait un grand commerce, et surtout en vin. Ce sont des Anglais qui, comme à Madère, font presque tout ce commerce, et qui, en retour du vin qu'ils expédient, importent des marchandises d'Angleterre.

Il se fait une si grande consommation de marchandises anglaises dans tous les pays soumis à la domination de l'Espagne et du Portugal, qu'on ne doit point être étonné des immenses fournitures que font les magasins de Londres, et qui semblent, à l'égard du commerce, rendre cette ville la capitale du monde.

Quand on est à Oratava, on tente ordinairement d'escalader les montagnes qui conduisent au Pic de Ténériffe; mais nous étions

à la fin d'octobre, saison défavorable pour une pareille entreprise. Les habitans assurèrent les voyageurs que le froid étoit alors insupportable sur les hautes montagnes : on voyoit, en effet, la neige et la grêle y tomber avec tant de violence, que ceux qui vouloient s'y exposer, couroient risque d'y rester ensevelis. Toutefois, les chemins n'étoient pas encore impraticables. Les voyageurs pouvoient disposer de deux jours, avant de se rendre à Santa-Cruz, pour rejoindre les vaisseaux ; et ils crurent que, si ces deux jours étoient beaux, et que l'air fût calme, ils pouvoient essayer de s'approcher du Pic. Certains de ne pas retrouver une semblable occasion, ils résolurent d'en profiter. D'ailleurs, ils pensoient que, quelque bornée que fût leur course dans les montagnes, elle auroit plus d'agrément pour eux qu'aucune autre promenade.

Le 13 octobre, le lever du soleil leur promit un beau jour. Le thermomètre de Farenheit, placé près de la mer et à l'ombre, étoit à soixante-seize degrés. Le sommet pointu du Pic se découvroit au-dessus des nuages ; et quoiqu'éloigné de plusieurs milles, il sembloit suspendu sur la ville d'Orotava.

Vers

Vers midi, les voyageurs se mirent en route. Ils traversèrent d'abord une jolie vallée couverte en grande partie de vignobles, où l'on recueille un vin doux et très-agréable. Bientôt ils gagnèrent une montagne qu'ils escaladèrent le long d'une vallée beaucoup plus profonde que la première, et remplie de châtaigniers. Sur le penchant de la montagne étoient semées de loin en loin quelques cabanes solitaires, et presqu'entièrement cachées par des espèces de buissons qui portent des baies.

En s'éloignant de la vallée des châtaigniers, les voyageurs parvinrent au sommet de la montagne appelée le *Mont-Verd*, où ils trouvèrent une grande plaine, couverte de bruyère croissant à plusieurs pieds de hauteur, ainsi que des myrthes, des lauriers et de l'airelle. Toutes ces plantes annonçoient la fécondité du sol; mais rien n'y montroit la moindre trace de culture. Il n'y avoit pas même une seule habitation.

A l'extrémité de cette plaine, s'élevoit une seconde montagne d'un aspect très-différent de celui du Mont-Verd. Ses flancs étoient arides et escarpés; et le chemin tracé autour de ses flancs étoit bordé d'affreux

précipices. Le peu de verdure qu'on y voyoit, étoit produite par du genêt d'Espagne et du cytise qui rampoient sur la lave, dont la montagne étoit presque tout-à-fait couverte. Quelques pins croissent aussi dans les endroits les moins escarpés. Il y avoit beaucoup de chèvres sauvages, seule espèce d'animaux qui paroissent habiter ces montagnes.

Les voyageurs continuèrent à suivre un sentier étroit et raboteux, où leur salut dépendoit entièrement de la sûreté du pied de leurs mules. Ils arrivèrent auprès d'une source placée dans le creux d'un énorme rocher, et ombragée par un pin solitaire. Malgré le danger réel ou apparent de la route, un des voyageurs montra tant de courage et de constance, en suivant les ordres qu'on lui avoit donnés, et qui étoient très-difficiles à exécuter, qu'il mérite que son nom ne soit point oublié. Il s'appeloit *Thibaut*. Il étoit natif de Turin, et l'un des ouvriers attachés à l'ambassade. Comme son talent étoit de faire des instrumens de mathématique, et qu'il connoissoit la nature des baromètres, il fut chargé d'en porter un dont on vouloit se servir pour juger, par la descente du mer-

cure dans un tube dégagé d'air, combien la hauteur de la colonne de l'atmosphère, sur la partie de ce fluide exposée à sa pression, seroit diminuée par l'élévation de la montagne au-dessus de l'horizon; ce qui devoit conséquemment déterminer la mesure exacte de la hauteur de la montagne. Thibaut, uniquement occupé de l'instrument confié à ses soins, le pressant d'une main contre sa poitrine, et tenant dans l'autre la bride flottante de sa mule, laissa cet animal prendre l'allure qu'il voulut, et sans s'inquiéter du danger qui le menaçoit, ne changea point de posture et ne dérangea point le baromètre.

Dans la relation d'une excursion philosophique, qui a précédé la nôtre sur les montagnes de Ténériffe, on rapporte que les observateurs s'étoient successivement munis de deux baromètres, qui furent cassés l'un et l'autre avant qu'on pût en faire usage. Grace à l'adresse et à la patience de Thibaut, nos voyageurs purent s'assurer que le soir ils étoient arrivés à près de six mille pieds au-dessus de la ville qu'ils avoient quittée le matin. Quoique le temps fût alors brumeux, cette élévation leur offrit un magnifique

spectacle, et ils contemplèrent à leur gré une vaste étendue de terre et de mer. Quelques momens auparavant, le soleil brilloit encore; mais il étoit déjà derrière le Pic, et l'ombre de cette montagne la représentant sur l'Océan, et se prolongeant graduellement, formoit un tableau non moins grand qu'extraordinaire. Mais la montagne fut tout-à-coup chargée de nuages. Des creux qui étoient entre la base du Pic et la seconde montagne sur laquelle se trouvoient les voyageurs, s'élevèrent avec une extrême rapidité, et comme s'ils s'échappoient du fond de plusieurs immenses chaudrons bouillans, des vents impétueux qui se combattoient avec fureur, et sembloient vouloir écarter tout ce qui étoit autour d'eux.

Quoique dans cette partie de la montagne le chemin ne fût point escarpé, la terre étoit couverte de matières volcaniques, qui, à la vérité, n'avoient rien de semblables à cette lave spongieuse qu'on trouve sur le penchant du Vésuve, et que la végétation commence, en très-peu d'années, à couvrir de lichen.

Cette seconde montagne étoit remplie d'excavations semblables à de petits cratères de volcans éteints. Lorsqu'il fut un peu tard,

les voyageurs eurent de la peine à suivre leur sentier. Le froid devenoit incommode; le thermomètre étoit descendu de vingt-six degrés. Les guides et les muletiers proposèrent de s'arrêter, parce qu'il étoit dangereux, pendant la nuit, de se hasarder à aller plus loin. Les promesses et les menaces furent employées pour les engager à aller plus avant. Ils marchèrent, en effet, pendant une heure; mais on fit très-peu de chemin. Alors il commença à pleuvoir; le froid augmenta, et le vent devint plus violent. Cependant les voyageurs étoient encore éloignés de l'endroit où ils vouloient se reposer, et qui est connu sous le nom de *la estancia dos Inglèsés*, c'est-à-dire, la halte des Anglais. Ce qui leur faisoit, sur-tout, desirer d'y arriver, c'est qu'ils vouloient, s'il étoit possible, monter le lendemain, avant midi, sur le sommet du Pic.

Les guides voyant un orage qui s'approchoit, déclarèrent que si les voyageurs ne se mettoient point à l'abri, ils devoient nécessairement périr. Ils insistèrent pour qu'ils restassent dans l'endroit où ils se trouvoient, et où il y avoit un rocher dont l'avancement les garantissoit un peu du vent. L'un de la

troupe essaya de conduire sa mule aussi loin qu'elle voudroit aller ; mais voyant bientôt qu'il étoit hors d'état de résister à la tempête, il retourna vers ses compagnons, afin de s'arranger, comme eux, pour passer la nuit de la manière la plus commode qu'il le pourroit. Ils avoient porté, d'Orotava, une grande quantité de provisions ; mais ils n'avoient pas trouvé à s'y pourvoir d'une tente, pour se mettre à couvert quand ils seroient sur la montagne. Cependant, cet inconvénient ne les fit point changer de résolution. Ils n'avoient, à côté de leur rocher, d'autre moyen de reposer qu'en se couchant à terre, et ils se firent des lits avec du genêt d'Espagne, dont les branches étoient encore non effeuillées. Ils étoient fort peu à l'abri du vent, et nullement de la pluie, qui, quoiqu'elle ne fût pas très-forte, tomboit fréquemment. L'air étoit froid et piquant. Le thermomètre se soutenoit à quarante-cinq degrés. Les branches de cytise, qu'on trouve dans ce lieu désolé, furent d'un grand secours pour faire du feu. Quelque vertes qu'elles fussent, elles brûloient très-aisément. Il est vrai que le vent qui soufflioit par revolins, tantôt portoit la flamme fort loin de l'endroit

où étoient couchés les voyageurs, et tantôt la poussoit contr'eux avec tant de violence qu'ils en avoient le visage brûlé.

Couchés sur des lits qui n'avoient d'autre dais que la voûte des cieux, ils pouvoient aisément contempler l'auguste et terrible spectacle qui les entouroit. La lune étoit dans son second quartier, et se montroit extrêmement brillante par intervalles. Le zénith étoit clair : on voyoit, tout auprès, le sommet aigu et prodigieusement élevé du Pic ; et lorsque l'œil, en descendant, parcouroit les flancs obliques de cette énorme montagne, il en voyoit la base enveloppée de nuages obscurs, que les vents emportoient avec impétuosité dans l'enfoncement des vallées, et qui atteignoient bientôt l'Océan, au-dessus duquel les uns restoient suspendus, tandis que les autres sembloient se confondre avec les vagues.

Dès que l'aube parut, les voyageurs se levèrent. Un court sommeil n'avoit guère pu les délasser, et leurs vêtemens étoient trempés de la pluie qui avoit tombé pendant la nuit. Le sommet de la montagne, sur le penchant de laquelle ils étoient, sembloit n'être que peu éloigné ; mais le temps ne

cessoit pas d'être orageux, et de violens coups de vent leur faisoient essuyer de fortes ondées. Le sommet le plus élevé, qu'on appelle le *Pain de Sucre*, se découvroit clairement; mais l'énorme fragment de cône, qui est immédiatement au-dessous, restoit caché dans d'épais nuages, qui, se succèdant sans cesse, rouloient autour de lui, descendoient rapidement dans les creux des montagnes moins élevées, et, se brisant contr'elles, répandoient des torrens de pluie.

Quelques-uns des voyageurs, d'accord avec les guides, proposèrent de renoncer au projet d'aller plus loin. Mais le docteur Gillan, le docteur Scot, M. Barrow, et M. Hamilton, l'un des officiers de l'*Indostan*, eurent le courage de persévérer dans leur entreprise, et résolurent de monter aussi haut qu'ils le pourroient. Le reste de la troupe tournoit avidement les yeux vers Orotava, excepté cependant un enfant qui, bien qu'il n'eût guère plus d'onze ans, n'étoit découragé ni par les fatigues de la journée précédente, ni par la mauvaise nuit qu'il venoit de passer, et se voyoit, avec peine, obligé de se séparer des plus hardis de ses compagnons, pour suivre les pas de la

personne chargée de veiller sur lui. Ceux des voyageurs qui retournoient à Orotava, prirent un des deux guides pour les conduire. En quittant la montagne qui leur avoit paru si affreuse et si inhospitalière, et en se rapprochant d'une région plus basse et plus analogue à leur manière d'être et de sentir, ils éprouvèrent un changement total dans la température. La différence étoit presqu'aussi grande que s'ils eussent été transportés tout-à-coup des côtes glacées du Groenland dans les chaudes latitudes de l'Océan pacifique; tant l'effet de la transition est plus prompt dans une direction verticale que dans une direction horizontale!

Avant de se rendre au port d'Orotava, les voyageurs traversèrent la ville du même nom, ou la ville haute, bâtie en pierres et assez jolie, quoique le terrein où elle est soit très-inégal. Ils mesurèrent, auprès de cette ville, un arbre de l'espèce qu'on nomme *sang de dragon*, en comparaison duquel ceux de Madère, quelque beaux qu'ils soient, ne peuvent être regardés que comme des arbrisseaux : son tronc, mesuré à dix pieds au-dessus du sol, avoit trente-six pieds de circonférence; cinq pieds plus haut, il

se partageoit en douze branches, qui s'écartoient régulièrement du centre dans une direction oblique, comme les divisions d'une plante ombellifère. Toutes avoient une égale dimension et portoient à leur extrémité seulement quelques feuilles épaisses, spongieuses, et semblables à celles de l'aloès commun, mais un peu plus petites. Il y a dans l'île une tradition qui dit que, quand les Espagnols s'emparèrent de Ténériffe, il y a environ trois cents ans, cet arbre existoit déjà, et servoit de bornes, comme il en sert encore, aux possessions qui l'entourent.

Les voyageurs, qui continuèrent leur route pour monter au sommet du Pic, avoient gardé avec eux le second guide. Cet homme étoit un des descendans des Gouanches, dont il ne reste plus qu'un petit nombre, et qui étoient les naturels et les seuls possesseurs de l'île, lorsqu'au quinzième siècle elle fut soumise à l'Espagne. Il conservoit dans sa personne presque tout ce qui caractérisoit son ancienne race. Il avoit les membres forts et une taille de près de six pieds : il se tenoit très-droit, et, quoiqu'il eût plus de soixante ans, il marchoit encore d'une manière ferme. Les traits de

son visage étoient fortement dessinés. Il avoit les sourcils hauts et bien arqués, les os des joues proéminens, le nez applati, et les lèvres presqu'aussi épaisses que celles des nègres de la côte d'Afrique.

Conduits par ce Gouanche (1), les voyageurs gagnèrent bientôt le haut de la montagne, du milieu de laquelle s'élève le Pic, qui, étant souvent couvert de neige, a engagé les anciens écrivains à donner à l'île le nom de *Nivaria*. Sur cette montagne est une vaste plaine qui n'est pas, comme le Mont-Verd, couverte d'une verdure perpétuelle, mais chargée, en beaucoup d'endroits, d'énormes et irrégulières masses de lave noire. Les seules marques de végétation qu'on trouve dans cet affreux désert, sont quelques cytises solitaires, dont les branches foibles et à demi-flétries sortent des fentes des rochers. Le vent continuoit à souffler avec violence ; la pluie augmentoit, et le sommet du Pic étoit couvert de nuages obscurs. Enfin, les mules avoient de la peine à résister aux efforts du vent, et les cavaliers à se tenir sur la selle.

(1) C'est M. Barrow qui a fourni ces détails.

Ils avoient déjà monté environ deux mille pieds au-dessus de l'endroit où ils avoient passé la nuit, lorsque les muletiers voulurent s'arrêter, et essayèrent d'empêcher qu'on ne menât leurs mules plus loin. Le thermomètre étoit descendu à trente-six degrés, et le froid, la pluie, la neige, ôtoient presque la force de tenir les rênes. Un coup de vent fit tomber de cheval M. Hamilton. Le docteur Scot, qui étoit mieux monté, s'avança courageusement vers la base du Pic, et l'épaisseur des brumes le déroba bientôt aux regards de ses compagnons. Le docteur Gillan voulut tenter de le suivre ; mais le vent poussa sa mule jusqu'au bord d'un affreux précipice, où il auroit immanquablement péri, ainsi que sa monture, si, par bonheur, l'animal n'étoit pas resté enfoncé dans un creux rempli de cendres volcaniques. Après cet accident, il fut impossible au docteur de forcer cette mule d'aller plus loin. Une autre mule courut se placer à côté d'une grande masse de lave, où elle s'opiniâtra également à rester immobile.

Le guide et les muletiers avoient déjà disparu. Les voyageurs voulurent profiter du seul expédient qui leur restoit pour

continuer leur route. Ils attachèrent leurs chevaux et leurs mules à des fragmens de rocher, et ils s'avancèrent à pied le long d'une vallée qui montoit graduellement jusqu'au pied de la grande pyramide, d'où le Pic sort comme d'un second cône. Cependant, après beaucoup d'efforts, ils virent que le chemin étoit impraticable. La vallée étoit couverte d'une épaisse couche de pierres-ponces et de cendres, où l'on s'enfonçoit à chaque pas, et d'où sortoient une poussière et une odeur sulfureuse qui empêchoient de respirer. Cependant, la tempête augmentoit; le thermomètre étoit au-dessus du point de la congellation; la pluie tomboit en gouttes condensées et d'un goût saumaché. Enfin, les voyageurs étoient épuisés de fatigue, et les difficultés insurmontables. N'ayant plus d'alternative, ils prirent le parti de revenir dans l'endroit où ils avoient laissé les mules et les chevaux. Dès que ces animaux eurent la bride tournée du côté de la descente, ils partirent au grand trot; et on n'avoit pas moins de peine à les retenir, qu'on n'en avoit eu auparavant à les faire marcher.

Les voyageurs se trouvèrent bientôt environnés d'épais nuages, et ils furent inondés

par des torrens de pluie continuelle, pendant trois heures que dura leur descente. Ensuite le temps s'éclaircit, et on distingua aisément le sommet du Pic tout couvert de neige.

En arrivant à Orotava, le docteur Gillan fut obligé de se mettre au lit. La fatigue lui avoit occasionné un violent accès de fièvre; mais grace aux attentions hospitalières de M. Little et au sommeil, il fut bientôt rétabli. Quant à ses trois compagnons de voyage, ils profitèrent, dès ce même jour, d'un bal où on avoit rassemblé quelques jolies dames anglaises et espagnoles; et les plaisirs du soir leur firent oublier ce qu'ils avoient souffert le matin. Le lendemain, tous les voyageurs retournèrent à Santa-Cruz.

Il étoit sans doute très-fatigant, même impraticable, de monter sur le Pic de Ténériffe, au moment où nos voyageurs l'essayèrent; mais dans une autre saison l'entreprise est bien moins difficile. M. Johnstone, à qui on doit une description de l'île de Madère, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, a fait aussi un voyage au Pic de Ténériffe; et dans sa relation manuscrite, il dit que s'étant pourvu de tentes, et de tout

ce qu'il faut pour une pareille entreprise, s'étant mis en route en été, et ayant tout le loisir nécessaire, il réussit sans beaucoup de peine. Avant d'atteindre le sommet du Pic, lui et ses compagnons passèrent la nuit dans l'endroit qui termina la course de nos quatre voyageurs.

— « Là, dit M. Johnstone, nous cam-» pâmes sur un sol couvert de pierres-» ponces et ayant de chaque côté une couche » de lave. Nous avions devant nous une » plaine stérile, et au sud-est, la grande » île de Canarie, qui sembloit s'élever du » sein d'une immense campagne de glace, » formée par les nuages qui étoient au-» dessus de nous. Le lendemain (1), vers » les quatre heures du matin, le temps » étant très-beau, et la lune très-brillante, » nous commençâmes à monter par une » espèce de petit sentier qui suit le contour » du premier grand fragment de cône, et » conduit au plus élevé, appelé le *Pain de* » *Sucre*. Le passage est très-roide, et la » pierre-ponce qui le couvre, et dans laquelle » on s'enfonce à chaque pas, le rend très-

(1) Le premier août.

» désagréable. Après une heure de marche, » nous arrivâmes à l'Altá-Vista, où nous » fûmes obligés de grimper sur la lave et » de sauter d'une grosse pierre sur l'autre, » jusqu'à ce que nous arrivâmes au pied » du Pain de Sucre. L'horizon étoit très- » clair au sud-est, et le lever du soleil nous » offrit le plus ravissant spectacle. Nous » nous reposâmes sur un petit plateau; » mais nous n'y demeurâmes qu'environ » cinq minutes, parce que, comme l'air » étoit piquant, nous craignîmes de nous » refroidir.

» Nous commençâmes alors à escalader » le Pain de Sucre. C'est la partie du » chemin la plus fatigante, parce qu'elle » est presque perpendiculaire et couverte » de pierres-ponces : aussi à chaque pas le » pied s'y enfonce et glisse en arrière. Nous » étions à tout moment obligés de nous » arrêter pour respirer. Cependant, il n'étoit » guère plus de six heures, quand nous » arrivâmes sur le sommet du Pain de Sucre. » Beaucoup de nuages étoient alors rassem- » blés à environ un mille et demi au-dessous » de nous. Ils étoient épais et faisoient un » effet très-singulier, ressemblant à une

» vaste

» vaste étendue de mer glacée et couverte
»d'un nombre immense de petites mon-
» tagnes de neige, au-dessus desquelles les
» îles de Palma, de Gomera, de Hierro et
» la grande Canarie, élevoient leurs têtes.
» Lorsque le soleil fut un peu plus haut,
» les nuages se dissipèrent, et nous décou-
» vrîmes aisément le rivage, tandis que les
» personnes qui étoient à Orotava distin-
» guoient, par le moyen de leurs télescopes,
» les pavillons que nous avions plantés sur
» le Pic.

» Quand on est sur le Pic, on jouit d'une
» vue très-romantique et sur-tout très-
» étendue; car il n'y a tout autour rien qui
» puisse la borner. On voit toute la côte,
» et on juge facilement du véritable état
» de l'île. La côte nord-ouest paroît bien
» cultivée; mais celle du sud-est semble
» sauvage et stérile.

» Il y a sur le sommet du Pic une ex-
» cavation de quatre-vingts pieds de pro-
» fondeur. Nous y descendîmes et y ra-
» massâmes du soufre, dont le sol étoit
» presque tout couvert. Il y avoit des en-
» droits où nous ne pouvions pas rester
» une minute sans sentir nos pieds incom-

» modés par la chaleur de la terre. De là » s'exhalent souvent des tourbillons de fumée. » Immédiatement au-dessous de la surface » de la terre, on trouve une argile rouge » et molle, si brûlante, qu'on ne peut y » tenir la main un seul instant. Dans l'ex- » cavation du Pic, l'odeur sulfureuse est » insupportable; mais au-dehors, on la trouve » beaucoup moins forte.

» Du haut du Pic, nous voyions aisément » la ville de Santa-Cruz et les vaisseaux à » l'ancre dans la rade, quoiqu'il y ait en ligne » directe une distance d'environ vingt-cinq » milles. Nous reçûmes là un baromètre » que nous avions envoyé chercher, car le » nôtre s'étoit cassé dans la montée; mais » nous nous apperçûmes que le mercure s'en » étoit en partie échappé, et par conséquent » nous ne pûmes faire aucune observation » avec cet instrument.

» Nous restâmes deux heures et demie sur » le sommet du Pic, sans éprouver ni trop » de chaleur ni trop de froid. Bientôt après » le lever du soleil, le thermomètre, placé » à l'ombre, étoit à cinquante-un degrés. Il » ne nous fallut que quelques minutes pour » descendre du Pain de Sucre. Nous trou-

» vâmes que la meilleure manière étoit de
» courir; aussi courûmes-nous continuel-
» lement.

» Au pied du Pic et parmi la lave, nous
» trouvâmes plusieurs grands creux, dont
» quelques-uns étoient remplis d'eau extrê-
» mement froide et même gelée sur les bords.
» Quelques autres creux sont comblés par
» la neige qui tombe en hiver, et qui s'y
» conserve toute l'année, parce que les
» rayons du soleil ne la frappent jamais.
» Nous nous arrêtâmes là jusqu'à la nuit.

» M. Johnstone, se rappelant d'une dif-
» férence d'environ six milles, qui est entre
» la latitude que le capitaine Cook a assignée
» au pic de Ténériffe et celle que lui donnent
» les *Tables des Ephémérides nautiques*,
» voulut aussi essayer de déterminer cette
» latitude. D'après une observation d'une
» étoile fixe, il trouva que la latitude du
» Pic ne s'écartoit pas d'un mille de ce
» qu'avoit dit le capitaine Cook. Quelque
» temps auparavant, M. Johnstone étant à
» bord d'un vaisseau, en-dehors du port
» d'Orotava, releva les angles formés en
» deux différens endroits, par une ligne
» qui alloit depuis l'horizon jusqu'au sommet

» du Pic, et mesurant ensuite avec le log » la distance qui étoit entr'eux, il trouva » que la hauteur perpendiculaire du Pic » étoit de deux mille vingt-trois toises an- » glaises; ce qui est à-peu-près la même » élévation que celle qui a été déterminée » par M. de Borda. Les observations que » M. de Borda fit avec le baromètre, sur » le Pic et au bord de la mer, lui donnèrent, » à deux brasses de différence, la même » hauteur que son mesurage géométrique.

» Suivant l'estimation de M. Johnstone, » le Pic est éloigné du port d'Orotava de » dix mille cent quatre-vingt toises anglaises, » c'est-à-dire, de près de onze milles et demi, » et il porte au sud quarante-huit degrés » ouest. La variation de la boussole y est de » seize degrés à l'ouest du pôle. »

La tempête, qui assaillit nos voyageurs dans les montagnes, et les empêcha d'arriver jusqu'au sommet du Pic, se fit cruellement sentir dans la rade de Santa-Cruz. L'hiver sembloit s'annoncer avec violence; et cependant ce n'est qu'environ un mois plus tard qu'il a coutume de commencer. Plusieurs vaisseaux marchands chassèrent sur leurs ancres; d'autres eurent leurs cables brisés, et furent em-

portés au loin. L'*Indostan* perdit deux de ses ancres; et si le vent eut continué, ce vaisseau eût couru risque de se briser contre les rochers. Le *Lion* étoit probablement mouillé dans un meilleur endroit, car il ne chassa point; et quoiqu'on n'eût pris aucune précaution pour garantir ses cables, ils ne furent point endommagés.

Le seul vaisseau qui se trouvoit dans la rade d'Orotava, fut obligé d'abandonner son cable; car c'est-là l'usage dans les mauvais temps, et sur-tout quand le vent du nord souffle avec force. La rade d'Orotava est entièrement découverte, et la houlle frappe le rivage avec tant de violence, qu'un canot peut rarement tenter d'y aborder. Les vagues, en se brisant, couvrent quelquefois le toît des maisons qui sont à peu de distance du bord de la mer. On est communément obligé de faire flotter les pipes de vin qu'on embarque dans ce port.

Il y avoit autrefois, sur la côte nord-ouest de Ténériffe, un port très-commode, nommé le *port de Garrachica*. Mais il fut comblé par la dernière éruption du Pic, laquelle eut lieu en 1704, et vomit des feux et de la lave à divers intervalles, pendant l'espace

de deux mois. Des matières volcaniques sont maintenant à la place de l'eau, et des maisons s'élèvent dans le même endroit où l'on a vu les vaisseaux à l'ancre.

L'élévation des montagnes de Ténériffe fait qu'il y a une grande quantité de glace. Aussi, les habitans qui sont au-dessous, dans une température chaude, peuvent faire aisément rafraîchir le vin qu'ils boivent. En hiver, les paysans ramassent la glace près du sommet du Pic, et la déposent dans des cavernes qui sont au pied du grand cône, du côté de *la estancia dos Inglèsés*; et lorsque l'été vient, ils vont la chercher pour la porter à Orotava, et dans les autres villes le long de la côte.

Toutes les espèces de plantes que produisent le Mexique et les autres parties de l'Amérique espagnole, sont cultivées dans un jardin à un mille du port d'Orotava. De là, on doit les transporter en Espagne. C'est un établissement dispendieux, et qui, quel qu'en soit le succès, prouve que le gouvernement espagnol a la louable attention de chercher à favoriser les connoissances de la botanique.

Dans toutes les possessions espagnoles où l'inquisition a pénétré, les pratiques exté-

rieures de la dévotion absorbent, en grande partie, un temps qu'on pourroit employer à s'instruire. La religion paroît être la principale affaire des personnes nobles de l'un et de l'autre sexe. Les femmes de qualité ne sortent presque jamais de leur maison que pour aller à l'église; mais elles ne manquent ni matines, ni messe, ni vêpres. Les demoiselles demeurent toutes dans des couvens : elles sont souvent sollicitées de prendre le voile; car les religieuses, qui presque toujours se repentent amèrement d'avoir formé des vœux, n'en sont pas moins zélées pour se procurer des compagnes de leur esclavage.

Tandis que les passagers du *Lion* et de l'*Indostan* étoient à Ténériffe ; l'aventure d'une jeune personne, qui avoit refusé d'être victime de la dévotion, y faisoit beaucoup de bruit. Dans le temps de son noviciat, elle eut, par hasard, occasion de connoître un jeune homme qui lui inspira une passion, très-difficile à accorder avec le vœu de vivre dans une pieuse et austère retraite. Malgré l'apparente liberté qu'ont les novices de changer de résolution, ce changement n'est pas moins difficile à exécuter qu'il n'est rare. La jeune novice se garda bien de témoigner

la moindre répugnance pour la vocation religieuse, et sans laisser soupçonner le secret de ses intentions, elle vit achever tous les préparatifs de l'auguste cérémonie dans laquelle elle devoit prononcer le dernier vœu de renoncer au monde.

Dans ces sortes d'occasions, il est d'usage de laisser les portes du couvent entièrement ouvertes, soit pour satifaire la curiosité des spectateurs, soit pour avoir l'air de prouver que celle qui va prononcer ses vœux est maîtresse d'abandonner le cloître ou d'y rester. Enfin, arriva le jour où la novice devoit elle-même prononcer sa sentence. Ses parens et ses amis étoient rassemblés, suivant l'usage, pour être présens à la cérémonie; et le jeune homme, qui disputoit au ciel la beauté qu'on vouloit sacrifier, ne manqua pas de se trouver dans la foule des spectateurs. On prononça un sermon, dans lequel on louoit le zèle de la victime, et on l'exhortoit au courage: mais au moment où on lui dit de se dévouer à Dieu, de renoncer à toutes les affections du monde, à tous les liens du sang, ou de quitter pour jamais le lieu saint qu'elle habitoit, elle tendit la main à son amant, qui s'avança pour la recevoir, et ils sortirent

ensemble de l'église, où les prêtres, les religieuses, les parens, le peuple, restèrent immobiles d'étonnement. L'heureux couple gagna promptement un lieu sûr, et ne tarda pas à se marier.

L'évêque des îles Canaries fait sa résidence ordinaire dans la ville des Palmes (1). Ses revenus, qui ne s'élèvent à guère moins de dix mille livres sterlings par an, sont employés en actes de bienfaisance et de charité, et tous les habitans pauvres des îles Canaries en profitent. Cependant, à tant d'humanité, ce prélat joint toutes les rigueurs de la discipline ecclésiastique, et il encourage les cérémonies de piété, par les indulgences qu'il offre sans cesse à ceux qui les pratiquent. Quiconque s'agenouille publiquement devant la châsse de Saint-Bernard, au milieu de la place de Santa-Cruz, et répète, à haute voix, quarante fois de suite, le *Pater* et l'*Ave Maria*, est dispensé, pendant un pareil nombre de jours, des obligations que l'église espagnole, plus rigide que celle de Rome, impose à ses enfans, et en exige même comme un témoi-

(1) La ciudad de las Palmas.

gnage de leur obéissance, sous peine d'être damnés s'ils y manquent.

Les affaires de commerce n'empêchent guère les habitans des îles Canaries de se livrer aux exercices de piété. Celle de Ténériffe est presque la seule où abordent les vaisseaux étrangers, et ce n'est qu'à Santa-Cruz qu'on charge les productions du pays. Ces productions consistent principalement en vin blanc, dont on recueille chaque année environ vingt-cinq milles pipes. Une partie de ce vin passe dans les établissemens espagnols de l'Amérique méridionale. Les Anglais en exportent une grande quantité en retour des produits de leurs manufactures; et les Américains des États-Unis prennent le reste en paiement du bled, du merrain, du tabac et des chevaux qu'ils fournissent aux Canaries.

Le tabac y est regardé comme un objet de contrebande; mais on l'y introduit furtivement, et sur-tout à Ticoronté, parce que le rivage y étant sablonneux, permet aux canots, chargés de marchandises prohibées, d'y aborder pendant la nuit, et d'en partir sans difficulté et sans retard; aussi la ville de Ticoronté s'est-elle, depuis peu, accrue et

enrichie. L'usage du tabac en poudre est général dans les Canaries. Le gouvernement fait vendre à un si haut prix celui qu'on y apporte légalement, qu'il est impossible de résister à la tentation d'en faire la contrebande. Le monopole royal s'étend jusque sur l'orchilla, dont on se sert pour la teinture. L'orchilla est une herbe qui tient de la nature du lichen, a un tissu délié, croît entre les rochers, et produit une couleur d'un très-beau violet.

Le revenu annuel que le roi d'Espagne retire des îles Canaries, s'élève, après qu'on en a extrait tout ce que coûte leur administration, à environ soixante mille livres sterlings. Les monopoles, non les impôts, sont ce qui pèse le plus sur les habitans.

La culture des cannes à sucre a été bien plus prospère aux îles Canaries qu'elle ne l'est de nos jours. Une plantation qui avoit autrefois mille esclaves, à Ténériffe, n'occupe plus qu'un petit nombre de bras et ne rend qu'un léger produit.

En parcourant l'île de Ténériffe, le docteur Gillan observa que tout ce qui annonce une formation et une origine volcaniques,

est plus multiplié et plus frappant dans cette île qu'à Madère. Toutes les pierres éparses sur le rivage, tout le sol et les rochers des environs de Santa-Cruz, sont évidemment volcaniques. Il y a une grande quantité de lave compacte et cavernense, mais on n'y en trouve point de vitrifiable, ni de la nature des pierres ponces, si ce n'est dans le voisinage du Pic. Le docteur examina les pierres qui sont dans le lit de la rivière, celles qui ont servi à bâtir le pont qui la traverse entre Santa-Cruz et Laguna, et celles qui forment le pavé du chemin qui conduit aux montagnes. Toutes sont de la lave compacte, de la même espèce que celle dont on a fait la voie Appienne en Italie, et dont sont pavées les rues de Naples, ainsi que les rues de la ville, nouvellement découverte, de Pompeïa. Enfin, les murs des maisons de Lugana et de Santa-Cruz, n'offrent aucune autre espèce de pierre. Il paroît que la chaux dont on s'est servi pour bâtir ces maisons, a été apportée de quelqu'une des îles voisines; car, à Ténériffe, il n'y a point de pierre calcaire.

Tout ce que nous venons de dire semble

prouver que l'île a été produite par un volcan. Mais la forme des montagnes, leurs sommets irréguliers, leurs pentes, leurs hauteurs, offrent un aspect très-différent de celui des monts auxquels les seuls volcans ont donné naissance. Dans la grande plaine qui s'étend derrière Laguna et conduit à Orotava, le sol n'est nullement volcanique ; il n'est composé que de terreaux fins, ou de ce qu'on appelle communément *terre-vierge*; c'est un mélange d'argile, de sable et de terre végétale. Il y a, le long du chemin, divers ruisseaux dont le lit étoit à sec quand le docteur Gillan y passa. Ce voyageur remarqua deux endroits où il y avoit des creux de trente pieds de profondeur, et où rien n'étoit volcanique. Immédiatement au-dessous du sol, on voyoit une couche de terre grasse, ensuite une argile dure, et au-dessous, un mélange irrégulier d'argile et de sable. Deux milles plus loin, les montagnes bordoient le chemin. On y appercevoit différentes couches d'argile compacte, et d'argile ferrugineuse, pareille à celle qu'on trouve à Madère ; rien n'annonçoit qu'elle eût été soumise à l'action du feu.

Environ trois mille plus près d'Orotava,

dans un village situé au haut d'une colline, le docteur retrouva des traces volcaniques; il ne cessa pas d'en voir jusqu'à Orotava même. Les pierres et le sable brillant du rivage étoient volcaniques; et d'Orotava jusques au Pic, les pierres, les rochers semés sur la terre, et la terre elle-même, montroient qu'ils étoient la production d'un volcan : mais ce ne fut qu'au pied du Pic qu'il vit de la lave vitrifiée et des véritables pierres-ponces. Toute l'île ne produit pas un seul caillou pur. Il y a deux sortes de montagnes : les unes évidemment volcaniques, les autres primitives, et composées d'argile dure et d'argile ferrugineuse. Dans les plaines au-dessous, sont différentes couches de sable non adhérent, et de terre molle et argileuse.

L'île de Ténériffe est d'environ soixante-dix milles de long, et de vingt-deux milles dans sa moindre largeur. Elle a quinze cent quarante milles quarrés de superficie, et environ soixante-cinq habitans par mille quarré. Il y a neuf cent quatre-vingt-cinq mille six cents acres de terre, et près de cent mille habitans. Conséquemment, chaque habitant pourroit posséder une possession

d'environ dix acres. On transporte, tous les ans, un certain nombre d'habitans de Ténériffe dans les possessions espagnoles de l'Amérique méridionale, afin que le nombre des colons balance les multitudes de naturels qui y sont encore, et les tienne assujetties à la domination des Castillans. Ceux des habitans de Ténériffe, qui sont sans fortune, n'ont pas de peine à émigrer, parce que les propriétaires des terres les laissent une partie de l'année sans occupation, et qu'il n'y a, dans toute l'île, d'autres manufactures qu'une seule fabrique de soierie, encore n'y fait-on presque que des bas. Le prix des ouvriers y est de moins d'un schelling par jour. Le peuple ne s'y nourrit que de pain de patates, et de morue salée qu'on pêche sur la côte d'Afrique, ou qu'on porte de l'Amérique septentrionale. Cependant, les maladies ne sont pas très-communes à Ténériffe, et il y a beaucoup d'exemples de longévité ; on y trouve même plus d'un centenaire : l'air y est sec et pur. Dans les parties de l'île qui sont habitées, la température ne diffère jamais de plus de quatorze degrés, c'est-à-dire, que le thermomètre est toujours entre le soixante-huitième et le

quatre-vingt-deuxième degré. Pendant tout le temps que le *Lion* et l'*Indostan* restèrent à Santa-Cruz, il fut toujours au soixante-douzième.

La race des Gouanches ou des Aborigènes de Ténériffe est presqu'entièrement éteinte. Ce n'est pas que les conquérans lui aient fait subir les cruels traitemens dont ils ont accablé les naturels de l'Amérique méridionale : mais une nation peu instruite languit et décroît toujours à côté de celle qui a plus de civilisation et d'encouragemens. Continuellement resserrée dans les limites de ses possessions, privée de l'espoir de les étendre, n'ayant plus que la malheureuse facilité de se livrer aux liqueurs spiritueuses que lui fournit, à bas prix, l'art perfide de ses voisins, elle s'énerve d'esprit et de corps, et finit par disparoître de sur la surface de la terre. La cour d'Espagne accorde au peu de Gouanches qui restent, une petite solde, pour prix de la soumission de leurs ancêtres, et ils mettent une sorte d'orgueil à la réclamer exactement. On a souvent trouvé dans les cavernes des montagnes, des Gouanches qui y avoient été anciennement enterrés, et dont le corps, enveloppé dans plusieurs

plusieurs peaux de chèvres, étoit très-bien conservé.

L'oiseau de Canarie est grisâtre et a, sous le cou, quelques plumes jaunes, qui augmentent à mesure qu'il vieillit. Mais les oiseaux de Canarie, qu'on vend communément en Angleterre, viennent d'Allemagne, où l'état de domesticité a changé leur plumage, et ils ont un chant beaucoup moins agréable que ceux qui sont sauvages aux Canaries.

Ténériffe n'est pas la plus grande des îles Canaries ; mais si l'on en juge par le nombre de ses habitans, elle est, sans contredit, la plus fertile. D'après les meilleures notions qu'on ait sur la population de la grande Canarie, il n'y a pas plus de quarante mille ames. L'île des Palmes n'en a que trente mille ; celle de Forteventura, que dix mille ; celle de Lancerota, que huit mille ; celle de Gomera, que sept mille ; et celle de Ferro (1), que quinze cents. Ferro est la dernière des Canaries, du côté du couchant, et l'extrémité la plus occidentale de l'ancien monde. Cette île de Ferro étoit autrefois un lieu très-important pour les

(1) L'île de Fer.

géographes et les navigateurs. C'est de son méridien qu'étoient généralement calculés les degrés de longitude, comme ceux de latitude l'étoient de l'équateur. Mais depuis qu'on a élevé des observatoires en Angleterre et en France, les astronomes ont préféré prendre la longitude à partir du point où ils ont fait leurs observations, et maintenant on ne les calcule que d'après le méridien de Greenwich ou celui de Paris.

Le 27 octobre, le *Lion* et l'*Indostan* partirent de Santa-Cruz, et firent voile pour le port de Praya, dans l'île de Sant-Yago. Ils rencontrèrent immédiatement les vents alisés qui, comme nous l'avons déjà observé, soufflent constamment de l'est. Ces deux vaisseaux passèrent donc rapidement au-delà de cette partie du globe qui sépare la zone tempérée de la zone torride ou inhabitable; et certes elle mériteroit ce nom, si, dans les climats qu'elle embrasse, des brises régulières ne modéroient pas l'excessive chaleur.

De Ténériffe à Sant-Yago, sir Erasme Gower observa divers courans. L'air étoit brumeux, le vent constamment fort : les vaisseaux faisoient cinquante lieues, ou, sui-

vant la manière de compter de nos marins, cent cinquante milles par jour. Dans la matinée du premier novembre, ils eurent connoissance de Bonavista, l'une des îles du Cap-Verd. Le temps devint très-chaud, et une insalubre humidité répandue dans l'air, plongeoit le corps dans une pénible langueur. Le thermomètre étoit entre quatre-vingt-deux et quatre-vingt-quatre degrés.

Les vaisseaux passèrent à huit ou neuf lieues de Bonavista, et la laissèrent au nord-ouest. Ils remarquèrent, dans la partie du nord-est de cette île, une montagne que sa forme conique et tronquée annonçoit avoir été un volcan. Ils virent, vers l'extrémité sud-ouest, une autre montagne encore plus haute que la première, et ayant des terres élevées du côté de l'ouest. Au sud-est, la côte étoit bordée de rochers, et vers l'extrémité le rivage paroissoit couvert de sable blanc. Toute cette partie de l'île n'avoit aucune trace de culture ni d'habitation. Bonavista est située, par le seizième degré six minutes de latitude nord, et par le vingt-deuxième degré quarante - sept minutes de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. La boussole y varie de douze degrés

trente-six minutes, à l'ouest du pôle.

Dans l'après-midi du 2 novembre, les voyageurs virent l'île de May, dont la pointe nord-est paroît presque au niveau de la mer, et couverte de sable blanc. Aussi, n'est-il pas toujours aisé de la distinguer pendant la nuit. La terre s'élève graduellement jusqu'à une montagne volcanique, au sud-ouest de laquelle est un terrein irrégulier; ensuite, on voit un pic escarpé et beaucoup plus haut que le premier cône. Les vaisseaux passèrent à environ dix milles de cette île, et la laissèrent au nord-ouest. Elle est située, par le quinzième degré dix minutes de latitude nord, et par le vingt-troisième degré cinq minutes de longitude, à l'ouest de Greenwich. La boussole y varie de douze degrés à l'ouest.

Le lendemain, à six heures du matin, on découvrit l'île de Sant-Yago, et à midi, le *Lion* jeta l'ancre par sept brasses d'eau dans la baie de Praya, ayant l'église au nord-nord-ouest deux quarts d'ouest, et la pointe nord est d'un îlot, qui est dans la baie, au nord-est. Le mouillage est là beaucoup meilleur qu'un peu plus loin, où il y a douze à quatorze brasses d'eau, et où le

fond est rocailleux et peu sûr. La baie est exposée aux vents de sud-ouest et d'ouest quart de sud : mais ces vents ne soufflent jamais avec assez de violence pour rendre la mer mauvaise, et faire courir quelque danger aux vaisseaux qui sont à l'ancre. La latitude de la baie est de quatorze degrés cinquante-six minutes nord, et sa longitude de vingt-trois degrés vingt-neuf minutes à l'ouest de Greenwich. La boussole y varie de douze degrés quarante-huit minutes à l'ouest. Dans la pleine lune, et lorsqu'elle change de quartier, les marées montent de cinq pieds. Les vaisseaux de guerre anglais saluent le fort de onze coups de canon, après s'être assurés qu'on leur rendra un pareil salut.

Cette baie a été fréquentée pendant plusieurs années, par les vaisseaux qui alloient dans l'Inde. Ils y trouvoient en abondance, et à un prix raisonnable, des bœufs, des moutons, des cochons, des chevaux, de la volaille et des fruits. Il y a aussi beaucoup de poisson. On y jette la seine auprès de l'endroit où l'on mouille, et on la tire sur le rivage. Un seul coup de filet suffit pour approvisionner l'équipage d'un vaisseau. On y prend aussi une excellente espèce de

morue, qu'on pêche à la ligne, entre les rochers.

De dessus le pont du *Lion*, l'île paroissoit noirâtre, quoique la verdure des cocotiers et des dattiers qui croissoient dans le sable du rivage, et dont les feuilles étoient balancées par les vents, lui donnassent un aspect assez agréable. Cependant, lorsque les canots eurent abordé, une figure qui marchoit avec vîtesse, et ressembloit plutôt à un spectre qu'à un homme, donna aux voyageurs une triste idée du pays qu'elle habitoit. C'étoit un matelot anglais qui avoit navigué sur un vaisseau de la compagnie des Indes hollandaise, et qui, par je ne sais quel accident, étoit resté à Sant-Yago.

Il dit qu'une horrible famine régnoit dans l'île ; que depuis trois ans il n'y étoit presque pas tombé de pluie ; que la terre y étoit dépouillée de toute espèce d'herbe ; que la plupart des rivières étoient entièrement desséchées ; que le bétail y avoit péri en grande partie, parce qu'il manquoit d'eau et de pâturage ; que plusieurs habitans avoient abandonné l'île, et que beaucoup d'autres mouroient de faim. L'aspect de celui qui parloit n'attestoit que trop la vérité de son

récit. Quoiqu'il ne fût dans l'île que depuis fort peu de temps, il avoit eu beaucoup à souffrir. Sans trouver à s'occuper dans le port, sans argent, il avoit été obligé de vendre la meilleure partie du peu de hardes qui composent la mince garde-robe d'un matelot, afin de se procurer quelques racines pour soutenir sa vie. Les navires anglais, qui étoient entrés depuis quelque temps à Praya, avoient refusé de le prendre, parce qu'il avoit été employé dans un autre service que celui de sa nation. D'après les sages règlemens de la marine d'Angleterre, tout matelot abandonné en pays étranger, soit par des bâtimens de guerre anglais, soit par des bâtimens marchands, est reçu à bord des vaisseaux du roi, qui touchent dans le port où il se trouve. Mais ce pauvre homme étoit dans une circonstance qui le privoit de cette ressource. Confiné sur l'élément que la nature sembloit l'avoir destiné à habiter, mais qui lui refusoit les moyens de subsister, il contemploit, en vain, celui auquel il avoit dévoué sa vie.

A l'extrémité du rivage sablonneux qui tourne à droite de Sant-Yago, à côté d'un rocher et au pied d'un terrein plane et élevé,

étoient les restes d'une chapelle catholique, qui fut autrefois bien entretenue, même élégante, et vraisemblablement bâtie par les soins de quelques personnes sauvées du naufrage. L'état de décadence où se trouvoit, dans un établissement portugais, un édifice qui ressembloit au monument d'une religion abandonnée, n'étoit pas une foible preuve de la désolation de l'île.

Sur la plaine élevée dont nous venons de faire mention, est la ville ou plutôt le hameau de Praya, résidence du gouverneur-général du Cap-Verd, qui fait partie du continent d'Afrique, et des îles situées vis-à-vis de ce cap. Praya contient une centaine de très-petites maisons à un étage, bâties, de loin en loin, des deux côtés de la plaine, et jusque dans les vallées voisines et vers la mer. La plaine a près d'un mille de long et d'un tiers de mille de large. Comme il n'y a point autour, d'éminence qui la commande, on pouvoit la fortifier avec avantage. Mais le fort, ou la batterie qu'on y a mis, est presque ruiné, et le peu de canons qui le garnissent, sont mangés par la rouille et placés sur des affûts entièrement délabrés. Les milices de Sant-Yago sont composées de trois régimens de sept cents hommes chacun, dont

les officiers sont la majeure partie mulâtres ou nègres. Quand nos voyageurs y passèrent, il n'y en avoit pas dix blancs, et l'un d'eux tenoit le cabaret de Praya. Le plus bel édifice du lieu étoit la prison ; après quoi venoit l'église, où le prêtre qui disoit la messe étoit un mulâtre très-foncé, c'est-à-dire, le fils d'un nègre et d'une femme de race blanche.

Le gouverneur demeuroit dans une petite maison de bois, très-agréablement située à l'une des extrémités de la plaine, dominant une vallée où il y avoit un joli bois de cocotiers, et ayant en outre la vue sur les vaisseaux mouillés dans la baie. Quand l'ambassadeur débarqua, on lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Le gouverneur s'avança très-loin pour le recevoir, et le conduisit ensuite dans sa maison. Dans ces sortes d'occasions, l'usage est d'offrir du vin et d'autres rafraîchissemens. Mais il n'en parut point sur la table du gouverneur, et cela par une raison trop bien fondée. Cet officier se ressentoit de la misère occasionnée par la désastreuse sécheresse qui avoit régné si long-temps, et rendu le pays aussi stérile qu'un rocher.

Cependant Sant-Yago paroît couvert d'une couche de terre végétale. Le sol a, en général, assez peu de pente pour pouvoir conserver la fraîcheur des pluies qui y tombent. Au milieu de l'île sont des montagnes dont la hauteur semble promettre d'arrêter et d'épaissir les vapeurs des nuages qui traversent les airs. On ne se rappelle point que les vents qui soufflent dans ces parages aient changé de direction. Ils viennent constamment de l'est, et sont communs à tous les pays situés entre les tropiques. Les premiers navigateurs qui abordèrent à Sant-Yago, y virent des pluies si fréquentes qu'ils donnèrent à cette île le nom de *Pluvialis*.

La révolution qui s'étoit faite dans l'atmosphère de cette partie de l'Afrique, dont les îles du Cap-Verd sont très-voisines, ou dans le vaste continent qui s'étend à l'est, et d'où provenoit un si terrible effet, avoit des causes qui resteront sans doute à jamais inconnues, puisqu'elles se firent sentir dans des lieux où il n'existoit point d'homme assez savant pour les observer et les décrire, et que la théorie n'est pas assez audacieuse pour suppléer à l'observation. Mais quelles que fussent les causes qui avoient ainsi

arrêté la main bienfaisante de la nature, et détourné les sources de la fertilité, la vigueur de quelques arbres et de quelques plantes montroit qu'ils pouvoient tirer du sein d'un sol aride toute l'humidité nécessaire à leur végétation, tandis que d'autres restoient absolument privés de cet avantage.

Indépendamment des palmiers de différente espèce que nous avons déjà dit avoir vus si verdoyans au milieu du sable brûlant du rivage, on distinguoit le *grand asclepias* (1), abondant en suc laiteux et corrosif, et s'élevant en plusieurs endroits jusqu'à la hauteur de plusieurs pieds. Il croissoit sans culture, mais sans être tourmenté. On n'avoit pas besoin de l'ôter de sa place en faveur des plantes qui eussent été plus utiles sans doute, mais auxquelles il eût fallu, pour prospérer, le secours d'une atmosphère humide. Un arbre qui ne paroissoit pas non plus affecté de la sécheresse, étoit le *jatropha-curcas* que les colons français des Antilles nomment avec raison le *bois immortel*, et qu'ils plantent, en conséquence, autour de leurs habitations pour leur servir de bornes.

(1) Asclepias gigantea.

On cultivoit encore avec quelques succès dans les vallées les plus profondes, quelques petites plantations d'indigo, et un petit nombre de cotoniers. Cette espèce de sensitive (1) qui croît à la hauteur des arbres, étoit très-commune et ne paroissoit point languir. Il y avoit en certains endroits des pommiers sucrés (2), très-verds. En quelques autres, le *borassus*, ou le grand palmier à éventail (3), élevoit sa tête superbe et étendoit ses larges feuilles, sans que leur beauté parût altérée.

Dans un lieu enfoncé, qu'on trouve derrière Praya, et en est éloigné d'environ un mille et demi, étoit, encore croissant, et même avec vigueur, un arbre qu'on pouvoit, par rapport à sa grosseur, regarder comme un phénomène. Il étoit de l'espèce à laquelle les botanistes ont donné le nom d'*adamsonia*, et qu'on appelle communément l'arbre à *pain de singe*. Les naturels de Sant-Yago l'appellent le *Kabisera*; d'autres Africains le nomment le *baboab*. Le tronc de cet arbre, mesuré à sa base, avoit cinquante-

(1) La mimosa.
(2) L'annona.
(3) Le latanier.

Pl. IV.

d
p
n
s
é
l
p
a
é
s
a

r
i
n
F
t
l
s
à
l
l
a

six pieds de circonférence ; mais bientôt il se divisoit en deux grandes branches, dont l'une s'élevoit perpendiculairement et avoit quarante-deux pieds de grosseur ; l'autre en avoit environ trente-six. Non loin de cet arbre, on en voyoit un autre de la même espèce ; mais quoique son tronc eût trente-huit pieds de circonférence, il paroissoit peu considérable en comparaison de son énorme voisin.

Les produits annuels de l'agriculture étoient loin de se retrouver. Les plaines autrefois fécondées par les pluies régulières, et remplies de cannes à sucre, de bananiers, conservoient à peine quelque trace de végétation. Cependant, dans le petit nombre de plantes qui avoient résisté à la sécheresse, il s'en trouvoit quelques-unes que nous envoyâmes en Europe, et qui y avoient été jusqu'alors inconnues. — Par-tout où l'on pouvoit pratiquer l'arrosage et procurer au sol quelque fraîcheur, la végétation étoit bientôt ranimée.

Le secrétaire du gouverneur invita quelques passagers et quelques officiers du *Lion* à aller voir son jardin situé dans l'intérieur de l'île, à deux milles de Praya. Ils furent très-agréablement surpris de trouver là un

joli ruisseau, ombragé par un très-grand figuier, et dont la source étoit cachée dans les rochers voisins. Le figuier n'étoit point de l'espèce de ceux d'Europe, qui ont des feuilles rudes et profondément échancrées; mais il avoit des feuilles longues et sans dentelure, et son fruit, qu'on cueilloit en alongeant la main par-dessus la fontaine, étoit délicieux.

Toutes les plantes qui croissoient au bord du ruisseau étoient dans le meilleur état possible. On y voyoit le manioc ou l'arbre à cassave, dont la racine rend un suc qui est un poison mortel, tandis que cette même racine, dégagée de son suc, est un aliment salutaire. Le sédiment que dépose ce suc vénéneux sert aussi d'aliment, et c'est ce qu'on vend en Angleterre sous le nom de *tapioca*.

Cependant, le ruisseau n'ayoit pas un long cours; il tomboit dans un endroit enfoncé, et les terreins environnans ne pouvoient en être arrosés. C'étoit là que plusieurs habitans de Praya envoyoient chercher de l'eau pour leur usage. Le bétail du voisinage s'y désaltéroit; et la rive étoit couverte d'une si grande quantité de linge, qu'on avoit

lavé et étendu pour le faire sécher, que ce lieu ressembloit à une blanchisserie.

Le secrétaire du gouverneur avoit, dans son jardin, un cocotier d'une énorme hauteur et couvert de fruits. Le fruit du cocotier croît à l'extrémité du tronc, d'où partent aussi les longues feuilles de cet arbre. Le tronc s'élève un peu obliquement, et est garni de cercles proéminens, très-rapprochés, et presque semblables aux nœuds des cannes à sucre. Quand on veut cueillir le fruit, un nègre attache autour du tronc une corde un peu lâche, dans laquelle il passe ses jambes, ensuite il embrasse l'arbre et s'élève rapidement de nœud en nœud jusqu'à ce qu'il soit rendu près du sommet de l'arbre: là, il cueille le fruit et le jette aux personnes qui sont en bas. La noix de coco est revêtue, en dedans, d'une substance blanche, assez solide et d'un goût très-agréable, mais difficile à digérer. Elle contient en outre une liqueur claire, aigrelette et très-rafraîchissante. On fait, avec la coquille des noix de coco, des vases dont on se sert pour boire; et cette coquille est si dure, que les fluides qu'on y met ne la pénètrent nullement. La noix est enveloppée d'une écorce

fibreuse, dont on fait des cordes, qui, dans les pays où l'arbre croît, tiennent lieu des cordes de chanvre.

Le secrétaire du gouverneur étoit né au Brésil; il avoit quelque goût pour l'instruction, et s'étoit particulièrement attaché à la botanique, ce qui prouve que cette science a fait des progrès là où les autres sont très-peu cultivées. Cependant, la sécheresse qui désoloit l'île fit tort à nos botanistes, et le fruit de leurs recherches fut nécessairement borné à très-peu d'objets.

Quelques-uns des voyageurs qui avoient été visiter le jardin du secrétaire, firent ensuite une plus grande excursion. Ils allèrent jusqu'à l'ancienne capitale de l'île, dont elle porte encore le nom. Dans tous les endroits où ils passèrent, la terre conservoit des traces de culture et d'une fertilité naturelle; mais il sembloit que le feu y eût passé, ou qu'elle eût été ravagée par la main d'un ennemi. Ils virent quelque bétail languissant et presque hors d'état de se mouvoir; mais ce qui paroissoit le plus étonnant, c'étoit qu'il pût encore trouver quelque subsistance sur le sol brûlé où il languissoit.

Les

Les voyageurs traversèrent une rivière qui n'étoit pas tout-à-fait desséchée, mais dont les restes se perdoient à travers les cailloux d'un large lit, où elle avoit auparavant roulé ses eaux. Non loin de-là étoit une haute montagne qui sembloit avoir été fendue en deux parties égales, l'une desquelles avoit été emportée par la violence des torrens. En arrivant à l'extrémité d'une plaine vaste et élevée, nos Anglais entrèrent dans un fort ruiné, qui avoit été originairement bâti pour défendre la descente qui conduit à la ville de Sant-Yago. Cette ville est au milieu d'une profonde vallée, placée entre la plaine dont nous venons de parler, et une haute montagne. La vallée paroissoit avoir été creusée par un torrent qui, en tombant de la montagne, avoit entraîné, jusque dans la mer, plusieurs masses de rochers. Ces rochers avoient formé un petit port très-irrégulier et très-peu sûr; et les eaux du torrent étoient tellement diminuées, que son foible cours étoit presqu'entièrement arrêté par les sables que les marées avoient accumulés à son embouchure. Des deux côtés de son lit étoient les restes de plusieurs maisons con-

sidérables, et solidement bâties. On y voyoit des fragmens de lustres de cristal, qui, encore suspendus aux plafonds de quelques-unes de ces maisons, annonçoient la richesse et l'élégance dont ce lieu désert avoit naguère été l'asyle. Il n'y restoit plus qu'une douzaine de familles : le reste l'avoit abandonné, ou y avoit péri.

Cependant, il y avoit encore une petite manufacture de ces pièces de toile de coton, longues et étroites, qu'on fabrique également dans plusieurs autres parties de l'île, et qui, portées sur la côte d'Afrique, sont échangées contre des esclaves, des dents d'éléphant et de la gomme arabique.

Parmi les ruines de Sant-Yago, les voyageurs trouvèrent un portugais auquel l'un d'eux étoit recommandé, et qui les accueillit avec toutes les marques de la plus généreuse hospitalité. Il leur donna un repas où l'on voyoit toutes les espèces de fruits croissans sous les tropiques, et cueillis dans un jardin que traversoit la rivière de Sant-Yago. L'estimable portugais avoit été marin. Il dit à ses hôtes que Brava, l'une des îles du Cap-Verd, valoit mieux que Sant-Yago pour les vaisseaux qui avoient besoin de

relâcher, parce qu'il y avoit un meilleur mouillage, et qu'on y trouvoit plus facilement de l'eau et d'autres provisions. Il ajouta qu'il y avoit trois ports : le Puerto Furno, situé sur la côte orientale, et d'où les vaisseaux pouvoient aisément sortir en se faisant touer par leurs canots; le Puerto-Fajendago, situé du côté de l'occident, et le Puerto-Ferreo, au midi; que ce dernier convenoit mieux aux grands vaisseaux, et étoit à l'embouchure d'une petite rivière. Il observa, en outre, qu'à l'extrémité nord d'une autre des îles du Cap-Verd, appelée *San-Vicenté*, il y avoit un grand port, et de très-bonne eau peu éloignée de ce port; et qu'enfin l'île de Bonavista avoit aussi un port très-sûr.

L'éloge que ce portugais avoit fait des ports de l'île de Brava, fut confirmé par les récits que d'autres personnes firent à sir Erasme Gower; et ce capitaine recommande aux marins d'en faire l'essai.

Cependant, nous apprîmes que toutes les îles du Cap-Verd éprouvoient la même sécheresse que celle de Sant-Yago, et étoient conséquemment dans le même état de désolation. Quoique ces îles soient au nombre de

vingt, en y comprenant les plus petites, leur population, quand nous y passâmes, se trouvoit réduite à quarante-deux mille ames, dont douze mille étoient à Sant-Yago. Il y en avoit huit mille à Bonavista; sept mille dans l'île de May; six mille dans celle de Sant-Nicolao, résidence de l'évêque du Cap-Verd, et la plus agréable de toutes; quatre mille à Sant-Antonio; quatre mille à Sant-Phelippe-de-Fuego, remarquable par une haute montagne, située au milieu de l'île, et vomissant continuellement du feu; cinq cents, tout au plus, à Brava, et encore moins dans chacune des autres îles.

D'après les observations du docteur Gillan, la partie sud-ouest de l'île de Sant-Yago est la seule qui conserve quelques traces d'une origine volcanique. A la distance d'environ deux milles de la baie de Praya, on voit une très-haute montagne, entièrement composée d'argile et de sable, et rien n'indique qu'elle ait subi l'action du feu. A environ six milles de Praya, et non loin du chemin qui conduit de cette ville à celle de Sant-Yago, on trouve une autre montagne presqu'entièrement composée de pierres très-ferrugineuses, d'un bleu foncé ou pourpre,

lesquelles ne sont qu'une combinaison d'argile, de chaux, de fer et de terre vitrifiable.

Tandis que le *Lion* et l'*Indostan* étoient dans la baie de Praya, il y entra plusieurs navires de Dunkerque, l'un desquels fixa l'attention des Anglais, parce que c'étoit le vaisseau nommé jadis la *Résolution*, et devenu si célèbre sous le commandement du capitaine Cook. Ces bâtimens furent bientôt suivis par d'autres qui venoient de Nantucket. Les capitaines américains dirent qu'ils alloient à la pêche de la baleine sur les côtes du Brésil et aux îles Faulkland. Les équipages des Dunkerquois étoient, en grande partie, anglais; et les marchandises qu'ils avoient à bord sortoient des manufactures d'Angleterre. Nous pensâmes que ces navires appartenoient à des armateurs de Londres, et qu'ils alloient faire le commerce, sous pavillon français, avec les Espagnols des côtes du Chili et du Pérou.

La baie de Praya nous intéressoit aussi pour avoir été, quelques années auparavant, le théâtre d'un combat fameux entre l'escadre anglaise, commandée par le commodore Johnstone, et l'escadre française,

aux ordres de l'amiral Suffren. En attaquant, dans un port neutre, les vaisseaux de guerre anglais et les vaisseaux de la compagnie des Indes, l'amiral français viola, d'une manière révoltante, les droits des nations. Cependant, quelque temps après, étant dans l'Inde avec son escadre, il vit un envoyé anglais (1) qui s'étoit rendu au quartier français pour traiter quelques affaires, et il se plaignit à lui de la conduite de l'amiral anglais qui avoit laissé prendre un petit vaisseau français dans le port danois de Tranquebar, sur la côte de Coromandel. L'anglais lui rappela alors l'exemple qu'il avoit donné lui-même à Praya; et M. de Suffren répliqua : — « Que » le petit bâtiment français n'étoit qu'une » bagatelle qui ne méritoit pas qu'on s'exposât » à enfreindre les lois. » — Telles sont les maximes de la morale politique.

Les Portugais n'entretiennent point à Sant-Yago de forces capables d'y faire respecter leur pavillon; et ils en tirent si peu de revenu, qu'ils sont obligés d'y envoyer de

(1) Quoique sir George Staunton ne se nomme pas, c'étoit probablement lui-même. (*Note du Traducteur.*)

l'argent. Les règlemens de la métropole ne sont favorables à aucune des îles du Cap-Verd. De Sant-Yago on fait la traite des esclaves sur la côte d'Afrique; mais cette traite est un monopole de la couronne. Le principal profit du gouverneur consiste dans la rétribution qu'il s'arroge sur le prix du bétail qu'on vend aux vaisseaux étrangers qui abordent dans l'île, et cette rétribution s'élève jusqu'à la moitié du prix. L'état des habitans est tel, que n'ayant aucune communication régulière avec les autres pays, ils dépendent absolument, pour tout ce que le leur ne peut produire, des vaisseaux qui relâchent accidentellement dans leur port. Ils attachent fort peu de prix à l'argent, parce qu'ils ont peu d'occasions d'en faire usage. Aussi, aiment-ils mieux troquer ce qu'ils ont contre du bled et des étoffes, que de le vendre pour de l'argent, quel que soit le prix qu'on leur offre.

Les provisions dont ils pouvoient se défaire en faveur du *Lion* et de l'*Indostan* étoient en trop petite quantité pour engager ces vaisseaux à s'arrêter long-temps. L'eau même de Sant-Yago n'étoit ni d'une bonne qualité ni aisée à avoir. Il falloit la prendre dans

des puits ; et la moins mauvaise étoit à plus de cinq cents pas du rivage.

Sir Erasme Gower conseille à ceux qui ont besoin de prendre de l'eau à Sant-Yago, d'aller la puiser le matin de très-bonne heure, parce qu'autrement les gens du pays en tirent beaucoup, et la troublent. La santé des équipages exige aussi qu'on ne les envoie pas à terre vers le milieu du jour, car la chaleur y est excessive. Le thermomètre (1) y est rarement au-dessous de quatre-vingt-cinq degrés, et il y monte souvent au-dessus de quatre-vingt-dix. On préféroit autrefois la fraîcheur de la nuit pour rouler les barriques d'eau sur le rivage, et les faire ensuite flotter jusqu'aux canots, qui, à cause de la violence de la houlle, se tenoient à l'ancre à quelque distance ; mais cet usage étoit fatal : il faisoit mourir tous les équipages des canots.

M. Jackson, maître de l'équipage du *Lion*, eut l'idée de faire creuser des trous sur le rivage, et d'y mettre debout des barriques percées par le fond et par les côtés, afin qu'elles se remplissent d'eau filtrée à travers le sable. Un tel moyen mérite certainement d'être employé dans les endroits

(1) Le thermomètre de Farenheit.

où l'on ne peut se procurer de bonne eau qu'en allant la chercher très-loin. Mais le *Lion* et l'*Indostan* n'étoient pas réduits à la nécessité d'en faire l'essai. Ils ne craignoient pas de manquer d'eau jusqu'à l'endroit où ils se proposoient de relâcher, pour prendre les rafraîchissement que Sant-Yago ne pouvoit leur fournir.

Il y avoit cinq jours qu'ils étoient dans la baie de Praya, et le brick le *Jackall* ne paroissoit pas. Ils se déterminèrent à continuer leur voyage sans lui; et, le 8 novembre, ils remirent à la voile.

CHAPITRE V.

LE *LION* ET L'*INDOSTAN* PASSENT LA LIGNE. NAVIGATION DANS LA MER ATLANTIQUE. PORT, VILLE ET PAYS DE RIO-JANEIRO.

NULLE autre partie du continent d'Afrique, des environs duquel le *Lion* et l'*Indostan* venoient de mettre à la voile, ne s'étend aussi loin vers l'occident, que celle qui, située près de cette ligne imaginaire qu'on appelle l'*équateur*, est presqu'également distante des deux pôles. D'un autre côté, les terres de l'Amérique méridionale ne se rapprochent nulle part autant vers l'est de l'ancien continent, qu'à quelques degrés de la même ligne. Ainsi, les ondes de la mer Atlantique se trouvent là resserrées dans des limites plus étroites que celles que la nature leur a données au nord et au sud; et comme les vents soufflent constamment de l'est dans ces parages, qu'on peut, en quelque sorte, regarder comme un détroit, il n'est pas invraisemblable que des vaisseaux puissent quelquefois avoir été poussés des

bords de l'ancien continent jusqu'à ceux du nouveau.

En traversant cette partie de l'Océan, on observe toujours que les vents d'est, qui soufflent d'Afrique, changent à mesure qu'ils approchent des côtes de l'Amérique, et qu'ils prennent même leur direction entre le nord et l'ouest. Ces vents sont trop favorables pour que les vaisseaux qui ont besoin de doubler le Cap de Bonne-Espérance, qui est au sud-est, ne s'empressent pas d'en profiter. D'ailleurs, les établissemens qui sont sur la côte de l'Amérique méridionale, peuvent abondamment fournir des rafraîchissemens qu'on ne trouve pas toujours ailleurs, comme le *Lion* et l'*Indostan* en avoient fait l'épreuve à Sant-Yago.

L'heureux port de Rio-Janeiro promettoit toute espèce d'avantages : ainsi, ce fut vers ce port que nos voyageurs dirigèrent leur course en s'éloignant des îles du Cap-Verd. L'air continua pendant quelque temps à être brumeux et excessivement chaud. Plusieurs matelots, qui avoient été indisposés dans la baie de Praya, ne se rétablirent point à la mer. L'atmosphère ne fut rafraîchie ni par de la pluie ni par des orages. Dans

ces circonstances, règne souvent une funeste mortalité; et il n'est pas rare que des vaisseaux de guerre, remplis de monde, perdent une grande partie de leur équipage. La chaleur humide des entre-ponts où les matelots sont entassés, et les immondices qu'on y laisse accumuler quelquefois par négligence, ne contribuent pas peu à leur destruction. Mais sir Erasme Gower établit des règlemens si sages pour entretenir la propreté ainsi qu'une perpétuelle circulation d'air dans tout le vaisseau, et il prit tant d'autres précautions, qu'il eut le bonheur de conserver tout son monde. Chaque partie du bâtiment étoit soigneusement lavée avec du vinaigre; et on brûloit du soufre par-tout où l'on le pouvoit sans danger. Des ventilateurs, de différentes espèces, furent placés dans les différens endroits où ils étoient utiles. Chaque matin, à une heure fixe, les hamacs des matelots et tout ce qui servoit à leur coucher étoient portés sur le pont, et restoient exposés à l'air jusqu'aux approches de la nuit, à moins que la pluie n'obligeât de les mettre à couvert. Des colonnes d'air frais étoient introduites dans les entre-ponts et jusqu'à fond de cale, par le moyen de

tubes cylindriques en toile, d'environ deux pieds de diamètre, ouverts par les deux bouts, passant par les écoutilles, et atteignant depuis le tillac jusqu'à la quille. Presque au haut de ces tubes, il y a, sur le côté, une ouverture qu'on tourne toujours vers l'endroit d'où vient le vent.

On soignoit aussi avec beaucoup d'attention la nourriture de l'équipage, et on lui distribuoit, avec la viande, autant de végétaux que le permettoit la quantité qu'on en avoit. On mêloit toujours de l'eau aux liqueurs spiritueuses qu'on lui donnoit. L'eau acquiert ordinairement dans les tonneaux un goût putride et de la mauvaise odeur; mais avant d'en laisser boire, on l'exposoit à l'air dans des jarres découvertes, et on la passoit plusieurs fois dans un cylindre d'étain percé de plusieurs petits trous, ce qui lui ôtoit en grande partie ses qualités nuisibles ou désagréables.

La constance des vents alisés, dont la direction et la force ont une égale régularité, fait que les matelots ont peu de soin à donner à la manœuvre et restent souvent oisifs. Mais à bord du *Lion* on trouvoit le moyen de leur procurer un exercice modéré et salutaire.

Les uns travailloient aux différens ventilateurs; d'autres nettoyoient les chambres et les autres parties du vaisseau. Les charpentiers et les armuriers étoient employés avec divers aides, à faire ou à réparer les ouvrages qui les concernoient. Quelques matelots faisoient des épissures aux cordages; quelques autres convertissoient les vieux cables en fil de carret. Un plus grand nombre cousoit des voiles neuves, ou rapiéçoit celles qui étoient usées. Il y avoit aussi des matelots qui raccommodoient leurs hardes, et accordoient, par ce moyen, l'économie particulière et l'utilité publique. Dans ces occasions le pont du vaisseau présentoit, en quelque sorte, le spectacle d'un chantier, d'une fabrique de voiles, ou de quelqu'autre grande manufacture.

Grace aux moyens dont nous venons de faire mention, les malades se rétablirent, et se préparèrent aux réjouissances qu'on a coutume de faire quand on passe la ligne. Oui, sans doute, l'entrée dans un autre hémisphère dut, la première fois qu'elle eut lieu, captiver l'attention de tous ceux qui en furent témoins, et leur paroître un grand événement. Le commandant du vaisseau qui eut le bon-

heur d'ouvrir cette carrière, encouragea probablement ses compagnons à témoigner la joie qu'il partageoit. Les hommes d'une classe inférieure, qui ne connoissent guère de la vie que les travaux auxquels elle les oblige, n'ont garde d'oublier les occasions toujours si rares, où ils peuvent jouir d'un éclair de bonheur et d'indépendance. Il leur fait plus aisément supporter leur subordination et même leurs peines. Cependant, on ne les voit guère abuser de la liberté qu'on leur accorde. Souvent même ils sont bientôt las de ce qu'ils avoient désiré avec tant d'ardeur, et dont ils s'étoient promis tant de plaisir. Sentant que l'oisiveté cesse bientôt d'être agréable, ils retournent tranquillement et avec une véritable satisfaction à leurs occupations accoutumées.

Voici quels furent les amusemens de l'équipage du *Lion*, quand il passa la ligne. On donna à un matelot, d'une belle figure et d'une contenance imposante, le costume qu'on suppose être celui du dieu de la mer. Alors, ce nouveau Neptune, armé d'un trident, et ayant ses vêtemens trempés de l'élément soumis à son pouvoir, parut à la proue du vaisseau, comme s'il sortoit du

sein de l'Océan, et demanda, d'une voix forte, quel étoit le vaisseau qui osoit ainsi entrer dans son empire? — Au même instant, lord Macartney, sir Erasme Gower, les officiers et les passagers qui étoient sur le gaillard d'arrière, se levèrent tous, et dirent au dieu interrogateur le nom du vaisseau et le sujet du voyage. Neptune, avec une suite digne de lui, s'avança d'un pas majestueux, et après avoir fait un compliment à l'ambassadeur, il lui présenta un poisson nouvellement pêché, pour lui faire part des productions de ses domaines. Le dieu fut accueilli avec un grand respect, et tous les spectateurs lui donnèrent de l'argent pour lui et pour ses compagnons. Il est vrai que ces dons furent volontaires de la part des personnes qui avoient déjà passé la ligne; mais on les exigea de celles qui osoient, pour la première fois, entreprendre de la passer. Il falloit payer le tribut, ou se soumettre à des cérémonies très-gaies et très-réjouissantes pour ceux qui sont initiés à ces mystères (1). La fête se termina par

(1) On conduit les nouveaux voyageurs sur le gaillard d'avant, où on les fait asseoir sur une planche étroite, posée en travers sur un cuvier, et les enfans de Neptune, un

un grand repas, accompagné de la musique d'une cornemuse, et des libations, sinon excessives, au moins copieuses, d'une liqueur qui inspiroit la joie.

Dans les environs de la ligne, la stagnation de l'atmosphère est souvent cause que la chaleur équinoxiale agit avec une extrême force sur le corps humain. Mais, au passage du *Lion* et de l'*Indostan*, il y avoit très-peu de calme. La brise du sud-est se faisoit régulièrement sentir, et l'air étoit agréable. Cependant l'horizon se rapprochoit à l'œil, et la voûte des cieux ne sembloit former qu'une petite partie de cercle; les nuages descendoient jusqu'au ras de l'Océan : ils y touchoient même en plusieurs endroits, et pompoient une partie de ses ondes. On voyoit alors l'eau s'élever et charger le nuage recourbé.

Tous les vaisseaux que nous vîmes traverser cette partie de l'Océan, étoient portugais; ils alloient faire le commerce dans les établissemens qu'a le Portugal sur la

qui se tiennent sur les hunes et sur les vergues, les inondent de seaux d'eau. C'est ce qu'on appelle *le baptême de la ligne :* celui du tropique se fait de même, quand les navires ne vont qu'aux Indes occidentales. (*Note du Traducteur.*)

côte d'Afrique, et dans ses opulentes colonies du Brésil. Il sembloit que cette nation étoit l'unique souveraine des deux côtés de la mer Atlantique.

Dans ce passage, nous apperçûmes peu d'oiseaux, et nous prîmes peu de poissons. Cependant, nos matelots eurent le plaisir de détruire un ennemi, en harponnant un requin de plusieurs pieds de long, et dont l'énorme gueule et les nombreux rangs de dents annonçoient la voracité. En le disséquant, on trouva qu'il n'avoit point de poumons. L'intérieur de sa poitrine paroissoit n'être qu'un péricarde, ou une enveloppe osseuse du cœur. Les cinq trous qu'il avoit derrière la tête, communiquoient simplement avec les ouïes placées près des mâchoires. Un superbe dauphin qui fut pris à la ligne, nous donna occasion d'observer combien les couleurs de ce poisson varient au moment où il meurt. De jaune, il devient graduellement bleu et couleur de pourpre.

A mesure que les vaisseaux s'écartoient de la côte d'Afrique, on sentoit que l'air devenoit meilleur; malgré cela, le thermomètre restoit à quatre-vingts, ou quatre-

vingt-un degrés. La mer étoit unie, et des courans fréquens et inégaux portoient les vaisseaux, tantôt vers le sud, tantôt vers le nord. Vers le neuvième degré nord, au-delà de l'équateur, le vent de nord-est commença à diminuer; ensuite il devint plus est, et passa quelquefois au sud-est. En traversant l'équateur, nous étions par le vingt-cinquième degré de longitude à l'ouest de Greenwich, et nous faisions voile avec une très-bonne brise de sud-est.

Les vaisseaux qui passent la ligne doivent se régler sur les vents qui changent à chaque saison. Quand le soleil est très-avancé vers le sud, les vents de sud-est commencent à sept degrés de latitude nord, ce qui force quelquefois les vaisseaux d'aller jusqu'au vingt-septième degré de longitude ouest avant de passer la ligne. — Quand le soleil est dans le nord, les vents soufflent ordinairement du nord-est, et on peut passer la ligne dans une longitude beaucoup plus est.

Pour nous, nous eûmes un vent de sud-est qui continua sans autre variation que de passer à l'est-sud-est, jusqu'au moment où nos vaisseaux arrivèrent au dix-septième degré de latitude sud. Alors, le voisinage

des côtes du Brésil influant sur le vent, il devint d'abord nord-est, et passa graduellement jusqu'au nord-nord-ouest. Nous étions par les vingt-deux degrés quarante minutes de latitude sud, lorsque nous découvrîmes la terre.

Avant ce moment, nous avions pris des peines inutiles pour trouver le banc d'Abrolhos, marqué sur les cartes, d'après l'autorité de l'amiral Anson et de plusieurs capitaines de la compagnie des Indes. Nous sondâmes deux fois avec une ligne de deux cents brasses, sans trouver aucun fond. La première fois, ce fut par les seize degrés dix-huit minutes de latitude, et par les trente-six degrés cinq minutes de longitude à l'ouest de Greenwich; la seconde, par les dix-huit degrés trente minutes de la même latitude, et par les trente-six degrés cinquante minutes de longitude ouest.

Par les vingt-deux degrés de latitude sud, et par les quarante degrés trente-quatre minutes de longitude ouest, la couleur de l'eau nous indiqua que nous pouvions jeter la sonde. Nous sondâmes en effet, et nous trouvâmes le fond à trente-trois brasses. Le temps n'étoit pas clair; mais bientôt

après (1) nous vîmes la terre du Brésil à la distance de dix lieues. Ainsi nous nous rendîmes en soixante jours des côtes d'Angleterre sur celles de l'Amérique méridionale. Si l'on déduit de ce temps les dix-neuf jours que nous passâmes, soit à Madère, soit à Ténériffe, ou à Sant-Yago, on trouvera que chaque jour de navigation nous fîmes, l'un dans l'autre, plus de cent cinquante milles; et nous ne nous rappelons pas qu'aucun autre navigateur ait fait ce voyage en moins de temps.

La terre que nous avions vue étoit au nord de l'île de Frio. Elle étoit très-haute, irrégulière, ayant plusieurs montagnes pointues, avec de grandes raies blanches et verticales, qui ressembloient à des eaux tombant en cascade, ou à des veines de marbre. En gouvernant au sud, vers Frio, on apperçoit une île, petite, peu élevée, et éloignée du continent d'environ trois milles. Il paroît qu'il y a un passage aisé entre cette île et la terre. L'île de Frio est située au sud-ouest et à environ huit lieues de la première. Le rivage entre ces deux îles n'offre aucune espèce de danger. La terre de Frio

(1) Le 29 novembre 1792.

est haute, et a, dans le milieu, un enfoncement qui la fait ressembler à deux îles séparées. Le passage entre Frio et le continent est d'un mille de large, et paroît n'avoir point d'écueils. La latitude de cette île est de vingt-deux degrés deux minutes sud, et sa longitude, calculée d'après diverses observations, de quarante-un degrés trente-une minutes quarante-cinq secondes à l'ouest du méridien de Greenwich. En cinglant à l'ouest, vers Rio-Janeiro, on voit le rivage couvert de sable blanc. La terre est haute et irrégulière; et deux ou trois petites îles sont près de la côte.

Le capitaine Mackintosh, qui connoît, par expérience, la meilleure manière de naviguer dans ces parages, conseille aux marins destinés pour le port de Rio-Janeiro de ne pas chercher à longer la côte lorsqu'ils ont atteint le cap Frio, mais de prendre leur direction entre le sud-ouest et le sud-ouest quart d'ouest, jusqu'à ce qu'ils aient fait douze ou quatorze lieues. Le vent de terre s'étend à cette distance. Le calme règne ordinairement dans la matinée; mais l'après-midi, il se lève presque toujours une brise de mer, qui vient du sud-ouest. De là, il

faut diriger sa route vers les petites îles situées au-dessous de la grande montagne en pain de sucre incliné, qui est à l'occident de l'entrée du port de Rio-Janeiro. De ces petites îles, le vent pousse les vaisseaux vers l'autre côté de l'entrée du port où s'élève le fort de Santa-Cruz. On peut s'avancer jusqu'à cinquante pas du fort, et entrer ensuite dans le port, avec non moins de promptitude que de sécurité.

Lors de son premier passage à Rio-Janeiro, le capitaine Mackintosh ayant voulu longer la terre, perdit cinq jours à naviguer, avec beaucoup d'inquiétude et de désagrément avant d'avoir pu entrer dans le port. Mais d'après la manière que nous venons d'indiquer, il fit depuis le même chemin en moins de vingt-quatre heures, et avec autant d'aisance que de satisfaction.

L'entrée du port de Rio-Janeiro se découvre, ainsi que l'a remarqué sir Erasme Gower, quand on apperçoit le fort de Santa-Cruz, et un îlot fortifié, qui est presque vis-à-vis et qu'on nomme le fort *Lucia*. Entre ces deux forts est le canal qui conduit dans le port. Il a environ un mille de large, et ses bords sont très-élevés des deux côtés.

Celui du côté du fort Santa-Cruz est à pic ; et quand la mer monte, il y a six brasses d'eau. Le peu de largeur de ce passage fait que le reflux y est violent ; mais comme la brise du large souffle avec force, il ne peut jamais empêcher d'entrer dans le port. Quand on y entre, il faut, autant qu'on le peut, suivre le milieu du canal, ou plutôt se tenir un peu plus du côté du fort Santa-Cruz. A environ quatre milles de distance du port, on trouve dix-huit ou dix-neuf brasses d'eau ; mais cette profondeur diminue graduellement jusqu'à huit et même sept brasses ; et comme c'est cet endroit où le fond est le plus élevé, on peut l'appeler la *barre*. Il est à deux milles à-peu-près en dehors du fort. Après, on trouve encore, en s'approchant de Santa-Cruz, jusqu'à dix-sept et dix-huit brasses d'eau : il n'y en a pas moins dans le milieu de la grande rade. Les grands vaisseaux peuvent y mouiller dans des endroits moins profonds ; mais celui-là est préférable, parce qu'on n'y est pas exposé à ces nuages d'insectes qui tourmentent ceux qui sont les plus près du rivage. Le *Lion* jeta l'ancre par dix-huit brasses d'eau, à un mille et demi de l'embarcadaire qui est en face du palais du

vice-roi ; le pain-de-sucre portant sud quart et demi d'est, et le fort Santa-Cruz, sud-est quart de sud. Un couvent, placé sur une éminence au-dessus de la partie méridionale de la ville, restoit au sud-ouest quart d'ouest.

Avant d'entrer dans le port, il faut envoyer un canot avec un officier, au fort Santa-Cruz. De là l'officier est conduit vers le vice-roi, pour l'informer du nom du vaisseau, et des motifs qui le font relâcher à Rio-Janeiro. Il faut aussi hisser de bonne heure le pavillon, à moins que la chaloupe-pratique, en faisant sa visite accoutumée, ne soit déjà rendue à bord. Les vaisseaux, même portugais, voudroient en vain tenter de passer devant le fort avant d'en avoir obtenu la permission du vice-roi ; ils seroient hélés et obligés de mouiller dans le canal. Les capitaines sont obligés de signer une déclaration dans laquelle ils spécifient l'état de leur vaisseau, sa force, sa destination, et les choses dont il a besoin ; après quoi, toute espèce de secours leur est promptement promise et accordée. Mais on ne permet aux gens de l'équipage d'aborder en aucun autre endroit que l'embarcadaire qui est

devant le palais du vice-roi ; et un officier, ou au moins un soldat, escorte les étrangers tant qu'ils restent à terre. Les chaloupes de garde entourent le vaisseau et ne permettent pas qu'on débarque jusqu'à ce qu'on en ait la permission. Ces règlemens sont même plus rigoureusement observés pour les vaisseaux marchands que pour les vaisseaux de guerre.

Dans le port intérieur, lequel est formé par une île appelée *Ilheo dos Cobras*, c'est-à-dire, l'*Ile des Serpens*, il y a des quais pour donner la carène aux vaisseaux : mais on préfère de les carener, en se servant de pontons. Tous les vaisseaux peuvent entrer dans ce port intérieur, pour charger et décharger des marchandises, ou pour se réparer : malgré cela, il vaut mieux rester dans l'autre.

Rio-Janeiro est par les vingt-deux degrés cinquante-quatre minutes de latitude sud, et par les quarante-deux degrés quarante-quatre minutes de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. La boussole y varie de quatre degrés cinquante-cinq minutes à l'ouest. La marée y monte sept heures de suite, et s'élève jusqu'à cinq pieds et demi. Pendant

tout le temps que le *Lion* fut dans le port, le thermomètre de Farenheit se soutint entre soixante-dix-sept et quatre-vingt-deux degrés.

Il est très-peu de villes qui aient un port aussi vaste et aussi sûr que Rio-Janeiro, ou qui convienne mieux au commerce, et dont les environs soient plus fertiles et plus riches. L'entrée du port est bornée, d'un côté, par la montagne oblique dont nous avons déjà parlé, et qui a sept cents pieds de hauteur, et de l'autre, par d'énormes masses de granit, sur lesquelles est bâti le fort de Santa-Cruz. Dans le milieu, est la petite île où l'on a construit le fort Lucia. En arrivant dans le port, nous vîmes qu'il avoit trois ou quatre milles de large, et qu'en plusieurs endroits l'œil ne pouvoit pas mesurer sa profondeur. Il y a plusieurs îles, quelques-unes desquelles sont entièrement couvertes de verdure, et les autres, de batteries ou de maisons. Le rivage est embelli par des villages, des fermes et des plantations que séparent des ruisseaux, des chaînes de rochers, de petites baies sablonneuses ou des lisières de forêts. Au-delà, on voit un vaste amphithéâtre de montagnes, dont la

forme est très-variée et souvent bizarre, mais qui sont couvertes d'arbres jusqu'à leurs sommets.

A quatre milles de l'entrée du port du côté de l'occident, et sur une langue de terre très-avancée, on a bâti la ville de St.-Sébastien, communément appelée *Rio-Janeiro*. Tout le derrière de la ville est rempli de collines, de rochers couverts de bosquets, de maisons, de couvens et d'églises. Un couvent de Bénédictins, et un fort dominant la ville, sont situés à l'extrémité de la pointe du côté du port, et vis-à-vis de cette pointe est l'*ilheo dos Cobras*, ou l'île des Serpens. Le canal entre l'île et la ville est étroit, mais assez profond pour le passage des plus grands vaisseaux. Il y a, dans l'île des Serpens, des chantiers, des magasins, avec tout ce qui dépend de la marine; et c'est autour de cette île que mouillent ordinairement les vaisseaux qui fréquentent le port. Au-delà de la ville, le port s'élargit considérablement et ressemble à un vaste lac dans lequel sont semées plusieurs îles.

Depuis quelques années, Rio-Janeiro s'est considérablement embelli; ses maisons sont

en partie de pierre de taille ; ses rues sont généralement droites, bien pavées et ont des trottoirs de chaque côté; quelques-unes sont étroites, mais ce n'est point un inconvénient dans un pays où l'excessive chaleur fait toujours rechercher l'ombre. Les places y sont ornées de fontaines, qui reçoivent l'eau d'un aqueduc extrêmement long; car, malgré son nom, la ville de Rio-Janeiro n'a, auprès d'elle, ni ruisseau, ni rivière. L'aqueduc est soutenu dans les vallées où il passe, par de doubles arches placées les unes au-dessus des autres; et sa structure est un des ornemens de la ville : mais il conviendroit peut-être mieux d'y charrier l'eau dans des tonneaux, que de la faire venir de cette manière. Quoi qu'il en soit, cet aqueduc prouve que les Portugais qui l'ont construit, n'ignoroient point les lois de l'hydrostatique, d'après lesquelles l'eau reprend toujours son niveau. Sans doute ils ne les ignoroient pas non plus, ces anciens Romains qui ont laissé aux environs de Rome tant de monumens du même genre ; car la magnificence et l'utilité étoient également le but de leurs ouvrages publics.

Les fontaines de Rio-Janeiro sont gardées

par des soldats chargés de veiller à la distribution de l'eau qui, sans doute, y est rare, puisqu'il y a toujours beaucoup de monde et qu'il faut attendre long-temps pour en avoir. La fontaine qui est sur le quai, vis-à-vis du palais du vice-roi, fournit de l'eau aux équipages des vaisseaux, et on leur en accorde une quantité suffisante. Quand on veut la prendre, on place à la fontaine un tuyau (1) de toile ou d'étoffe de laine, assez long pour porter l'eau jusque dans les barriques qui sont à bord des canots. Sir Erasme Gower observant que cette eau étoit très-bonne et se conservoit à la mer plus long-temps qu'aucune autre, attribua la mauvaise opinion qu'en avoit le capitaine Cook, à quelque mal-propreté qui s'étoit, sans doute, trouvée par hasard dans les barriques qu'avoit fait remplir ce marin célèbre.

Les boutiques de Rio-Janeiro sont remplies d'étoffes de Manchester et d'autres marchandises anglaises; même de gravures qui viennent de Londres, soit dans le genre sérieux, soit dans celui des caricatures. Un négociant

(1) Les Anglais appellent ce tuyau, qui ressemble à nos tuyaux de pompe, *a hose*, ce qui signifie *un bas*. (*Note du Traducteur.*)

portugais établi à Rio-Janeiro, réfléchissant sur les avantages du pays d'où sortoient ces marchandises, observa que la prospérité du Portugal et de ses colonies tournoit presqu'entièrement au profit de l'Angleterre. Mais le profit a, sans doute, été réciproque; car tout annonce, du moins à Rio-Janeiro, que le pays est dans l'état le plus florissant. Les habitans y paroissent être à l'aise et satisfaits. Ils ont, pour la plupart, des maisons bien bâties, grandes, et propres au climat; les magasins et les marchés sont remplis de marchandises; on construit beaucoup d'édifices publics et particuliers; les ouvriers ne manquent pas de travail. Indépendamment de l'aqueduc et des fontaines dont nous avons fait mention, plusieurs autres embellissemens se font remarquer dans la ville. Il y a quelques promenades publiques, et on a construit, en face du palais, un grand quai de granit. C'est aussi du même granit, tiré des carrières des environs, que sont la plupart des principaux édifices de Rio-Janeiro.

L'on dit que cette ville est insalubre, et qu'il y a rarement des exemples de longévité. Mais son insalubrité provient de quelques circonstances locales et accidentelles,

plutôt que de l'influence du climat. Rio-Janeiro est, en grande partie, située dans une plaine qui, excepté du côté de la mer, se trouve environnée de montagnes couvertes d'épaisses forêts; de sorte que non-seulement la circulation de l'air n'y est pas libre, mais les matinées et les soirées y sont humides. Les parties aqueuses que pompe le soleil pendant qu'il est au-dessus de l'horizon, se condensent à son coucher, et retombent sur la ville en forme de brouillard ou de pluie très-menue. Des nuits humides, précédées de jours brûlans, doivent souvent occasionner des fièvres putrides et intermittentes.

On voit aussi fréquemment, à Rio-Janeiro, des créoles blancs et nègres, et même des Européens, affligés de l'*elephantiasis*, maladie cruelle qui, détruisant les tégumens de la peau, gonfle, déforme et décolore toutes les parties qu'elle attaque. Les jambes se couvrent alors de rugosités, grossissent énormément, et deviennent semblables à celles de l'animal colossal dont cette horrible maladie a tiré son nom.

Non-seulement le voisinage des bois, mais celui des eaux stagnantes, doit être nuisible

à

à Rio-Janeiro. On laisse auprès de la ville des marais qu'il seroit aisé de dessécher et de combler. Les étrangers, sur-tout, en sentent l'incommodité; car, dans les premiers temps de leur arrivée, ils sont tourmentés par des nuages de cousins ou de gros moucherons (1), que produisent ces marais. Une longue résidence fait qu'on est beaucoup moins inquiété par ces insectes; non que la peau cesse d'être sensible à leur piqûre, mais ou leur aiguillon la pénètre avec moins de facilité, ou ils n'y trouvent plus les sucs qu'ils aiment.

La piqûre des cousins n'est pas le seul désagrément qu'éprouvent les étrangers à Rio-Janeiro. Il en est un autre qui s'y fait sentir pendant la nuit; car, là, ainsi qu'à Lisbonne, les roues des voitures sont, suivant l'observation de lord Kaims, construites de manière à pouvoir, par leur bruit aigre et étourdissant, empêcher le diable de faire du mal aux animaux qui les traînent. Le fertile pouvoir de l'imagination auroit de la peine à trouver un plus sûr moyen de produire un horrible fracas.

(1) Le nom espagnol et portugais est *mosquitos*. (*Note du Traducteur.*)

Aucun danger réel ou imaginaire n'arrête, à Rio-Janeiro, le goût qu'ont toutes les classes de la société pour la joie et le plaisir. Il y a trois couvens d'hommes et deux de femmes; mais, dans ces couvens, on pratique, dit-on, bien peu l'austérité et l'abnégation de soi-même, qui ont été le premier but de leur institution. Les Portugais n'avoient jadis entrepris la conquête du Brésil, que dans l'intention de convertir les Indiens au christianisme, et il y a eu plusieurs riches fondations en faveur des moines destinés à prêcher l'évangile à ces infidèles; mais, malgré cela, les moines ne s'occupent plus à présent de ce soin embarrassant, dangereux, et, peut-être, inutile. Il y a pourtant, à Rio-Janeiro, quelques missionnaires italiens qui se donnent assez de peine pour faire des prosélytes. Ils emploient les présens et les exhortations pour gagner les Indiens qui fréquentent la ville, et ensuite ils les envoient dans l'intérieur du pays, afin qu'ils essayent de convertir leurs compatriotes.

Les religieuses de Rio-Janeiro ne semblent pas plus disposées que les moines à se livrer aux tristes excès de la dévotion.

Rien, au contraire, n'est plus enjoué que leur conversation avec les étrangers qui vont les voir à la grille. Certes, les moines ne sont point pervertis par les écrits des philosophes; car ces écrits n'existent point dans la langue du pays, et il est bien peu de Portugais qui connoissent un autre idiome que le leur. On ne compte que deux libraires à Rio-Janeiro, et leurs boutiques ne contiennent que des livres de médecine et de dévotion. Le système religieux, qui y a maintenu son empire si long-temps et avec de si heureux effets, peut être à présent comparé à une machine dont le ressort s'est relâché et usé à force d'agir intérieurement. L'inquisition, ou, comme on l'appelle, *le tribunal du Saint-Office*, n'a jamais été établi au Brésil. Cependant, les cérémonies de la religion y sont régulièrement pratiquées, et même très-multipliées. A toutes les heures du jour, les cloches, et quelquefois des fusées, annoncent que quelque solemnité doit se célébrer dans les églises; et, après le coucher du soleil, les rues sont remplies de processions. A chaque coin de rue, on voit l'image de la vierge Marie dans une

niche vitrée, et les passans ne manquent jamais de lui rendre hommage.

A Rio-Janeiro, les hommes d'une classe inférieure portent toujours leur manteau : ceux d'une moyenne classe et ceux d'un rang élevé ne paroissent jamais sans épée. Les dames ont la tête nue, et laissent flotter leurs cheveux en longues tresses ornées de rubans et de fleurs. Elles assistent très-religieusement à matines et à vêpres, et, quand elles ne sont pas à l'église, elles restent presque toujours assises auprès de leurs fenêtres ou sur leurs balcons. Plusieurs d'entre elles ont de beaux yeux noirs et l'air fort vif. Le soir, elles s'amusent à jouer de quelques instrumens, et principalement du clavecin ou de la guitare : c'est aussi l'heure où l'on ouvre les portes et les fenêtres, afin de laisser circuler un air frais dans les maisons. Si, par hasard, un étranger s'arrête devant une porte pour écouter les instrumens, il voit souvent le père, le mari ou le frère de celle qui fait de la musique, s'avancer poliment vers lui et l'inviter à entrer. Souvent aussi, les dames tiennent à la main des bouquets de fleurs qu'elles troquent contre ceux des cavaliers qui passent sous leurs fenêtres. Cet

usage est probablement une imitation de celui des dames de Lisbonne, lesquelles, dans ce qu'on appelle *les jours d'intrusion*, jettent, du haut de leurs balcons, des bouquets aux personnes qui se promènent au-dessous. Certes, ce n'étoit que dans l'ancien temps que les dames de Rio-Janeiro transgressoient rarement les lois de la pudeur; et il faut avouer que celles de nos jours donnent souvent occasion de parler de leur extrême prévenance. Quelques-uns de leurs maris sont accusés de torts bien plus graves; ils ont, dit on, en amour, des goûts dépravés et contre-nature.

Parmi les innocens plaisirs que recherchent les deux sexes, on compte l'opéra, la comédie, les mascarades; mais, tandis que nous étions à Rio-Janeiro, ces amusemens furent interrompus par la nouvelle qu'on eut de l'indisposition de la reine de Portugal. La bonne compagnie se réunit souvent dans un jardin public, qui est sur le bord de la mer, à l'une des extrémités de la ville. Ce jardin est varié et bien entretenu. Il y a des gazons, des parterres, des arbustes, de beaux arbres, avec des cabinets et des berceaux en treillage peint en verd, entrelacé

de jasmins, de chèvre-feuille, et d'autres plantes odoriférantes. Dans la belle saison, lorsque les personnes qui aiment à s'amuser ont joui de l'agrément de se promener dans ce jardin, ou d'y écouter des concerts, elles soupent dans les cabinets, et le repas est souvent accompagné de musique et de feux d'artifice. Aussi, leurs plaisirs sont prolongés fort avant dans la nuit.

Vers le milieu du jardin, est une grande fontaine faite avec un rocher artificiel. Deux crocodiles, très-bien sculptés, vomissent l'eau dans un bassin de marbre, où plusieurs oiseaux aquatiques, en bronze, paroissent se jouer. A quelque distance de cette fontaine, est un ouvrage assez inutile : c'est un papayer (1) de cuivre, peint en verd, et construit à très-grands frais. Falloit-il employer l'art à imiter un arbre naturel au climat, et qui croît très-promptement?

Une belle terrasse de granit règne le long du jardin, du côté de la mer; et au milieu de cette terrasse, il y a une seconde fontaine avec une statue de marbre, représentant un enfant qui, d'une main, tient un oiseau

(1) C'est une espèce de dattier. (*Note du Traducteur.*)

dont le bec verse l'eau dans un bassin, et de l'autre main présente un écriteau avec ces mots portugais : *Sou util ainda brincando ;* ce qui signifie qu'*il est utile, même en s'amusant.*

Aux deux extrémités de la terrasse, sont deux jolis bâtimens quarrés, semblables à ceux qu'on appelle en Angleterre *pavillons d'été.* Dans l'un de ces pavillons, on a peint sur la muraille différentes vues du port, avec la pêche de la baleine qu'on avoit coutume d'y faire lorsqu'il étoit fréquenté par les grandes baleines noires, qui l'ont abandonné depuis qu'il y aborde beaucoup de vaisseaux. Le plafond est orné de dessins très-variés, et la corniche représente plusieurs sortes de poissons particuliers aux mers du Brésil, et tous avec leurs couleurs naturelles. L'ouvrage entier est fait avec des coquillages.

Sur le plafond de l'autre pavillon, sont des ornemens de plumes artistement faits, et tout le long de la corniche on a représenté les plus beaux oiseaux du pays, avec le plumage qui leur est propre. Les murs sont couverts de peintures assez mal exécutées, il est vrai, mais offrant l'image des diverses

productions qui rendent cette contrée si opulente. On y voit les mines d'or et de diamant, avec les procédés qu'on emploie pour séparer ces richesses du sein de la terre qui les enveloppe. On y voit aussi des cannes à sucre, et les moyens dont on se sert pour en extraire le sucre et le faire cristalliser. On y a également représenté comment on s'y prend pour ramasser les petits animaux dont on fait la cochenille, et pour préparer la superbe couleur qu'elle produit. On n'y a pas même oublié la culture du manioc, non plus que la manière dont on fait la cassave, qui n'est que la racine de cette plante, après qu'on a extrait le suc vénéneux qu'elle contient, ainsi que le tapioca qui, comme nous l'avons observé dans un des chapitres précédens, est le sédiment impalpable que dépose ce suc. Enfin, ces peintures offrent la culture et la préparation du café, du riz et de l'indigo.

Le jardin se nomme le *Passao publico*, et on y trouve différens spectacles pour l'amusement du peuple. Construit pour la santé et le plaisir des habitans, il a deux obélisques de granit qui indiquent à quoi il est destiné. Sur l'un on a gravé : *A saudé*

do rio; et sur l'autre: *O amor do publico.*

Il y a tout près de la ville et sur le bord de la mer, un autre jardin qui fut originairement consacré aux progrès de la botanique; mais qui, à présent, n'est guère curieux que parce qu'on y voit une petite manufacture de cochenille. Voici quelles sont les observations que M. Barrow a faites sur la cochenille du Brésil.

L'insecte qui fournit la couleur pourpre, à Rio-Janeiro, n'est probablement pas le même dont Linnæus fait mention sous le nom de *coccus cacti coccinelliferi.* Ce dernier est décrit comme ayant le dos applati, des jambes noires, et des antennes ou des cornes pointues. L'insecte du Brésil est convexe, et la femelle, aussi bien que le mâle, a des jambes d'un rouge vif, et des antennes moniliformes ou arrondies. Le mâle est délicat et très-beau, et tout son corps est rouge et brillant. La forme de sa poitrine est elleptique. Sa tête est très-légèrement attachée au corps. Ses antennes n'ont pas plus de la moitié de la longueur de son corps. Ses jambes sont d'un rouge plus brillant qu'aucune autre de ses parties. Deux filamens blancs et trois fois plus longs que tout son

corps, partent des extrémités de son abdomen. Il a deux ailes droites et couleur de paille, d'une texture extrêmement délicate.

La femelle n'a point d'ailes. Sa forme est elliptique et convexe des deux côtés, mais plus encore sur le dos, qui est couvert d'un duvet blanc ressemblant à du coton excessivement fin. Son abdomen est marqué de petites raies profondes et transversales. Sa bouche est placée sur la poitrine, et forme une espèce de bec brun, tirant sur le pourpre, qui pénètre la plante dont cet insecte se nourrit. Ses six jambes sont d'un rouge brillant. Environ vingt jours après sa naissance, cette femelle se remplit, et elle meurt après avoir produit une innombrable quantité de petits, que l'extrême exiguité de leur corps fait aisément prendre pour des œufs. Pendant un jour entier, ces animalcules restent sans vie, ou plutôt sans aucun mouvement apparent; mais ensuite ils s'animent et se remuent même avec agilité sur la feuille où leur mère les a déposés. On les voit alors, à travers le microscope, semblables à de petits points rouges, restant encore informes, et légèrement couverts d'un duvet coton-

Pl. V.

neux. Trois ou quatre jours après, ce duvet est visible à l'œil ; et les insectes croissent rapidement, jusqu'à ce que le plus fort soit presque de la grosseur d'un grain de riz. Pendant ce temps, leurs mouvemens se ralentissent progressivement ; et lorsqu'ils ont achevé de prendre leur croissance, ils restent attachés à la feuille, sur laquelle ils vivent dans un état de stupeur absolue. C'est à cette époque qu'on les ramasse pour en extraire la couleur ; car, si on les laissoit sur la plante, ils y déposeroient leurs petits de la manière que nous avons déjà décrite. Tandis que ces insectes sont encore enveloppés d'un duvet cotonneux, on voit dans chacun de leurs groupes plusieurs cellules cylindriques, et verticalement posées sur la feuille. Ces cellules sont les cocons, ou plutôt les chrysalides des mâles, dont les ailes commencent à paroître environ trois jours avant qu'ils aient acquis leur entière croissance. Parvenus à leur état de perfection, ils restent trois ou quatre jours sans rechercher leurs femelles ; après quoi, ils les fécondent.

La plante qui nourrit ces insectes se nomme, à Rio-Janeiro, l'*orumbela*. C'est

une espèce de *nopal* (1) ou *cactus*, et probablement le *cactus opuntia* de Linnæus. Ses feuilles sont épaisses, spongieuses, couvertes d'épines très-aiguës, d'environ un pouce de long, et ont le côté d'en haut plus applati que l'autre, et même concave. Leur forme est presqu'ovale; elles ne sont point attachées à la tige par une queue, et des feuilles poussent sur le bord d'autres feuilles, comme elles poussent sur la tige. Les *orumbelas* croissent quelquefois jusqu'à la hauteur de vingt pieds; mais on ne souffre pas que ceux sur lesquels on nourrit la cochenille, s'élèvent à plus de huit pieds, parce que c'est la hauteur qui convient le mieux aux manufacturiers, et qu'en outre, les feuilles acquièrent alors plus de suc, et sont plus propres à nourrir les insectes. Les feuilles sont d'abord d'un verd foncé; et, en croissant, elles prennent une teinte jaunâtre. Leur substance intérieure est absolument de la même couleur que leur surface. Il est aisé de s'appercevoir quand elles ont

(1) Les Anglais l'appellent, comme on l'a vu plus haut, le *poirier épineux*, et les colons des Antilles, la *raquette*. Au reste, il y a plusieurs variétés de cette plante. (*Note du Traducteur.*)

des insectes à cochenille. Ces insectes paroissent d'abord légèrement semés, comme une poussière blanche, sur le côté concave des feuilles; ensuite, on voit de petites protubérances de ce duvet blanc que nous avons déjà dit ressembler à du coton excessivement fin.

On trouve encore sur l'*orumbela* un insecte qui dévore, dit-on, le *coccus*, ou l'insecte à cochenille. Quand il a acquis toute sa croissance, il ressemble beaucoup à un autre insecte, armé de quatre ailes, connu sous le nom d'*ichneumon* (1); mais, examiné de près, on voit que ce n'est qu'une espèce de mouche bis-ailée. La chenille de cette mouche s'insinue dans les cellules cotonneuses du *coccus*, et on ne peut la distinguer de ce dernier insecte, que parce qu'elle est un peu plus élinguée, qu'elle a des jambes plus longues, et que le duvet des cellules ne s'attache point à elle, au

(1) La mouche *ichneumon* a un aiguillon comme les abeilles. Il y en a de diverses espèces. — On appelle encore ichneumon, un animal gros comme un chat, qu'on dit être l'ennemi du crocodile et de l'aspic, et qu'on connoît aussi sous le nom de *rat de Pharaon* ou *de mangouste*. (*Note du Traducteur.*)

lieu qu'il est difficile de le séparer de l'insecte à cochenille (1).

Quand cette mouche se prépare à changer de peau, elle sort des cellules cotonneuses du *coccus*, et rampe jusque sur les parties de la feuille où il n'y en a point. Là, elle grossit promptement, et perd sa couleur rouge et brillante, pour en prendre une d'un jaune clair, avec des cercles bruns tout autour du corps. Au bout de très-peu de jours, elle paroît engourdie. Bientôt après,

(1) Dans la planche ci-jointe, les deux insectes que nous venons de décrire, sont représentés de la manière suivante :

Figure 1 et 2. Le coccus mâle, ou insecte à cochenille, d'après sa grandeur naturelle.

Fig 3 et 4. Le même, plus grand. Les filamens qui partent des extrémités de l'abdomen sont blancs ; mais on a été obligé de les graver en noir pour qu'on pût les distinguer.

5 et 6. Le coccus femelle, de grandeur naturelle, à deux différentes époques de sa croissance.

7. Premier état de la mouche qui dévore l'insecte à cochenille.

8. La même, plus grande.

9. La même au moment de devenir chrysalide.

10. La même devenue chrysalide.

11. La même dans son état de perfection et dans sa grandeur naturelle.

ses cercles se resserrent avec une violente agitation, et elle dépose sur la feuille un large globule de matière rouge. Ensuite, se suspendant aux épines dont la feuille est armée, elle y devient chrysalide, et se métamorphose rapidement en mouche.

La matière colorée que cet insecte dépose sur les feuilles de l'*orumbela*, avant de se changer en chrysalide, pourroit faire croire qu'il en est d'autres qui, se nourrissant de la même plante, produisent quelque matière également colorée. Cependant, il n'y en a point. Mais la feuille laisse sans cesse transpirer, à travers ses pores, un fluide visqueux, transparent et décoloré. Quand le fruit est mûr, son jus est écarlate, et teint quelques-unes des excrétions des personnes qui en mangent.

Les habitans de Rio-Janeiro ne tirent pas un grand profit de la cochenille, parce qu'ils ne savent pas bien la préparer. Les esclaves employés à ce travail, vont deux ou trois fois par semaine ramasser les insectes sur l'*orumbela*. Ils ont pour cela un tuyau de bambou, qu'on taille à-peu-près comme une plume, et ils enlèvent avec ce bambou tous les insectes arrivés à leur parfaite crois-

sance, ainsi qu'une grande quantité d'autres qui n'y sont point encore parvenus. Aussi, beaucoup de femelles étant détruites avant d'avoir eu le temps de déposer leurs petits, les plantes n'ont jamais la moitié des *coccus* qu'elles devroient avoir.

Les Mexicains emploient une méthode toute différente. Aussitôt que la saison des pluies est passée, et que les chaleurs commencent à se faire sentir, on fixe, sur les épines des feuilles du *nopal* (1), de petites touffes de mousse, chacune desquelles peut servir de nid à dix ou douze femelles de l'insecte précieux qu'on veut ramasser. En peu de jours, ces femelles produisent d'innombrables essaims de petits, qui se répandant sur les feuilles et les branches de la plante, s'attachent aux parties où ils trouvent le plus de facilité pour en pomper le suc. Là, ils acquièrent bientôt leur entière croissance, demeurent immobiles, et sont aisément recueillis; mais on en laisse toujours un nombre suffisant pour pouvoir y produire des générations nouvelles. Un procédé très-simple suffit pour changer en coche-

(1) Le *cactus opuntia*.

nille

nille ces insectes recueillis. Mais, s'il est vrai qu'en perdant la vie l'animalcule ne ressente pas moins d'angoisses que le géant, ce procédé est horriblement cruel. Les insectes qu'on a d'abord ramassés dans une gamelle, sont mis dans un grand plat de terre, et placés vivans sur un brasier, où on les fait lentement rôtir, jusqu'à ce que le duvet cotonneux dont ils sont couverts ait disparu, et que leur corps soit totalement privé des parties aqueuses qu'il contient. Pendant tout le temps que dure cette opération, on ne cesse de remuer les insectes avec une cuiller d'étain, et on les arrose de temps en temps avec de l'eau, afin qu'ils ne soient pas brûlés de manière à perdre leur couleur. L'usage apprend aisément à connoître lorsqu'il est temps de les retirer du feu. Ils prennent alors le nom de *cochenille*, et ressemblent à des grains d'un rouge foncé, conservant si peu les apparences de leur forme première, que la précieuse couleur qu'on en tire fut long-temps connue et recherchée en Europe, avant que les naturalistes eussent déterminé si elle provenoit d'une substance animale, végétale ou minérale.

Le jardin de Rio-Janeiro ne fournit pas,

chaque année, plus de trente livres pesant de cochenille ; mais, si l'on savoit bien la ramasser, il seroit susceptible d'en produire dix fois cette quantité. A Marica et à Squarima, qui sont deux endroits adjacens au cap Frio, il y a de grandes plantations d'*orumbelas*. On les y propage, en les plantant de bouture dans les temps de pluie ; mais ils profitent pourtant beaucoup moins s'ils sont à l'abri du soleil. Les insectes se multiplient et sont recueillis lorsqu'il fait sec, c'est-à-dire, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars. Maintenant on encourage, au Brésil, la préparation de la cochenille, en permettant à tous les particuliers de s'en occuper. C'étoit autrefois un monopole de la couronne.

Ce genre de manufacture n'est pas le seul qu'on ait établi dans les environs de Rio-Janeiro. Il y en a un autre dans le port, et vis-à-vis de la ville, pour lequel on a accordé un privilège exclusif à une compagnie qui donne au gouvernement le cinquième de ses profits. Cette compagnie transporte là, pour la convertir en huile, la graisse des baleines noires qu'on ne prend plus, comme autrefois, dans la baie,

mais qu'on va pêcher dans des endroits où ces poissons sont moins troublés par l'approche des vaisseaux. Les os de baleine, ou les cartilages des mâchoires, sont aussi séparés et nettoyés à Rio-Janeiro, avant d'être envoyés en Europe.

Les baleines blanches, dont on tire le sperma-cœti, se pêchent souvent jusque dans l'Océan pacifique. Un navire anglais, qui revenoit de cette mer, et relâcha à Rio-Janeiro pour y prendre des rafraîchissemens, avoit à son bord soixante-neuf baleines, valant chacune, à-peu-près, deux cents livres sterlings. Quelques-uns de ces poissons sont assez gros pour valoir mille guinées. Comme on a récemment découvert que leurs parties musculaires peuvent être converties en une matière semblable au sperma-cœti, il est probable que, désormais, les profits des pêcheurs diminueront.

Il y a, à côté de la ville de Rio-Janeiro, un endroit qui borde la mer, et qu'on appelle le *Val-Longo*. C'est-là que sont les magasins où l'on dépose les esclaves qu'on transporte au Brésil, après les avoir tirés de la côte d'Afrique, et principalement d'Angola et de Benguéla. Quand ils sont dans les

magasins du Val-Longo, on les nettoie, on les baigne, on leur frotte la peau avec de l'huile ou de la graisse, et on cherche à cacher les défauts corporels ou les maladies qu'ils peuvent avoir, afin de pouvoir les vendre. Mais ces êtres infortunés paroissent peu sensibles à l'humiliation de leur état. On porte, chaque année, au Brésil, vingt mille esclaves, dont cinq mille sont vendus pour la seule ville de Rio-Janeiro. Le prix des esclaves est de vingt-huit livres sterlings, l'un dans l'autre. Ceux qui les achètent en Afrique, ne peuvent les embarquer qu'après avoir payé, à l'agent de la reine de Portugal, un droit de dix mille *reis* par tête d'esclave. Cet impôt produit, chaque année, environ soixante mille livres sterlings, qui entrent dans la cassette de la reine, et ne sont point considérées comme faisant partie du revenu public.

On estime que la population des esclaves, au Brésil, s'élève à six cent mille, soit natifs d'Afrique, soit descendans des Africains. Les blancs n'y sont, dit-on, qu'au nombre de deux cent mille. La disproportion entre les blancs et les nègres, est bien plus grande à Rio-Janeiro que dans le reste du pays;

car on n'y compte que trois mille blancs, et il y a au moins quarante mille nègres.

Quel que soit le traitement que les esclaves ont à souffrir sur les plantations où des économes les font travailler, il faut avouer que ceux qui demeurent dans la ville ne paroissent pas malheureux. Le corps de l'homme a moins de besoins dans un climat chaud que dans un climat froid, et il est conséquemment exposé à moins de misère. Dans les climats froids, une maison pour s'abriter contre les inclémences de l'air, des vêtemens pour se bien couvrir, et une chaleur artificielle en hiver, sont presqu'aussi nécessaires que la nourriture pour rendre l'existence supportable. Mais dans les pays situés entre les tropiques, on peut se passer, sans inconvénient, d'une partie de ces choses, et se procurer les autres avec beaucoup plus de facilité. La bienfaisante nature y prodigue même une grande quantité d'alimens qu'elle refuse aux climats froids. Dans ceux-ci, l'usage des liqueurs fermentées, des liqueurs que l'art et le travail peuvent seuls procurer, est quelquefois nécessaire : mais dans les autres, chaque ruisseau, chaque source fournit la boisson qui y est à la fois et la plus

agréable et la plus salutaire. L'esclave des Indes-Occidentales n'a donc rien à envier aux paysans de plusieurs royaumes d'Europe (1).

Les nègres attachés aux plantations du Brésil peuvent travailler, pour eux, deux jours par semaine, ce qui est le double du temps qu'on alloue à ceux des Antilles. On reproche aux esclaves du Brésil d'être adonnés au vol et au mensonge ; mais il paroît que ces vices appartiennent à leur condition par-tout où elle existe. L'esclavage n'est point attaché à la seule couleur noire : c'est un héritage funeste que les enfans ne reçoivent que de leur mère ; et il y a à Rio-Janeiro des esclaves de toutes les nuances que peut produire le mélange des noirs et des blancs.

Les Africains paroissent naturellement gais et pleins de vivacité. Ils s'accommodent aisément de leur situation, et jouissent de tous les plaisirs qui sont à leur portée. Ils cherchent rarement dans l'ivrognerie une

(1) L'auteur anglais a raison, s'il compare le sort des nègres du Brésil avec celui des serfs polonais ou russes : mais malgré cela, on n'en doit pas plus aimer l'esclavage. (*Note du Traducteur.*)

ressource contre le chagrin, ou un moyen d'étouffer les réflexions qu'ils pourroient faire sur les désagrémens de leur état. Ils aiment, avec passion, la danse et la musique; et les cochers-nègres des fiacres de Rio-Janeiro profitent souvent de leurs instans de loisir pour s'amuser à jouer de la guitare sur leur siége.

La couronne de Portugal possède une grande quantité d'esclaves, dix mille desquels sont employés à l'exploitation des mines de diamans. Nous observerons, à cette occasion, qu'on a dernièrement trouvé dans l'une de ces mines, un diamant qu'on dit être beaucoup plus gros et plus précieux que ceux que l'impératrice de Russie avoit achetés, et même qu'aucun autre qui eût été encore découvert.

Il y aussi beaucoup d'esclaves attachés aux couvens. Les Bénédictins en ont mille sur leurs plantations. Ces moines sont très-opulens, et font beaucoup d'actes de charité. Ils pratiquent, sur-tout, l'hospitalité avec une grande satisfaction. Ayant appris que les interprètes chinois de l'ambassade anglaise étoient prêtres catholiques, ils les engagèrent à occuper un appartement dans

leur couvent, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent à Rio-Janeiro, et ils les traitèrent d'une manière splendide. Les Bénédictins ont eu occasion d'observer parmi les enfans de leurs esclaves, que ceux qui étoient nés du commerce des blancs avec les négresses, paroissoient, en général, doués de plus d'intelligence et de talent que les autres. Ils en ont instruit quelques-uns avec soin, et même avec tant de succès, qu'ils ne se croient plus obligés d'envoyer des élèves dans les universités du Portugal. Ces moines nous citèrent avec emphase qu'un mulâtre venoit d'être élu pour remplir une des savantes chaires de Lisbonne.

Les naturels du Brésil n'ont pas pu être réduits à l'esclavage, ni même à l'état de civilisation. Quelques-uns de leurs enfans ont été élevés dans des familles portugaises; et autant par curiosité que par humanité et par bienveillance, on a pris tous les soins possibles pour leur inspirer le goût des mœurs sociales. Mais leur caractère est, dit-on, si intraitable, qu'ils ont constamment préféré les habitudes de la vie sauvage, et y sont retournés sans conserver aucun des principes qui auroient pu restreindre leurs caprices et leurs

passions. Quoique pauvres, les sauvages se mettent rarement au service des Portugais, et non moins rarement les Portugais cherchent à les employer, si ce n'est pour ramer dans les canots, exercice auquel ils sont extrêmement adroits. Leur taille est en général au-dessous de la moyenne taille des Européens ; mais ils sont quarrés, bien musclés et très-agiles. Ils ont la peau brune, les cheveux noirs, gros et lisses, peu de barbe, et des yeux noirs et longs qui n'annoncent aucun défaut d'intelligence. L'ensemble de leurs traits ne montre pas non plus qu'il y ait rien de bas dans leur caractère. Leur physionomie est au contraire pleine d'expression et de noblesse. Ils semblent trouver un charme irrésistible à jouir d'une liberté sans bornes. Ils conservent, sans doute, une antipathie héréditaire pour les usurpateurs de leur pays, car ils se tiennent écartés des vastes établissemens des Portugais ; et toutes les fois qu'ils rencontrent au loin quelqu'un de ces Européens, ils le massacrent sans pitié. La plus grande partie de la côte qui s'étend de Rio-Janeiro à Bahia, est encore habitée par eux, ce qui est cause qu'il ne peut y avoir, par terre, aucune

communication régulière entre ces deux villes.

Il n'y a point de chemin pour les voitures autour de Rio-Janeiro, et même jusqu'à plusieurs milles de cette ville. M. Barrow et deux autres anglais attachés à l'ambassade, firent, avec un habitant de Rio-Janeiro, une excursion du côté de l'ouest. Il leur parut que la terre étoit cultivée d'une manière peu industrieuse et peu soignée. Ils ne virent guère que quelques jardins, où l'on fait venir des légumes pour les blancs, et du riz et du manioc pour les nègres. Plus loin, ils trouvèrent de très-beau bled, car le bled croît dans toutes les parties du Brésil à une bien plus grande hauteur qu'en Europe. Les moulins dont se servent les habitans du Brésil, sont d'une construction si simple qu'elle mérite d'être décrite. Nos voyageurs en virent un placé sur un ruisseau qui bordoit la forêt où ils vouloient pénétrer. Ce moulin avoit une roue de très-peu de pieds de diamètre, et posée, horizontalement, beaucoup plus bas que le ruisseau qui tomboit du haut d'un rocher. La roue n'avoit que dix ou douze godets qui se présentoient très-obliquement au courant de l'eau, et par le moyen desquels

sa rotation étoit extrêmement rapide. L'arbre de la roue traversoit une meule immobile, et d'un petit diamètre, placée au-dessus, et il étoit ensuite fixé à une meule plus petite qu'il forçoit de tourner sur la première, pour moudre le grain qui tomboit de la trémie. Ainsi, une seule roue produisoit le même effet qu'on n'obtient ordinairement qu'avec des machines très-compliquées et très-dispendieuses. On dit qu'on voit, en Crimée, des moulins pareils à celui que je viens de décrire.

La forêt auprès de laquelle se trouvoit ce moulin, étoit remplie de palmiers, de lentisques, de manguiers, de goyaviers. La fougère y croissoit à la hauteur des arbres. Il y avoit aussi beaucoup d'autres plantes absolument inconnues à nos voyageurs. Mais on doit espérer que la description en paroîtra bientôt dans l'ouvrage que se propose de publier, sur les plantes du Brésil, un moine franciscain qui a long-temps résidé à Rio-Janeiro, et qui a assez élégamment donné à son livre le titre de *Flora Fluminensis*.

La plante dont on tire l'*ipécacuanha* et qui croît à Sainte-Catherine, l'un des districts du gouvernement de Rio-Janeiro,

sera sans doute aussi décrite par le franciscain. Quoique la racine de cette plante soit depuis long-temps employée avec succès dans la médecine, les botanistes ignorent encore dans quelle classe, dans quel genre et dans quelle espèce ils doivent précisément la placer. A la sollicitation d'une des personnes attachées à l'ambassade, on envoya un messager à Sainte-Catherine, pour y chercher un pied d'*ipécacuanha*; mais ce messager ne rapporta qu'une plante herbacée, de trois ou quatre pieds de long, ayant une seule tige, et des feuilles longues et pointues. Elle n'avoit ni fleurs, ni graines, et il fut impossible de déterminer son véritable caractère.

Nous vîmes, à Rio-Janeiro, un homme qui avoit fait une collection d'oiseaux et d'insectes. Il possédoit des choses très-curieuses, et entr'autres l'oiseau qu'on appelle le *palamedea*, ou *anhinga*, qui est armé, à chaque jointure des ailes, d'un ongle ou plutôt d'un très-fort éperon, et sur le devant de la tête, d'une corne d'environ six pouces de longueur. Cet oiseau se trouve dans très-peu de cabinets d'histoire naturelle.

En parcourant la forêt, nos voyageurs

furent frappés de la grandeur et du superbe coloris de plusieurs fleurs, ainsi que du brillant plumage des oiseaux. On dit que les bois abondent aussi en serpens, dont quelques-uns sont très-grands et très-redoutables; mais leurs sifflemens mettent sur leur garde les personnes qui les entendent, et d'ailleurs il est rare qu'ils attaquent l'homme lorsqu'ils ne sont pas provoqués. Nos voyageurs n'entendirent rien qui pût leur causer la moindre alarme. Les habitans de ces cantons vont dans les forêts avec toute l'indifférence de la sécurité. Leur ame n'est point affectée de l'appréhension d'un mal qui, quoiqu'il soit près d'eux, et qu'ils en aient souvent entendu parler, ne les a point encore atteints. Ainsi, nous voyons en Europe que malgré les risques qu'on court d'être mordu par des animaux enragés, risques dont on sait que les exempless sont fréquens dans certains temps de l'année, les pensées de ceux qui y sont exposés n'en sont point troublées, ni leurs occupations, ou leur amusemens, interrompus.

La forêt dont nous venons de parler conduit dans la vallée de Tijouca, qui forme une espèce d'entonnoir, et est environnée

de montagnes, excepté du côté du midi, où il y a une petite ouverture par où pénètrent les eaux de la mer. La vallée est arrosée par un ruisseau limpide qui s'y précipite du haut d'un énorme rocher de granit, et forme une magnifique cascade.

Les plantations de Tijouca ne paroissent pas avoir besoin de beaucoup de travail. On y voit de l'indigo, du manioc, du café, du cacao, des cannes à sucre, des bananiers, des citronniers, des orangers, le tout croissant souvent pêle-mêle, et en partie spontanément dans un espace de vingt pas carrés. Le café et l'indigo sont les objets dont on s'occupe le plus dans cette partie du Brésil. La température de la vallée est excessivement chaude ; ce qui provient, sans doute, de son enfoncement et de la réverbération des rayons du soleil qui frappent les montagnes, mi-partie de rocher, dont elle est environnée. Le thermomètre de Farenheit y monta à quatre heures après midi, à l'ombre, à quatre-vingt-huit degrés.

Les Anglais allèrent demander asile dans la maison d'un ami de leur compagnon portugais. Ils y furent bien accueillis, et y passèrent la nuit. La chaleur ne permettoit

pas de se mettre au lit. On étendit sur une estrade peu élevée au-dessus du plancher, des nattes très-proprement tissues, avec des oreillers élastiques; et ce fut là que les convives reposèrent, sans autre couverture qu'une légère robe-de-chambre.

Plusieurs districts du gouvernement de Rio-Janeiro produisent, en abondance, du coton, du sucre, du café, du cacao, du riz, du poivre et du tabac. Le district de Rio-Grandé recueille beaucoup d'excellent froment. La vigne y croît parfaitement bien; mais on ne permet pas d'y faire du vin, parce qu'il nuiroit nécessairement à la vente de celui que le Portugal y envoie.

Le Brésil est divisé en huit gouvernemens, indépendans les uns des autres, sans compter celui de Rio-Janeiro, dont le gouverneur prend seulement le titre de vice-roi du Brésil. Les huit premiers sont: le gouvernement de Para, ou des Amazones; celui de Maragnon; celui de Fernambuc; celui de Bahia; celui de Santo-Paulo; celui de Matto-Grosso; celui de Minas-Geraès; et, enfin, celui de Minas-Goyavès.

Autrefois *Bahia-dos-todos-os-Santos* étoit le principal siége du gouvernement

et le centre du commerce du Brésil; mais la découverte et l'exploitation de mines d'or et de diamans, qui ne sont qu'à cent lieues de Rio-Janeiro, et qui communiquent immédiatement avec cette ville, lui ont donné une prépondérance décidée. Cependant les différentes provinces du Brésil sont devenues riches et d'une grande importance. Elles fabriquent, depuis peu, une grande partie des choses les plus nécessaires à leur consommation. Leurs productions sont si considérables, que la balance du commerce commence à être en leur faveur; et indépendamment des marchandises qu'on leur fait passer d'Europe, on est obligé de leur envoyer de l'argent pour payer le surplus des denrées qu'elles fournissent.

Pendant l'administration du marquis de Pombal, que le Portugal a eu si long-temps pour premier ministre, les colonies du Brésil furent délivrées de quelques monopoles et de la gêne qui les accabloient. Bientôt après la métropole fut accusée par elles d'être jalouse de leur prospérité et de leur acheminement au pouvoir et à l'indépendance; et elle essaya, en effet, de les soumettre de nouveau à des règlemens odieux. Mais il n'étoit plus temps:

les

les habitans du Brésil commençoient à se regarder comme des enfans trop robustes pour être étouffés au berceau. Ils pensoient que la reine de Portugal devoit transférer, parmi eux, le siége de son empire, ou les laisser suivre leur fortune, et se servir des moyens qu'ils tenoient de la nature, sans vouloir arbitrairement leur faire redouter sans cesse le poids d'un sceptre éloigné. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la révolution française, et le soin avec lequel ils s'informoient de ses progrès, sembloient annoncer qu'ils pressentoient la possibilité d'en suivre bientôt l'exemple.

Le projet de transporter au Brésil le siége du gouvernement portugais, fut sur le point d'être adopté par le marquis de Pombal (1), lorsqu'en 1761 les Espagnols envahirent une partie du Portugal. On calcula le nombre des vaisseaux qu'il faudroit pour transporter, à travers la mer Atlantique, la famille royale, les principaux officiers de la cour et toute leur suite; et l'on prit les précautions nécessaires pour se procurer ces vaisseaux. Mais

(1) Long-temps auparavant, le même projet fut proposé au roi Jean IV, qui n'eut pas le sage courage de l'accepter. (*Note du Traducteur.*)

le projet s'évanouit avec le danger qui l'avoit fait naître; et on ne considéra plus le Brésil que comme une colonie, exclusivement destinée à enrichir la mère-patrie.

Les agens de cette mère-patrie perçoivent, à Rio-Janeiro, douze pour cent sur la valeur des marchandises que Lisbonne et Opporto y envoient.

Les principaux droits qu'on paie à Lisbonne, sur les productions venant du Brésil, sont: un pour cent sur l'or; huit pour cent sur le café; dix pour cent sur le sucre, le riz et les cuirs; douze pour cent sur l'indigo; dix-sept pour cent sur les planches; quatre piastres fortes sur chaque pipe de rhum contenant cent quatre-vingt gallons.

Le gouvernement réclame la propriété de tout le bois communément appelé *bois rouge* ou *bois du Brésil*, ainsi que du bois propre à la construction des grands vaisseaux. Il exige aussi le cinquième de tout l'or qu'on tire des mines; et quand, par hasard, il se trouve quelque diamant dans une mine d'or, la mine est fermée, et il n'est plus permis de l'exploiter, parce que toutes les mines de diamans sont censées appartenir à la couronne.

Les habitans du Brésil disent que le gouvernement cherche à empêcher, parmi eux, l'établissement des manufactures. Cependant, ils en ont déjà plusieurs. Le changement qui s'est opéré, depuis peu, dans les esprits, est tel, que quelques nobles portugais ne dédaignent plus de s'intéresser dans ces manufactures. Un homme de qualité a nouvellement établi, auprès de Rio-Janeiro, une fabrique où soixante esclaves sont employés à la préparation du riz. Cet homme est un ancien militaire ; mais il avoue qu'il n'a jamais eu autant de plaisir en voyant faire l'exercice à ses soldats, qu'il en a maintenant à voir tourner les moulins, par le moyen desquels les grains de riz sont dépouillés de leur pellicule. La méthode qu'il emploie dans sa fabrique n'a rien de particulier, si ce n'est le sable vitrifiable dont il fait usage. Il a trouvé que les petits angles aigus de ce sable, facilitoient beaucoup le nettoiement du riz ; et quand cette opération est achevée, on sasse le tout dans un crible, dont les trous sont assez grands pour laisser tomber le sable, mais trop petits pour que le riz puisse y passer.

Le propriétaire de cette fabrique a placé

son fils aîné dans une maison de commerce, parce qu'il croit que c'est la profession qui doit être la plus importante au Brésil. Cette opinion n'est point étrange ; car le commerce triomphe déjà des divers obstacles que le gouvernement lui oppose, et plusieurs arts mécaniques commencent à être exercés avec succès.

Il a été récemment défendu aux habitans de Rio-Janeiro de mettre en œuvre l'or qui sort de leurs mines, et les outils dont les ouvriers se servent pour cela sont saisis par la main du pouvoir arbitraire. Cependant, malgré les monopoles, les prohibitions et l'énormité des impôts, le Portugal ne retire pas du Brésil plus d'un million sterlings de revenu, encore le tiers de cette somme est-il employé en frais d'administration. Les impôts pèsent beaucoup au Brésil, sur-tout dans l'intérieur des provinces, où les charrois et les droits de *transit* augmentent si excessivement le prix de tous les objets qu'on tire d'Europe, qu'une bouteille de vin de Porto coûte dix schellings sterlings (1) au consommateur.

Le courage des habitans du Brésil s'accroît. Ils supportent impatiemment le joug dont

(1) Douze livres tournois.

la métropole les accable. Il n'y a pas long-temps qu'il se forma dans la province de Minas-Geraès, une conspiration qui pouvoit être très-redoutable, puisqu'il y entra quelques-uns des principaux officiers du gouvernement, et même des ecclésiastiques. Les troupes que le Portugal envoie au Brésil, retournent rarement en Europe. Les officiers civils ne sont jamais changés. Le vice-roi est le seul qui ne conserve son emploi que pendant un temps limité. Aussi, des hommes destinés à passer leur vie dans ces contrées, quoique nés portugais, perdent bientôt l'affection qu'ils doivent à leur première patrie, pour s'attacher à la nouvelle, et sont quelquefois tentés de sacrifier à leur intérêt propre, l'intérêt de ceux qui les emploient.

Les projets des conspirateurs de Minas-Geraès furent assez tôt découverts pour qu'on pût les empêcher d'éclater. Il fallut faire marcher, dans l'intérieur de cette province, une partie considérable des troupes qui étoient répandues sur la côte. Cependant, par politique autant que par clémence, le gouvernement se borna à punir de mort un seul coupable; le reste fut déporté dans les établissemens portugais de la côte d'Afrique.

Quelles que soient les difficultés que peuvent avoir les Portugais à défendre leurs possessions d'Amérique contre leurs propres sujets, ils semblent n'avoir rien négligé pour les mettre à l'abri d'une attaque étrangère. Voici quelles sont les observations du capitaine Parish à l'égard des fortifications de Rio-Janeiro.

Si le Portugal étoit en guerre contre quelqu'autre puissance européenne, le foible état de son armée et de sa marine ne lui permettroit nullement d'envoyer des troupes à ses colonies du Brésil. Il a donc dû les fortifier de manière à les mettre en état de se défendre, sans compter sur de nouveaux secours. Les forteresses les mieux construites seroient peut-être insuffisantes pour Rio-Janeiro; car, quoique pourvues d'une nombreuse garnison et de beaucoup de munitions, elles ne pourroient pas, vraisemblablement, tenir plus de quelques semaines contre un siége bien conduit et entrepris avec des forces proportionnées. Aussi, est-ce sans doute pour cela que les Portugais n'y ont construit aucun ouvrage considérable. Les fortifications de la place consistent en plusieurs batteries et petits forts détachés les uns des autres,

mais disposés de manière à présenter beaucoup d'obstacles à un ennemi qui voudroit entrer dans le port, et s'avancer ensuite jusqu'au rivage.

Cependant, s'il y parvenoit, les forces militaires du pays sont telles, qu'avec de bonnes dispositions elles pourroient lui tenir tête en rase campagne. Ces forces sont composées de deux escadrons de cavalerie, deux régimens d'artillerie, six régimens d'infanterie, deux bataillons de milices disciplinées, et plus de deux cents nègres libres, enrégimentés. Le nombre de ces troupes est, au moins, de dix mille hommes, indépendamment d'un grand nombre de milices indisciplinées qui sont dans la ville ou aux environs.

L'entrée du port, qui a tout au plus un mille de largeur, est garnie de fortes batteries, dans toutes les directions. En outre, les vaisseaux, en tirant leurs bordées, seroient gênés par la lame qu'occasionne la barre en dehors du port. Le fort Santa-Cruz est un ouvrage redoutable, et la principale défense du port : sa hauteur est de vingt-quatre à trente pieds ; il a vingt-trois canons du côté de la mer, et trente-trois à l'ouest, ainsi qu'au

nord. Ce fort est situé sur la pointe la moins élevée d'un rocher uni, et séparé du reste de ce rocher par une crevasse de dix à douze pieds de large. Il est, d'ailleurs, flanqué de batteries à l'est et à l'ouest, et protégé par une ligne de mousqueterie très-régulièrement placée entre les montagnes. Lors de l'anniversaire de la naissance de la reine de Portugal, on tira les canons du fort Santa-Cruz, ainsi que ceux des autres fortifications de Rio-Janeiro, et à en juger, par leur rapport, ils doivent au moins porter vingt-quatre livres de balle.

La défense de la ville dépend principalement des ouvrages construits sur l'île des Serpens. La partie la plus élevée de cette île fait face à la ville, et est d'environ quatre-vingt pieds au-dessus de l'eau. Il y a, de ce côté, une petite forteresse carrée. Du côté de l'est, l'île s'abaisse insensiblement jusqu'au niveau de la mer, et est bordée d'une muraille irrégulière, garnie de quelques flancs. Cette muraille n'est point défendue par un fossé, et il y a des endroits où elle n'a pas plus de huit pieds de haut. La longueur de l'île est d'environ trois cents pas. Il y a, en tout, quarante-six canons, dont vingt

font face au sud et au sud-est; le reste est distribué sur les côtés opposés. Le parapet qu'on bâtit maintenant le long de la ville, sera défendu par une ligne de mousqueterie et par quelques légers canons.

Certes, quelle que puisse être la destinée politique de Rio-Janeiro, la nature rendra toujours ce pays digne d'attention. On peut dire que ses traits sont fortement dessinés. Son port, ses montagnes, ses bois, ses rochers sont grands et majestueux. Ses productions croissent avec la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse; et rien n'y est nu, aride, ou en décadence.

Les rochers (1), très hauts et de forme conique, qui sont à l'entrée du port de Rio-Janeiro, ainsi que les montagnes qui l'environnent, sont de granit, dans lequel on remarque pourtant beaucoup de parties de spath (2). A la distance d'environ deux milles au sud-ouest du port, il y a un grand rocher composé de masses, en colonnes, qui ressemblent à des basaltes. Ce rocher se trouve sur un fond d'argile. Dans toutes les carrières

(1) Ce paragraphe est tiré des observations du docteur Gillan.

(2) Mica.

de Rio-Janeiro, on voit que le granit est aussi placé sur un fond d'argile et de sable. Là, sont trois sortes de granit. Le premier est rouge, mou et friable; le second, d'un bleu foncé, plus dur que l'autre, et d'une texture plus resserrée; et enfin, le troisième, blanchâtre, brillant, contient beaucoup de petits fragmens de spath. Il est, d'ailleurs, si mou, qu'il est impossible de lui donner un beau poli.

Les personnes attachées à l'ambassade firent des observations sur tout ce qui concerne Rio-Janeiro, avec plus de facilité qu'on n'a coutume d'en accorder aux étrangers. Le vice-roi leur envoya sa chaloupe pour les conduire autour du port, et leur donna toutes les marques de politesse qui dépendoient de lui. Il eut aussi pour l'ambassadeur les égards et l'attention qu'exigeoit son rang. Il le reçut avec des honneurs distingués, au moment où il descendit sur le rivage : il lui procura tout ce qui lui étoit nécessaire pour lui et pour sa suite, et lui offrit une garde pour sa personne.

Lord Macartney qui avoit été indisposé à la mer, se rétablit à terre au bout d'une quinzaine de jours. Mais impatient d'arriver

au lieu de sa destination, dont il étoit encore si éloigné, il retourna à bord avant que les vaisseaux fussent entièrement pourvus de ce qui leur étoit nécessaire pour continuer leur voyage. L'agent portugais fit alors tout apprêter avec beaucoup de promptitude. Le bois, l'eau, les comestibles furent fournis en si grande quantité, que les voyageurs virent qu'ils n'auroient pas besoin de s'arrêter au cap de Bonne-Espérance, et qu'ils pourroient poursuivre leur route avec très-peu de délai, jusque dans les mers de la Chine. Ils levèrent l'ancre le 17 décembre 1792.

Les vaisseaux qui partent de Rio-Janeiro peuvent rarement sortir du port, lorsque le vent souffle du large. Mais le matin, ils ont l'avantage de la brise de terre et du courant, parce que c'est alors que se retire une immense quantité d'eau que le vent du large y a poussé la veille. Ce reflux est quelquefois plus fort que le vent. Sa direction est d'abord le long de la côte orientale de la baie, et ensuite elle tourne vers la pointe du fort Santa-Cruz. le *Lion* fut emporté de ce côté-là avec la plus grande impétuosité. Il alloit droit sur le rocher, et il sembloit ne pouvoir éviter de s'y briser. Aussitôt l'alarme se répandit

parmi ceux que leur expérience rendoit le plus capables de juger de l'imminence du péril. Un des officiers laissa échapper ces mots : — « C'est ici le terme de l'expé- » dition ». —

Ceux qui désiroient l'entier accomplissement de cette expédition, et certes, c'étoient presque toutes les personnes qui avoient cherché à en être, sentirent toute l'horreur du danger qui les menaçoit, et prévirent les pénibles conséquences qui pouvoient en être la suite. Déjà ils se voyoient enveloppés dans les vagues écumeuses qui, en se déployant, frappoient le rocher, lorsque, par bonheur, une ancre qu'on avoit jetée du vaisseau, le retint et le sauva. Il fut ensuite toué par des canots.

En sondant auprès du rocher, on trouva qu'il étoit presqu'à pic, et que les flancs du vaisseau auroient pu le frapper, sans que la quille eût touché le fond.

CHAPITRE VI.

TRAVERSÉE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA MER ATLANTIQUE ET DE L'OCÉAN INDIEN. VUE DES ÎLES DE TRISTAN D'ACUNHA, DANS LA PREMIÈRE DE CES MERS, ET DE CELLES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM, DANS LA SECONDE.

NOUS l'avons observé dans l'un des chapitres précédens, le vent qui, en Europe, est si inégal, qu'on ne se forme presque jamais une idée de l'inconstance, sans la lui comparer, cesse de varier entre les tropiques et dans les contrées adjacentes. Le mouvement régulier de l'atmosphère dans ces climats, et sa tendance uniforme de l'est à l'ouest, rendent certains et rapides les voyages entrepris dans cette direction; mais ils deviennent un obstacle difficile à vaincre pour ceux qui suivent une direction contraire. Lorsque Christophe-Colomb cingla vers le couchant pour découvrir le Nouveau-Monde, ses compagnons observèrent que le vent qui souffloit sur ces mers ne

changeoit jamais, et ils en furent alarmés. Ils craignirent que ce vent, d'abord si favorable à leur dessein, ne les empêchât de revoir leur patrie; et cette idée les irrita tellement contre Colomb, qu'il eut besoin de toute la fermeté de son ame et des ressources de son génie pour prévenir les effets de leur aveugle fureur.

Pour regagner l'Europe, ce grand homme jugea qu'au lieu de tenter de vaincre la force des vents qui s'opposeroient constamment à son retour, il lui falloit suivre à-peu-près le même méridien, en s'écartant de l'équateur, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les vents variables, dont quelques-uns l'aideroient nécessairement à rejoindre le port d'où il étoit d'abord parti. L'exemple de Colomb sert toujours de règle à la plupart des navigateurs qui ont besoin d'aller dans l'est.

L'influence des côtes de l'Amérique méridionale change un peu la direction générale des vents alisés, et cet effet est encore plus frappant à une plus grande distance de la ligne qu'il ne l'est à Rio-Janeiro. Aussi le *Lion* et l'*Indostan* firent route au midi, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint le trente-septième degré de latitude sud, où les vents

d'ouest règnent la plus grande partie de l'année, et favorisent les vaisseaux qui font voile directement vers l'Asie.

Dans ces latitudes éloignées de l'équateur, les vents sont fréquemment aussi violens que variables. Mais on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir leurs dangereux effets. Pendant que les vaisseaux avoient été dans le port de Rio-Janeiro, on avoit cherché à les mettre en état de supporter le mauvais temps, et, pour cela, on s'étoit servi de tous les moyens que l'art peut inventer, et dont quelques-uns ne peuvent pas être employés quand on est en pleine mer. Il est certain que dans le grand nombre d'accidens dont cet élément est le théâtre, il en est bien peu qui soient vraiment inévitables. Par négligence, ou par une dangereuse économie, des vaisseaux gâtés sont souvent hasardés sur l'Océan, comme s'ils pouvoient aisément résister aux efforts de la tempête, tandis qu'ils sont en danger de périr si le moindre orage les surprend.

Chaque partie de notre vaisseau fut soigneusement examinée, et on répara, de la manière la plus solide, tout ce qui, dans le cours du voyage, avoit pu être endommagé. On sait

que les mâts sont fixés à leur place par des haubans ou des échelles de corde fortement attachées aux deux côtés des vaisseaux, et tendues jusqu'aux hunes, et que ces échelles servent aux matelots pour monter au haut des mâts. La chaleur des tropiques influe sur ces cordages, et ils se relâchent: aussi eut-on soin de les tendre de nouveau à bord du *Lion*. On changea quelques mâts qu'on croyoit d'une mauvaise qualité. On en corrobora d'autres, en attachant des planches tout autour, avec un cable très-serré. Les voiles qui étoient, en partie, usées et peu propres à résister à des vents très-forts, mais qui pouvoient être encore ce qu'on appelle *des voiles de beau temps*, furent mises de côté pour servir lorsqu'en effet le temps seroit beau, et on les remplaça par des voiles neuves. Tous ces soins ne furent point inutiles; ils préviurent les désastres qu'auroient pu occasionner les forts coups de vent qu'on essuya dans cette partie du voyage.

Tandis que le vent continua à souffler avec force, les personnes qui avoient déjà été attaquées du mal de mer, et dont la constitution ne s'étoit pas endurcie par une assez longue navigation, se sentirent encore très-

affectées

affectées du roulis du vaisseau. Un des médecins, qui souffroit beaucoup de ce mal, et qui observoit à-la-fois les effets qu'il produisoit sur les autres et sur lui, remarqua quelques circonstances si extraordinaires dans ce qu'il éprouvoit qu'il crut devoir les décrire.

Il sentit d'abord, dit-il, un grand mal d'estomac, qui fut suivi d'une forte tension lorsqu'il vomit tout ce qu'il avoit dans ce viscère. Il rendit, d'abord, de la bile verte; ensuite de la bile jaune, à laquelle succéda un fluide épais, mucilagineux, insipide, qu'il considéra comme le *suc gastrique*. Il rendit, enfin, un sang grumeleux; mais avant de le rendre, il sentit une douleur, comme si son estomac s'étoit tordu, ce qu'il attribua à l'effet de l hémorragie. Il jugea que si ce sang étoit sorti des poumons, il auroit été écumeux ou mêlé de bulles d'air. Il sentit constamment un dégoût dans la bouche. Ses glandes salivaires enflèrent, et sa salive devint épaisse et viciée. Son ame étoit indifférente à tout : le passé, l'avenir, son existence même, n'étoient plus rien pour lui. Il ne formoit plus ni regrets ni espérances. Sa tête étoit légère et endolorie, et il sembloit qu'elle

alloit se disloquer. Tantôt il éprouvoit une chaleur brûlante, tantôt un froid qui le faisoit frissonner. Il croyoit sentir un mouvement inverse du mouvement péristaltique, et la tendance de ses intestins sembloit se porter vers sa bouche. Alors, tout ce qu'il avaloit étoit bientôt vomi, sans avoir éprouvé la moindre altération dans son estomac. Le seul nom de quelqu'aliment, soit solide, soit liquide, lui étoit insupportable.

Un second passager fut aussi affecté des mouvemens violens du vaisseau; mais il souffrit pourtant beaucoup moins que le premier. Les autres, non-seulement soutinrent le voyage, mais furent, en général, bien portans et fort gais. Leur ame n'étoit point inquiétée par les soins du présent; et ils avoient sans cesse devant les yeux un but désiré, dont ils approchoient tous les jours.

Les passagers sont quelquefois accablés d'ennuis, parce qu'ils vivent dans l'oisiveté. Ceux du *Lion* prévirent cet inconvénient; et pour s'en affranchir, ils se firent, chacun en particulier, des occupations qui remplissoient tous leurs momens de loisir. Le plus jeune d'entr'eux suivit l'exemple des gardes-marine; il voulut connoître chaque mât,

chaque vergue, chaque cordage du vaisseau, ainsi que les manœuvres, leur usage et la théorie de la navigation. Il s'attacha aussi, avec un petit nombre de ses compagnons de voyage, à prendre des leçons des interprètes chinois, afin de n'être pas tout-à-fait étrangers à la langue du pays où ils espéroient arriver bientôt. Les autres voyageurs eurent, pour la plupart, recours à la lecture, qui leur procuroit, à-la-fois, de l'amusement et de l'instruction. L'ambassadeur sir Erasme Gower, et une autre personne (1), avoient une ample provision de livres. — Presque tous les momens de récréation se passoient sur le gaillard d'arrière, où l'on ne paroissoit qu'avec les attentions et la décence qu'on a coutume d'avoir dans les promenades publiques.

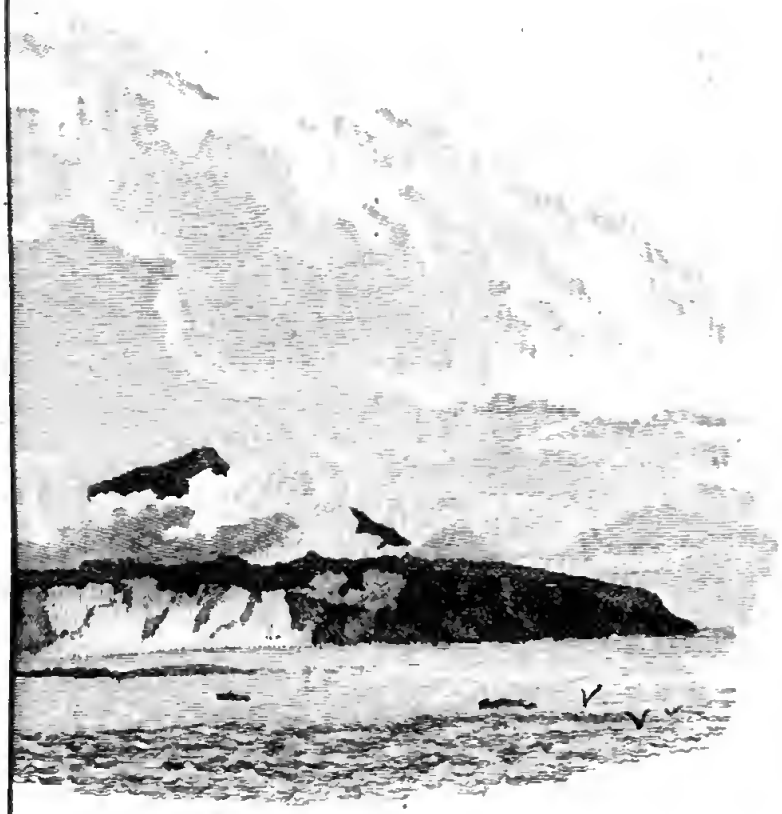
Dans un vaisseau de guerre, chaque personne maintient son rang avec des distinctions convenues, et la subordination est constamment observée. Le côté du pont que le vent frappe le premier, et qu'on appelle le côté *du vent*, est toujours considéré comme la place d'honneur. Aussi le réserve-t-on

(1) Sir George Staunton qui a toujours la modeste affectation de ne pas se nommer. (*Note du Traducteur.*)

pour le capitaine qui est, à bord, un monarque absolu. Les lieutenans, le maître d'équipage (1), le chirurgien, le trésorier et les passagers de la chambre s'y promènent aussi. Le côté opposé, c'est-à-dire, le côté *sous le vent*, est occupé par les gardes-marine, les aides du maître d'équipage, les aides du chirurgien et quelques autres officiers subalternes. Le reste de l'équipage se tient du côté de la proue, qu'on nomme le *gaillard d'avant*.

Dans les belles soirées, les musiciens de l'ambassadeur, lesquels étoient tous très-habiles, et qu'accompagnoient quelquefois des amateurs, exécutoient des concerts en présence d'un nombreux auditoire, avec aussi peu d'interruption que si l'on eût été à terre. La manœuvre du vaisseau se faisoit en général avec très-peu de bruit, et l'on entendoit très-rarement ces juremens, ces imprécations que les marins croyoient, autrefois, devoir employer pour se faire obéir des matelots.

(1) A bord des vaisseaux de guerre anglais, le maître d'équipage est un des principaux officiers : c'est lui qui tient le livre do log, et le journal de la route. L'on en a eu l'exemple dans le fameux procès de l'amiral Keppel contre sir Hugh Palliser. (*Note du Traducteur.*)



grande des Isles de

an d'Acunha.

Le *Lion* et l'*Indostan* continuèrent, pendant quelques jours, à suivre une parallèle, par les trente-sept degrés de latitude. Ils eurent constamment, ainsi qu'ils s'y étoient attendus, un vent d'ouest très-favorable. Le 23 décembre 1792, ils reconnurent les îles de *Tristan d'Acunha*, dont la plus grande est la seule qui porte ce nom. Les deux autres s'appellent, l'une l'*île Inaccessible*, l'autre, l'*île du Rossignol*.

L'Inaccessible, ainsi que l'a remarqué sir Erasme Gower, semble mériter son nom. C'est un rocher escarpé, inabordable et en apparence très-aride, d'environ neuf milles de circonférence. On voit à l'extrémité sud, une pointe fort haute qui en est détachée. L'Inaccessible est par les trente-sept degrés dix-neuf minutes de latitude sud, et par les onze degrés cinquante minutes de longitude à l'ouest de Greenwich. Cette île, d'un aspect si désagréable, peut être vue à douze ou quatorze lieues de distance.

L'île du Rossignol est d'une forme irrégulière : on y remarque un enfoncement dans le milieu, et plusieurs îlots de rochers à l'extrémité sud. Sa circonférence est d'environ sept ou huit milles. On dit qu'on peut y

jeter l'ancre du côté du nord-est. Elle est par les trente-sept degrés vingt-neuf minutes de latitude sud, et par les onze degrés quarante-huit minutes de longitude ouest. On la distingue à la distance de sept ou huit lieues.

La troisième île, qu'on peut, en comparaison des autres, appeler *la grande île de Tristan d'Acunha*, est très-haute, et peut être vue à vingt-cinq lieues de distance. Elle ne paroît pas avoir plus de quinze milles de tour. Le côté du nord semble s'élever perpendiculairement à plus de mille pieds au-dessus de la mer. Elle est ensuite de niveau jusque vers son centre, et forme ce que les marins appellent une *table*. Au bout de cette table, est une montagne conique, excessivement haute, qui ressemble assez au pic de Ténériffe, vu de la baie de Santa-Cruz.

L'on envoya des canots sonder la côte et examiner l'endroit le plus propre au mouillage et à l'aiguade. A leur retour, le *Lion* s'approcha de l'île, et le soir il jeta l'ancre au nord, par trente brasses de profondeur et sur un fond noir et vaseux. Il étoit à un mille du rivage; un petit rocher détaché de

la pointe occidentale de l'île, portoit sud-ouest quart de sud; et une cascade de belle eau, qui se précipitoit sur le rivage, restoit au sud quart d'est. Toute la partie de la côte qui s'étend entre la pointe sud et l'extrémité orientale, est très-élevée et n'offre aucun danger; mais vis-à-vis de cette pointe orientale il y a des brisans qui sont éloignés de terre de la longueur de deux cables ou de près de cinq cents pas.

Quand le vaisseau eut mouillé, il se trouva ombragé par la sombre masse de ce côté de l'île qui s'élève depuis le bord de la mer comme une muraille couverte de mousse. A la droite, l'élévation est moins rapide; et entre la montagne et la mer, il y a une petite plaine couverte de joncs et d'arbustes verdoyans, et arrosée par un clair ruisseau qui vient se perdre dans la mer. Contemplée du vaisseau, cette plaine ressembloit à une très-jolie prairie.

Les officiers qui allèrent à terre, rapportèrent qu'ils avoient rempli d'eau leurs tonneaux par le moyen d'un tuyau, sans avoir besoin de les ôter des canots. Ils dirent aussi que le mouillage étoit plus commode et plus sûr en cet endroit que dans aucun autre.

A l'extrémité de la plaine la terre s'élève par gradins jusque vers la montagne du centre, et chaque gradin est couvert de petits arbres. La côte abonde en lions de mer, en veaux marins, en pengouins, et en albatrosses. Un de ces derniers oiseaux fut pris et porté à bord. On le mesura : il avoit dix pieds d'envergure. Il y en a qui, dit-on, sont encore plus grands. La côte étoit couverte de ces algues qui ont plusieurs brasses de long, et que les naturalistes appellent avec raison, *fucus giganteus*. On pêcha à la ligne quelques poissons excellens.

Un coup de vent qui fit chasser le *Lion* sur ses ancres, et le força de regagner la haute mer, empêcha d'examiner l'île, comme on se le proposoit. Il est probable que si au lieu de mouiller par trente brasses d'eau on avoit mouillé par vingt, les ancres auroient tenu. Quoi qu'il en soit, le séjour qu'on fit dans cette île ne fut pas sans avantage. On détermina exactement sa longitude, qui, d'après plusieurs montres marines, se trouva environ deux degrés plus à l'est qu'on ne l'a marquée sur les cartes dans un temps où les instrumens étoient moins parfaits que ceux dont on se sert à présent.

L'endroit où mouilla le *Lion* étoit, d'après différentes observations du soleil, et d'après de très-bonnes montres marines, par les trente-sept degrés six minutes de latitude sud, et par les onze degrés quarante-trois minutes de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. La boussole y varia de plusieurs degrés à l'ouest du pôle. Le thermomètre de Fareinheit montoit à soixante-six degrés.

Il a été également utile de s'assurer qu'il y a là un bon mouillage, et qu'on peut s'y procurer une grande quantité d'excellente eau. Les îles de Tristan d'Acunha méritent certainement des observations plus étendues. Elles ne sont pas à cinquante lieues de la route qu'on suit en allant à la Chine, et à la côte de Coromandel, par le passage le plus au sud. En temps de guerre, elles peuvent être un tres-bon rendez-vous pour les vaisseaux qui n'ont besoin que d'eau. Si les circonstances exigent qu'on fasse une diligence extraordinaire, on peut se rendre directement d'Angleterre à Tristan d'Acunha et continuer ensuite le voyage jusque dans l'Inde ou en Chine.

Les îles de Tristan d'Acunha sont séparées de toute espèce de terre à l'ouest et au

nord, par une étendue de mer d'environ quinze cents milles. Elles se trouvent dans cette partie de l'hémisphère méridional, dans les environs duquel on s'est long-temps flatté de découvrir un continent pour balancer la quantité de terre de l'émisphère septentrional; mais on s'est enfin assuré que ce continent n'existe pas. Certes, il est impossible de déterminer quelle est l'étendue de la base qu'ont ces îles au-dessous de la surface de la mer, et même si cette base peut ou ne peut pas suffire pour remplir le vide apparent des terres. Des navigateurs rapportent qu'à l'est des îles d'Acunha et à-peu-près dans la même latitude, on trouve d'autres petites îles, telles que les îles de Gough, d'Alvarez et des Marsouins, ainsi que beaucoup d'écueils qui sont directement au sud de l'extrémité la plus méridionale de l'Afrique et s'étendent à plusieurs degrés à l'est. Toutes ces îles forment-elles une chaîne de montagnes, dont quelques-unes paroissent au-dessus des eaux et les autres restent au-dessous? on l'ignore; mais il est plus raisonnable de le conjecturer que de croire que des îles, semblables à d'immenses colonnes, s'élèvent séparément du fond d'un vaste abîme.

On sait que des armateurs ont deux fois conçu le projet de former un établissement aux îles de Tristan d'Acunha; mais ils ne l'ont jamais exécuté. Les uns vouloient faire de ces îles un entrepôt où ils auroient échangé les marchandises des Indes qui conviennent aux climats chauds, pour l'argent des Espagnols de l'Amérique méridionale; parce qu'en effet les îles de Tristan d'Acunha sont convenablement situées pour ce commerce. Les autres les considéroient seulement comme un lieu propre à faire sécher et à préparer les peaux des lions et des veaux marins, ainsi qu'à extraire le sperma-cœti des baleines blanches, ou baleines au long-nez, et l'huile et les os des baleines noires.

Il y a dans ces mers une immense quantité de ces différentes baleines. Le *Lion* et l'*Indostan* les voyoient bondir sans cesse, et surtout au coucher du soleil. Leurs énormes grouins paroissoient au-dessus des vagues, et l'eau jaillissoit par l'ouverture qu'elles ont sur la tête. Tantôt leur dos monstrueux et recourbé s'élevoit comme un rocher au milieu de l'Océan; tantôt elles déployoient leur queue comme un immense éventail, et en frappoient les eaux avec violence. On appercevoit

aussi beaucoup d'espadons; et ce spectacle attiroit d'autant plus d'attention des voyageurs, que ces mers n'offroient que très-peu d'autres objets de diversion. Ils ne rencontrèrent qu'un seul vaisseau entre Rio-Janeiro et Tristan d'Acunha : c'étoit un brick espagnol qui se rendoit dans la rivière de la Plata.

Le 5 janvier 1793, le *Lion* traversa le méridien de Londres. Il étoit alors éloigné de cette capitale d'environ quatre-vingt-dix degrés de latitude, ou plus près qu'elle du cercle antarctique et du pôle sud, de six mille deux cent cinquante-cinq milles.

Suivant la remarque de sir Erasme Gower, dans toute l'étendue de mer qu'on avoit traversée depuis Rio-Janeiro jusqu'au-delà des îles de Tristan d'Acunha, et même plus loin dans l'est, à quatre degrés du cap de Bonne-Espérance, les vaisseaux trouvèrent un petit courant qui portoit constamment au sud-est; et l'on en eut la preuve par des observations solaires et lunaires, aussi bien que par les montres marines. Le *Lion* et l'*Indostan* passèrent à quatre-vingt-dix lieues du cap, parce qu'à trois degrés à l'ouest, ainsi qu'à trois degrés à l'est de ce promontoire, le courant porte fortement vers

l'ouest. Quand ils furent à la hauteur du cap, ils gouvernèrent plus au sud, afin d'atteindre le quarantième degré de latitude et d'éviter les écueils qui sont marqués dans les cartes de M. Dalrymple, près du parallèle de trente-huit degrés de latitude, et s'étendent, par rochers détachés, jusqu'au vingt-cinquième degré à l'est du cap. Ils vouloient également s'écarter de quelques îles, qu'on dit être sur la route que suivent les vaisseaux destinés pour Botany-Bai, et à peu de distance de celle de la Chine. Mais dès qu'ils furent à environ deux cents lieues des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, dans l'Océan indien, ils retournèrent dans la latitude de trente-huit degrés quarante minutes sud, et continuant leur route par le même parallèle, ils arrivèrent à la vue de ces îles le premier février 1793.

En se rendant des îles de Tristan d'Acunha à celles de Saint-Paul et d'Amsterdam, les voyageurs virent continuellement des troupes d'oiseaux et des bancs de poissons. Il ne se passa pas non plus de jour où ils n'aperçussent quelque baleine. Dans le parallèle le plus méridional, près du quarante-unième degré de latitude sud, le vent étoit très-fort,

et souffloit tantôt du nord-ouest et tantôt du sud-ouest. Le vent du nord-ouest donnoit des brouillards et de la pluie; celui du sud-ouest, un temps froid et clair. On n'eut qu'un coup de vent violent dans toute cette route, et ce fut à l'est de Madagascar. Le vent commença à souffler du nord-est, et finit par passer au sud-ouest, après avoir fait le tour du compas, et si fort agité la mer, dans tous les sens, que le vaisseau marchoit avec beaucoup de difficultés, et avoit souvent sous l'eau les sabords et une partie du gaillard d'arrière. Les mâts formoient alors, avec l'horizon, un angle de cinquante degrés. Pendant toute la traversée, et lors même que le vent étoit le moins fort, on remarqua une forte lame qui se déployoit dans la direction du sud-ouest au nord-est.

A la distance d'environ trente lieues des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, on commença à voir un petit nombre de veaux marins et de pengouins. Les courans, en sens contraire, devinrent alors très-forts. Un jour, on observa qu'ils avoient porté le vaisseau à vingt milles dans le nord. Dans la soirée de ce même jour, on mit un canot à la mer, pour savoir combien d'est ou

d'ouest il falloit ajouter à ce nord : mais en revenant à bord, il rapporta que le courant alloit droit au sud et faisoit un mille par heure; ce qui fut confirmé par les observations du lendemain à midi.

Pour découvrir un courant, on met un canot à la mer, et on l'envoie à quelque distance du vaisseau. Là, il laisse tomber dans la mer un poids, ou un pot de fer, jusqu'à la profondeur de deux cents brasses. Ce poids fait l'effet d'une ancre, et empêche le canot d'avancer, parce qu'il est lui-même immobile au fond de l'eau, les courans ne se faisant pas sentir à plus de dix brasses au-dessous de la surface de la mer. Ceux qui sont dans le canot jettent ensuite dans l'eau un morceau de bois applati et assez mince pour qu'il ne puisse recevoir aucune impulsion du vent; de sorte que s'il remue, c'est nécessairement par l'effet d'un courant; et dès-lors, il est aisé d'en observer la direction et d'en mesurer la vîtesse.

L'air étoit tranquille et chaud, convenablement à la saison, car on étoit dans le mois de janvier, qui, dans cet hémisphère, fait partie de l'été. Ceux qui ont coutume d'habiter de l'autre côté de l'équateur et

qui passent dans l'Océan indien, doivent y séparer quelques idées qui se sont jusqu'alors associées dans leur esprit. Ainsi, les charmes et la vigueur sont les attributs du mois de décembre et non plus du mois de mai; et quiconque veut indiquer une partie du globe que le froid rend insupportable, doit montrer directement le midi, tandis qu'au contraire le nord offre à son espérance la chaleur et les agrémens.

Les îles de Saint-Paul d'Amsterdam sont situées au même degré de longitude, l'une à environ dix-sept milles au nord de l'autre. Les navigateurs hollandais ont, dit-on, donné le nom d'*Amsterdam* à celle qui est le plus au nord, et le nom de *Saint-Paul* à celle qui est le plus au sud. Le capitaine Cook a suivi leur exemple. Mais la plupart des autres marins anglais, et particulièrement MM. Cox et Mortimer, ont fait tout le contraire, et appelé l'île qui est au sud *Amsterdam*, et l'autre *Saint-Paul*.

Le *Lion* s'approcha d'abord de celle qui est au sud. Elle est haute, mais beaucoup moins que celle de Tristan d'Acunha, et elle paroît aride et sans arbres. On y voyoit de la fumée s'élever de plusieurs endroits.

Au

Au moment où le vaisseau longeoit la côte, on apperçut à terre deux hommes qui faisoient des signes en balançant un mouchoir attaché au bout d'un bâton, que l'un d'eux tenoit dans ses mains. L'un et l'autre couroient en même temps le long des rochers et s'efforçoient de suivre le vaisseau qui continuoit à marcher. On pensa que ces infortunés étoient les restes de quelqu'équipage dont le vaisseau avoit péri sur cette côte déserte; et l'intérêt qu'ils inspiroient eût suffi pour déterminer les voyageurs à s'arrêter, quand même ils n'auroient pas déjà eu dessein de le faire. Ils se félicitèrent de ce que leur vaisseau pouvoit leur fournir le moyen d'arracher deux hommes au malheur de languir dans ce lieu désolé. Cependant on verra, par la suite, que le *Lion* a été probablement cause qu'ils y sont restés plus long-temps.

Un canot fut promptement expédié pour aller les prendre et pour chercher un mouillage. A peine avoit-il été mis à la mer, que les deux hommes étoient descendus des rochers, s'avançant vers la lame, et paroissant vouloir gagner le canot à la nage. Mais la violence de la houlle rendit alors

inutiles tous leurs desirs, ainsi que les efforts des Anglais qui vouloient conduire le canot à leur portée. Cependant il ne sembloit pas y avoir de risque à longer la côte, excepté vers la pointe nord-nord-est, où un rocher bas et très-dangereux se prolonge jusqu'à un demi-mille du rivage. Une partie de cet écueil paroît au-dessus de l'eau, et l'autre se découvre par les algues qui y croissent et s'élèvent très-haut.

Quand les vaisseaux furent par le travers de la partie orientale de l'île, ils apperçurent sur la côte une vaste échancrure, qui s'élargissoit dans le fond et avoit la forme d'un entonnoir renversé, présentant du côté de la mer une ouverture très-étroite. Au fond, on voyoit une crique ou grand bassin qui communiquoit à la mer par un goulet très-peu profond. Ce fut vis-à-vis de ce goulet, et à environ un mille de la côte, que le *Lion* mouilla par vingt-cinq brasses d'eau, sur un fond de sable noir et de vase. Là, en faisant entrer un canot dans le bassin, il étoit aisé de débarquer.

En descendant à terre, les officiers du *Lion* furent accueillis, non-seulement par les deux hommes qu'ils avoient découverts

sur les rochers, mais par trois de leurs camarades. Le chef de la troupe étoit un français, nommé *Perron*, homme intelligent et communicatif, qui fit aux voyageurs le récit que nous allons transcrire. Il dit que deux de ses compagnons étoient, ainsi que lui, nés en France, et que les deux autres étoient des marins anglais, qui avoient quitté le service de leur patrie pour passer à celui des Américains, et qu'ils naviguoient ordinairement dans des vaisseaux de Boston; qu'ils étoient partis de l'Isle-de-France dans un vaisseau appartenant à des Français et à des Américains; que depuis environ cinq mois, ils avoient été laissés dans l'île pour y préparer une cargaison de vingt-cinq mille peaux de veau marin, et aller les vendre à Canton; qu'ils avoient déjà près de huit mille de ces peaux, et qu'ils espéroient se procurer le reste dans l'espace de dix mois. Leur vaisseau, ajouta-t-il, avoit été équipé à l'Isle-de-France, dans l'Océan Indien. Il étoit en ce moment allé à Nootka-Sound, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, charger une certaine quantité de peaux de castor, les porter à la Chine, et revenir ensuite prendre la cargaison de peaux de veau marin, pour

les aller vendre également à la Chine, devant ainsi se rendre alternativement à Nootka et à l'île d'Amsterdam, aussi long-temps que les armateurs y trouveroient leur profit.

Il paroît que les Chinois portent à un très-haut degré l'art de préparer les peaux de veau marin, de leur ôter leurs poils longs et durs, de leur laisser en même temps leur duvet, et de les rendre enfin minces et souples. Le prix de ces peaux diffère, à Canton, depuis une jusqu'à trois piastres fortes, et même davantage, suivant leur qualité et les demandes qu'il y a. Ce commerce vaut certainement la peine d'être suivi, si l'on en juge par l'ardeur avec laquelle s'y étoient engagés les hommes que le *Lion* trouva dans l'île d'Amsterdam. Perron avoit un intérêt dans le navire et dans toutes les affaires relatives à cette expédition; mais les autres étoient payés proportionnément à leur adresse et à leur activité. Il est à croire que ce n'étoit que l'espoir d'un bénéfice considérable qui pouvoit engager des créatures humaines à résider, quinze mois de suite, dans un pays si sauvage, et dont leurs occupations rendoient le séjour si dégoûtant. Les chasseurs tuoient les veaux

marins dans les momens où ces animaux sortoient de la mer, et s'étendoient au soleil sur les pierres qui sont le long de la côte et autour du grand bassin dont nous avons parlé. Mais comme ils n'en vouloient avoir que les peaux, ils laissoient les carcasses pourrir sur le rivage; et elles y étoient semées en si grand nombre, qu'il étoit difficile de se promener sans en rencontrer sous ses pas. Ainsi, de tous côtés un spectacle révoltant frappoit les regards, tandis que l'atmosphère étoit infectée.

Les chasseurs de veaux marins que nous rencontrâmes dans l'île d'Amsterdam, étoient remarquables par l'excessive mal-propreté de leur personne, de leurs vêtemens et de leur demeure. Cependant, aucun d'eux ne sembloit désirer de trouver une occasion d'abandonner l'île, avant l'expiration du terme qu'ils s'étoient prescrit. Un des anglais de leur troupe y avoit séjourné une autrefois avec des occupations semblables à celles qui l'y retenoient en ce moment. Les signes et l'apparente inquiétude des deux hommes que nous avions vus sur les rochers, et qui nous avoient si vivement intéressés, n'avoient eu lieu que parce que ces hommes voyoient

très-rarement des vaisseaux dans ces parages, et ils avoient voulu engager le *Lion* à s'arrêter, sans avoir peut-être aucun but déterminé.

Les veaux marins, dont les peaux sont un si intéressant objet de commerce dans ces îles, s'y trouvent bien plus facilement en été qu'en hiver, parce que, dans cette dernière saison, ils se tiennent au fond des eaux et sous les algues où ils cherchent un abri contre l'inclémence de l'air. L'été, il en vient souvent à terre des troupeaux de huit à neuf cents, dont une centaine au moins y reste quand cinq chasseurs les attaquent; car c'est tout ce qu'un pareil nombre d'hommes peut en tuer et écorcher dans un jour. Les veaux marins donnent beaucoup d'huile; mais on en ramasse fort peu, parce qu'on manque de tonneaux. Une partie de la meilleure est bouillie, et les chasseurs la mangent au lieu de beurre.

Le veau marin de l'île d'Amsterdam est le *phoca ursina* de Linnæus. La femelle pèse communément depuis soixante-dix jusqu'à cent vingt livres, et a de trois à cinq pieds de longueur. Le mâle est beaucoup plus grand. En général, ces animaux ne

sont point farouches. Quelquefois ils se précipitent dans l'eau au moment où l'on veut les approcher; mais plus souvent ils restent fièrement sur les rochers, mugissent et se mettent en posture de se défendre. Un seul coup de bâton sur le museau suffit pour les abattre. La plupart de ceux qui viennent à terre sont des femelles : il y en a au moins trente pour un mâle ; mais on n'a pas fait assez d'observations pour savoir si la nature a établi une telle proportion entre les deux sexes, ou si les femelles ont besoin de chercher la terre, tandis que les mâles restent dans la profondeur des eaux.

En hiver, de grands troupeaux de lions marins (1), dont quelques-uns ont jusqu'à dix-huit pieds de long, sortent du fond de la mer, couvrent le rivage et font des hurlemens affreux. Les cris plaintifs des veaux marins que tuent les chasseurs, sont aussi très-forts, car nous les entendions distinctement à bord du vaisseau, c'est-à-dire, à un mille du rivage. On croit que ces animaux de l'une et de l'autre espèce sont devenus moins nombreux dans l'île d'Amsterdam, depuis qu'on s'y occupe à leur

(1) Les *phocæ leoninæ* de Linnæus.

faire la chasse. Durant l'hiver, les baleines abondent sur cette côte. En été, elles cherchent les eaux profondes et s'éloignent de la terre.

Les chasseurs demeuroient dans une mauvaise hutte, qu'ils avoient construite auprès du bassin. Ce bassin a presque la forme d'une ellipse. Du côté de la mer, ses bords sont bas, composés de pierres rondes, et divisés, comme nous l'avons déjà dit, par un goulet très-peu profond et d'une date récente, puisque le capitaine hollandais Van-Vlaming, qui aborda sur cette côte en 1697, rapporte que le bassin n'avoit point de communication avec la mer. La chaussée étoit alors entière, et avoit au moins cinq pieds au-dessus de l'eau. Près de cette chaussée, maintenant interrompue, la terre s'élève de chaque côté, ainsi que tout autour du reste du bassin, et nous trouvâmes, d'après un mesurage trigonométrique, qu'elle avoit plus de sept cents pieds de haut. Son élévation est, en même temps, si rapide, qu'elle forme, avec l'horizon, un angle de soixante-cinq degrés.

Le plus long diamètre de la surface de l'eau que contient ce bassin, ou plutôt cet

entonnoir, est d'environ onze cents brasses, et le plus petit de huit cent cinquante. Sa circonférence est de trois mille brasses, c'est-à-dire de près d'un mille trois quarts. Conséquemment la circonférence de l'entonnoir même est de plus de deux milles.

Presque de tous les côtés obliques de cet entonnoir, ainsi que sur la chaussée, on trouve au bord de l'eau différentes sources chaudes. Le thermomètre de Farenheit étoit en plein air à soixante-deux degrés; et, plongé dans l'une de ces sources, il monta rapidement à cent quatre-vingt-dix. Dans une autre, il s'éleva jusqu'à deux cent quatre; et, enfin, la boule du thermomètre étant mise dans une crevasse d'où sortoit une troisième source, le mercure parvint, en une minute, au point d'ébulition. D'après différentes expériences faites en plongeant la boule du thermomètre dans les endroits où l'eau jaillissoit, on trouva que la chaleur étoit, en général, de deux cent douze degrés; et en creusant à côté une espèce de réservoir, elle s'y conservoit à deux cent quatre degrés.

Le bassin abondoit en tanches, perches et brèmes. La même personne qui pêchoit ces poissons, en tenant sa ligne d'une main,

pouvoit, de l'autre, les laisser tomber dans les sources chaudes qui étoient à côté, et ils y étoient cuits en quinze minutes. Quelques-uns des officiers du *Lion* et de l'*Indostan* profitèrent de cet avantage, et firent un excellent repas. Il est aisé de trouver l'eau chaude sur la chaussée; il ne faut, pour cela, qu'écarter les pierres là où l'on voit s'élever de la vapeur. Il y a, en quelques endroits, de la mousse (1) qui croît avec vigueur et forme de grands lits, du milieu desquels, ainsi que du fond de plusieurs crevasses qui sont sur les côtés du grand entonnoir, sort une quantité considérable de fumée. En arrachant quelque partie de mousse, on apperçoit, au-dessous, une espèce de limon chaud, et en enfonçant la boule du thermomètre dans ce limon, on fait monter subitement le mercure au degré d'ébulition. Quand on approche l'oreille du sol, on entend distinctement au - dessous un bruit semblable au bouillonnement de l'eau. Il y a sur le bord des endroits où l'eau court, plusieurs veines perpendiculaires d'une matière vitrifiée, provenant des substances qui ont

(1) Des espèces connues sous le nom de *marchantia* et *lycopodium*.

été brûlées, mais non mises en fusion. Quelques-uns des rochers de l'entonnoir contiennent de très-belles zéolites.

A deux cents pas de la chaussée, s'élève un rocher très-curieux, isolé, de forme conique, et composé de différentes couches de matière, dont quelques-unes sont presque vitrifiées, et d'autres encore loin de l'être, mais toutes indiquant les effets de la chaleur. Le tout semble confirmer l'opinion du docteur Gillan, qui croit que l'île d'Amsterdam a été produite par un feu souterrain, et conserve, en divers endroits, des traces évidentes de l'éruption d'un volcan. Sur les côtes ouest et sud-ouest de cette île, on voit quatre petits cônes réguliers et ayant dans leur centre des cratères où la lave et les autres matières volcaniques ont toutes les apparences d'une formation récente. La chaleur y est encore si grande, et il sort de leurs nombreuses crevasses tant de vapeurs élastiques, qu'il n'y a nul doute qu'ils n'aient été, naguère, dans un état d'éruption. Dès que le thermomètre étoit appuyé à leur surface, il montoit à cent quatre-vingts degrés, et quand on l'enfonçoit dans les cendres, il parvenoit jusqu'à deux cent douze. Il se se-

roit, sans doute, élevé plus haut ; mais l'*échelle* n'étant graduée que jusqu'au point qui indique l'eau bouillante, et la longueur du tube étant proportionnée à cette ascension, on le retiroit promptement, de peur qu'une plus grande expansion du mercure ne brisât le verre.

La terre trembloit sous les pas, et en la frappant avec une pierre, on l'entendoit retentir au-dessous. La chaleur étoit si forte, que lorsqu'on restoit un quart de minute sans marcher, on sentoit ses pieds brûler. Le bassin que nous avons déjà décrit, et qui n'est qu'un cratère rempli d'eau, est le plus grand, non-seulement d'Amsterdam, mais peut-être de la terre entière. Son étonnant diamètre excède de beaucoup celui de l'Etna et du Vésuve. Certes, la quantité de matières dont l'éruption exige une telle ouverture, et la force avec laquelle ces matières ont été lancées pour vaincre la résistance que lui opposoient la terre et la mer qui étoient au-dessus, devoient être prodigieuses.

D'après la manière accoutumée de juger de l'ancienneté des volcans, ce vaste cratère doit avoir été formé à une époque très-reculée. La lave qu'il a vomie a eu le temps de

se décomposer et de se réduire en poussière, dont l'accumulation est, en quelques endroits, très-considérable : elle s'est, en même temps, répandue sur presque toute la surface de l'île, et y a favorisé la végétation, sur-tout autour du cratère, car l'herbe y est très-longue et croît avec beaucoup de vigueur. Les racines fibreuses de cette herbe s'étendent ensuite dans toutes sortes de directions, à travers la lave décomposée, et les cendres volcaniques pourrissant, se mêlant avec les feuilles et les tiges qui retombent et pourrissent aussi chaque année sur la terre, ont formé par-tout une couche de sol très-riche et de plusieurs pieds de profondeur (1). Cependant, comme ce sol n'est comprimé que par son propre poids, il reste spongieux et sans beaucoup de cohésion, et on le voit sillonné, fendu en plusieurs endroits, et par les pluies d'été et par les torrens qu'occasionnent la fonte des neiges qui, en hiver, couvrent, de plusieurs pieds d'épaisseur,

(1) Toutes ces observations sont parfaitement d'accord avec les principes exposés, d'une manière si lumineuse, par le citoyen Delamétherie, dans son intéressant ouvrage sur la *Théorie de la Terre*. (*Note du Traducteur.*)

toutes les parties de l'île où la chaleur souterraine n'a pas assez de force pour la faire fondre. Il y a des endroits où les sillons sont plus profonds et forment des cavités ou des espèces de réservoirs naturels, dans lesquels l'eau coule de tous côtés, et se conserve toute l'année, parce qu'étant ombragés par l'herbe haute, qui croît tout autour, et les dérobe presqu'entièrement aux rayons du soleil, il s'y fait très-peu d'évaporation. Ces réservoirs sont pourtant assez petits et peu nombreux. Le plus considérable ne contient pas plus de trois ou quatre tonneaux d'eau, et on n'en trouve pas d'autre dans toute l'île, excepté celle qui provient des sources qui sont autour du grand cratère.

Il est pénible de marcher dans l'île d'Amsterdam, parce que le sol y est par-tout mou, spongieux, et rempli de trous que les oiseaux de mer y creusent pour faire leurs nids. Le pied s'y enfonce à chaque pas et même très profondément; aussi, quoiqu'il y ait à peine trois mille depuis le bord du grand cratère jusque sur la côte occidentale de l'île, on ne la traverse pas sans beaucoup de fatigue. Presque au centre de l'île, est un endroit d'environ deux cents pas de long, et

un peu moins de large, où l'on ne peut passer qu'avec beaucoup de précaution. On dit que c'est là que prend naissance une source d'eau chaude, qui coule dans les interstices de la lave jusqu'auprès du grand cratère, et jaillit un peu au-dessus de l'étang qui en remplit le fond. La chaleur est trop forte en cet endroit pour y permettre aucune végétation. Il est couvert d'une espèce de bourbe visqueuse, formée par les cendres qu'humecte sans cesse la vapeur des eaux qui sont au-dessous. Quand on remue cette bourbe, la vapeur en sort avec violence et quelquefois très-abondamment; et la bourbe est si chaude, qu'un des voyageurs y étant entré par inadvertence, en eut le pied tout brûlé.

Les causes qui se sont opposées à la végétation en cet endroit, ont produit le même effet sur les quatre nouveaux cônes. Leur surface n'est couverte que de cendres, et la lave répandue aux environs n'offre pas la moindre apparence de mousse; ce qui prouve que son éruption est récente. Mais il n'en est pas de même de la lave du grand cratère; car de tous les côtés où ses bords sont le plus perpendiculaires, et où consé-

quèmment les cendres décomposées n'ayant pas assez de base pour se soutenir, ont coulé le long des rochers, on voit ces rochers tapissés d'une mousse alongée.

Tous les réservoirs, ainsi que les sources chaudes, à l'exception d'une seule, sont saumaches. Celle-là prend naissance sur les bords les plus élevés du cratère. Son eau ne monte pas en bouillant à travers les pierres et la bourbe, comme celle des autres. Elle descend, au contraire, avec vîtesse, et forme un petit ruisseau, dont la chaleur n'excède pas cent douze degrés. On peut y tenir la main fort long-temps sans en être incommodé. Cette eau est très-ferrugineuse. Les flancs du rocher dont elle descend et le bassin où elle se ramasse sont incrustés de l'ocre qu'elle dépose. Les marins qui séjournent dans l'île ne boivent pas d'autre eau, et n'en éprouvent aucun inconvénient. L'habitude les empêche de la trouver désagréable.

Vu du haut de l'île, le grand cratère paroît avoir originairement formé un cercle parfait; mais les eaux de la mer l'ont rompu du côté de l'est où la marée monte avec violence, et la lave qui étoit de ce côté s'est écroulée. L'eau qui se trouve dans le bassin du cratère

a cent soixante-dix pieds de profondeur, et du fond de cette eau jusqu'au haut du cratère il y a, sinon tout-à-fait, au moins près de neuf cents pieds. Les grands rochers, au milieu desquels on voit cette ouverture, sont la partie la plus élevée de l'île, qui paroît n'avoir été formée que par la lave fondue que le volcan a répandue autour de lui. Ainsi, il y a une pente graduelle depuis le sommet de la montagne jusqu'à la mer; et quoique la lave soit très-irrégulière, confusément mêlée, et décomposée autour du cratère, elle a de l'uniformité à une certaine distance. Les couches y sont placées l'une sur l'autre avec une sorte de symétrie, et ont une pente assez douce. Cette disposition des couches est, sur-tout, aisée à observer du côté de l'occident, où la régularité de la pente est subitement interrompue par un affreux précipice. Là, les éruptions qui ont eu lieu à différentes époques sont distinctement marquées par différentes couches, dont chacune est divisée avec ordre. La lave vitrifiée est toujours en bas; la lave compacte la recouvre; la cellulaire est sur la compacte; des cendres volcaniques et d'autres légères substances

se trouvent au-dessus, et le tout reste chargé d'une couche de terre molle et végétale.

L'île est dans un si grand état d'embrasement souterrain, qu'en la contemplant la nuit de dessus le pont du vaisseau, nous voyions sur les montagnes des flammes qui sortoient de différentes crevasses, et qui étoient plus considérables, mais, d'ailleurs, telles que celles qu'on remarque à Pietra Mala, entre Florence et Bologne, ou que celles qu'occasionnent quelquefois près de Bradley, dans la province de Lancastre, les incendies des mines de charbon. Pendant le jour, nous n'appercevions que de la fumée.

L'île d'Amsterdam est située par les trente-huit degrés quarante-deux minutes de latitude sud, et par les soixante-seize degrés cinquante-quatre minutes de longitude à l'est du méridien de Greenwich. Dans le grand cratère, la boussole varie de dix-neuf degrés cinquante minutes à l'ouest du pôle. Pendant le séjour que le *Lion* fit dans cette île, le thermomètre de Farenheit se soutint à soixante-deux dégrés. La longueur de l'île est, du nord au sud, de plus de quatre milles, et sa largeur, de l'est à l'ouest, d'environ deux milles; ce qui forme une surface

de près de huit milles quarrés, ou de cinq mille cent vingt acres, dont le sol est presque par-tout très-fertile. L'île n'est accessible que du côté de l'est, où le grand cratère forme un port, dont l'entrée devient tous les jours plus profonde, et pourroit aisément, avec le secours de l'art, recevoir de grands vaisseaux. Les marées font trois milles par heure, en entrant et en sortant du goulet, et elles montent de huit ou neuf pieds lorsque la lune est dans son plein, ou qu'elle change de quartier. Leur direction est sud-est quart de sud, et nord-est quart de nord. La mer a huit ou neuf pieds de profondeur jusque sur le bord du cratère.

L'anglais qui séjournoit pour la seconde fois dans l'île, parloit d'une manière très-défavorable du temps qui y règne durant la saison du froid. En été, l'air y est très-doux et le vent d'est rare; mais en hiver, les tempêtes y sont fréquentes. Il y toube beaucoup de grêle et de neige, et les vents de nord-ouest et de sud-ouest, soufflant constamment avec violence, rendent la mer très-mauvaise. On dit qu'alors des ouragans enlèvent quelquefois une grande quantité d'eau du bassin

du cratère, et la portent en nappes sur le sommet de la montagne qui, comme nous l'avons déjà remarqué, n'a pas moins de sept cents pieds de haut.

Le petit navire qui, le mois de septembre précédent, avoit porté dans l'île les cinq hommes que nous y trouvâmes, étoit resté deux mois à l'ancre ou sur la côte, et n'avoit pu envoyer que deux fois son canot à terre; de sorte que les provisions qu'il avoit laissées à ces cinq hommes, étoient en si petite quantité; qu'ils seroient indubitablement morts de faim, s'ils n'avoient pas trouvé dans l'île beaucoup de poisson et de gibier. Ils manquoient absolument de pain et de légumes. Mais, indépendamment de ce que le *Lion* et l'*Indostan* leur donnèrent, les jardiniers de ces deux vaisseaux plantèrent auprès de leur hutte des patates et d'autres végétaux qui peuvent, sans doute, devenir d'un grand secours, non-seulement à eux, mais aux autres marins qui séjourneront dans l'île. Certes, il est à désirer qu'il y en ait toujours quelques-uns, puisqu'elle se trouve sur la route des vaisseaux qui vont en Chine, ou qui se rendent, par le passage extérieur, sur les côtes orientales de l'Indostan.

Les environs de l'île d'Amsterdam abondent en excellent poisson. On y pêche, sur-tout, une espèce de morue qui, fraîche ou salée, est également bonne. Il y a tant d'écrevisses sur la barre qui est à l'entrée du cratère que, quand la mer est basse, on peut les prendre à la main. Dans l'endroit où les vaisseaux étoient mouillés, les matelots plongeoient dans l'eau des paniers où ils avoient mis des appâts de chair de requin, et au bout de quelques minutes ils retiroient ces paniers à demi-remplis d'écrevisses. Quelques lignes avec quelques hameçons procuroient bientôt assez de poisson pour nourrir l'équipage pendant toute une semaine. Ceci doit paroître d'autant plus extraordinaire, qu'il y a dans le même endroit une quantité considérable de requins et de chiens de mer, qu'on sait être excessivement voraces et les éternels ennemis de tous les autres poissons.

On prit un requin de onze pieds de longueur et de près de cinq pieds de grosseur. Il avoit dans l'estomac un pengouin tout entier. Le pengouin est un animal que les naturalistes classent parmi les oiseaux, mais qui tient certainement beaucoup de la nature du poisson, non-seulement par sa

résidence habituelle dans l'eau, ce qui le rend fréquemment la proie des requins, mais par ses plumes arrangées comme des écailles, et par ses ailes semblables à des nageoires. L'espèce qui est très-commune dans ces parages, et qu'on voit par troupeaux sur les rochers se redresser au soleil, et se jouer parmi les veaux marins, est distinguée par Linnæus sous le nom de *chrysocoma*. Elle a de longues plumes jaunes qui forment deux demi-cercles autour de ses yeux et ressemblent à des sourcils.

De tous les oiseaux qui fréquentent cette île, si remarquable par son origine, sa formation et son aspect, aucun ne se trouve au même degré de latitude dans l'hémisphère septentrional. Parmi les plus grands, on voit plusieurs espèces d'albatrosses. L'on examina une de celles qu'on distingue par le nom d'*exulans*, et on trouva qu'au lieu de n'être pourvue que d'un commencement informe de langue, comme le supposent les naturalistes, elle avoit une langue bien formée et aussi longue que la moitié de son bec. L'albatrosse au bec jaune n'est pas tout-à-fait si grosse que celle dont nous venons de parler, mais l'albatrosse brune l'est davan-

tage. L'on en porta une, de cette dernière espèce, à bord du *Lion* : elle pesoit seize livres ; ses ailes avoient neuf pieds d'envergure, et son plumage étoit extrêmement épais au-dessous du cou.

L'albatrosse a beaucoup de difficulté à prendre sa volée ; elle est obligée de s'élancer du haut d'un précipice, ou de courir longtemps sur la plage, afin d'acquérir assez d'impulsion pour s'élever. Quand elle s'est posée sur l'eau, elle ne peut en sortir qu'après beaucoup d'efforts.

Un autre gros oiseau, très-commun dans l'île d'Amsterdam, est le *grand petrel noir* (1). Ennemi déclaré de l'albatrosse, il l'attaque toutes les fois qu'il la rencontre en l'air : mais l'albatrosse cherche aussitôt son refuge dans l'eau, où il n'ose jamais la poursuivre. Le *petrel* est méchant et vorace ; cependant, un de ces oiseaux, qui étoit à bord du *Lion*, s'apprivoisa facilement. Il mangeoit tranquillement les restes de viande et tout ce que les cuisiniers rejettent de la volaille, et il sembloit trouver un grand plaisir à se baigner dans une cuve remplie

(1) Le *procellaria equinoctialis* de Linnæus.

d'eau de mer; ce qu'on lui facilitoit très-souvent.

Mais l'albatrosse n'est pas le seul oiseau auquel le grand petrel noir fasse la guerre. Il poursuit encore plus souvent les petrels bleus d'Amsterdam (1), dont il dévore seulement le cœur et le foie. En parcourant l'île, nos voyageurs trouvèrent des centaines de ces derniers oiseaux que le petrel noir avoit éventrés et laissés ensuite à terre. Pour échapper à leur ennemi, les petrels bleus se cachent dans la terre pendant le jour; mais quelquefois le bruit qu'ils font indique leur retraite. La nuit, ils sortent pour chercher leur pâture; et c'est ce qui avoit engagé les marins qui étoient à Amsterdam, à leur donner le nom d'*oiseaux de nuit*. Comme ils volent toujours par troupes autour de la lumière, les chasseurs de veaux marins en profitent pour leur faire la chasse. Ils allument des torches et tuent des multitudes de ces oiseaux: c'est même leur principale nourriture, et ils disent que la chair en est excellente. Le petrel bleu est, à-peu-près, de la grosseur d'un pigeon. Il y a encore dans l'île d'Amsterdam, un autre petrel plus petit et d'une couleur noirâtre.

(1) Le *procellaria forsteri*.

Lorsqu'il fait mauvais temps, on le rencontre souvent à la mer; c'est pourquoi on l'appelle le *petrel orageux*, ou dans le langage des matelots, qui font allusion à quelque conte de sorcellerie, maintenant oublié, *le poulet de la mère Cary*.

De tous les habitans emplumés qu'on trouve dans l'île d'Amsterdam, le plus beau, sans doute, est l'*oiseau d'argent* (1). Il est de la grosseur de l'hirondelle, et a, comme elle, la queue fourchue. Son bec et ses jambes sont d'un cramoisi brillant; son ventre est blanc, et son dos et ses ailes sont bleu-cendré. Cet oiseau se nourrit de petits poissons, qu'il enlève au moment où ils nagent près de la surface de l'eau. M. Maxwel tira au vol un oiseau d'argent; il le tua, et on trouva dans son bec un poisson d'environ trois pouces de longueur. Cet oiseau vole par troupes et semble n'avoir aucune appréhension du danger. Lorsqu'on en prend un jeune, tous les autres voltigent long-temps autour du ravisseur, faisant autant de bruit qu'il peuvent, et paroissant vouloir le frapper à coups de bec, afin de l'effrayer et de le forcer à abandonner sa prise.

(1) *Sterna hirundo.*

Lorsque quelques officiers du *Lion* entreprirent de faire le tour de la petite et très-singulière île d'Amsterdam, Perron, ce français dont nous avons déjà parlé, s'empressa de leur offrir de les conduire, parce qu'il connoissoit le seul sentier par où l'on pouvoit parvenir sur la montagne de l'entonnoir, sentier qui ne laisse pas que d'offrir des difficultés et des dangers. Au haut de la montagne on trouve un terrein assez plane, d'environ un mille de longueur; ensuite une pente vers la mer, et après avoir fait cinquante pas, un précipice affreux au bas duquel on ne peut descendre que par un côté où l'on a tracé une espèce de petit chemin. Les chasseurs se servent de ce passage pour gagner le rivage occidental, quand la violence du vent rend la mer assez grosse pour forcer les veaux marins à abandonner l'autre côté.

Lorsque nos voyageurs furent de retour sur le rivage où les vaisseaux étoient mouillés, ils les virent prêts à lever l'ancre. Ils sentoient combien ils devoient de reconnoissance à Perron, non-seulement parce qu'il venoit de les accompagner obligeamment dans leur course, mais parce qu'il leur avoit

communiqué, avec autant de facilité que de franchise, toutes les remarques qu'il avoit faites pendant son séjour dans l'île. Quelle ne fut donc pas leur mortification lorsqu'ils virent qu'on avoit profité de son absence pour lui enlever une partie considérable des peaux qu'il avoit dû avoir beaucoup de peine à se procurer; car la chasse des veaux marins est bien plus désagréable pour un homme doux et honnête comme lui, que pour un autre!

Tandis qu'il étoit éloigné de la hutte où ses peaux étoient déposées, quelques anglais, qu'on a soupçonnés d'un rang au-dessus des matelots, se rendirent à terre avec des liqueurs spiritueuses, objet de tentation auquel les autres chasseurs de veaux marins ne purent pas résister. Ces derniers commencèrent à faire leur marché assez raisonnablement, si ce n'est qu'ils vendoient une propriété qui n'étoit pas la leur. Mais dès qu'ils eurent bu assez de *rhum* pour que leur raison en fût troublée, ils donnèrent les peaux avec une profusion sans bornes. Perron eut donc beaucoup à se plaindre de ce que sa bienveillance, envers les étrangers, étoit devenue pour lui l'occa-

sion d'une perte considérable, et il dut être fâché que nos vaisseaux eussent abordé sur la côte qu'il habitoit.

Le *Lion* étoit déjà à la voile, lorsque sir Erasme Gower apprit le tort qu'avoit éprouvé Perron. Il en fut indigné, et il ordonna aussitôt qu'on fît une recherche générale de toutes les peaux qui avoient été injustement acquises. Quelques-unes furent trouvées, et on résolut de les déposer à Canton; mais cette résolution fut vaine, et nous dirons, par la suite, ce qui empêcha de l'exécuter.

L'île de Saint-Paul, qu'on voit au nord de celle d'Amsterdam, en diffère considérablement. Il n'y a ni montagnes en forme conique, ni terres très-élevées: elle est couverte d'arbustes et d'arbres d'une médiocre hauteur. On dit qu'il y a de l'eau douce et en abondance, mais qu'on ne peut pas y jeter l'ancre, ni même y débarquer facilement. Les vaisseaux perdirent la vue de ces deux îles dans la soirée du 2 février 1793.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Du premier Volume.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR. page j
PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE. xj
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR ANGLAIS. clxxxv

CHAPITRE PREMIER.

MOTIFS QUI ONT DÉTERMINÉ LA COUR DE LONDRES A ENVOYER UNE AMBASSADE A LA CHINE. page 1.

Introduction. — *Priviléges accordés par le Gouvernement Chinois, aux Portugais, les premiers des Européens qui soient allés à la Chine par mer. — Les Hollandais sont ensuite favorisés, à cause de quelques services qu'ils rendent aux Chinois. — Les Missionnaires Chrétiens envoyés à la Chine, soutiennent respectivement les intérêts de leurs nations. — Première expédition des Anglais pour établir des relations com-*

merciales avec les Chinois de Canton, par l'entremise des Portugais de Macao, et dont les détails sont tirés d'une relation manuscrite. — Comment les Anglais sont traités par les Portugais. — Querelle avec le Gouvernement Chinois. — Attaque hostile. — Idée défavorable que les Chinois conçoivent des Anglais. — Motifs ostensibles des Chinois pour permettre aux étrangers de trafiquer à Canton. — Leur indifférence relativement au commerce étranger. — Vexations souffertes à Canton par les Européens, et plus particulièrement par les Anglais. — L'empereur ignore ces vexations. — Nécessité de les lui faire connoître. — Première suggestion d'une ambassade. — Cette idée est fortifiée par la considération de la situation relative de la Chine et des possessions des Anglais dans l'Indostan. — Motifs additionnels. — Accident funeste arrivé à Canton. — On le représente sous un faux jour à la Cour de Pékin. — Danger auquel le commerce se trouve exposé à Canton. — Importance de ce commerce. — Notice historique de l'introduction du thé en Europe. — Rapide accroissement de la consommation du thé

en Angleterre. — Possibilité de s'assurer des relations intimes avec l'empire Chinois. — Avantages de ces relations. — Plan de l'ambassade, dont on écrit ici la relation. — Précautions à observer dans le choix d'un ambassadeur.

CHAPITRE II.

PRÉPARATIFS DE L'AMBASSADE. page 41

Idées sur la protection ministérielle. — Elle s'emploie avec sûreté en faveur des hommes qui jouissent de l'estime publique. — Lord Macartney possède cet avantage. — Il est nommé ambassadeur en Chine. — Tous ceux qui composent l'ambassade sont nommés à sa recommandation. — Noms, qualifications, et emplois de la plupart d'entr'eux. — Difficulté de remplir le poste d'interprète. — On trouve à Naples deux Chinois propres à remplir ce poste, et on les conduit en Angleterre. — Ces interprètes se rendent d'abord utiles en aidant à choisir les présens pour l'empereur. — Nature de ces présens. — Le président des directeurs de la compagnie des Indes anglaise écrit une lettre au vice-roi de

Canton et l'envoie aux commissaires anglais qui sont en Chine. — Extrait de cette lettre. — Fausse alarme des membres du corps diplomatique à Londres, à l'occasion de l'ambassade en Chine. — But réel de cette mission. — Instructions particulières du roi d'Angleterre à son ambassadeur. — Lettre de ce monarque à l'empereur de la Chine. — L'ambassadeur reçoit le pouvoir de visiter à son gré les diverses contrées de l'orient de l'Asie. — Toutes les personnes attachées à l'ambassade se réunissent à Portsmouth pour s'embarquer. — Leur disposition générale.

CHAPITRE III.

PASSAGE DE PORTSMOUTH A MADÈRE. OBSERVATIONS SUR CETTE ISLE. p. 70

Départ de Portsmouth. — Le brick le Jackall *est séparé des deux autres vaisseaux. — Ces derniers relâchent à Torbay. — Avantage d'être embarqué sur un grand vaisseau. — Réflexions sur la situation des passagers à la mer. — Mal de mer. — Gardes-marine. — Départ de Torbay. — Remarques nautiques. — Arrivée à Madère*

dère. — Baie et mouillage de Funcal. — Remarques rapides sur l'île de Madère. — Histoire d'un anglais qui a, dit-on, le premier, découvert cette île. — Relevé de l'île par Johnstone. — Indolence des hommes et activité des femmes de Madère. — Agriculture. — Productions de l'île. — Les Anglais y font le principal commerce. — Leur hospitalité. — Ils introduisent la franc-maçonnerie à Funcal. — Cette société est persécutée, puis disculpée par un édit de Lisbonne. — Le clergé perd son influence dans l'île. — Population de cette île. — Maladies qui y sont les plus communes. — Excursions jusqu'au cratère d'un volcan éteint. — Observations géologiques. — Fortifications de Madère. — Ses établissemens militaires. — Départ de la baie de Funcal.

CHAPITRE IV.

PASSAGE A TÉNÉRIFFE ET A SANT-YAGO. REMARQUES SUR CES ISLES. Page 113

Conjectures sur l'origine des îles qui sont sur la côte d'Afrique. — Courans entre ces îles. — Différentes perspectives

du pic de Ténériffe. — Côtes de cette île. — Baie de Santa - Cruz. — Risques que l'amiral Blake y a courus dans le siècle dernier, par un excès de bravoure. — Vue générale de Santa - Cruz et du voisinage. — Conversation entre un naturel de l'île et un Anglais. — Excursion de quelques Anglais. — Femmes emprisonnées. — Les Anglais poursuivent leur excursion jusqu'à la ville d'Orotava. — Marchandises anglaises d'un usage général à Ténériffe. — Voyage au pic. — Mauvais temps que les voyageurs y rencontrent. — Ils ne peuvent escalader le sommet et s'en retournent. — Remarques sur la ville et le port d'Orotava. — Récit abrégé du voyage de M. Johnstone, au sommet du pic. — Les habitans de l'île tirent de la glace du pic pendant toute l'année. — Coutumes religieuses des habitans. — Une jeune portugaise s'échappe d'un couvent au moment où l'on vouloit lui faire prendre le voile. — Revenus de l'évêque des îles Canaries. — L'emploi qu'il en fait. — Son caractère. — Commerce des îles Canaries. — Ce qu'elles rendent à la couronne de Portugal. — Monopoles. — Matières volcaniques qu'on

trouve à Ténériffe. — Etendue de cette île. — Son climat. — Les descendans des premiers habitans y sont en petit nombre. — Causes de leur diminution. — Oiseaux de Canarie. — Population de toutes les îles Canaries. — Route aux îles du Cap-Verd. — Arrivée à Praya, dans l'île de Sant-Yago. — Infortune d'un matelot anglais, trouvé sur le rivage. — Récit qu'il fait de l'état de désolation où la sécheresse a réduit l'île. — Vue générale du port de Praya et du pays voisin. — Végétation. — Arbre d'une grandeur extraordinaire. — Triste condition du gouverneur, des habitans et de leur bétail dans toutes les îles du Cap-Verd. — Population diminuée. — Remarques sur les ports de ces îles. — Remarques géologiques sur l'île de Sant-Yago. — Ville de Sant-Yago en ruines. — Vaisseaux dans le port de Praya. — Théâtre du combat de l'amiral Suffren et du commodore Johnstone. — Exemple de morale politique. — Monopole de la traite des nègres à Sant-Yago. — Peu de cas qu'on fait de l'argent dans cette île. — Départ du port de Praya.

CHAPITRE V.

LE *LION* ET L'*INDOSTAN* PASSENT LA LIGNE. NAVIGATION DANS LA MER ATLANTIQUE. PORT, VILLE ET PAYS DE RIO-JANEIRO. Page 186

Observations sur la position relative de l'Afrique et du continent d'Amérique. — Précaution que prend le commandant du Lion, *pour la conservation de son équipage. — Réflexions sur l'origine d'une cérémonie observée quand on passe la ligne. — Manière dont on la célèbre. — Remarques sur les vents et les courans qu'on rencontre en traversant la mer Atlantique. — Isle de Frio. — Observations sur le port de Rio-Janeiro, et sur la manière dont on doit y entrer. — Vue générale de la ville et du port de Rio-Janeiro. — Boutiques remplies de marchandises anglaises. — Causes de l'insalubrité de la ville de Rio-Janeiro. — Gaieté des habitans. — Ils observent les cérémonies extérieures de la religion. — Vêtemens. — Mœurs. — Coutumes. — Promenades publiques. — Jardin botanique. — Insecte dont on tire la cochenille, et plante qui le nourrit, avec*

la manière de préparer la couleur. — Manufacture d'huile de baleine. — Traite des nègres. — Situation et disposition des esclaves qu'on importe à Rio-Janeiro. — Caractère des naturels du Brésil. — Pays qui est par derrière la ville de Rio-Janeiro. — Productions de ce pays. — Vallée de Tijouca. — Division du Brésil en plusieurs gouvernemens. — Etat de chacun de ces gouvernemens. — Leurs productions. — Mécontentement des habitans. — Conspiration formée par quelques-uns des principaux. — Altération dans leurs dispositions. — Vues d'indépendance. — Fausse politique du gouvernement Portugais, à l'égard du Brésil. — Fortifications et établissemens militaires de Rio-Janeiro. — Attentions du vice-roi pour lord Macartney. — Danger du Lion *en sortant du port. — Départ de Rio-Janeiro.*

CHAPITRE VI.

TRAVERSÉE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA MER ATLANTIQUE ET DE L'OCÉAN INDIEN. VUE DES ISLES DE TRISTAN-D'ACUNHA, DANS LA PRE-

MIÈRE DE CES MERS, ET DE CELLES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM, DANS LA SECONDE. Page 251

Uniformité des vents entre les tropiques et dans les environs. — Préparatifs contre le mauvais temps qu'on craint de rencontrer au-delà. — Effets extraordinaires du mal de mer, sur une personne à bord du Lion. — *Manière d'éviter l'ennui qu'éprouvent les passagers à la mer. — Occupations. — Distinctions observées dans les vaisseaux de guerre. — Arrivée aux îles de Tristan-d'Acunha. Vue de ces îles. — Elles font probablement partie d'une chaîne de montagnes cachées sous les eaux. — Dessein qu'on a eu autrefois de former des établissemens à Tristan-d'Acunha. — Route dans l'est. — Courans près du cap de Bonne-Espérance. — Terrible coup de vent. — Arrivée aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam. — Hommes qu'on apperçoit sur la dernière. — Récit du français Perron et de ses compagnons. Leur occupation dans l'île. — Abondance de veaux et de lions marins. — Dimensions d'une crique en face du mouillage des vaisseaux.*

— Sources chaudes autour de cette crique. — Grand cratère. — Toute l'île est volcanique. — Elle est encore en partie en flammes. — Etendue de l'île. — Le poisson et les oiseaux y abondent. — Perron conduit quelques Anglais autour de l'île. — Pendant ce temps-là, on enlève, une partie de ce qui lui appartient. — Départ de l'île d'Amsterdam.

Fin de la Table des Chapitres contenus dans ce premier Volume.

Digitized by Google